



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

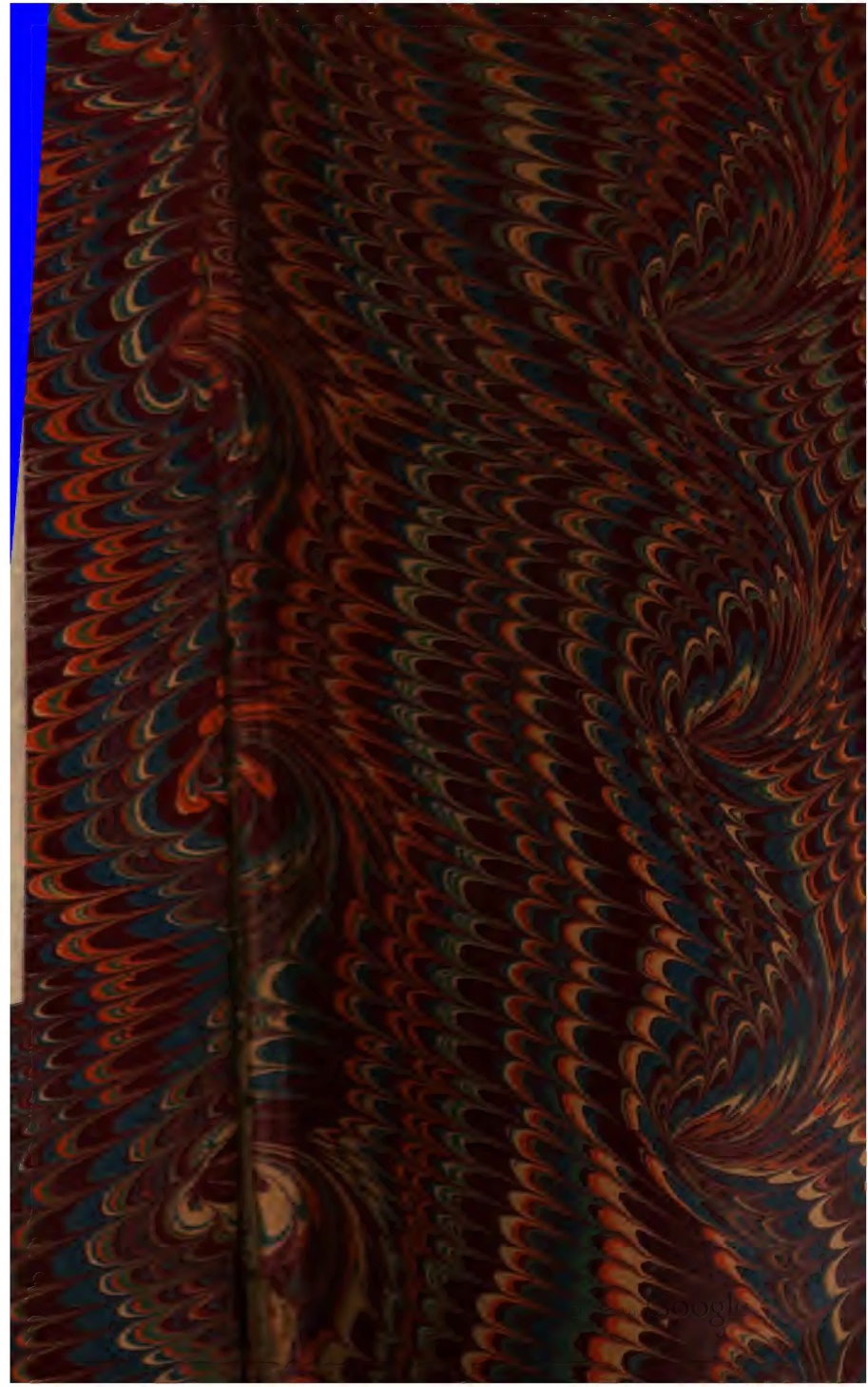
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST





Grant, R. R.

PQ

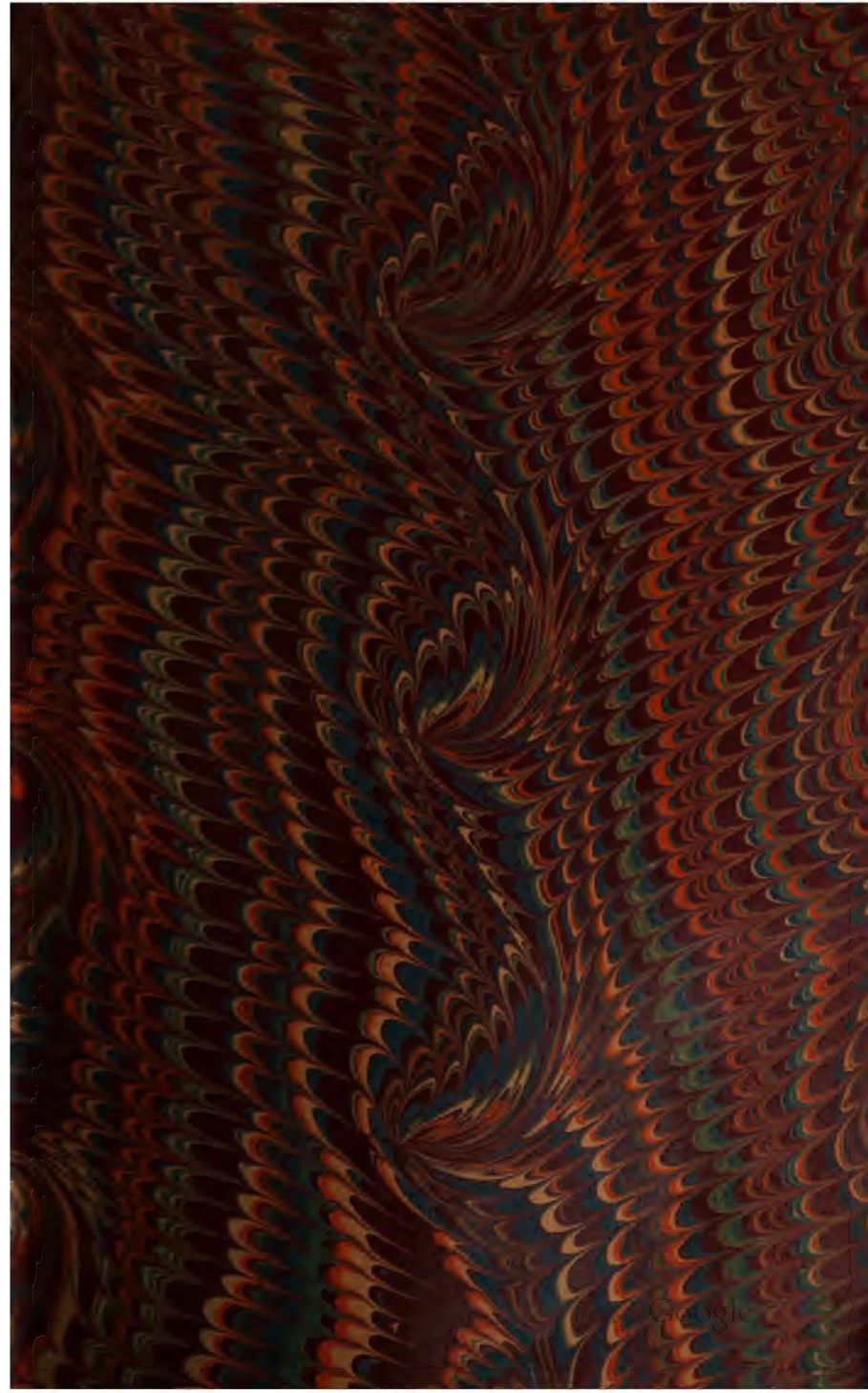
1661

• A1

1866

v. 16





Grad. R. R.

PQ

1661

• AI

1866

v. 16

ŒUVRES
DE
P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME TROISIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC XC

LA
PLÉIADE FRANÇOISE



Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.

18 — sur papier de Chine.

N°

228.

[Signature]

OEUVRES
DE
P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME TROISIÈME



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

—
M DCCC XC

LES QVATRE PRE-
MIERS LIVRES DE
LA FRANCIADE.

AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES

NEVFIESME DE CE NOM.



Ronsard. — III.

306589

Digitized by Google

L'AVTHEVR PARLE.

*Vn list ce liure pour apprendre,
L'autre le list comme enuieux :
Il est aisé de me reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.*

DE LVY-MESME.

*Les François qui ces vers liront,
S'ils ne sont & Grecs & Romains,
En lieu de mon liure ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.*



ARGVMENS DES LIVRES

DE LA FRANCIADE

DE PIERRE DE RONSARD,

Par Amadis Iamin, Secretaire de la Chambre du Roy.

ARGUMENT DV PREMIER LIVRE.

En ce laborieux ouvrage de la Franciade, l'Auteur s'est proposé la façon d'escrire des Anciens, & sur tous du diuin Homere : combien qu'en ce premier liure il ait principalement imité Homere & Virgile, si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il ressemble à l'abeille, laquelle tire son profit de toutes fleurs pour en faire son miel : aussi sans iurer en l'imitation d'un des Anciens plus que des autres, il considere ce qui est en eux de meilleur,



dequoy il enrichit (comme tousiours il a esté heureux) nostre langue Françoisse. Or pour venir à ce premier liure, qui est comme le fondement & proiect du reste du bastiment, l'argument est tel. Apres que Francus fut retourné du long voyage, où son oncle Helenin l'auoit enuoyé en diuerses nations pour en apprendre les mœurs & façons, & par telle cognoissance se rendre sage, ruzé & pratiq Capitaine, ce qu'Helenin auoit fait, ne voulant qu'il fust recognu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensoient pour certain que Pyrrhe fils d'Achille l'eust fait mourir, le precipitant du feste d'une tour : Iupiter qui l'auoit sauué du sac de Troye, & en lieu du corps vray auoit baillé une feinte de luy à ses ennemis, se resouenant du destin, pour lequel il l'auoit garenti de si cruelle mort, & se repentant de la destruction de Troye, enuoye Mercure messager des Dieux vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, à fin qu'il l'aduertisse quelles sont les destinées de Francion son neveu, lequel depuis un an laissoit éneruer sa ieunesse d'oïsiueté, sans souci de releuer sus l'honneur de ses ayeuls. Helenin apres auoir ouy le commandement de Iupiter (aussi que son esprit prophetique auoit preuoyance des destins, & presageoit la grandeur de son neveu fils d'Hector) luy fit equipper quelque nombre de nauires, dans lesquelles il s'embarqua, laissant Buthrote ville d'Epire, où il faisoit sa demeure avec son oncle & sa mere Andromache. Le Poete luy donne compagnie d'hommes guerriers par une belle & gentille inuention : car le iour du mandement de Iupiter, tous les Troyens banis estoient assemblez par le congé des Princes de la Grece, desquels

ils estoient esclaves, pour choumer la feste de Cybele leur Déesse, tous equippez d'armes telles que souloient porter les Corybantes & Curetes, quand ils celebrient les honneurs de la Mere des Dieux. Iunon se courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens doit refleurir. Cybele & Mars fauorisoient Francion, & luy enflamment le cœur du desir de louange & de vertu. Helenin luy enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crete à l'emboucheure du Danube.

ARGVMENT DV SECOND LIVRE.

Neptune gardant encor son courroux contre les Troyens, à raison du pariure Laomedon, employe (oultre ses forces) la puissance de Iunon, d'Iris, & d'Eole, pour se vanger sur Francus, voulant enseuelir luy & ses destins souz la mer. Francion tourmenté des tempestes, & ayant perdu tous ses vaisseaux, fut poussé contre des rochers de l'isle de Crete, en laquelle vn Roy nommé Dicee le reçoit avec toute courtoise liberalité. Ce Roy courant vn cerf, rencontre d'aventure ces Troyens endormis sur le riuage, recreuz de travail & lassitude. Cybele auoit enuoyé à ce Roy le Dieu du Somne en songe, pour luy donner enuie d'aller à la chasse ce mesme iour. Francion fait entendre à Dicée son nom, son pays & sa ville, & l'occasion de son nauigage, & son naufrage. Les fantômes

de ses compagnons, que la tempeste auoit engloutis, se presentent à luy la nuit suiuite : ausquels il dresse des tombeaux vuides, appelez *κεντάρεα*, & leur fait des obseques. Apres il supplie la Déesse Venus qu'elle le vueille garder & fauoriser. Venus enuoye son enfant Amour pour bleffer & rendre amoureuses les deux filles du Roy Dicée, nommées l'une Clymene, & l'autre Hyante, au mesme instant que Francion arriueroit au chasteau. Il se fait vn festin, où Terpin chantre tres-excellent chante vn bel Hymne d'amour. Dicée triste conte à Francion la cause de sa tristesse, & comme son fils Orée est detenu prisonnier souz la tyrannie du Gean Phouère. Francion s'offre à combattre le Gean : ce qu'il fait de si magnanime courage, & avec telle prouesse & dexterité, qu'il le tue, & retire Orée de sa captiuité. Dicée bien ioyeux embrasse le vainqueur, & chante son honneur.

ARGUMENT DV TROISIESME LIVRE.

Ce liure contient les amours d'Hyante & de Clymene. Clymene, au commencement par grand artifice, & par belles & comme iustes remonstrances s'efforce d'arracher l'affection amoureuse du cueur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse iouyr de l'amour du Prince Troyen. Ces deux sœurs vont au temple pour sacrifier aux Dieux, afin qu'ils destournent toute mauuaise passion de leurs esprits. Le fils

d'Hector va sur le riuage de la mer, où il adresse sa priere à Apollon. Leucothoé fille de Protée luy prophétise ses fortunes à venir, & Dicée offre au seigneur Troien sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le destin. Orée fils du Roy immole vne hecatombe aux Dieux. Terpin chante vn bel Hymne à la Deesse Victoire. Venus changée en la vieille prestresse d'Hecate, vient au cheuet d'Hyante, & environne le liét de sa ceinture pleine d'estrange vertu. Francus celebre les funerailles d'vn Capitaine son cher amy. Clymene furieuse, par le conseil de sa nourrice, tasche de flechir Francion par vne lettre amoureuse. Cybele transformée en Turnien, compaignon de Francus, l'admoneste de courtizer Hyante magicienne, pour apprendre & sçauoir d'elle les Roys, lesquels doiuent sortir de son sang : la mesme Deesse s'en-vole apres en l'antre de la lalousie. La lalousie infecte de son venin la poitrine de Clymene. En fin Clymene poursuivant son faux Demon transformé en la figure d'vn fanglier, s'eslance dedans le goufre de la mer. Les Dieux en font vne Deesse marine.

ARGUMENT DV QVATRIESME LIVRE.

Dicée se courrouce, sçachant la mort de sa fille Clymene, & pense comme il doit punir Francion, qu'il soupçonnoit en estre cause. Ce Prince Phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante &

Francus vont le lendemain au temple : vne Corneille parle, & aduertit Amblois de n'accompagner Francion. Ce Prince supplie Hyante de luy monstrier les Roys qui sortiront de son estoc. Hyante discourt si elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'apprester vn sacrifice aux esprits des enfers, & se parfumer d'encens masle, & autres semblables suffumigations. Il obeit à ce commandement. Le Poëte descrit vne fosse & horrible descence aux enfers. Apres que Francus a immolé la victime, & inuoqué toutes les puissances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante & folle de fureur, laquelle prophetise audit Francus son voyage és Gaules. Elle predit le songe du fantosme qui doit apparoirre à Marcomire, & ce que fera Marcomire ayant en son armée trois cens Capitaines. Apres elle discourt comme les ames viennent & reuont en nouveaux corps, & dequoy tout ce qui est viuant en ce monde, prend sa naissance : Que deuiennent les ames le corps mourant, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs pechez, & comment elles s'en purgent, & par quel espace de temps. Francion sacrifie de rechef aux Deitez infernales, & les ames sortent incontinent pour boire du sang de la victime. Lors il demande à Hyante, qui sont ceux qu'il voit : & par ce moyen apprend sommairement l'vn apres l'autre les noms des Rois de France, les actes infames des vicieux, & les gestes magnanimes des vertueux. Bref, ce liure est des plus beaux, pour estre diuisé en quatre parties : La premiere est d'Amour, la seconde de Magie, la troisiéme de la Philosophie Pythagorique, dite μεταμύωσις. L'Auteur se sert expres de ceste faulse opinion, à fin que

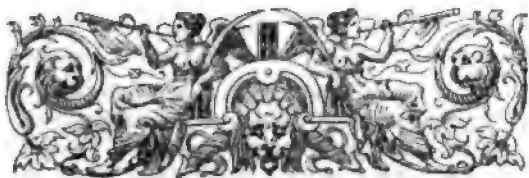
cela luy soit comme vn chemin & argument plus facile pour faire venir les esprits de nos Roys en nouveaux corps : car sans telle inuention, il eust fallu se monstrier plustost Historiographe que Poëte. La quatrième partie consiste au narré de la première generation des Monarques de France iusques à Pepin, duquel commence la seconde generation.





*Tu n'as, Ronsard, composé cest ouvrage,
Il est forgé d'une royale main :
CHARLES sçauant, victorieux & sage
En est l'Autheur, tu n'es que l'escriuain.*





LE PREMIER LIVRE

DE LA FRANCIADE.

AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES

NEVFIESME DE CE NOM.

*Muse, l'honneur des sommets de Parnasse,
Guide ma langue & me chante la race
Des ROIS FRANÇOIS yssus de Francion
Enfant d'Hector Troyen de nation,
Qu'on appelloit en sa ieunesse tendre
Astyanax & du nom de Scamandre.*

*De ce Troyen conte moy les trauaux,
Guerres, conseils, & combien sur les eaux
Il a de fois (en despit de Neptune
Et de Iunon) surmonté la Fortune,
Et sur la terre eschappé de peris
Ains que bastir les grans murs de Paris.*

CHARLES mon Prince enflez-moy le courage,
Pour vostre honneur i'entrepen cet ourage :
Soyez mon phare & gardez d'abyssmer
Ma nef qui flotte en si profonde mer.

Defia vingt ans auoyent franchi carriere
Depuis le iour que la Grece guerriere
Auoit brulé le mur Neptunien :
Quand du haut ciel le grand Saturnien
Baissa les yeux & vit Troye deserte,
De meinte tombe & meint buisson couuerte,
Se courrouçant sa perruque esbranla,
Puis au conseil tous les Dieux appella.

Du ciel d'airain les fondemens tremblerent
Dessous le pied des Dieux qui s'assemblerent
Tous marchans d'ordre en leur siege appresté :
Lors Iupiter pompeux de maïesté,
Les surmontant de puissance & de gloire,
Se vint assoir en son throne d'yuoire
Le sceptre au poing, puis fronçant le sourci,
Rensrongné d'ire, aux Dieux parloit ainsi.

Jamais au cœur ie n'eue telle tristesse
Ny pour mortel pour Dieu ny pour Deesse,
Que j'eue la nuit qu'on bruloit Ilion :
Quand le cheual preignant d'un million
D'hommes guerriers, de sa voûte fermée
Versa dans Troye une moisson armée
D'espieux d'escus de lances & de dars
Branlez és mains des Argiues soudars.
Non seulement les Dolopes gendarmes
Passoyent les corps par le tranchant des armes,
Mais nos maisons ; sacrileges, pilloyent
Et de leurs Dieux les autels despoilloient,
Qui reuerez par la ville Troyenne
Fumoyent tousiours d'une odeur Sabéenne.

Là forcenoyent deux tygres sans merci
Le grand Atride & le petit aussi
loyeux de sang : le carnacier Tydide,
Et le superbe heritier d'Eacide :
Là l'Ithaquois chargé du grand bouclair
Qui ne fut sien brillant comme un esclair
Qui ça qui là s'esclatte de la nue,
Gros de vengeance ensanglantoit la rue
D'un peuple au liêt surprins & déuëstu,
Du fer ensemble & du feu combatu.
Ainsi qu'on voit une fiere lionne,
Que la fureur & la faim espoïnçonne,
Assaffiner le debile troupeau :
Entre les dents sanglante en est la peau,
Qui pend encore en sa machoire teinte :
Le pasteur fuit qui se pisme de crainte !

Ainsi les Grecs detailloyent & brisoient
Le peuple nu : Les feux qui reluisoyent
Sur les maisons à flammes ensumées,
Donnoient lumiere aux Princes-des armées
Au meurtre au sang : un si cruel effort
Monstroit par tout l'image de la mort.

Et toy lunon dessus la porte assise,
Hastois les Grecs ardans à l'entreprise
Avec Pallas, qui sur le haut sommet
Du premier mur (horrible en son armet
Que la Gorgone asprist de mainte escaille)
A coups de pique esbranloit la muraille
Bouffante d'ire, & d'une forte vois
Comme un tonnerre appelloit les Gregeois,
Les animant à la vengeance pronte :
Esprits malins, qui n'avez point de honte
D'auoir destruit un royaume si beau,
Fait qu'llion n'est plus qu'un grand tombeau,



*Et que Priam Monarque de l'Asie,
Piteux spectacle! a respandu sa vie
Sur ses enfans, qui auoit surmonté
Tous les mortels en iustice & bonté.*

*Ce Roy pleurant son estat miserable
En cheueux gris en barbe venerable,
Du cruel Pyrrhe extremement pressé,
Sur mon autel me tenoit embrassé :
Quand il receut en sa gorge frappée
De l'Achillin le tranchant de l'espée,
Qui d'un grand coup le chef luy decolla :
Bien loin la teste en sautellant alla!
Le corps sans nom sans chaleur & sans face
Comme un grand tronc broncha dessus la place.*

*Cet arrogant qui les Dieux despitait,
Qui de fureur son pere surmontoit,
Non seulement d'une fureur maistresse
Le fer au poing tuoit la tourbe épaisse,
Mais outrageoit le sexe feminin
Qui de nature est courtois & benin.
Il poursuiuoit au trauers de la flame,
Du preux Hector Andromache la femme,
Qui déplorant pour-neant son destin,
Escheuclée, auoit à son tetin
Pressé son fils, en qui le vray image
Du pere sien estoit peint au visage.
D'entre ses bras ie desfrobay le fils :
Lors en sa place une feinte ie fis,
Que ie formay poitrissant une nue,
Qui fut des Grecs en son lieu recognuë
Du tout semblable à l'heritier d'Hector,
Mesmes cheueux crespeluz de fin or,
Les mesmes yeux le front mesme & la taille :
Puis cette feinte à la mere ie baille*

Pour la donner à Pyrrhe : Et tout soudain
Cachant l'enfant dans les plis de mon sein,
Le le sauway de l'espée homicide :
Le vain sans plus fut proye d'Æacide !
Le l'aduerti d'aller trouver apres
Son fils au temple, où deux cheualiers Grecs
L'une sur l'autre amonceloyent la proye,
Tout l'or captif de Priam Et de Troye,
Femmes enfans Et vieillars enchainez,
De leurs maisons par les cheueux trainez :
Et qu'il auroit pour merque manifeste
L'ardant esclair d'une flame celeste
Au haut du chef, vray signe qu'il seroit
Pasteur de peuple, Et qu'un iour il seroit
Naistre des Rois, à qui la destinée
Auoit la terre en partage donnée.

Le n'auois dit, que tout soudain voici
Pyrrhe venir, qui rauit tout ainsi
L'image feint hors des bras de la mere,
Qu'un loup le san d'une biche legere.
Il le porta sur le haut d'une tour,
D'où le roüant Et tournant de maint tour
En tourbillons, d'un bras armé le rue
Pied contre-mont au trauers de la rue.

Ainsi tomba par trançons decoupé
Le vain abus dont le Grec fut trompé :
Car Francus vit Et maugré toute enuie
De ses poumons va respirant la vie
Dedans Buthrote, en ces champs où la vois
Vit prophetique ts chesnes Dodonois,
Pres Helenin Et sa mere Andromache
Qui sans honneur par les tourbes le cache.

Defia la fleur de son âge croissant
Va d'un poil d'or son menton iaunissant,

Et tout son cœur bouillonne de ieunesse :
le ne veux plus qu'il languisse en paresse
Comme incognu sans sceptre & sans honneur,
Mais tout rempli de force & de bon-heur,
le veux qu'il aille où son destin l'appelle
Tige futur d'une race si belle :
Sans plus en vain consommer son loisir
Parte de là : tel est nostre plaisir.

Il dist ainsi : les Dieux qui s'eleuerent,
Tous d'un accord sa parole approuerent
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence à se calmer,
Quand Aquilon assoupit son orage,
Et l'onde bruit doucement au riuage.

Au departir Mercure il appella :
Pour obeir Mercure s'en-alla,
Prompt messager à la plante legere,
Deuant le thrône où l'appelloit son pere.
Vole, mon fils, où Francus est nourri,
Huche les vents : dy que ie suis marri
Contre sa mere & ceux qui sans louange
Trompent son âge en une terre estrange.
le ne l'ay pas du massacre sauué
Pour estre oisif de paresse agraué,
Vn fay-neant en la fleur de son âge :
Mais i'esperoy que d'un masle courage
Iroit un iour des Gaules surmonter
Le peuple rude & fascheux à donter,
Chaud à la guerre & ardent à la proye,
Pour y fonder une nouuelle Troye.
Pource desloge, & le fais en-aller.

« Le temps perdu ne se peut r'appeller.
A peine eut dit que Mercure s'appreste,
Sa capeline affubla sur sa teste,

De talonniers ses talons assortit,
 D'un mandillon son espaule vestit,
 Prist sa houffine à deux serpens ailée;
 Puis à chef bas enfonçant sa volée,
 Ores à poincte, ores d'un grand contour
 Hachoit menu tout le ciel d'alentour :

Ainsi qu'on voit aux riuës de Meandre
 L'aigle * foudrier au haut de l'air se pendre,
 Puis auisant sa proye entre les joncs,
 Canars Herons & Cygnes aux cols longs,
 Raude à l'entour, & tournoyant ombrage
 D'un corps plumeux tout le hault du riuage.
 Apres qu'il eut de ciel en ciel volé
 Viste courrier de son talon ailé,
 Se vint planter au pied d'une vallée,
 Où Andromache estoit ce iour allée
 Avec son fils, pour repaistre ses yeux
 Des jeux sacrez à la mere des Dieux.

* Foudrier,
 qui porte
 la foudre :
 comme Har-
 quebusier,
 qui porte la
 harquebuse :
 Archer, qui
 porte l'arc.

Ce iour estoit la feste solennelle
 Que tous les ans on choumoit à Cybelle
 Au mois d'Auril, saison où la rigueur
 De son Atys luy eschauffa le cuer,
 Que les Troyens auoyent en reuerance,
 De fils en fils l'honorant par vsance.

Or ces captifs par la Grece espandus,
 De tous costez aux jeux s'estoyent rendus
 Par le congé des Princes de la Grece,
 Pour celebrer le iour de leur Deesse.
 Eux equippez de bouclairs & de dars
 Contre-imitoyent les antiques soudars
 Les Corybans qui d'une espesse bande
 Dansoyent autour de Cybelle la grande.
 Là les vieillars d'un baston secourus,
 Là les garçons estoyent tous accourus,

Femmes, maris, leur souvenant encore
D'Ide & de Troye, où la Mere on adore.

A l'impourueu Mercure est arriué,
Qui Helenin discourant a trouué
(Bien loin du bal pres le riuage humide)
Sur les destins de Francus Hectoride.
Le resueillant d'un profond pensément
Ce Dieu luy dit : Oy le commandement
De Iupiter, qui courroucé m'enuoye
Parler à toy par la celeste voye.

Va (m'a-t-il dit) où Francus est nourri :

* Huche,
vieil mot
François,
qui signifie
appeller.
De là vient
vn Huchet,
c'est vn cor-
net, duquel
on appelle
les chiens &
les oiseaux
à la chasse.

* Huche les vents : dy que ie suis marri
Contre sa mere, & ceux qui sans louange
Cachent ce Prince en une terre estrange.
Le n'ay Francus du massacre saué
Pour estre ainsi de paresse agraué,
Vn say-neant en la fleur de son âge :
Mais i'esperoy que d'un masle courage
Iroit vn iour des Gaules surmonter
Le peuple rude & fascheux à donter,
Chaud à la guerre, & ardant à la proye,
Pour y fonder une nouvelle Troye,
Dont la memoire en tous temps floriroit,
Et par le feu iamais ne periroit.

Pource Helenin, & toy mere Andromache,
N'amollissez en paresse si lâche
L'enfant d'Hector, à qui les cieux amis
Ont tant d'honneur & de sceptres promis :
Qui doit hausser la race Priamide,
Doit abaisser la grandeur Eeonide,
Doit veindre tout, & qui doit vne fois
Estre l'estoc de tant de Rois François,
Et par sus tous d'un CHARLES, qui du monde
Doit en la main porter la pomme ronde.

Fay-le equipper d'hommes & de vaisseaux,
Fay-le marcher sur l'eschine des eaux
Aux lieux promis, où son destin le meine.
« L'honneur s'achapte aux despens de la peine !

Il n'auoit dit, que plustost qu'un esclair,
Porté du vent s'esuanouist en l'air,
Et se meslant dans l'obscur de la nûe,
Laiissa la mere en esmoy detenüe,
Et son mary de frayeur tout transi,
Voyant un Dieu qui les tançoit ainsi.

En-ce-pendant la ieunesse Troyenne
Haut inuoquant la Berecynthienne,
D'encens fumeux honoroit son autel,
Chantant maint hymne à son nom immortel.
Les uns auoyent leurs perruques couuertes
De nouveau pampre aux larges feuilles vertes,
A longs cheueux des Zephyres soufflez :
Les uns battoient les tabourins enflez,
Les uns au son de la flute percée
Baloyent armez une danse insensée,
Et rechantans des hynnes tour-à-tour
Faisoyent sonner les rimes d'alentour.

Les bons vieillars à testes grisonnées,
Les iouuenceaux aux plaisantes années,
De pieds de mains & de voix respondoyent,
Et leurs chansons aux flutes accordoyent.
Le Prestre orné d'une Sotane blanche,
Ceint d'une boucle au dessus de la hanche,
Mitré de pin la troupe deuançoit
Et les honneurs de Cybelle dançoit.

Enten du ciel tes louanges, Cybelle,
Mere des Dieux, Berecynthe la belle,
Qui as le chef de citez entourné,
Qui as ton char en triomphe tourné

*Par deux lions, quand toy Mere honorée
Montès au ciel à la vouste dorée,
Pour aller voir tes fils & tes neveux,
Et t'abreuuer du Nectar avec eux.*

*Sois nous propice ô tref-grande Deesse,
Romps de tes mains le lien qui nous presse,
Et de captifs mets nous en liberté :
Ici par vingt ans ton peuple est arrêté
Serf sous les pieds de ceste Argine audace.
Donne qu'un iour quelcun de nostre race
Responde Troye, & qu'il repousse encor
Au ciel natal le noble sang d'Hector :
Redonne nous un Royaume & r'assemble
En un monceau tous les Troyens ensemble :
A fin qu'aimez du destin le plus fort
Nous reuiuions heureux de nostre mort.*

*Ainsi priant fist redoubler la dance :
Le peuple suit le Prestre à la cadance !
Le temple en bruit ! Cybelle qui ouist
La voix Troyenne au ciel s'en resiouist.*

*Pendant ce fait la prompte Renommée
Au front de vierge à l'eschine emplumée,
A voix ferrée, auoit ja respandu
Que Mercure est du haut ciel descendu,
Et qu'il auoit d'une voix courroucée
Par Iupiter Andromache tancée,
Et par sus tous Helenin qui scauoit
L'arrest certain que le destin auoit
Escrit au ciel pour celuy qu'on appelle
Astyanax, qui sans honneur recelle
Son âge en vain sur le bord estranger,
Sans du malheur les Troyens reuanger.*

*Ceste Deesse à bouche bien ouuerte,
D'oreilles d'yeux & de plumes couuerte,*

Semoit par tout qu'Astyanax estoit
Enfant d'Heſtor, & qu'on luy appreſtoit
Mainte nauire au combat ordonnée,
Pour aller ſuiure ailleurs ſa deſtinée,
Prince fatal, & que ſa main feroit
Que le Troyen du Grec triompheroit :
Et qu'il falloir que la ieuneſſe actiue,
Qui par la Grece eſt maintenant captiue,
Suiuiſt Francus futur pere des Rois,
Qui s'en alloit dedans le camp Gaulois
Replanter Troye & la race Heſtorte,
Pour y regner d'eternelle durée.

Ainſi diſoit la Fame : ce-pendant
Helenin fut ſongeant & regardant
Au mandement que Iupiter luy donne :
De cent diſcours en ſoy-meſme raisonne
Or' plein de ioye, ores plein de douleur :
Mais ce conſeil luy ſembla le meilleur.
C'eſt d'obeir au grand Pere celeſte,
Donner Francus au deſtin : & au reſte
Faire appreſter & nauires & gens
Sur terre & mer actifs & diligens,
Non engourdis de pareſſe ocieuſe,
Mais qui pouſſez d'une ame induſtrieuſe,
ſçauront prudens les perils euitier,
Et par trauail louange meriter.

Comme il penſoit, auſſa d'auenture
En l'air ſerain le bon-heur d'un augure
S'offrant à luy pour ſigne tres-heureux.
Fut le combat d'un Faucon genereux,
Qu'un grand Vautour prouoquant à la guerre
Plus fort de bec, d'eſtomac & de ſerre,
Qui çà qui là par le ciel le battoit,
Tournoit, viroit, ſuiuoit & tourmentoit,

Ne luy donnant ny repos ny haleine
De s'eschapper par la celeste plaine.
Luy pour-neant au combat s'animoit :
Car le vautour desja le déplumoit,
Quand Iupiter, miracle, le transforme
Incontinent en la hagarde forme
D'un aigle noir d'audace reuestu.
Comme un rasoir luy fit le bec pointu,
Aigu courbé, & ses serres tortues.
Plus que deuant fit dures & pointues.
Lors ombrageant d'un grand ombre les champs,
Prist en ses pieds aiguissez & trenchans
Le grand vautour qu'en ses ongles il tue,
Et fait veinqueur s'en-vola sus la nue.

Le bon augure auenu dextrement
Fut du Profete entendu promptement :
Si que soudain en esprit delibere,
Prenant l'aduis d'Andromache la mere,
Et des Deuins & des Peres grisons,
Luy apprestet des venteuses maisons
Pour nauiguer à rames mesurées
Dessus le dos des ondes azurées,
Et s'en aller au gré de Iupiter.
« Contre le ciel on ne peut resister !

Incontinent par toute Chaonie
Se respendit une tourbe infinie
De bucherons, pour renuerser à bas
Maint chesne vieil toffu de large bras.
Par les forests s'escarte ceste bande,
Qui ore un pin ore un sapin demande,
Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,
Et plus duisans à tourner en vaisseaux.
Contre le tronc sonne mainte congnee
D'un bras nerueux à l'œuure embefongnee,

Qui mainte playe & mainte redoublant
 Comp dessus comp contre l'arbre tremblant,
 A chef branlé d'une longue trauerse
 Le fait tomber tout plat à la renuerse
 Avec grand bruit. Le bois estant bronché
 Fut par le fer artizan dettranché,
 Fer bien denté bien aigu qui par force
 A grands esclats fit enleuer l'escorce
 Du tronc du pin sur la terre estendu,
 En longs carreaux & en poutres fendu.

Pleine de bois la charrette attellée
 Va haut & bas par mont & par vallée,
 Qui gemissant enroût sous l'effort
 Du pesant faix le versoit sur le bord.

Le manourier ayant matiere prestee,
 Or' son compas, ore sa ligne appreste
 Songneux de l'aœuvre, & congnant à grands coups
 Dedans les aiz une suite de clous,
 D'un art maistrer les vieux sapins transforme,
 Et de vaisseaux leur fait prendre la forme
 Au ventre creux, & d'artifice pront
 D'un bec de fer leur aguisse le front.

L'un allongeant le chanure à toute force
 Pli dessus pli entorse sus entorse,
 Menant la main ores haut ores bas
 Fait le cordage, & l'autre pend au mas
 A double ranc des ailes bien-venteuses
 Pour mieux voler sus les vagues douteuses,
 Et pour passer sur l'échine de l'eau
 Plustost que l'air n'est compé d'un oiseau.

Incontinent qu'accompli fut l'onurage,
 Deuant la prouë on beche le rinage
 Comme un fossé large & creux pour passer
 Les nefs qu'on veut dans le haure pousser.

*Là maints rouleaux à la course glissante
loints l'un à l'autre au milieu de la sente
Sont estendus, afin qu'en se suiuant
Les grands vaisseaux glissent en auant
Desur le bois qui craquetant se vire
En rond, chargé du faix de la nauire.*

*Les matelots à la peine indontez,
Deçà delà rangez des deux costez
En trepignant du pied contre la place,
De mains de bras d'espaules & de face
Poussioient les nefs pour les faire rouler.
Vne sueur ne cesse de couler
Du front moiteux : une pantoise haleine
Bat leurs poumons, tant ils auoient de peine
A toute force en hurtant d'esbranler
Ces gros fardeaux paresseux à couler.
Mais à la fin les nauires poissées
Dedans la mer tomberent eslancées :
La mer son ventre en s'ouurant leur presta,
Puis l'anchre croche au bord les arresta.*

*Il estoit nuict, & le charme du somme
Silloit par tout les paupieres de l'homme,
Qui demy mort par le repos lié
Auoit du iour le travail oublié.
Tous animaux, ceux qui dans l'air se pendent,
Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,
Ceux que les monts & les bois enfermoient,
Pris du sommeil à chef baissé dormoient.
Mais Helenin, qui discourant ne cesse
De repenser, pour le somme n'abaisse
L'œil au dormir, ains veillant & resuant,
Or se couchant & ores se leuant
Mille discours discourt en sa pensée.
Du Dieu courrier la parole annoncée*

*Le presse tant qu'à toute heure en tous lieux
Il a Mercure au devant de ses yeux,
Et en l'esprit la belle destinée,
Qui pour Francus au ciel est ordonnée,
De qui le sang & Trôyen & Germain
Doit enfermer le monde dans sa main.*

*Incontinent que l'Aube aux doigts de roses
Eut du grand Ciel les barrières décloses
Prompt hors du lit ce bon Prince sortit,
Sa camisole & son pourpoint vestit,
Puis son sayon puis sa cape a tracée
A fils d'argent sur l'espaule troussée,
Prist son espée au pommeau cizelé.
Ainsi vestu hors la porte est allé
Le dard au poing commandant qu'on assemble
Grans & petits au conseil tous ensemble.*

*Lors les Héraux claire-voix ont sonné
De toutes parts le conseil ordonné:
Le peuple né pour nouvelles apprendre
Droit en la place à foule se vint rendre:
Luy de son sceptre au milieu s'appuya,
Puis de tels mots sa langue deslia.*

*Peuple Troyen, Dardanienne race,
Ce iouvenceau qui par la populace
Vit sans honneur Astyanax nommé,
Est fils d'Hector que tant auez aimé,
Qui magnanime en si longues batailles
Dix ans entiers a gardé vos murailles,
Qui le rampart contre terre rua
Des Grecs tremblans, qui Patrocle tua,
Et retourna pompeux dedans la ville
Le dos vestu du corselet d'Achille.*

*Or ce grand Roy qui seul commande aux Dieux,
Qui honora Hector & nos ayeux,*

*La nuit que Troye estoit un grand carnage,
Sauua l'enfant par vne feinte image :
Sans maïesté, priué ie l'ay tenu
De peur qu'il fust des Gregeois recognu.
Ie l'ay transmis par vne loñgue voye
Tantost vers Thebe', & tantost deuers Troye,
Voir le tombeau de son pere & aussi
Les noirs enfans de Memnon, qui d'ici
Sont eslongnez, noble race Hectoree,
Et de l'Aurore habitent la contrée.
En maint país ie l'ay fait voyager :
Il a cognu maint peuple & maint danger,
Cognu les mœurs des hommes pour se faire
Guerrier pratiq' en toute grande affaire.*

*Depuis un an ce Prince est de retour
Sans action mangeant en vain le iour,
Vn fait-neant déuoyé de la trace
De sa tref-noble & vertueuse race,
Bien qu'il soit braue & sous bon astre né,
Et pour hauts faits hautement destiné.
Tousiours pour luy ce grand Prince me tance,
Prince de l'air qui les foudres eslance,
Dequoy si tard ie le retiens ici
Sans de son bien auoir autre souci :
Encor hier (sa puissance i'atteste)
Que par le Ciel en clairté manifeste
Ie vy Mercure arriuer deuers moy,
Qui me tança de la part de son Roy.*

*Si tu n'as soin, dit-il, de ta lignée,
Si la vertu de l'heur accompagnée
N'esmeut ton cœur à voyager plus loin,
Au moins conçois en l'esprit quelque soin
De ton neveu, & n'estouffe perdue
Sa ieune gloire à qui la Gaule est due,*

*De qui doit naistre un million de Rois,
Grands Empereurs & Monarques François.*

*Pource, Troyens de race magnanime,
Si la vertu natale vous anime,
Suiuez ce Duc du dessein attiré.
Voici le iour tant de fois désiré,
Où vous romprez le seruage si rude
Qui vostre col serre de seruitude :
Courage amis : c'est maintenant qu'il faut
(Vous dont le sang est genereux & chaud)
Accompagner ceste belle entreprise
Que le destin dextrement fauorise.
C'est plus d'honneur en liberté mourir,
Et par son sang la franchise acquerir,
Que de languir en honte si vilaine.
« Vn beau mourir orne la vie humaine !
Il dist ainsi : puis se leuant de là
Pressé du peuple en son palais alla.*

*Mars qui aimoit Hector durant sa vie,
De secourir Francion eut enuie :
En sa faueur fit son coche atteler,
Puis fouëttant ses cheuaux parmi l'air,
Qui à bouillons souffloyent de leurs narines
Flames de feu ardantes & diuines,
Vint s'abaisser sous le pied d'un rocher
Pres du riuage, où faisant destacher
Ses beaux coursiers le long d'une verdure,
Trefle & sain-soin leur donna pour pasture.
Puis comme un trait roidement s'eslança
Dedans Buthrote où sa forme laissa,
Et prist le corps l'alleure & le visage
D'un vieil Troyen qu'on estimoit tressage,
Lequel suiuoit en sa ieunesse Hector.
Celuy portoit la grande targe d'or*

*De cest Héros, quand pour garder sa terre
Sa main estoit plus crainte qu'un tonnerre.*

*Or ce vieillard auoit tousiours esté
Par les Troyens en grande autorité.
En son semblant ce Dieu guerrier se change,
Autour du front des cheveux blancs arrange,
Se laboura de rides tout le front,
Marche au baston comme les vieillars font,
Et d'une voix toute caduque & rance
Francus aborde & en ce point le tance.*

*Vraye Troyenne & non Troyen, as-tu
Desia d'Heëtor oublié la vertu,
Qui t'engendra pour estre l'exemplaire
Comme il estoit, du labeur militaire ?
Futur honneur des peuples & des Rois ?
As-tu, couïard, oublié ton harnois
Pour (alleché d'ocieuses plaisances)
Vser ta vie en festins & en danses ?
Faire l'amour, & tout le iour en vain
Pleines tourner les coupes en la main ?
Honte & vergongne, où estes-vous allées !
Ne vois-tu pas que les ondes salées
Pour t'en-mener se couurent de vaisseaux ?
Dresse l'oreille, enten les iouuenceaux
Qui bande à bande au riuage se rendent,
Et tous armez Capitaine t'attendent.*

*Toy sang trop froid pour un ieune guerrier,
Tout engourdi demeure le dernier
Serf de ta mere, & te fraudes toy-mesmes
Du haut espoir de tant de diadèmes,
Et du destin qui t'appelle aux honneurs
Pour commander aux plus braues Seigneurs.
« Rien n'est si laid que la froide ieunesse
« D'un fils de Roy, qui se rouille en paresse.*

Tel n'estoit pas Hector le pere tien,
 Qui des Troyens fut iadis le soutien :
 Armes, chevaux, & toute guerre active
 Furent ses jeux, & non la vie oisive,
 Qui te charmant d'un somme t'a lié,
 Ayant ta ville & ton pere oublié,
 Que la vertu, la vaillance & la gloire
 Ont illustré d'éternelle memoire.
 Monstre à ce peuple au cœur morne & peureux,
 Que tu es fils d'un pere genereux.

« L'homme ne peut signaler sa noblesse,
 « S'il n'a le sang eschauffé de prouesse !

Disant ainsi ce grand Dieu belliqueux
 De Francion enflama tout le cœur,
 Luy arracha le bandeau d'ignorance,
 Et le remplit d'audace & d'assurance.
 Puis il luy souffla un horreur sur le front,
 Plus que d'avant aux armes le fist prompt,
 Et tellement sa jeunesse r'allume,
 Qu'il apparut plus grand que de coutume :
 Si que marchant au milieu des plus forts,
 Haut releué de la teste & du corps
 Les surpassoit, comme ce Dieu surpassé
 Sur le bord d'Hebre, ou sur les monts de Thrace
 Tous les soldats, quand d'ardeur animé
 Parmi la presse apparoist tout armé,
 Couvert de poudre, & se plante à l'encontre
 D'un meschant Roy, que sa lance rencontre
 Pour le punir d'avoir contre equité
 Vendu les loix & trahi sa cité.

Tel fut Francus : apres ce Dieu se mesle
 Par les Troyens amassez peste-mesle,
 Et les tançant dans le cœur leur pouffoit
 Un aiguillon mordant qui les pressoit,

A la vertu r'eschausoit leur courage.

*Quoy, voulez-vous en vergongneux seruage
Viure tousiours, & sans langue & sans cœurs
Tousiours souffrir l'orgueil de ces veinqueurs ?
Rompez froissez d'une allegresse preste
Le ioug cruel qui vous presse la teste,
Sans plus servir de passetemps ici
A ces Seigneurs qui vous brauent ainsi.
Ressentez-vous par une belle audace
Du premier sang de vostre noble race :
Enflez-vous d'ire, & vous souuienne encor'
Des faitts guerriers du magnanime Hector,
Qui fut iadis la crainte des plus braues
De ces Gregeois qui vous tiennent esclaves :
Vn seul de vous en vaille un million,
Et par la mer emportez Ilion.
Encore Dieu qui regarde vos peines,
Dieu qui a soin des affaires humaines,
Comme les Grecs ne vous est outrageux :
« La fortune aide aux hommes courageux.
Tel aiguillon leur versa dedans l'ame
Vne fureur une ardeur une flame
De liberté de vaincre & de s'armer,
Et d'emporter Ilion par la mer.
Tandis maint peuple en armes effroyables
(Aussi espais que neiges innombrables
Que l'air glueux à bas fait trebucher,
Venant nos champs de farine cacher)
Va fremissant au bord de la marine.
Dessous le pas du peuple qui chemine
Vole une poudre, & sous le pied qui fuit
Pour s'embarquer la terre fait un bruit :
Fils ne maisons ces hommes ne retardent :
Tristes de loin les femmes les regardent !*

Ils s'assembloyent d'un pied ferme rangez,
De dards d'escus & de piques chargez,
Faisant un bruit sur les riuës chennës,
Ainsi qu'on voit les bien-volantes Grues
Crier aigu quand passer il leur faut
La mer pour viure en un pais plus chaud.

Autant qu'on voit d'oiseaus de tous plumages
Au mois d'Auril hostes des marescages
S'amonceler pour pondre & pour couuer :
L'un à fleur d'eau ses plumes vient lauer,
L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,
Et l'autre pesche à friandes gorgées,
Et l'autre tourne à l'entour de son ny,
Peuple emplumé innombrable infini,
Qui en volant sur les riuës cognües
Se presse ensemble aussi espais que nûes :
Autant venoyent le corselet au corps
D'hommes à soule au premier front des bords.
La terre tremble & les flancs qui emmurent
Les flots salez deffous le pied murmurent
De tant de gens au riuage arrestez,
Tous herissez de morions crestez.

Comme un pasteur du bout de sa houlette,
Sous la clairté de Vesper la brunette
Au premier soir, separe les cheureaux
Des boucs cornus, des beliers les aigneaux :
Ainsi Francus d'une prompte allegresse
Trioit à part la gaillarde ieunesse
Au sang hardy, & laissoit d'autre part
Vieilles vieillards & enfans à l'escart,
Qui froids n'auoyent ny teste ny poitrine
Pour supporter la guerre & la marine,
Peuple sans nerfs & sans ardeur que Mars
N'enrolle plus au rang des bons soldars.

*Francus vestu d'armes toutes dorées
Des mains d'un maistre artizan labourées,
Comme le feu d'un tonnerre luisoit,
Et si grand peuple en ordre conduisoit,
Monstrant guerrier sa taille bien formée,
Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée.*

*Les morions les piques des soldars,
Et les harnois fourbis de toutes pars,
Et l'emery des lames acérées,
Frappez menu des flammes etherées,
Et du rebat du Soleil radieux,
Vne lumiere enuoyoient dans les cieux,
De qui l'esclair d'étincelles menües
En tremblottant s'esclattoit dans les nües,
Ainsi que luit sous l'ardente clairté
Mainte bluette au plus clair de l'esté.*

*Adonc Francus qui seul maistre commande
En se brauant au milieu de sa bande,
Voulant sa main d'une lance charger,
D'Astyanax en Francus fit changer
Son premier nom en signe de vaillance,
Et des soldats fut nommé porte-lance,
Pheré-enchos, nom des peuples vaincus
Mal prononcé, & dit depuis Francus :
Lance qui fut à nos François commune
Depuis le temps que la bonne fortune
Fit aborder en Gaule ce Troyen
Pour y sonder le mur Parisien.*

*Comme il estoit sur le bord de la riue
Tout esclatant d'une lumiere viue,
Ainsi qu'un astre au rayon esclairci,
Voici venir Andromache, & aussi
L'oncle Helenin, qui Augure & Profete
Estoit des Dieux veritable interprete.*

*Ceste Andromache, à qui l'estomac fend
D'aïse & de crainte, accolloit son enfant
A plis serrez comme fait le lierre
Qui bras sur bras les murailles enferre.*

*Mon fils, disoit, que tout seul i'ay conceu,
Autre que toy concevoir ie n'ay sceu
Du grand Hector : Ilithye odieuse
De maint enfant m'a esté enuieuse.
Pource le soin que mere ie devois
Mettre en plusieurs en toy seul ie l'auois,
le te pendoy petit à ma mammelle,
le t'ourdissoy quelque robe nouvelle,
Seul tu estois mon plaisir & ma peur,
Enfant, mary, seul mon frere & ma sœur,
Seul pere & mere, & voyant la semence
De tous les miens germer en ton enfance,
Me consoloy de t'auoir enfanté
Me restant seul de toute parenté.
Du Grec vainqueur la furieuse guerre
Toute ma race a mise sous la terre.*

*Pour toy la vie & le iour me plaisoit :
Si quelque ennuy lamenter me faisoit,
En te voyant i'allegeoy ma tristesse,
Comme soutien de ma foible vieillesse.
Las ! ie pensoy qu'au iour de mon trespas,
Quand l'esprit vole, & le corps va là bas,
Que tu ferois mes obseques funebres,
Cloüant mes yeux enfermez de tenebres,
Me lauerois le corps froid de tiede eau,
Et de gazon me ferois un tombeau
Pour m'enterrer au bord de ce riuage,
Car aux bannis il n'en faut d'auantage,
Serrant ensemble en un mesme repos
De mon mary les cendres & les os.*

O Iupiter si la pitié demeure
Là haut au ciel, ne permets que ie meure
Ains qu'il se face en armes un grand Roy,
Et que le bruit en vole iusqu'à moy !

Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre,
Puisse ruer ses ennemis par terre
Mordants la poudre à chef bas renuersez
D'une grand playe en l'estomac persez :
Que des citez la puissante muraille
Trebuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheual soit à pied guerroyant,
Et que quelqu'un s'escrie en le voyant
(Favorisé de fortune prospere)
Le fils vaut mieux aux armes que le pere.

Disant ainsi, pour present luy donna
Vn riche habit que sa main façonna,
Où fut portraite au vis la grande Troye
En filets d'or ioints à filets de soye,
Avec ses murs ses rampars & ses forts.
Là Xanthe erroit passémentant les bords
Des plis tortus de sa lente riuiera.
Là s'esleuoit la cyme forestiere
D'Ide pineuse, où sourçant sauteloit
Maint vif ruisseau qui en la mer couloit.
Au pied du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen, qui chassoit d'aventure
Vn cerf au bois où Iupiter le vit,
Qui par son aigle en proye le raut.

Ce ieune enfant emporté dans les nuës
Tendoit en vain vers Troye les mains nues.
Ses chiens en l'air qui pendu le voyoient,
L'ombre de l'aigle & les vents aboyoient.
Hector auoit ceste robe portée
Le iour qu'Helene en triomphe abordée

*Entra dans Troye, & depuis ne l'auoit
Mise : sans plus de parade seruoit
Au cabinet, où les plus cheres choses
De ce grand Prince estoient toutes encloses.*

*La luy donnant, Prenez, dit-ell', mon fils,
Ce beau present que de mes mains ie fis,
Pour gage seur d'amitié maternelle,
Ayant de moy souuenance eternelle.*

*Ainsi pleurant, Francus elle accolla.
Le corps tout seul au logis s'en alla,
L'ame demeure en son fils attachée :
Puis sur un liët ses seruans l'ont couchée
Pour la donner au sommeil adoucy
Qui des mortels enchante le soucy.*

*En ce pendant Helenin prend la corne
D'un grand toreau au col pesant & morne,
Au large front, & sans aucun effort
De son bon gré l'amenoit sur le bort :
Puis un grand coup de maillet luy desferre
Entre les yeux : le toreau tombe à terre
Sur les genoux à chef bas estendu !
Il l'esgorgea : le sang s'est respandu
A longs filets dans le creux d'une tasse :
Parmy le sang qu'à bouillons il amasse,
Mesta du vin, par trois fois l'escoula
Dessus la mer, puis Neptune appella.*

*Pere Neptun', Saturnien lignage,
A qui par sort la mer vint en partage,
Que le Soleil n'a peu iamais tarir
Pour te laisser toutes choses nourrir,
Enten ma voix : donne que la nauire
De ce Troyen sillonne ton empire
Sous ta faueur, & cesse le courroux
Que dés long temps tu gardes contre nous.*

Neptune ouyt la Troyenne priere
A chef haussé sur l'onde marinere,
Et se plaignant encore d'Illion,
Vne partie ottroye, & l'autre non.
Il ottroya que la flotte Troyenne
Pourroit aller dessus l'onde Egéenne:
Mais ne voulut l'autre part ottroyer
D'y seiourner long temps sans la noyer.
Lors Helenin adresse sa parole
A son neuveu, & ainsi le console.

Courage, Prince, il te faut endurer :
Tu dois long temps maint fillon mesurer
De la grand' mer, auant que tu arrimes
Fatalement aux Pannoniques riués.
Tous n'irez pas : c'est l'arrest du destin.
Mais pour cela ne fauls à ton chemin,
Que ie te veux non tout du long apprendre,
De peur qu'un Dieu ne m'en vienne reprendre.

Sortant du port, gaigne la grande mer,
Fay ta galere à tour de bras ramer
(Ta main ne soit du labeur affoiblie)
Entre Coryce & l'isle Aegialie.
Quand tu seras au flot Laconien
Pren à main dextre, & sage auise bien
De ne heurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde est asprement meslée.
Là maint serpent & maint grand chien marin
Mange les nefes, & d'un gosier malin
Hume la mer, que beant il reiette
Plus roide au ciel qu'une viste sagette:
Par tourbillons la vague qui se suit,
Contre les bords abaye d'un grand bruit.

De là poussant tes nauires armées
Outre la mer des Cyclades semées,

Remoirras Troye & les funebres lieux
Pleins des tombeaux de tes nobles ayeux.
De là singlant à rames vagabondes
Par le destroit des homicides ondes,
Voyras le Pas où se noya la Sœur
Pendue aux crins de son belier mal-seur.
Tu feras voile au Thracian Bosphore,
Où l'Inachide estant vestue encore
D'un poil de bœuf, à coups d'ongles passa
En lieu de rame, & son nom luy laissa.
Puis approchant du grand Danube large,
Qui par sept huiz en la mer se descharge,
Viendras à l'isle, à laquelle les Pins
Donnent le nom : là sçauras tes destins
L'un apres l'autre, hôte de la riuiere
De qui la corne est si braue & si fiere.
Ce fleuve ayant sur la teste un rouzeau,
Et sous l'aisselle un vase remply d'eau,
Et du menton versant une fontaine,
Te dira tout d'une bouche certaine.
A tant se teut : lunon qui descendit,
En le tançant la voix luy defendit.

Tandis la troupe au travail non oisive,
Le toreau mort renuerse sur la riue :
Ils ont le cuir en tirant escorché,
Puis estripé, puis menu déhaché
A morceaux crus : ils ont d'une partie
Sur les charbons fait de la chair rostie,
Embroché l'autre, & cuite peu à peu
De tous costez à la chaleur du feu,
L'ont débroschée, en des paniers l'ont mise,
L'ont decoupée, & sur la table assise,
Ont pris leur siege, ont detranché le pain,
Ont fait tourner le vin de main en main,

Boiuant de rang à tasses couronnées
 D'un cœur ioyeux l'un à l'autre données.
 Apres qu'ils ont du boire & du manger
 Osté la faim, ils s'allèrent loger
 Au premier front de la riue mouillée
 Sur des lits faits d'herbes & de fueillée,
 Où toute nuit iouyrent du repos
 Ronstant le somme au murmure des flos.

Au decoucher de l'Aurore nouvelle
 Le vieil Vandois du siflet les appelle
 (Qui seul estoit le Pilote ordonné)
 Voyant le vent en poupe bien tourné.
 Vn bruit se fait par les bancs du nauire,
 Puis à sa tasche un chacun se retire.
 Soudain Francus le siflet entendit:
 Lors tout armé sa main dextre estendit
 Dessus la terre, & ses yeux vers la nue
 Estant debout dessus la riue nue
 Prioit ainsi : O grand Patarean,
 A l'arc d'argent, tire-loin, Thymbrean,
 Garde, Apollon, entiere ceste troupe,
 Dieu d'embarquage, & permets que ie coupe
 Sous heureux sort la * commande qui tient
 Ma nef au bord. A peine eut dit, qu'il vient
 Hors du fourreau tirer sa large espée:
 Du coup la corde en deux parts fut coupée,
 Qui la nauire au riuage arrestoit
 Ferme attachée à vn tronq, qui estoit
 D'un chesne vieil foudroyé du tonnerre
 De quatre pieds eslé sur la terre:
 Puis vers le vent adressa son parler.

Vent, le balay des ondes & de l'air,
 Qui de la nue en cent sortes te ioues,
 Qui ce grand Tout éuentes & secoues,

* Com-
 mande, est
 la grosse
 corde qui
 tient le ba-
 teau.

*Qui peux cent bras & cent bouches armer,
Vien-t'en poupier ton haleine enfermer
Dedans ma voile, afin que sous ta guide
l'aille tenter ce grand Royaume humide.*

*Dieu qui le ciel regis de ton sourcey,
Si des humains ta nature a soucy,
Enten ma voix : Donne, pere celeste,
En ma faueur un signe manifeste :
Tu le peux faire : on dit que quelquefois
Tu fis voler deux pigeons par ces bois :
L'un fut donné à l'ason pour escorte :
Donne moy l'autre, afin qu'heureux ie porte
De mon salut le signe tref-certain,
Estant couuert du secours de ta main.*

*Comme il prioit, des Dieux le pere & maistre
Fit par trois fois tonner à main senestre :
Et ce pendant les rudes matelots,
Pemple farouche, ennemy du repos,
D'un cry naual hors du riuage proche
Démaroient l'ancre à la machoire croche,
Guindoient le mast à cordes bien tendu.
Chaque soldat en son banc s'est rendu
Escheu par sort : de bras & de poitrine
Ils s'efforçoient : la nauire chemine !
Les cris les pleurs dedans le ciel voloient
Dessous l'adieu de ceux qui s'en alloient !*

*A tant Francus s'embarque en son nauire,
Les anirons à double ranc on tire :
Le vent poupier qui fortement souffla
Dedans la voile à plein ventre l'enfla,
Faisant siffler antennes & cordage :
La nef bien loin s'escarte du riuage !
L'eau sous la poupe aboyant fait un bruit,
Qu'un train d'escume en tournoyant poursuit.*

Qui vit iamais la brigade en la danse
Frapper des pieds la terre à la cadance
D'un ordre egal d'un pas iuste & conté,
Sans point faillir d'un ni d'autre costé,
Quand la ieunesse aux danses bien apprise
De quelque Dieu la feste solennise :
Il a peu voir les auirons egaux
Frapper d'accord la campagne des eaux.
Ceste nauire egalemt tirée
S'alloit trainant dessus l'onde azurée
A dos rompu, ainsi que par les bois
(Sur le printemps au retour des beaux mois)
Va la chenille errante à toute force
Avec cent pieds sur les plis d'une escorce.
Ainsi qu'on voit la troupe des cheureaux
A petits bonds suyure les pastoureux
Deuers le soir au son de la Musette :
Ainsi les nefs d'une assez longue traite
Suiuoient la nef de Francus, qui deuant
Coupoit la mer sous la faueur du vent
A large voile à my-cercle entonnée,
Ayant de fleurs la poupe couronnée.
L'eau se blanchist sous les coups d'auirons :
L'onde tortue ondoye aux enuiron
De la carene, & autour de la prouë
Maint tourbillon en escumant se rouë :
La terre fuit, seulement à leurs yeux
Paroist la mer & la voute des cieux.

FIN DV PREMIER LIVRE.





LE SECOND LIVRE

DE LA FRANCIADE.

*Des puissans Dieux la plus gaillarde troupe
Estoit plantée au sommet de la croupe
Du mont Olympe, où Vulcan à l'escart
Fit de chacun le beau palais à part,
Qui contemploient la Troyenne ieunesse
Fendre la mer d'une prompte alegresse:
Flot dessus flot la nauiure voloit
Vn trac d'escume à bouillons se rouloit
Sous l'auiron qui les vagues entame:
L'eau fait un bruit luitant contre la rame!*

*Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers
Menant le bal dessus les fillons vers,
A chef dressé regardoient estonnées
Les pins sauter sur les vagues tournées:
Vn seul Neptun' couuoit au fons du cueur
Contre Ilion une vieille rancueur
Gros de despit, du iour que mercenaire
(Dieu fait maçon) demanda son salaire*

*A Lomedon Prince de nulle foy.
Il demandoit iustement à ce Roy
L'argent promis d'auoir de sa truelle
Fait des Troyens la muraille nouuelle,
Quand se rouloient d'eux mesmes les cailloux
Sous son marteau : le Roy plein de courroux
Luy denia sa promesse, & pariure
En le frappant le paya d'une iniure.
Pource Neptune en rage se tournoit
D'ire bouffi quand il s'en souuenoit :
Or' voyant Troye en ces eaux eslançee
Disoit tels mots furieux de pensèe.*

*Hà pauure Dieu vaincu par les mortels !
Dequoy me sert la pompe des autels
Frere à Iupin, race Saturnienne,
Si malgré moy la cendre Phrygienne,
Le demourant d'Achille est triomphant,
Et, qui plus est, conduit par un enfant
Qui me défie, & sans craindre mon ire
De ses bateaux sillonne mon empire ?
Dequoy me sert le trident en la main,
Auoir l'Egide armure de mon sein,
Tel qu'a mon frere, auoir pour heritage
La grande mer du Tout second partage,
Si ie ne puis d'un mortel me venger ?
Il ne faut plus me laisser outrager
Sans chastier ceste race infidelle.
« La vieille iniure appelle la nouuelle.
Le ciel vengeur a banny sur mes eaux
Ces Phrygiens coupables des trauaux
Que ie receu, quand au port de Sigée
Les Grecs pressoient leur muraille assiegée,
Et qu'llion par le cours de dix ans
Fournit de meurtre aux freres Atreans,*

*le m'efforçay d'une brigue contraire
De fond en comble à les vouloir desfaire :
Mais le destin ne le voulut souffrir,
Qui maintenant ces bannis vient offrir
A ma puissance & changé me conuie
De me venger aux despens de leur vie.*

*Disant ainsi, fit son char atteler,
Que deux dauphins font viftement rouler
A dos courbé, à queue tortillées,
Fendant du sein les vagues esmaillées.
Luy dessus l'onde en son siege porté
Comme un grand Prince orné de maiefté,
Guide son char : le char qui va sans peine,
Fier de son Roy sur les vagues le meine :
Triton le suit, & l'amoureux troupeau
Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau :
Lors du Troyen deuant la nauire,
Les vents appelle, & ainsi leur va dire.*

*Vents, la terreur des cieux & de la mer,
Ce n'est pas moy qui vous fis enfermer
En voz rochers, où detenus en crainte
Deffous un Roy languissez par contrainte :
Vn seul lupin le fit contre mon sçeu :
A son pouuoir resister ie n'ay peu,
Car c'est un Dieu de puissance inuincible :
Ainsi que luy ie ne vous suis terrible,
Vous caressant & prestant ma maison,
Quand dechaisnez sortez hors de prison,
Non à un seul, mais à tous quatre ensemble,
La renuersant ainsi que bon vous semble.*

*Pource, Aquilon, ne souffre plus parmy
Mon flot salt ce bagage ennemy,
Mais d'un grand vol retourne vers Eole :
Dy luy qu'il tienne aujourd'huy sa parole,*

* Hercule,
n'est autre
chose que le
Soleil, que
les vents
semblent
desconfire,
quand es-
pessissant
l'air de
nuées ils
offusquent
sa clarté.

*Et le serment qu'en la dextre il me fit,
Quand par mon aide* Hercule il desconfit.
Que de son sceptre il face une ouverture
Aux vents enclos en leur cauerne obscure :
Qu'il les destache, & portez d'un grand bruit
Chargez d'esclair de tempeste & de nuit,
Par tourbillons enflent la mer de rage,
Et ces Troyens accablent d'un orage :
Dy luy qu'il rompe au trauers des rochers,
Pour me venger, nauires & nochers.
Ah, digne n'est telle gent pariurée
De voir longtemps la lumiere etherée :
Assez & trop malgré nous a vescu
Ce sang maudit par tant de fois veincu.*

*A peine eut dit, qu'il vit la messagere
Iris voler d'une plume legere
Sortant de l'eau, laquelle reuenoit
De voir Tethys, & au ciel retournoit
Grosse d'humours. Ce Dieu s'approcha d'elle,
Luy tend la main, la careffe & l'appelle.*

*Honneur de l'air, va conter à lunon
Que les Troyens ennemis de son nom
Frappent la mer à rames retournées,
Enforcelez de fausses destinées.
Si le courroux boult encor' en son cueur,
Si le despit d'une vieille rancueur
Son estomac encores espoignonne,
C'est maintenant que le destin luy donne
De se venger le temps & le moyen,
Perdant Francus & tout le nom Troyen.
Dy que soudain mette la main à l'œuure,
Que sa puissance en l'air elle descœure,
Brassant contre eux un amas pluuiieux.*

A tant se teut : Iris remonte aux cieux,

*Tirant un arc dessus les ondes perses
Tout bigarré de cent couleurs diuerses :
Puis sous le trosne à lunon se coucha,
Et de biais à ses pieds se pancha
Ainsi qu'un chien, qui craintif & fidelle
Oyant aux bois le veneur qui l'appelle,
(Cerfs & sanglers & buissons oubliez)
Vient à son maistre, & s'endort à ses pieds.*

*Incontinent maintes troupes de nuës
Sont peste-meste à leur Royne venues,
Comme troupeaux qui bêlent à l'entour
De leur pasteur, quand la poincte du iour
Et la rosée aux herbes les conuie.
Et lors lunon d'un tel amas suiuit
Les presse ensemble, & en son giron prest
Leur forme un corps tout ainsi qu'il luy plaist :
L'une elle enflloit de monstrueux images,
L'autre de pluye & de venteux orages :
L'autre en bruyant sur l'autre se rouloit,
L'autre blasarde & noiraistre couloit
Ayant d'azur la robe entre-semée,
Et l'autre estoit de feu toute allumée.*

*Tandis les vents auoient gaigné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisoient escumer,
La renuersant du fond iusques au feste :
Vne importune outrageuse tempeste
Sifflant bruyant grondant & s'esleuant
A monts bossus sous le souffler du vent,
Branle sur branle & onde dessus onde,
Entre-ouuroit l'eau d'une abysme profonde :
Tantost enstée aux astres escumoit,
Tantost baissée aux enfers s'abyismoit,
Et forcenant d'une escumeuse rage
De flots armez couuroit tout le riuage :*

*Vn sifflement de cordes & un bruit
D'hommes s'esleue : une effroyable nuit
Cachant la mer d'une poisseuse robe,
Et iour & mer aux matelots desrobe.
L'air se creua de foudres & d'esclairs,
A longue pointe estincelans & clairs,
Drus & menus, & les pluyes tortues
Par cent pertuis se creuerent des nuës.
Maint gros tonnerre ensoufré s'esclattoit,
De tous costez la mort se presentoit
A ces Troyens : lors d'une froide crainte
En tel danger Francus eut l'ame atteinte :
De larges pleurs il arrosa ses yeux,
Puis gemissant tendit les mains aux cieux.*

*S'il te souuient de nos humains seruiçes,
Grand Iupiter, n'oublie les sacrifices
Du pere mien, qui fus tous les mortels
De boucs sanglants a chargé tes autels.
Hà tu deuois en la Troyenne guerre
Faire couler mon cerueau contre terre,
Sans me sauuer par une feinte ainsi
Pour me trahir à ce cruel souci !
L'eusse eu ma part aux tombeaux de mes peres,
Où ie n'atten que ces vagues ameres
Pour mon sepulchre, abusé de l'espoir
Que tes destins me firent concevoir.*

*Comme il disoit, les tempestes troublées
Ont contre luy leurs forces redoublées :
L'air creuaissé d'un tonnerre grondant
Et d'une pluye en tortis descendant,
Suivy d'esclairs tombez de l'air en presse
Lechoit la mer d'une lumiere espesse
A feu menu qui sur l'eau s'eslançoit,
Et des nochers les yeux esblouissoit :*

*Des vieux patrons la parole espandue
Sans estre ouye en l'air estoit perdue :
L'un court icy, l'autre court d'autre part,
Mais pour neant : le mal surmonte l'art !
Si estonnez qu'ils n'ont pour toutes armes
Que les sanglots, les souspirs & les larmes,
Les tristes vœux, extreme reconfort
Des mal-heureux attendus de la mort.*

*Aucunesfois une bourrasche fiere
Heurte la prouë, & la tourne en arriere :
Aucunesfois la tempeste du vent
Single la poupe & la pousse en auant,
Rompt la carene, & de forte secousse
En l'eschouant à costé la repousse
Avec grand bruit : le vaisseau soufleté
Dissout, se créue où le vent l'a heurté.*

*Entre les feux, le tonnerre & la pluye,
La nuit, la gresle, une ardente furie
D'orage emporte à l'abandon de l'eau
Six grands vaisseaux eslongnez du troupeau.
Mais à la fin la bonasse fortune
(Tousiours ne vit le courroux de Neptune)
Loin les aborde au riuage incognu
De la Prouence, où le Rhosne cornu
Entre rochers roulant sa vifte charge
Pres Aigue-morte en la mer se descharge.
Là ces Troyens sur le sable arriuez
Furent long temps d'hostelage priuez
Sans maçonner une muraille neuue :
Touchez apres de la beauté du fleue,
Loing d'Illion planterent à Tournon
De leur patron les armes & le nom,
Braue guerrier, qui gros de renommée
loignit depuis à Francus son armée.*

Sept autres nefs contraintes par l'effort
Des souflemens impetueux du Nort,
Pirouëtant dessus la vague perse
Du haut en bas sentent à la renuerse
Tomber le mast : l'antenne qui le suit,
Broncha dessus : les cordes font un bruit
Comme un pin tombe avecques ses racines,
Quand un torrent des montaignes voisines
Le fait broncher, fracassant & courbant
Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.

Deux tourbillons en ont deux aualées
A gorge ouuerte en leurs ondes salées,
Piteux regard ! Pallas branlant és mains
Ses feux, terreur des Dieux & des humains,
Lance un esclair dedans l'autre nauire :
Le feu mangeard qui se tourne & se vire
En tourbillons, courant de part en part,
De banc en banc de rampart en rampart,
Prist le Pilot, le massacre & le tuë,
Et my-brulé sur les vagues le ruë,
Ayant encor' le timon dans le poing,
Tant en mourant de son art il eut soing.

L'autre nauire opposant l'artifice,
De la tempeste euitoit la malice,
De toutes parts en doute résistant.
Ainsi qu'on voit un hardi combatant
Dessus le mur de la ville assiegée
Se planter ferme en sa place rangée
Pour l'ennemy du rampart décrucher,
En fin luy-mesme est contraint de broncher,
De ses genoux les forces luy defaillent :
Car entre mille & mille qui l'assaillent,
Vn par sur tous le plus brusque & gaillard
Tout armé saute au dessus du rampart

L'enseigne au poing, & en donnant passage
 A ses soldats leur donne aussi courage.
 Ainsi de mille & mille flots voutez,
 Qui assailloient la nef de tous costez
 Vn le plus haut & le plus fort s'avance,
 Et d'un grand heurt sur le tillac s'eslance
 Victorieux, puis les autres espais
 Qui çà qui là l'entre-suiuant de pres,
 Rompent les bords, les bancs & la carene,
 Et la nauire ensfondrent sous l'arene.
 L'un vers le ciel pour secours de son mal
 Tendoit les mains, l'autre comme à cheual
 Flottoit dessus une antenne cassée :
 Là des Troyens la richesse amassée
 Par tant de Rois, sur les ondes roüoit,
 Servant aux vents & aux flots de iouët :
 Armes, bouclairs, robes de riche ourage
 Nageoient sur l'eau, la proie du naufrage.

Trois fois la Lune, & trois fois le Soleil
 S'estoient couchez, que l'hyuer nompareil
 Armé d'esclairs & de vagues profondes
 N'auoit cessé de tourmenter les ondes :
 Sans plus la nef de Francus resistoit
 Haute sur l'eau, qui encores s'estoit
 Seule sauuée & des eaux & des flames,
 Ayant perdu ses voiles & ses rames,
 Quand un fort vent suiuy de tourbillons,
 Et de l'horreur des humides fillons,
 En la singlant d'une bien longue traite
 La chasse au bord du riuage de Crete.

Vn banc estoit de sablon amassé
 Voisin du bord où Francus fut chassé,
 Haut de falaize & de bourbe attrainée :
 Là pour mourir la fiere destinée

L'auoit conduit : de tous costez le bort,
Le banc, la mer luy presentoit la mort.
Comme il pleuroit sur le haut de la poupe,
Il s'aduisa d'eslire de sa troupe
Vint cheualiers qui depuis ont esté
(Ainsi estoit dans le ciel arresté)

Tiges & chefs des familles de France :
Les choisissant tout le dernier s'eslance
Dedans l'esquif, aimant trop mieux perir
Au bord, qu'en mer vilainement mourir.
Leurs pieds n'estoient à peine en la nacelle,
Que le courroux d'une vague cruelle
Les fit par force au riuage approcher,
Et leur nacelle empreint contre vn rocher,
Rocher qui dur espineux & sauuaige
De son grand dos ramparoit le riuage,
Ayant du vent tousiours le chef batu,
Les pieds du flot aboyant & tortu.

Là le Demon qui preside à la vie,
En tel danger leur fit naistre une enuie
De s'attacher à ces rochers bossus,
Et s'efforcer à gagner le dessus.
Comme ils vouloient avecques la main croche
D'ongles aigus grimper contre la roche,
Le premier flot qui les auoit lancez,
Les recula en arriere pouffez
S'en retournant : la mer qui se courrouce,
D'un flot second encores les repousse
Contre les bords raboteux & trenchans.

Là ces Troyens aux cailloux s'accrochans
De pieds de mains s'ahéurtent & se bandent,
Et en grim pant contre le roc se pendent,
Se deschirans les longues peaux des dois :
L'un s'attachoit aux racines d'un bois,

L'autre essayoit d'empoigner une branche,
Puis main sur main, & hanche desur hanche,
Coude sur coude, en haletant d'effort
Par les cailloux montoient contre le bord.
L'eau de la mer des cheueux goutte à goutte
Depuis le front iusqu'au pied leur degoute
Blanche d'escume, & leurs membres souflez
De tant de vents, se boufrent enfle :
Les flots salez de la gorge vomirent,
Esuanouis leurs esprits se perdirent
De tant de maux debiles & laschez
Comme corps morts sur la rive couchez
Sans respirer, sans parler : mais à l'heure
Que le toreau qui tout le iour labeure,
Franc du collier retourne à la maison,
Ces corps sortis de longue pamaison
Baisent la terre & la rive venteuse.

Quiconque sois, Terre, sois nous heureuse,
(Ce disoient-ils) & loin de tous dangers
Sauue en ton sein ces pauvres estrangers,
Qui ont souffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents & de Neptune.

Comme ils prioient, le dormir ocieux
Chasse-soucy leur vint filler les yeux,
Et l'une à l'autre attachant la paupiere
Leur desroba le soin & la lumiere.

Tandis Cybelle en son courage ardoit
Dequoy Neptun' son Francus retardoit :
Car elle aimoit (comme estant Phrygienne)
L'enfant d'Hector & la race Troyenne :
Pource soudain son char elle attela,
Bat ses lions, & vers le Somne alla.

Le Dieu vieillard qui aux songes preside,
Morne habitoit dans une grotte humide :

Deuant son huis maint pauot fleurissoit,
 Mainte herbe à laiët que la nuit choïfissoit
 Pour en verser le ius dessus la terre,
 Quand de ses bras tout le monde elle enferre.
 Du haut d'un Roc un ruisseau s'escouloit
 Remply d'oubly qui rompu se rouloit
 Par les cailloux, dont le rauque murmure
 Des yeux flattez resferroit l'ouuerture.

* Bers,
 Berceau,
 mot Ven-
 domois.

Somme, dit ell', le doux sorcier des yeux,
 Le cher mignon des hommes & des Dieux,
 Par qui le mal tant soit mordant s'oublie,
 Par qui l'esprit loin du corps se deslie,
 Va (ie le veux) en ceste isle où souloient
 Iadis sauter les hommes qui baloient
 Au son du cistre, & de cliquantes armes
 S'entre-choquant, auantureux gendarmes,
 D'œil vigilant en l'ancre Dictéen
 Gardoient le* bers du grand Saturnien,
 Terre fertile, anciennnes retraïtes
 Des Corybans, Dactyles & Curètes :
 Là de leur race est encor auïourd'huy
 Vn Coryban le soutien & l'appuy
 De tout honneur, de science semblable
 Au vieil Chiron Centaure venerable.
 Quand il auoit le sang plus genereux,
 En sa ieunesse il deuint amoureux :
 Si qu'en pressant à sa chere poitrine
 Par amitié vne Nymphé marine,
 D'elle conceut deux filles & un fils.
 Les filles sont ainsi que deux beaux lis,
 En la maison de leur pere croissantes,
 En âge, en grace, en beauté florissantes.
 Le fils captif languit depuis vn an
 En la prison d'un barbare Gean,

Qui les mortels à son Dieu sacrifie,
Et d'un maillet leur desrobe la vie :
Puis sur sa porte, où distille le sang,
Le test des morts il attache de rang.
Ce Roy remply d'honneur & de richesse
Tient sa maison ouverte de largesse
Aux estrangers, tant il a grand desir
Entre un millier d'en pouvoir un choisir
Qui le renanche, & son fils luy redonne
Seul heritier de sa noble couronne.

Va-t'en vers luy, & en te transformant
Presente luy quand il sera dormant,
Autour du lit cent formes espanduës,
Piqueurs veneurs trompes au col pendues,
Leffes & chiens bocages & forests,
Larges espieux, cordages & filets,
Limiers ardans, cerfs suivis à la trace,
Et tout le meuble ordonné pour la chasse :
Presente luy des hommes incognus
En longs habits à sa rive venus,
Sous qui son fils les armes doit apprendre,
Et par leurs mains sa liberté reprendre.

D'un mesme vol affublé de la nuit,
Fantaume vain, porte toy sur le lit
Où va dormant l'une & l'autre pucelle :
Fay leur sembler qu'une estoile nouvelle
Viue d'esclairs, d'un voyage lointain
Passant la mer vient loger en leur sein,
Et rayonnée en flammes bien esprises
Baise leur chair sans ardre leurs chemises.
Va-t'en apres au bord où les Troyens
Dorment recreus des flots Neptuniens :
Deffus leur teste arreste ta volée,
Leur ame soit en songeant consolée

*Sans auoir peur des habitans du lieu :
Car ia Mercure enuoyé du grand Dieu,
Des citoyens a flechy le courage
Pour en bon-heur conuertir leur dommage.*

*A tant se teut, & le Roy du sommeil
Tout chassieux ennemy du resueil,
D'un chef panché que lentement il cline,
Et du menton refrappant sa poitrine,
Se resecouë, & sorty de son lit
Le mandement de Cybelle accomplit.*

*Incontinent que l'Aube aux doigts de roses
Eut du grand ciel les barrieres declofes,
Le Roy Dicé' (de tel nom se nommoit)
Ce Coryban qui la iustice aimoit)
Riche d'honneur, de terres & de race,
Dresse l'apprest d'une aboyante chasse :
Son palefroy à gros bouillons fumeux
Remaschant l'or de son frein escumeux
Est à la porte, où à foule se rendent
Ieunes piqueurs qui deuissant l'attendent :
Maint chien courant couple à couple les suit :
De tous costez la meute fait un bruit !*

*Par bois fueillus, par monts & par valée,
Pleine de cris ceste chasse est allée.
Maint gros sangler de dents croches armé,
Maint cerf craintif au large front ramé
Estoit ia mort, quand au vueil de Cybelle
Vn cerf poussé par embusche nouuelle
Tournant, virant, haletant & mourant
De soif pantoise, alla viste courant
Vers le riuage : & le pere Dicée
Suiuant ses pas par la poudre tracée,
Comme le cerf à la riue aborda,
Où ces grands corps incognus regarda.*

Lors les Troyens en sursault s'esueillerent,
Qui de le voir au cueur s'esmerueillerent :
Luy plein d'effroy en pasmaison deuint,
Et de son songe à l'heure luy souuint.

D'où estes-vous (dit-il) de quelle place,
Quels sont vos noms, & quelle est vostre race ?
Quelle fortune, ou quelle mer sans foy
Vous a trahis ? hostes respondes moy.
Car à vous voir (bien que pleins de miseres)
N'estes mauuais, ny fils de mauuais peres.

Alors Francus baignant ses yeux de pleurs,
Et soupirant aigrement ses douleurs
Luy respondit : Si iamais les merueilles
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles,
La longue guerre & les dix ans d'affaux,
Le fier Achille autheur de tant de maux,
Le sac, la prise & la flame funeste
Du brazier Grec, nous en sommes le reste.
Là pour sauuer maisons, temples & Dieux,
Femmes, enfans, moururent nos ayeux,
L'un sur le mur, l'autre au milieu des armes.
Hector honneur des valeureux gendarmes
Qui m'engendra, ayant cent mille fois
Trempt le sable au meurtre des Gregeois,
Gardant son pere & sa mere & sa ville,
Y fut tué par la traison d'Achille.
Comme un sapin par le fer abatu,
Son corps broncha de ses armes vestu,
Faisant un bruit sur la poudre Troyenne :
Où du veinqueur la rouë Aemonienne
(Aste vilain & plein d'impiété)
Trois fois le traine autour de la cité.
Je fus sauté de la flame cruelle
(Miracle grand!) pendant à la mammelle :

*J'ay du veinqueur flechi deffous la loy,
Nourry sans nom, bien que germe de Roy.*

*Ceux que tu vois d'un visage si blefme
Couches icy, ont eu fortune mefme,
De mefme ville, iffus de mefme part,
Mes alliez de fang & de hazart.*

*Quand fans honneur fans grandeur fans enuie
D'efre cognu, j'allois trainant ma vie
En Chaonie aux pieds de mes parëns,
Voicy d'enhaut des fignes apparens :
Voicy Mercure enuoyé du grand Pere
Tancer mon oncle & menacer ma mere,
Dequoy forçant le ciel & la faifon
Ils enfermoient ma gloire en la maifon,
Et que des Dieux les hautes deftinées
Auoient pour moy les Gaules ordonnées,
La dans le ciel pere des Roys receu :
Mais le deftin & les Dieux m'ont deceu.
Croyant en vain leur promeffe menteufe,
Prompt ie me donne à la vague venteufe,
Armant en mer quatorze grands vaiiffeaux,
De viures pleins & de forts iouuenceaux,
Dont j'efperois d'une braue entreprife
Donter fous moy cefte Gaule promife.*

*« Malheureux eft qui defdaigne le fien
« Pour l'eftranger : en lieu de tant de bien,
Couronne, fceptre & royal mariage,
J'ay la mer feule & les vents en partage,
Qui d'efperance & de biens m'ont caffé,
Et de quatorze vn vaiiffeau m'ont laiffé
Qui pres ce bord fans maf & fans antene
Demy-rompu s'embourbe fous l'arene,
Où tout mon bien j'auois fait enfermer,
« Si c'eft du bien ce qui flotte en la mer.*

« Du bout du haure on doit veoir la marine :
 « Malheureux est qui sur la mer chemine.

Après avoir trois iours entiers erré,
 D'astres certains & de voye esgaré,
 Toujours pendu sur la vague meurtriere,
 Vn bon Demon esmeu de ma priere
 Me secourant d'hommes & d'armes nu,
 M'a fait grimper à ce bord incognu,
 Proye des loups & des bestes sauvages :
 Nous ignorons les mœurs & les courages
 Des habitans, si apres les dangers
 Ils ont le cuer piteux aux estrangers,
 S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la iustice,
 Ou s'ils sont pleins de sang & de malice :
 Pource, benin aye pitié de nous.
 Sois homme ou Dieu, t'embrasse tes genous :
 Si tu es Dieu, tu sçais bien nostre peine :
 Si tu es homme, une douceur humaine
 Doit esmouuoir ton cuer à passion,
 Ayant horreur de nostre affliction.

Il dit ainsi : le vertueux Dicée
 Contre-respond : Ceste terre embrassée
 Des flots marins, comme tu vois icy,
 Porte un bon peuple & un mauvais aussi :
 Mais à ce coup ta fortune meilleure
 T'a fait surgir où la vertu demeure :
 Pource tu sois, hôte, le bien-venu.
 Qui est celuy qui par bruit n'a cognu
 L'honneur Troyen, & pour garder sa terre
 Les faits d'Heſtor vn foudre de la guerre ?
 Il me souuiens qu'un iour Idomené
 Me discouroit, de nouveau retourné
 (Il retournoit nouvellement de Troye
 Chargé d'honneur, de vaillance & de proye)

*Qu'apres qu'Hector les Grecques nanz brusta,
Que vers Priam ambassadeur alla
Traiter la paix, mais il ne la peut faire,
Ayant Pâris capital aduersaire:
Par courtoisie il logea chez Hector,
Qui l'honora d'une grand' coupe d'or,
Riche present, où vînoit entaillée
Sous le burin la Baleine escaillée
A gueule ouuerte, & maïstresse des bors
Faisoit semblant de deuorer le corps
De la pucelle Hespone attachée
Contre un rocher : la mer estoit couchée
Au pied du roc, qui de flots repliez
De la captiue alloit baignant les pieds.
Persée estoit sur le haut de la roche,
Ayant au poing sa Cimeterre croche,
Pendû en l'air, qui l'Ourque menassoit,
Et des liens l'Infante delassoit.*

*Idomené me donna ceste coupe,
Que ie tien chere entre une riche troupe
D'autres vaisseaux, dont ie cheris mes yeux,
Quand ie banqueté aux festes de nos Dieux.
Il estimoit d'Hector la courtoisie,
Les vaillans faits, les vertus & la vie,
Et ennemy sôn honneur n'abaissoit,
Ains iusqu'au ciel ses louanges poussoit.*

*Pource ie croy que vostre bien-venue
Est par le vneil des bons Dieux auenue,
Et que le ciel qui de nous a soucy,
Pour mon support le permettoit ainsi.
Vous ne pressez une terre estrangere:
C'est, ô Troyens, vostre ancienne mere
Crète, dont Teucre autrefois est issu,
De qui le nom pour tiltre auez receu :*

Encore Ida la montagne Troyenne
 S'esteue icy, la demeure ancienne
 De vos ayeux, & pource ostez du cuer
 Comme asseurez, le soupçon & la peur,
 Et desormais r'appellez l'esperance
 Surgis au lieu qui fut vostre naissance.

De peu de gens ce Prince enuironné
 En son palais pensif est retourné :
 D'où liberal il enuoye au riuage
 Douze moutons, un bœuf de grand corsage
 Gras bien charnu, & six barreaux de vin,
 Coupes habits & chemises de lin,
 Pour festoyer & courir ceste bande -
 A qui la faim outrageuse commande.
 « Rien n'est meilleur pour l'homme soulager
 « Apres le mal, que le boire & manger !
 Eux affamez ces viandes rauirent,
 Qui d'une autre ame au besoin leur seruirent
 Rauigorant la force de leurs corps.
 « Car le manger rend les hommes plus forts !

Tandis la nuit à la robe estoilée
 Auoit la terre espaisement voilée
 D'un manteau noir ombreux & paresseux,
 Lors que voicy les santaumes de ceux
 Dont la grand mer en vagues departie
 Auoit les corps & la vie engloutie,
 Enflezz, bouffis, escumeux & ondeux,
 Aux nez mangez, aux visages hideux,
 Qui pepiant d'une voix longue & lente
 (Comme poulets cherchans leur mere absente)
 De mains, de pieds figurans leur mechef,
 De Francion enuironnoient le chef.

Enfant d'Heûor (disoient-ils) nous ne sommes
 Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes,

Que bien armez & prompts à tous hazars,
En tes vaisseaux tu choisis pour soldars,
Sur qui les vents au fort de la tempeste
Ont renuersé cent gouffres sur la teste :
Nos corps flotans apascent les poissons,
Nos esprits (las !) en cent mille façons
Déprisonnez de l'humaine closture,
Dessus les flots errent à l'auenture :
Fay nous au moins sur le bord de ces eaux
Le triste apprest de quelques vains tombeaux :
Ne permets plus qu'absens de sepulture,
Sans pleurs, sans tombe errions à l'auenture,
Ains pour auoir Caron plus adoucy,
Fay nous honneur dessus ce bord icy,
En attendant que les eaux poissonneuses
Repousseront aux riues sablonneuses
De nos corps morts le vieil moule défait
Pour leur bastir un sepulcre parfait.
A tant s'enfuit la troupe naufragiere
Ainsi qu'on voit une poudre legiere
S'esuanouir, tournoyant & suiuant
Les tourbillons qui annoncent le vent.

Si tost que l'Aube à la face rosine
Eut le Soleil tiré de l'eau marine,
Francus s'esleue, & prenant des gazons
Fit des tombeaux, funerales maisons :
Puis respandant une fiole pleine
De sang sacré en leur demeure vaine,
Haut appelloit les ames qui venoient,
Et sur l'obseques espaißes se tenoient,
Faisant tel bruit, que font en leur nichée
Les arondeaux attendans la bechée :
Et tels qu'on voit au milieu de l'esté
Sous la plus viuue & brulante clarté

*Errer espais des mouchérons ensemble,
Et tournoyer d'un escadron qui tremble,
Gresle, menu, volant de lieux en lieux,
Et si petits qu'ils nous trompent les yeux.*

*Bien que vos corps (disoit Francus aux ames)
Ne soient enclos sous ces herbeuses lames,
En attendant un tombeau plus certain,
Contentez-vous de cest office vain,
Et frequentez en longue patience
Ces logis pleins de nuit & de silence.
Esprits malins, ne nous suiuez jamais
Ou soit en guerre, ou soit en temps de paix:
Ne nous troublez de peurs ny de mensonges,
N'effroyez point de fantaumes nos songes,
Ne nous donnez ny terreur ny soucy,
Et sans nous suivre arrestez vous icy.*

*Disant ces mots, plein d'un soin qui le presse,
Seul sur la rive estloigné de la presse,
Poussant du cœur un long soupir amer
Prioit ainsi la fille de la mer.*

*Enten ma voix, Paphienne Erycine,
Si tu nasquis de l'escume marine,
Ne souffre plus que tes flots maternels
Me soient auteurs de tourmens eternels.
Alme Venus, mets en ta fantasie
Le souvenir de ceste courtoisie
Dont l'oncle mien te preferant usa
Lors que la pomme à Pallas refusa,
Et à lunon qui encores dolente
D'un tel refus en tous lieux nous tourmente:
Et s'il est vray qu'autrefois as laissé
Le ciel vouté du pied des Dieux pressé,
Et les citez sous ton pouuoir gardées
Pour habiter les montagnes Idées,*

Prise d'amour d'un pasteur Phrygien,
 Aye pitié du mesme sang Troyen :
 Tu gardas bien & la son & Thésée,
 Cueurs desireux d'affaire mal-aisée,
 Et s'ils n'auoient (les sauuant de peris)
 Tant fait pour toy que mon oncle Pâris :
 Comme eux ie trace une affaire bien haute,
 Et si ie faux au destin soit la faute,
 Et non à moy de rien ambitieux,
 Qui n'ay suivy que l'oracle des Dieux.

Priant ainsi, Venus la mariniere
 D'oreille prompte entendit la priere :
 Elle vestit ses sumptueux habis,
 Orna son chef flamboyant de rubis,
 Prist ses aneaux de superbe engraneure,
 Haussa le front composa son alleure,
 Se parfuma s'oignit & se leua :
 Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.

L'enfant Amour escarté de la presse
 Des autres Dieux, sous une treille espeffe
 Dans le iardin de Iupiter estoit
 Où Ganymede aux eschets combattoit.
 Venus de loin commence à luy sou-rire,
 Flata sa iouë & ainsi luy va dire.

Mon fils ma vie, Amour mon petit Roy,
 Tu es mon tout, ie ne puis rien sans toy,
 Mais quand nos traits sont alliez ensemble,
 Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble :
 Laisse tout seul iouër ton compaignon,
 Embrasse moy, baise moy mon mignon,
 Pens à mon col : mon fils, ie te pardonne
 Tous les tourmens que ta fleche me donne,
 Et de nouveau tous les maux infinis
 Que i'ay receu pour l'amour d'Adonis.

Si de ton trait tu blesses la pensée,
 L'ame & le cueur des filles de Dicte,
 Pour Francion, Troyen digne d'avoir,
 Tant il est beau, saueur de ton pouuoir :
 le te donray pour te servir de page
 Le len mignard qui te ressemble d'âge,
 Fin comme toy, de qui les petits doits
 Tous enfantins porteront ton carquois,
 Et ton bel arc qui le monde conqueste :
 Il sera tien si tu fais ma requeste.

Adonc Venus le mit en son giron,
 Roses & lis espanche à l'environ
 De sa perruque, & l'endort en sa robe :
 Puis doucement de son fils se desrobe.
 S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens
 Fument tousiours ses autels Paphiens.

A tant Amour du sommeil se secouë,
 Ses blonds cheveux arrangea sur sa iouë,
 Vne double aile à son dos attacha,
 Son beau carquois pendillant décrocha
 Du prochain myrte, il empoigne en la dextre
 L'arc & des Dieux & des hommes le maistre :
 Puis s'eslançant hors la porte des cieux,
 Petites mains, petits pieds, petits yeux,
 Se rue en l'air : le ciel, l'onde & la terre
 Luy font honneur : Zephyre qui desserre
 Sa douce haleine odorante à l'entour,
 Tout amoureux va connoyant Amour.

Or cest enfant qui trompe la cervelle
 Des plus rusez, prist semblance nouvelle,
 Se herissant en la forme d'un Tan
 (Fier animal) qui au retour de l'an
 Quand le printemps rameine ses delices,
 Parmi les prez fait courir les genices :

*Il se fit tel qu'homme ne le peut voir,
Corps inuisible, & puis alla s'asoir
Au haut sommet de la porte, où Dicée
Superbe auoit sa demeure dressée.*

*Tandis Francus secoüant en la main
Vn iaelot à la pointe d'airain,
Ayant au col sa targue à mainte houe,
Vers le chasteau mena sa ieune troupe.
Venus la belle au departir des bords
Songneuse d'eux emmantela leurs corps
D'une nueuse & obscure couronne
Pour n'estre veus ny cognus de personne.
Quand au palais Francion arriua,
Loin de leurs corps l'air espais se creua,
Et leur figure est propre reuenue
Comme astres clairs déuestus d'une nuë.*

*Ce iour Francus à merueille estoit beau,
Son ieune corps sembloit vn renouveau,
Lequel estend sa robe bien pourprée
Dessus les fleurs d'une gemmeuse prée:
La Grace estoit à l'entour de ses yeux,
De front de taille egal aux demy-dieux.*

*Deuant la porte estoit vn long espace
D'une quarrée & spacieuse place,
Où la ieunesse aux armes s'esbatoit,
Piquoit cheuaux voltigeoit & lutoit,
Sautoit couroit defendoit la barriere:
Haut dans le ciel en voloit la poussiere!*

*En ce-pendant que d'œil prompt & ardent
Francus alloit le palais regardant,
Frises festons guillochis & ouales,
Dicée orné de dignitez royales
Accompagné de deux cens iouuenceaux
D'âge pareils aux mentons damoiseaux,*

*Au doux accueil, d'une courtoise sorte
Vint caresser Francus outre la porte
Le bien-veignant, & d'un visage humain
Le tient, l'embrasse & luy serre la main.*

*Pres de ce Prince en robes solennelles
Estoit sa femme & ses filles pucelles,
A qui suzeaux & fil tout à la fois
Estoyent de haste escoulez de leurs doits,
Tant ell' auoyent un chaud desir en l'ame
De voir Francus : mainte amoureuse flame,
Qui de leurs yeux à trauerses voloit,
Comme venin dans le sang s'escouloit.*

*Tandis le Dieu qui les cœurs nous defrobe,
Laiissa la porte, & se mist sous la robe
De Francion : puis décochant deux traits,
L'un plein d'amour, de graces & d'attraits,
Qui doucement gaigne la fantaisie,
Et l'autre plein d'ardante ialousie,
Tirez des yeux du Troyen les poussa,
Et leur raison ensemble renuersa,
Troublant leur sang, & remplissant leurs veines,
Foye & poumons de souspirs & de peines :
Puis en riant & sautelant, de là
Ce faux garçon dans le ciel s'en-vola.*

*Dessous le cœur de ces deux damoiselles
Fumoit la playe à mornes étincelles,
Les consommant & fondant peu à peu
Comme une cire à la chaleur du feu :
De toute chose ont perdu souuenance,
Perdu raison, parole & contenance,
Et leur esprit de merueille esblouy
Bien loin du corps erroit esuanouy.
De ces deux sœurs l'une auoit nom Hyante,
L'autre Clymene : Hyante estoit sçauante*

En l'art Magic' : mais Amour le plus sort,
Qui n'a souci de charmes ny de sort,
De toutes deux auoit l'ame eschanchée,
Et de leurs cœurs auoit fait son trofée.

Elles bruloyent à petit feu couuert
Comme une estoupe, ou comme un rameau verd
Qu'une artizane au poinct du iour allume :
Tout en un coup il entre-brule & fume
D'un feu caché qui luit obscurément.
Ainsi Amour coulé secrettement
Dedans l'esprit de ces Dames blessées,
Les estouffoit de secrettes pensées :
Tantost leur iouë en tremblant rougissoit,
Palle tantost, & tantost blanchissoit,
Tantost estoit de taches toute pleine,
Et par la face elles monstroyent leur peine.

A tant Francus entra dans le chasteau,
Son jaelot posa contre un rateau
Où mainte pique en son long estendue
Contre le mur au croc estoit pendue.
En ce chasteau par bande fremissoient
Prompts seruiteurs, dont les uns tapissoient
D'ourages d'or les superbes murailles,
Portraits tracez d'anciennes batailles :
Autres de rang sur la place apportoyent
Tapis ouurez, les autres apprestoyent
Les lits enfez de couuertes velües,
Autres dressoyent les viandes esleües,
Autres chargeoyent les hauts buffets dorez
De grans vaisseaux d'histoires decorez.

Sur une esguiere en raboteuse trace
Des Corybans estoit peinte la race :
Comme Briare en amour furieux,
Desesperé de sa Nympe aux beaux yeux,

Alloit tout seul par mont & par bocage
 Lettant un cri comme un lion sauvage,
 Et fantastique errant par les buissons
 Changeoit son corps en cent mille façons,
 Tant en amour forcenait sa folie
 Pour mieux iouir de sa Cymopolie:
 Mais à la fin se changeant en serpent,
 A dos rompu sur le ventre rampant,
 La tinst serrée, & l'ayant embrassée
 D'elle conceut les ayeux de Dicté.

Sur un bassin Saturne estoit gravé,
 En cheueux blancs, de vieilleffe agravé,
 A la grand' faulx, qui auoit la machoire
 Du sang des siens toute relente & noire:
 Sa femme Rhée à l'autre bord estoit,
 Qui pour son fils un caillou presentoit
 A ce vieillard, les appas de son ventre:
 Dessous ses pieds se herissoit un ancre,
 On Iupiter vivoit emmaillotté
 Du lait divin de la chèvre alaitté,
 Craignant Saturne affamé de nature
 Qui ses enfans deuore pour pasture.

Quand tout fut prest, ce Prince pour mieux voir
 Son estrange, à table le fist seoir
 Droit deuant luy aupres de ses deux filles
 Aux yeux armez d'amoureuses scintilles:
 Puis selon l'ordre & l'âge & les honneurs,
 Qui haut qui bas s'affirent les Seigneurs.
 D'un cœur ioyeux ceste gaillarde bande
 Mit promptement les mains à la viande,
 Et festoyant le Troyen estrange,
 Le conuioyent doucement à manger.

Incontinent que la soif fut ostée,
 Et de la faim la fureur surmontée,

*Ayant le Roy pour office diuin
A Iupiter versé le dernier vin
A plein hanap, innoquant sa puissance,
Toute debout se leua l'assistance
Loin de la table, enuieuse d'aller
Après souper deniser & baller.
Vn bruit se fait : la gaillarde ieunesse
Prenant la main d'une belle maistresse,
S'offre à danser : maint flambeau qui reluit
Du plancher d'or, vaine l'ombre de la nuit !
Le vieil Terpin qui de fleurs se couronne,
Son dos appuye au flanc d'une colonne
La lyre au poing, & ioignant à la vois
Les nerfs fraptez par l'accord de ses doigts,
D'un plaisant son les inuite à la danse :
Le pied certain rencontre la cadance !*

*Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,
Fils de Venus hôte du sang humain,
Qui dans nos cœurs tes royaumes habites,
Qui çà qui là de tes ailes petites
Voles par tout iusqu'au fond de la mer,
Faisant d'amour les dauphins allumer,
Dont l'aspre trait a feru la poitrine
Des Dieux là haut là bas de Proserpine,
Pere germeux, genial, & qui fais
Comme il te plaist les guerres & la paix,
Démon & Dieu nourricier de ce monde,
Qui du chaos la caverne profonde
Ouuris premier, & paroissant armé
De traits de feu, Phanete fus nommé :
Double, jumeau, emplumé de viftesse,
Porte-brandon, archer que la ieunesse
Au sang gaillard courtise pour son Roy :
O grand Démon, grand maistre, escoute-moy,*

Soit que tu sois au milieu de la bande
 Des plus grans Dieux où ta fleche commande,
 Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
 Soit que ton chef tu laues dans les flos
 De la fontaine Erycine, ou que vuide
 De tout souci, de tes vergiers de Gnide
 Entre les fleurs habites la verdure,
 Vien allumer nos cœurs de ton ardeur :
 De ceste danse eschauffe le courage,
 Brassant sous main quelque bon mariage.
 Ainsi chantoit Terpin le bon vieillard :
 Les balladins haussans le cri gaillard,
 Les derniers vers du chantre recouperent,
 Et de leurs voix les soliveaux frapperent.

Seul à l'escart appuyé contre un coin,
 Veu de plaisir, plein d'angoisse & de soin,
 A sourci bas à poitrine poussée
 De longs sanglots, estoit le bon Dicée :
 Vn fleuve espais de ses yeux s'escoula :
 Francus l'auisse, & ainsi luy parla.

C'est à moy, Prince, à pleurer & à traire
 Tant de sanglots à qui tout est contraire,
 A qui la mer l'air la terre & les cieus
 Sont obffinez ennemis enuieux,
 Qui m'ont trompé deffous belle apparence.
 « Il n'est rien pire aux mortels qu'esperance !
 Mais toy Seigneur si sage & si prudent,
 En biens citez & peuples abundant,
 Riche d'honneur & de terre fertile,
 Riche de femme & de belle famille,
 Ne deurois estre en ce poinct languoureux,
 Ains les souspirs laisser aux malheureux.

Dicé respond, Las ! si ie n'estois pere,
 Hoste Troyen, ie serois sans misere :

*Vn mien seul fils a causé mon tourment,
Et s'il te plaist ie te diray comment.*

*Dedans ceste isle habite de fortune
Vn fier Tyran la race de Neptune,
Horrible & grand, mais homme en cruauté
Tant soit cruel ne l'a point surmonté:
Il fait meurdrir tous ceux qu'il prend en guerre,
Ceux que la mer iette contre sa terre,
Dessus l'autel de son pere, & de sang
Honnit le temple : il attache de rang,
Piteux regard ! sur la porte les testes
Des affommez, miserables conquestes.
Le fer ne peut endommager sa peau :
Il rebondist comme fait vn marteau
Dessus l'enclume : en une seule veine
Pres le talon est sa Parque & sa peine.
Mille estoient morts par sa cruelle main,
Quand moy touché d'un naturel humain
Luy fis sçauoir que les bestes sauvages,
Tigres, lions enuenimez de rages,
Qui sans raison viuent parmi les bois
Gros animaux sans pitié ny sans lois
S'entre-tuoient & mangeoyent leur semblable :
Mais l'homme né d'un esprit raisonnable,
Enfant du ciel ne doit faire mourir
L'homme son frere ainçois le secourir.*

*Ce grand Gean oyant ceste nouvelle,
Enfla son fiel de colere cruelle,
Et bouillonnant escumant & grondant,
Sans m'aduertir de son courroux ardent,
Vint de furie au pied de ma muraille
Me desfier en plein camp de bataille.
En telle peur soudain armer ie fis
Mon ieune Orée (ainsi a nom mon fils)*

*L'accompagnant de bien peu de gendarmes
Mieux équipez de courage que d'armes.*

*Ce iouenceau à qui le blond coton
Première fleur sort encor du menton,
Fort & hardi fit auancer sa trope,
Et le premier affaillit le Cyclope
Le grand Phouère (hélas! on nomme ainsi
Ce fier Tyran aux playes endurci)
Mais pour neant ce ieune enfant s'efforce:
Car du Gean la monstrueuse force
Le prist captif au beau milieu des siens,
Puis attachant de vergongneux liens
Sa troupe & luy, de son baston les meine
Comme un pasteur ses moutons en la plaine.
Depuis le temps ce malheureux cruel
De iour en iour a tué sur l'autel
L'un des captifs pour offrande funeste:
Ils sont tous morts: hà, ie meurs! & ne reste
Sinon mon fils qui sentira demain
La pesanteur de sa cruelle main.*

*Ainsi disoit versant sous sa paupiere
De tiedes pleurs une large riniere,
A gros sanglots entre-rompant sa voix:
Lors que Francus le tige de nos Rois,
Meu de pitié le console & le flate,
Et luy respond: l'aurois une ame ingrate,
Né d'un rocher ou d'un tigre conceu,
Si mesurant le bien que i'ay receu
De toy Seigneur, à ma douleur extrefme,
Pour te sauuer ie ne t'offrois moy-mesme,
Et ceste dextre & ce glaiue trenchant
Assez pointu pour punir un mechant.
Fay moy, grand Prince, apprestier sur la place
Armes chenaux: ains que demain se passe*

*Il cognoistra qu'un pere valeureux
A son malheur m'engendra vigoureux,
Pour ne souffrir regner une malice
Sans que mon bras vangeur ne la punisse.*

*A tant Francus à son parler mit fin,
Puis l'eschançon ayant versé du vin
A longs filets à l'honneur de Mercure,
Estant la nuit & profonde & obscure,
la les Trions commençans à pancher
Chacun se leue & s'en-alla coucher.*

*Incontinent que l'Aube iour-apporte
Du grand Olympe eut desbarré la porte,
Et le Soleil par les heures pressé
Eut son baudrier en biais retroussé
Traçant du Ciel la voye coustumiere,
Au chef coiffé d'éclatante lumiere,
Ce fier Tyran à la muraille alla :
Vn cheualier au combat appella
La lance au poing, le morrion en teste,
Qui bien creffé brilloit comme tempeste
Que Iupiter elance au mois d'esté
Sur le sommet d'une iniuste cité.
Pour son destrier pressoit la forte échine
D'une cauale: elle auoit la poitrine
Blanche & le front, le reste de la peau
Hors le pied gauche, estoit de poil moreau,
Qu'une Harpye en amour eschaufée
Conceut du vent dessus le mont Rifée.
Il se mocquoit en fronçant le sourci
Du bon Dicte, & luy disoit ainsi.*

*Pour champion ta sottise m'appreste,
Vieil radoté, la Phrygienne teste
D'un iouuenceau qui sçauroit mieux ramer
Comme un forçat, qu'aux batailles s'armer.*

*Pour le loyer d'une telle entreprise
 Tu as ta fille à ce Troyen promise,
 Pauvre chetif : ce fer dont il mourra,
 Pour son douaire un tombeau luy donra.
 Encor dit-on que ce banni se vante
 Que le destin les Gaules luy presente,
 Voire & qu'il erre où le ciel le conduit :
 Le pauvre sot des oracles seduit,
 Qui ne sçait pas que sus les choses nées
 Ne peuvent rien les vaines destinées !
 Crête est sa Gaule, & mes braves fureurs
 Seront le but de ses longues erreurs.*

*En moy ne soit la mort renouvelée
 De mon ayeul le superbe Talée,
 Qu'une Medée en sauvant des dangers
 le ne sçay quels pirates estrangers,
 Enforcela d'un magique murmure.
 Des vains destins de Francus ie n'ay cure :
 Tels sots abus ne me viennent piper :
 Le fer tranchant ne me sçauroit couper,
 Ny Iupiter tuer de son tonnerre :
 S'il regne au ciel ie regne en ceste terre.*

*De tels propos comme il s'alloit brauant,
 A large pas Francus vint au devant :
 le suis celuy que ton orgueil mesprise
 leune Troyen auteur de l'entreprise,
 Qui te veux faire avant le soir sentir
 A ton malheur que peut un repentir.
 Approche donc, vien essayer la dextre
 De ce Troyen destiné pour ton maistre :
 Quoy que tu sois au combat dangereux,
 Si seras-tu, Phouère, bien-heureux
 D'aller victime à l'onde Acherontide
 Tué des mains d'un si ieune Hectoride.*

Il dist ainsi : Le cruel d'autre part
Le mesuroit d'un terrible regard
Le desdaignant, comme fait en sa voye
Vn grand lion vne petite proye,
Ne le voyant de corps massif ny fort,
De fier visage ou d'effroyable port,
De front seure aux ioustes bien à craindre,
Ains d'un poil blond qui commençoit à poindre,
De gresle taille, & d'œil serain & beau,
De main douillette & de mignonne peau,
Et d'un regard qui les graces surmonte :
Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride & le tançoit ainsi.

leune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mere la gloire
D'un verd laurier : le prix de la victoire
N'est ny Trepied ny Cheual ny Escu,
Mais bien la vie & le sang du vaincu,
Et la ceruelle en la place espendue,
Les os semez & la teste pendue,
Pour estonner par si piteux effroy
Ceux qui voudroyent combattre contre moy.

Si de mourir tu conçois vne enuie
Comme ennuyé des malheurs de ta vie,
« Tu es trompé, le temps vifte en son tour
« Fait & défait la fortune en un iour :
Il faut souffrir l'une & l'autre fortune,
Demain la blanche & aujourd'huy la brune.
Mais l'homme né d'un courage vaillant
Doit acheuer sa fin en bataillant.
Donc s'il te plaist d'une brane escriture
Et d'un beau tître orner ta sepulture,
Vien au combat, tu n'auras à desdain
Quand tu mourras d'une si brane main.

*Tandis Francus qui le combat desfire,
Songneux dès l'aube avoit de sa nauire
Fait apporter le harnois que vestoit
Troile à Troye, alors qu'il combattoit
Contre Pelide, imitant la vaillance
Du bon Hector, & non pas la puissance,
Que pour present Helenin luy donna
Le iour qu'au vent sa voile abandonna,
Et le pria de garder telle armeure,
Contre la mort assurance tresseure.
Quand le Troyen au combat animé
De teste en pied fut richement armé,
Le bon Dicée en secret le conseille,
Et loin à part luy faconte en l'oreille.*

*Si de fortune, hôte Troyen, les cieux
De ce mechant te font victorieux,
Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,
Tranche luy tost la veine qui luy serre
Le mol talon : de telle veine sort
Non d'autre lieu la source de sa mort.
Tandis là haut Iupiter qui ordonne
Les faits humains, la victoire te donne :
la dans le Ciel est filé par Clothon
Qui de vous deux doit aller chez Pluton.*

*Ces Champions enflamez de colere,
Ici Francus, de l'autre part Phouère,
D'armes de taille & de courage grans,
Donnans l'esprit aux chevaux par les flancs,
D'un masse cœur l'un sur l'autre coucherent,
Et leurs pannois rudement embrocherent :
Du coup donné le riuage trembla,
Le mont fremit, le fleuve se troubla :
Et par esclats les lances acerées
Furent toucher les voûtes etherées.*

Dedans les mains leur restoit le tronçon,
 Qu'eux bien fermez & roides en l'arçon
 De recourir encores s'auserent,
 Et leurs escus par le milieu briserent :
 A iour ouuert la targe se cassa :
 Comme un glaçon le tronçon se froissa,
 Et d'un tel heurt leurs eschines courberent
 Que les destriers sur la croupe tomberent,
 Tant d'un grand coup ils s'allerent choquant :
 Puis iusqu'au sang leurs chevaux repiquant,
 Haussant la bride, en fin les releuerent,
 Et de la main leurs coutelas trouuerent
 Bien aiguisez, qui de l'arçon pendoyent,
 Et de leur trempe un harnois poursendoyent.

Dessous le fer sifflant comme tempeste
 Ores leur ioüe, ores sonnoit leur teste,
 Ore la temple : un coup qui l'autre suit,
 Gresle menu descendoit d'un grand bruit,
 Comme les fleaux qui resonnent en l'aire,
 Frappans les dons de nostre antique mere.

Eux tournoyans & se suiuan de pres,
 Versoyent des coups plus que la gresle espés,
 Qui ne tomboyent soit de pointe ou de taille,
 Sans donner ample ouuerture à la maille,
 La desnoüant, rompant & descrochant :
 Acier ne fer à leur glaine trenchant
 Ne peut durer, ny boucle ny couraye,
 Tant de leur main est horrible la playe.

Du bon Troyen le cheual fut adroit,
 Qui sans frayeur tournoit en tout endroit :
 Et la cauale en crainte estoit frappée
 Oyant l'effroy du sifflant de l'espée.
 L'un ressembloit à ce flot * dizenier,
 Bouffi des vents, horreur du marinier,

* Dizenier.
 Les Latins
 l'appellent
Fuda docu-
mans : c'est
 la dixiesme
 vague, la
 plus horri-
 ble & dan-
 gereuse de
 toutes.

*Qui d'un grand branle en menaçant se vire
Impetueux sur le bord du navire :
L'autre sembloit au bon Pilote expert,
Qui plus d'esprit que de force se sert,
Ores la proue ores la poupe il tourne,
Et vigilant en vn lieu ne sejourne,
Ains adioustant l'experience à l'art
D'un ail prudent euite le hazard.*

*Ce fier Tyran enorgueilli d'audace,
Qui de Francus la ieunesse menace,
Se roidissant sur les estriers, frappa
Le fin armet du Troyen qu'il coupa
Deux doigts auant, & l'estonna de sorte
Que le tomber d'une enclume bien forte
Seroit legier au prix de ce coup là,
Qui des arçons chancelé l'esbranla.
Car il fut tel, que la grand' coutelace
Fendant l'armet alla dessus la place
En maint esclat de flames allumé,
Laisant le poing du Tyran desarmé.*

*Francus troublé de pasmaison extrême
Perdit la force en se perdant soy-mesme ;
Perdit raison contenance & couleur,
Grinçant les dents de rage & de douleur :
Et ce-pendant son cheual le promeine
Comme il luy plaist au trauers de la plaine.*

*Ce fier Gean, qui Francus regardoit,
Sans se bouger riant le brocardeoit.
Lors la palleur qui s'enfante de crainte,
Des regardans auoit la face peinte,
Et le sang froid qui au cœur s'assembla,
Fit que Dicte en soupirant trembla.*

*Mais tout ainsy qu'on voit deux colombelles
Fremir de peur & trembloter des ailes*

*Sous l'esperuier aux ongles bien trenchans,
Qui de leurs nids s'en-volent par les champs
Cueillir de l'orge & de l'avoine, à paistre
Leurs doux enfans qui ne font que de naistre
Ainsi trembloit en l'estomac de peur
Le cœur transi de l'une & l'autre sœur,
Qu'amour bruloit d'une viue flameche,
Et en leur sang tenoit teinte sa fleche.*

*Tandis Francus en armes eut loisir
De se refaire, & la place choisir
Pour se venger, où le fer le plus rare
Entre-serroit la gorge du Barbare.
Trois quatre fois son cheual repique,
Et d'un grand heurt son ennemi choqua.
Tout furieux de colere & d'audace.
Puis desgainant sa courbe contelace,
Droit contre luy sa face retourna,
Et de la pointe un estoc luy donna
Contre la gorge, où la boucle ferrée
Du gorgerin laschement fut serrée,
Et my-pasné sur l'arçon l'abatit.
Avec le sang l'escume luy sortit
Loin de la gueule à gros flots ondoyante.
Francus le prend, le presse & le tourmente,
Et tellement le courage luy vient,
Que d'une main & de l'autre le tient,
Pousse & repousse, & d'un tel nœud le serre,
Que des arçons tous deux tombent à terre
Entre-accrochez, tant la fureur les suit :
Dessus leurs dos le harnois fait un bruit !*

*Mais aussi tost que la terre ils presserent,
Plus que deuant au combat s'eslancerent
Comme lions de puissance indontez :
Le fer trenchant sacquent de leurs costez,*

Qui se cachoit en leur gaine yuoirine,
Et forcenez s'entament la poitrine.
Entre l'ardeur, la haine & les efforts
Vne fureur leur reschauffa le corps.
Ici la rage, ici la chaude honte
Des champions le courage surmonte,
Perd leur raison, si bien qu'à toutes mains,
A vuides coups, à coups fermes & pleins,
De pointe taille & de trauers ruerent,
Et leurs plastrons en cent lieux déclouèrent,
Si que le camp estoit par tout semé
Du fer jalli de leurs corps desarmé.

Mais à la fin tous deux prennent haleine
Mattez de coups, de sueur & de peine:
Puis tout soudain comme deux toreaux font,
R'entrent de pieds & de bras & de front
L'un contre l'autre: vne horreur, vne rage,
Vn fier despit flamboye en leur visage:
Tantost petits, tantost ils se font grands,
Tantost courbez, tantost à demy-flancs,
Dessus la iambe ores gauche ore dextre
Contre-auiroyent où le comp pouuoit estre
Mieux asséné, mais point ne se trompoyent:
Car tout d'un comp ils paroyent & frappoyent,
Tous deux grauant au fond de leur memoire
Le chaud desir de gagner la victoire.

Francus voyant que le iour luy failloit,
Et que sa main pour neant trauailloit,
Comme vn Gersant qui de roideur se laisse
Caler à bas ouurant la nuë espaisse
Dessus vn Cygne amusé sur le bord:
Ainsi doublant effort dessus effort,
Sur le grand corps s'eslance de rudesse,
Adioustant l'art auecques la prouesse:

Sous luy se rue, & de pres l'attacha :
 La gauche main à son col accrocha,
 Et de la dextre en-contre bas le tire :
 Il le tourmente, il le tourne, il le vires,
 Le choque, heurte, & d'un bras bien tendu
 Le tient en l'air longuement suspendu :
 Puis du genou les iambes luy trauerse,
 Et le fist cheoir tout plat à la renuerse.
 Phouère imprime en tombant de son long
 La poudre molle : ainsi tombe le tronc,
 Qu'un vent abat du haut de la montagne,
 Qui tout à plat s'estend sur la campagne.

De bras de teste & d'ongles bien crochus
 Cent fois essaye à se remettre sus,
 Se debatant, mais en vain il s'efforce :
 Car du Troyen la vigoureuse force
 Tient le genou, comme victorieux,
 Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.
 Trois quatre fois de toute sa puissance
 L'auoit frappé, quand il eut souuenance
 Que le trespas de ce cruel selon
 Estoit enclos aux veines du talon :
 Pource il se tourne, & promptement assene
 L'endroit certain où treffaillloit la veine :
 Du fer poignant coup sur coup la chercha,
 Et veine & vie ensemble luy trancha.

Le sang qui sort d'une rouge secousse,
 Bien loin du corps rendit la terre rousse
 A longs filets : ainsi que d'un conduit
 S'eschappe l'eau qui iallissant se suit,
 Et d'une longue & filante rousée
 Baigne la terre à l'entour arrousée :
 Ainsi le sang bouillonnant s'en-alla,
 Et par le sang son ame s'escoula,

*D'horreur de rage & de chagrin suiuite,
De perdre ainsi la ieunesse & la vie.*

*Ce corps tout froid & affreux se roidit :
Comme un glaçon l'estomac luy froidit,
Et de ses yeux l'une & l'autre prunelle
Ferma son iour d'une nuit éternelle,
N'estant plus rien de Phouère, sinon
Qu'un tronc bronché, sans face ny sans nom.*

*A tant Dicé d'une face ioyeuse
Vint saluer la main victorieuse,
Baïsa Francus, le couronna de fleurs :
Tu as (disoit) effacé mes douleurs,
Vray heritier de la gloire Hectorée,
Tuant Phouère, & sauuant mon Orée :
Le bon Démon qui de nous a souci,
Pour mon support t'a bien conduit ici,
Noble Troyen de proïesse l'exemple,
En corps mortel digne d'auoir un temple,
Et comme Hercule adoré des humains,
Tant a d'honneur la force de tes mains.*

*Comme il chantoit cest Hymne de victoire,
Voici la nuit à la courtine noire
Qui vint aux yeux le sommeil espancher :
Le bal fini chacun s'alla coucher.*

FIN DV SECOND LIVRE.





LE TROISIÈME LIVRE

DE LA FRANCIADE.

*L'humide nuit qui d'un sommeil enferme
Les Dieux au Ciel les hommes en la terre,
Laisant couler lentement sur les yeux
Une vapeur du fleuve Stygieux,
Des animaux engluoit les paupières,
Trompant le soin des peines journalières.
Mais le dormir qui tient les yeux fillez,
Glissant n'avoit ses presens distillez
Dessus le chef des deux sœurs esueillées,
D'espoir de crainte & d'amour trauaillées.
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi.*

*D'où vient, ma sœur, que ie suis en souci:
Que ma raison a perdu sa puissance,
Que mon penser d'un autre prend naissance,
Que ie m'esgare & qu'un nouuel esmoy
Me raut toute & m'en-vole de moy ?
Ie ne tiens plus de mon cœur que l'escorce:
En moy se loge une puissante force*

Que ie ne puis ny sçauoir ny nommer,
 Si ce n'estoit le mal qu'on dit aimer.
 En mes discours ie m'efforce à comprendre
 D'où vient ma peine, & si ne puis l'entendre :
 Bref ie n'ay peu ny boire ny manger
 Depuis le iour que i'ay veu l'estranger,
 Tousiours pendue en sa blonde ieunesse
 D'ail ou d'esprit : maugré moy ie confesse
 N'auoir iamais senti' telle douleur,
 Qui me fait perdre & sommeil & couleur.

Depuis un iour ie suis toute esperdue,
 Me consommant comme neige fondue.
 Ah ie me meurs ! mon mal pourtant me plaisi,
 Et ne puis dire en quelle part il est :
 Sans s'arrester mon esprit est volage :
 De ce Troyen tousiours le beau visage,
 L'honneur la grace en l'ame me reuient :
 Tousiours tousiours & tousiours me souuient
 De son combat, & de sa main guerriere
 Qui l'accompagne en sa barbe premiere.
 Pere des Dieux, quelle aimable vertu !
 Quel port il a ! comme il s'est combatu
 Pour le secours de nostre frere Orée !
 Il est vrayment de la race Hectoree !
 Sa main sa force & son cœur genereux
 Monstrent assez qu'il est du sang des Preux.
 Si i'estois libre, & si i'auois puissance
 De viure à moy, ie ferois alliance
 Par mariage à ce ieune Troyen.
 Plustost le feu du grand Saturnien
 Tombé menu sur mon chef me foudroye,
 Plustost la terre en se creuant m'enuoye
 Sous les enfers ma demeure choisir,
 Que mon honneur soit trompé d'un plaisir,

*Et que peu sage ainsi ie me marie
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie.*

*A tant se teut : Le cœur luy est failli,
Comme ruisseaux les larmes ont sailli
De ses beaux yeux, presages de sa peine,
Quand d'autre part luy respondit Clymene,
Qui moins n'ardoit de secrette langueur
Pour le Troyen qui luy bruloit le cœur.
Mais plus que l'autre elle estoit auisée,
Qui ne vouloit une amour diuiste,
Ains vouloit seule en toute affection
Dame iouyr du cueur de Francion :
Pource en mentant par un grand artifice
Luy conseilla que l'amour estoit vice :
Ainsi son mal par fraude elle cacha,
Et l'inconstance à sa sœur reprocha.*

*Où sont, ma sœur, ces responses hautaines
Que tu rendois à tant de Capitaines,
Princes & Rois, que pour ses gouverneurs
Crête nourrit en pompes & honneurs ?
Qui trauaillez d'une amoureuse flame
Tous à l'enui te courtisoyent pour femme ?
Quoy ? seulement d'un courage endurci
Ne desdaignois ces maris, mais aussi
Tu mespriois les hommes dont l'audace
Est trop cruelle encontre nostre race.
Quoy ? disois-tu : comme un superbe Roy
L'homme contraint les femmes à sa loy :
Non seulement les estime inutiles
A gouverner les sceptres & les villes,
Mais sans honneurs & sans point commander
Les fait filer, les laines escarder,
Ourdir & coudre, & de paroles braues
En son foyer les tance comme esclaves.*

Qu'heureuse fut Lemnos au temps passé,
 Où le pouuoir des hommes fut cassé
 Par la finesse & prouesse des femmes,
 Si que les noms des hommes estoient blâmes !
 A labourer les terres ils seruoient
 Sans autre charge, & les Dames auoient
 Entre leurs mains le fait de la police,
 Le magistrat, les loix, & la iustice.
 Où sont ces mots ? où est ce cœur si haut ?
 A ton besoin le courage te faut,
 Qui maintenant à la premiere venë
 D'un estranger as l'ame toute esmeü,
 Et veux ton nom sans raison diffamer
 Pour un pirate un corsaire de mer
 Qui va cherchant par les ondes sa proye
 Sous faux-semblant de refaire une Troye :
 Et par amour espiant la saison
 De desbaucher les filles de maison,
 Au premier vent loin d'amis les emmene
 Pour les laisser sur quelque froide arene :
 Car estant soul de son premier plaisir,
 Et ne voulant que changer & choisir,
 Les abandonne & sans tenir promesse
 Marche fuitif où l'orage le presse.

De tel malheur l'exemple encore vit
 En ce país, d'Ariadne qui suivit
 Maugré Minos, le pariure Thesée,
 Tant elle fut à prendre bien aïsée.
 Mais tout soudain ce pirate mechant
 De son serment & d'elle se faschant,
 La quitta seule au matin endormie,
 Proye des loups au riuage de Die.
 Pource, ma sœur, d'un soin prudent & prompt
 L'honneste honte attache sur le front,

*Et sans toy laisse errer à l'avanture
Des estrangers la teste trop pariure.*

*Ainsi disoit dissimulant, à fin
De la tromper : mais Amour le plus fin
Qui ne se trompe, & qui passoit en elle
De nerfs en nerfs, de mouëlle en mouëlle,
La faisoit caute en son mal nompareil,
Qui ne vouloit ny raison ny conseil.*

*A tant du iour la lumiere sacrée
Dedans la chambre estoit par tout entrée,
Quand ces deux sœurs, ainçois deux beaux printemps
Sortent du lit : ils demeurent long temps
A se peigner, s'atiffer, & à faire
Par le miroir un visage pour plaire :
En cent façons ils tordent leurs cheveux
Ondez crespéz entre-frisez de nœuds,
Et d'un long art mille beautez s'attachent :
Puis tout le chef d'un guimple elles se cachent,
Qui bien plissé iusqu'aux pieds leur pendoit,
Et un parfum par la chambre espançoit.*

*Ces belles sœurs en ce point habillées,
D'un pas superbe au temple sont allées
Pour consulter à l'oracle des Dieux
Sur la santé de leur mal ennuyeux :
Ou s'ils vouloyent d'une main favorable
Guarir leur playe aux hommes incurable,
Ou s'ils vouloyent mespriser sans secours
Leurs passions diuerset en amours,
Et sans espoir entretenir leurs flames.*

*De toutes parts une suite de Dames
Les entournoit : elles marchoyent d'un train
Tel qu'Artemis Deesse au large sein,
A qui la trouffe & le bel arc ensemble
Chargent le dos, lors que sa feste assemble*

*Vn grand monceau de Nymphes en un rond
L'accompagnant : d'espaules & de front
Elle apparoit plus haute que sa troupe,
Menant le bal sur la pineuse croupe
Du mont Taigete, ou sur l'esmail d'un pré
Du fleuve Eurote à son frere sacré.*

*Or' ces deux sœurs malades & peu sages
Dedans le temple au deuant des images
Des puissans Dieux tristes se pourmenoyent :
Ores les yeux fichez elles tenoyent
Sur la victime, & courbes & béantes
Prenoyent conseil des entrailles tremblantes,
Or' les gesciers decoupez regardoyent,
Et l'aduenir aux Deuins demandoyent.
Hâ pauvres sœurs mal-saines de pensées !
Ny pleurs ny vœux ny offrandes laissées,
Ny tournoyer des autels à l'entour
Ne guarit point le mal que fait amour !*

*La belle Hyante auoit en sa main blanche
Vn vase d'or plein de vin, qu'elle espanche
Au beau milieu des cornes & du front
De la victime : & Clymene qui tond
Le poil sacré de la beste le iette
Dedans le feu : Comme ce poil craquette,
Ce disoit-elle, & brule tout en soy,
Ainsi Francus puisse bruler de moy.
Mais pour-neant ces deux sœurs abusées
Prioyent au temple en leurs vœux amustées :
Les Dieux malins leurs priers n'escoutoyent,
Ains sans effect les vents les emportoient.*

*Adonc Francus que le souci resueille,
S'estoit leué deuant l'Aube vermeille :
Du cuir pelu d'un Ours il se vestit :
Le dard au poing de la chambre sortit*

*A front baissé. Vandois, d'où vint la race
Des Vandomois, le suivoit à la trace.
Lors se laissant en larmes consumer,
S'alla planter sur le bord de la mer:
Et iettant l'œil sur les eaux Tethyennes,
Il regardoit si les barques Troyennes
Venoyent à bord : puis voyant le vaisseau
Qui le portoit * échoué dessous l'eau
Demi-couvert de falaïze & de bourbe,
Les yeux au ciel sur le riuage courbe
Poussant du cœur maints sanglots en auant,
Parloit ainsi aux ondes & au vent.*

* Mot de
marinier.

*Heureux trois fois les hommes, que la terre
En son giron, mere commune, enferme
D'un eternal & paisible sommeil :
Si comme nous ils n'ont part au Soleil,
Ils n'ont aussi le soin qui nous martire,
Ny le desir de grandeur ny d'empire.
Ce piquant soin, dont le desir me suit,
Me fait chercher la Gaule qui me fuit,
Terre estrangere, & qui ne veut m'attendre,
Que du seul nom i'ay prise sans la prendre.*

*Je suis (ie croy) la maudisson des Dieux,
Sans demeurance errant de lieux en lieux,
De flot en flot, de naufrage en naufrage,
Ayant le vent & la mer en partage,
Comme un plongeon, qui en toute saison
A seulement les vagues pour maison,
Des flots salez il prend sa nourriture,
Puis un sablon luy sert de sepulture.*

*Donne Apollon, maistresse Deité
De ceux qui vont bastir une cité,
Quelque bon signe, à fin que tu m'ottroyes
Des murs certains apres si longues voyes.*

*Si ie ne puis les Gaules conquerir,
Sans plus errer puisse-ici mourir
Enuelopé d'une horrible tempeste :
Aux Dieux marins victime soit ma teste
Pour sacrifice agreable à la mort,
D'un peu de sable en-tombé sur ce bord.*

*Il dist ainsi, quand hors des flots humides
Sortit le Chœur des cinquante Phorecydes,
Et tout le front de Glaucque & Melicert,
Et Palémon à l'habillement verd,
Le vieil Triton à la perruque bleüe,
Homme d'enhaut & poisson par la queue,
Tenant es mains pour sceptres leurs tridens,
Poussent la nef de Francus au dedans
Du prochain port : la nauire poussée
Ayant la proüe & la poupe froissée
Alloit à force : ainsi que le serpent
Qui sur le ventre à peine va rampant,
Quand un passant du coup d'une houffine
Luy entre-rompt les ressorts de l'eschine,
Plis dessus plis en cent ondes retors
Retraîne tire & retourne son corps,
Il sifle aigu, son venin il remasche,
Et renoüer ensemble se retasche :
Mais pour-neant : car son dos est perclus.
Ainsi marchoit le bateau de Francus.*

*Hors du troupeau bien loin s'est escartée
Leucothoé la fille de Protée,
A qui Phebus pour mieux l'autoriser,
Donna iadis l'art de prophetiser :
Ses longs cheueux erroyent sur la marine :
Haute à fleur d'eau elle auoit sa poitrine :
Puis regardant le Troyen tout transi,
De luy s'approche, & le console ainsi.*

Enfant royal, qui dois donner naissance
« A tant de Rois, la seule patience
« Rompt la fortune, & mal ne peut s'offrir
« Qui ne soit doux quand on le veut souffrir.
« Sois courageux : toute rude auanture
« Par trait de temps est douce s'on l'endure :
Pour endurer Hercule se fit Dieu.
Tu planteras ta muraille au milieu
Des bras de Seine, où la Gaule fertile
Te doit donner une isle pour ta ville,
Gaule abondante en peuples redoutez,
Peuples guerriers, aux armes indontez,
Que telle terre & plantureuse & belle
Riche nourrit d'une grasse mammelle.

Or puis qu'Amour te veut favoriser,
Son beau secours tu ne dois mespriser :
Va courtiſer la iouuencelle Hyante
Fille du Roy, qu'Hecate la puissante
A fait prestresse en son temple sacré.
Amour qui fait toute chose à son gré,
La maiſtrisant luy naure le courage
D'un poignant trait tiré de ton viſage.
Par ſa magie elle peut attirer
La Lune en bas, le Ciel faire virer
A reculons, & des fleuves les courſes
Encontre-mont rebrouſſer à leurs ſources :
D'un clair midi elle fait une nuit,
Deſſous ſes pieds la terre fait un bruit
Quand il luy plaiſt, & ſon charme commande
Aux infernaux, & à toute la bande
De ces eſprits qui deſdaignans les bords
De l'eau d'Oubli, re-vont en nouveaux corps.
Elle qui vit de ton amour gaignée,
Te fera voir ta future lignée,

*Et tous les Rois qui sortiront de toy
Forts à la guerre & prudens à la loy,
Qui d'un long ordre en extreme puissance
Tiendront un iour le beau sceptre de France.*

*Mais ce- pendant que tu pleures en vain
Rongeant ton cœur d'un genereux desdain
Sur ceste rive escumeuse & deserte,
Ah! malheureux tu as fait une perte
D'un cher ami qui tousiours te suiuoit,
Et dans son cœur le tien mesme viuoit
Seur compaignon de ta fortune amere.
Las! il n'est plus: lunon par sa colere
L'a fait mourir d'estrange mort, à fin
Qu'elle empeschast le cours de ton desfin,
Mais elle en vain se rouille de rancune.
« La destinée est plus que la fortune.*

*Va d'un pied viste, & le fais enterrer:
Son libre esprit ne laisse plus errer
Dessus le corps sans auoir sepulture,
Qu'il ne te soit un malheureux augure.
Serf sous ta main tout le monde il eust mis,
Si la Deesse enuieuse eust permis
Qu'il eust en Gaule ordonné ton armée.
« L'homme n'est rien qu'une vaine fumée!*

*A tant la Nymphe en parlant deualla
Son chef sous l'eau: l'onde qui çà qui là
Flot dessus flot en se ridant grommelle,
D'un long tortis l'engloutit dessous elle.*

*Tandis Dicé que le soin tient rauï,
De Fracion les pas auoit suiui:
Deux grans léuriers yssus de bonne race,
(Fidelle guet) le suiuyoient à la trace.
En l'abordant d'un visage adouci,
Luy prist la dextre & le salue ainsi.*

Prince Troyen, dont la vertu premiere
Du pere tien efface la lumiere,
Quand mon país en deux ie partirois,
Et d'une part honoré ie t'aurois,
Encor' beaucoup ie serois redeuable
A ta vertu, qui n'a point de semblable.
Tu as sauvé mon enfant du danger :
Seul tu as peu du Tyran me vanger,
Monstre cruel, engeance de malice,
Mecqueur des Dieux, mespriseur de iustice,
Qui m'ahontant de toute indignité,
De son harnois estonnoit ma cité.

le t'offrirois en lieu de ta proüesse
Un grand amas de pompeuse richesse
Bagues, lingots, coupes d'or & vaisseaux :
Mais tu ne veux, ô fleur des iouuenceaux,
Ta vertu vendre à si fresse despenſe :
Le seul honneur te plaist pour recompense.
Le seul honneur en l'antique saison
Assist Thesee, Hercules & Iason
Dedans le Ciel, & ie t'ose promettre
Que ta proüesse encores te doit mettre
Nouvelle estoile aupres de tes ayeux
Que la vertu enrolle entre les Dieux.
Pource, eſtranger, la richesse mesprise,
Ne rouille point ton cœur de conuoitise,
Et comme Prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange soit le prix.

Entre les biens que fortune labile
M'a concedez, j'ay une chere fille,
Qui de beauté ne fait place à Venus,
Dont ja les ans accomplis sont venus
Qu'elle doit estre en fleur d'âge mentée
Deſſous la loy du nopcier Hymenée.

*Si son printemps ne te vient à desdain,
loins par serment ta main dedans sa main,
Et de vous deux alliance se face.*

*De tel accord pourra naistre une race
Grande en honneurs, de ceste terre Rois,
D'où tes ayeux sont issus autrefois :
Car si on croit à nostre vieille annale,
Crete de Teucre est la terre natale.
Ainsi Dicée en le tentant luy dit,
Quand Francion luy contre-respondit.*

*Prince Cretois, qui à bon droit te vantes
D'estre sorti de ces vieux Corybantes,
Qui par la loy, ame de la cité,
Gardoyent leur sceptre en tranquille unité :
Puis qu'il t'a pleu breuement me semondre,
En peu de mots il me faut te répondre.*

*Vn souuenir viura tousiours en moy
Pour tant de biens que i'ay receus de toy,
Qui pauvre & nud, le iouët du naufrage,
Ne m'as permis seulement ton riuage,
Mais assurant ma fortune & mon cours,
M'as présenté ta fille & ton secours.*

*Or si i'auois puissance sur ma vie,
Si du destin elle n'estoit rauie,
Et si i'estois porté de mon plaisir,
Je ne voudrois ton royaume choisir :
Mais au contraire impatient de ioye
I'irois chercher encor ma vieille Troye,
Et me plairoit entre les vieux tombeaux
De mes ayeux bastir des murs nouveaux,
Et r'habiter la cendre de mes peres :
Mais les destins auteurs de mes miseres
Contre mon gré me trainent, & me font
Enfoncer l'œil & abaisser le front,*

*Et sans gronder souffrir à bouche close
Tous les malheurs que le ciel me propose!
Ce fier destin la Gaule me promet,
Qui seulement marier me permet
En Germanie, & non en autre place:
Du sang Troyen mesté parmi la race
Du sang Germain, des Rois doiuent sortir,
Qu'on me promet le monde assuiettir,
Dont les vertus, triomphes & victoires
Tout l'univers rempliront de leurs gloires.
Donne sans plus à ce Prince Troyen
Des charpentiers, du bois, & le moyen
De rebastir une flotte nouvelle
Pour retenter la fortune cruelle,
Par qui ie suis maugré moy surmonté,
Faute de force, & non de volonté.*

*Il dist ainsi : Dictée qui prend garde
A son maintien, tout estonné regarde
D'yeux & d'esprit ce Troyen qui parloit,
Et l'admirant pour gendre le vouloit.
Comme ils disoyent, voici venir Orée,
Qui pour pomper la victoire honorée,
Et pour aux Dieux s'acquiter de ses vœus,
Dedans un parc auoit choisi cent bœufs
Au large front, agreables offrandes,
Entiers & sains, victimes les plus grandes :
Et pres la ville en un bocage saint
Manoir des Dieux, religieux & craint,
Les amena (on dit qu'en ceste place
Minos parloit à lupin face à face,
Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu :)
Il mit de rang les cent bœufs au milieu
Du verd bocage, & de gazons il dresse
A la Victoire un autel d'allegresse.*

Puis d'un pied libre errant en diuers lieux
 Il amusoit son esprit & ses yeux
 A regarder s'il verroit d'auanture
 Quelque grand arbre esgayé de verdure.
 Non gueres loin sur le tertre prochain
 Vit à l'escart un cheſne au large ſein,
 Aux larges bras, dont les branches fueillues
 D'un chef ſuperbe alloient iuſques aux nues,
 De ſes rameaux tout le cheſne esbrancha,
 Et ſur la cyme en trophée attacha
 Du mort Gean les armes deſpouillées,
 Cuiffots ſanglans, grêues de ſang mouillées,
 Maille, plaſtron, gantelets & braſſars,
 Les eſperons, le poignard & les dars,
 La dure eſpée, & l'effroyable creſte
 Du morion gardien de la teſte.
 Deuant l'autel les bœufs il aſſomma :
 Le ſang qui ſort à gros bouillons fuma
 Sous le couteau meurtrier de la poitrine :
 L'un la peau crue arrache de l'eſchine,
 L'un les eſtrippe, & l'autre peu à peu
 Pour les roſtir allumoit un grand feu :
 Dedans le ciel en voloit la fumée !
 Quand par le feu l'humeur fut conſumée,
 D'ordre en ſon rang un chacun s'approcha,
 Et pour manger ſur l'herbe ſe coucha :
 Le vin ſe verſe, & l'eſcumeuſe coupe
 De main en main erre parmi la troupe,
 Que de bon cœur s'inuitant receuoient,
 Et la mouſtache en la taſſe lauoyent.

De la cité les Dames honorables
 Sortans dehors en robes venerables,
 Et ſerenans le ciel de leurs regars,
 Les mains enſemble à petits bons gaillars

Menoient le bal : Terpin qui les devance,
Tout le premier accorderoit la cadance,
Chantant cest Hynne, & mariant sa vois
Au luth poussé du trembler de ses doigts.

Fille du ciel invincible Victoire,
Dont les habits sont pourfilez de gloire,
D'honneur de pompe, & dont le front guerrier
Est illustré de palme & de laurier :
Qui devant toy fais broncher les murailles,
Qui pens douteuse au milieu des batailles,
Que la frayeur & l'esperance suit,
Qui tout le monde estonnes de ton bruit,
Quand le Renom aux ailes emplumées
Seme par tout l'effroy de tes armées,
Lors que chacun en tremblotant du cœur
Attend suspens qui sera le vainqueur.

Le sang, la mort, la cholere acharnée,
Et des soldats la licence effrénée,
Et le mespris des grands Dieux immortels
Suiuent ton char : ce neantmoins tu es
Mere des Rois des sceptres & des villes :
Tu fais germer les campagnes fertilles,
Et foisonner les couteaux de raisins,
Honneur des tiens crainte de tes voisins.

Deuant ton char que la Crainte enuironne,
Marche Enyon & la fiere Bellonne,
Et la leunesse au sang chaud & vermeil,
Et le Peril qui n'a point de conseil.

Sans ton secours Mars ne pourroit rien faire,
Des fiers Titans tu fus seule aduersaire,
Lors que ta mere un harnois te donna :
Pource lupin d'honneur la couronna,
Et ne voulut par promesse assurée
Que desormais son eau fust pariurée.

*Escoute moy vieille race des Dieux :
 Du bon Francus les faits laborieux
 Engraue au ciel à lettres immortelles :
 En sa fauueur romp le vol de tes ailes,
 Et le sauuant de honte & de mechef,
 Suy-le tousiours, & luy pens sur le chef.*

*Il dist ainsi : la ioyeuse assemblée
 A iusqu'au ciel la chanson redoublée :
 Tous les coteaux & les bords d'alentour
 Ne ressonnoient qu'alegresse & qu'amour.*

*Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,
 Voicy Venus à la paupiere noire,
 Qui du haut ciel precipitant la nuit,
 Vint des deux sœurs enuironner le lit.
 Elle se change en la vieille prestresse
 Qui sous-ministre auoit de la Déesse
 Autels & temple en venerable soin :
 Tousiours au guet elle escontoit de loin
 L'abboy des chiens, qui d'Hecate cornue
 Es carrefours annonçoient la venue,
 Quand à trois fronts affreuse elle arrinoit
 Dedans son temple, où l'effroy la suiuoit.*

*En se couchant sur le cheuet d'Hyante
 Luy dist ainsi : D'un chesne d'Erymante
 Ou d'un rocher le rampart de la mer,
 Daignes-tu bien ta poitrine enfermer ?
 As-tu succé des ourses la mammelle ?
 As-tu le cueur d'une louue cruelle,
 Cueur sans amour, sans grace ny mercy ?
 Qui du Troyen n'as pitié ny soucy,
 Pauvre Troyen qui a laissé sa terre,
 Non comme il dit pour les Gaules conquerre,
 Mais tout rauy du bruit de ta beauté
 A de la mer veincu la cruauté*

Pour voir ta face, & s'il estoit possible,
Se ioindre à toy d'un lien invincible :

Et toutefois fiere de son ennuy
Tu vois sa playe & te moques de luy.

Disant ainsi, de sa belle ceinture
Du liêt d'Hyante encerna la closture.
Ceste ceinture estrangement pouuoit,
Que la Nature en se iouant auoit
De sa main propre à filets d'or tissue :
Et d'elle en don Venus l'auoit receue,
Quand le boiteux Lemnien tant osa
Que pour sa femme au ciel il l'espousa,
Dont est sorty tout l'estre de ce monde :
Tout ce qui nouë au plus profond de l'onde,
Ceux qui d'une aile en l'air se font un train,
Tout ce qui paist la terre au large sein,
Tout animal cazanier & sauuaige
Fut enfanté de ce grand mariage.
Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lit, le feu qui n'auoit eu
Entier effect au cueur des damoiselles,
Se r'enforça de larges estincelles,
De nerfs en nerfs, d'os en os prist vigueur,
Puis tout soudain se fit roy de leur cueur.

Incontinent que la belle iournée
Chassant la nuit au ciel fut retournée,
Le bon Troyen soupirant sans confort
Fit apprester les obseques du mort.
Il se fraploit de regret la poitrine,
Se souuenant que la Nymphe marine
L'auoit enioint dès le iour enterrer
Son cher amy, & ne laisser errer
Dessus le corps l'esprit à l'auanture,
Qu'il ne seruist de malheureux augure.

« L'esprit humain qui son hôte a laissé,
« N'est pas heureux si Styx il n'a passé :
« L'honneur du corps dont la vie est cassée,
« Est & l'obseques, & la terre amassée
« Sur le tombeau qui finit les douleurs,
« Et des amis les regrets & les pleurs.

Premierement on explane une place
Large en quarré de cent coudes d'espace,
Où au milieu on assemble un bucher,
Puis sur la cyme un lit pour le coucher.
Par les forests d'une penible traite
Va haut & bas mainte large charette,
Qui gemissant sous le faix, apportoit
Le bois coupé que le fer abatoit :
Avec les coins le cheſne bon à fendre
Trebuche icy : on laisse là descendre
Avec grand bruit de la cyme des monts
Trembles ormeaux & tils aux larges fronts :
Le sapin tombe & le pin plus utile
Pour veoir la mer : puis on dresse une pile
Haute de bois nourrissons des forests.
Tous les costez sont parez de cyprès,
Le bas de Tede, & de cheſne le feste :
Dedans le ciel le bucher a la teste !

Sur ceste pile au plus haut du sommet
Plein de parfums, en larmoyant on met
Le corps du mort, office charitable !
Tout ce qu'il eut en sa vie agreable
Y fut ietté, sa rame & son escu,
Outils de l'art dont il auoit vescu.
Francus qui tient une torche fumeuse,
Boute le feu : la flameche gommeuse
D'un pied tortu rampant à petit saut
En se suiuant s'en-vole iusqu'au haut :

*Le bois craquette, & la pile allumée
Tomba sous elle en cendres consumée,
Le vent soufflant du soir iusqu'au matin.
Incontinent le vieil prestre Mystin,
Qui du corps mort soigneux auoit la garde,
Laue la braise & la cendre boiuarde,
Choisit les os & les enferme au sein
(Sacré repos) d'un vase fait d'airain :
Puis arroussa par grand' ceremonie
D'une sainte eau trois fois la compagnie :
Les derniers mots de l'obsequé acheua,
A tant se teut, & le peuple s'en-va.*

*Francus qui veut sous les ombres descendre,
Tond ses cheveux, les iette sur la cendre
Du trespasé, cent fois la rebaisant :
Cher compaignon, pren de moy ce present,
Triste tesmoin de ma fatale perte.
Puis à plein poing la cruche il a couuerte
De ses cheveux qu'il auoit autrefois
Vouez au Dieu qui baigne les François,
Blasmant la mort d'une plainte profonde,
Qui rien de bon ne laisse viure au monde.*

*Tandis les sœurs d'un regard tout rauy
Iettoient les yeux & le cœur à l'enuy
Sur ce Troyen, dont les larmes iettées
Auoient beaucoup les graces augmentées.
Bref le voyant si charitable & fort,
Plus que deuant Amour gaigna le fort
De leur raison, & sa fleche laschée
Non plus aux yeux, ains au cœur fut cachée.
Mais plus Clymene au sang elle touchoit,
D'autant que plus sa flame elle cachoit.*

*De toute chose elle perd la memoire :
Son esprit plein d'une tristesse noire*

L'effaroucha d'imaginations,
Troublant son sang d'estranges passions.
D'un feu couuert elle escoule ses peines
Aux nerfs, aux os, aux muscles & aux veines,
Et dans le foye, où la playe se fait
Grande en douleur, quand Amour de son trait
Blesse un amant : si que depuis la plante
Iusqu'à la nuque, un soucy la tourmente
Point frappe bat. Elle qui sent parmy
Ses propres os loger son ennemy,
Pense & repense & discourt en sa teste :
Son penser vole & iamais ne s'arreste,
Deçà delà virant & tournoyant
Comme l'esclair du Soleil flamboyant
Qui rebat l'onde à lumiere eslançee
Dans le giron d'une cuue versée :
Ce prompt esclair ore bas ores haut
Par la maison sautelle de maint saut,
Et bond sur bond aux soliveaux ondoye
Pirouëtant d'une incertaine voye
loyeux de voir ses longs rayons espars
De place en place errer de toutes pars.
Ainsi discourt sans arrest de pensée
De trop d'amour la pucelle offensée :
Sur un penser un autre redoubla,
Mais cestuy-cy le meilleur luy sembla :
Ce fut de prendre une chambre segrette,
Et loin à part pleurer toute seulette.
Dessus un coffre à bouche se coucha :
Puis quand sous l'eau le Soleil se cacha,
Se iette au lit : le sommeil qui la presse,
Fit pour un temps à son mal prendre cesse,
Mais pour-neant : car le songe trompeur
Entre-meslant l'esperance en la peur

*Vint l'effroyer, comme il a de coustume
D'effroyer ceux de qui la playe fume
Deffous le cueur, quand le mal chaleureux
Par le sang traine un ulcere amoureux.*

*Elle songeoit pleine d'amour extrefme
Entre-dormant, que Francus de soy-mesme
Auoit pris bord en Crète pour ofer
Prier son pere afin de l'espouser,
Et que la dextre en la dextre ayant mise
De l'estranger, la luy auoit promise :
Que par courroux desdit il s'en estoit :
Que le Troyen pour elle combatoit
A toute force, & que tout bonillant d'ire
La trainoit seule en sa creuse nauire
Bien loin de Crète en la profonde mer,
Et que son pere ardent faisoit armer
Mille vaisseaux afin de la poursuiure,
Et le larron ne laisser ainsi viure :
Que le riuage estoit remply de feus,
D'armes de nauz & de peuples esmeus,
Faisant grand bruit, & ce bruit la resueille.
Or comme Amour traistrement la conseille,
Deuant le iour hors du liét se leua,
Et de sa chambre à tastons elle va
Touchant les murs d'une main incertaine,
Et r'amassa son esprit à grand' peine,
Que le sommeil du corps luy destacha :
Puis de rechef au liét se recoucha,
D'amour, de peur & de rage frapée,
Où de rechef le songe l'a trompée.*

*Toufiours au cueur Francus luy reuenoit,
Et le maintien qu'en parlant il tenoit,
Quel geste il eut, quel port & quelle face,
Et quelle fut la douceur de sa grace,*

*Quelle sa robe, & quel fut son parler,
Ses doux regards sa taille & son aller,
Son menton cresp & sa perruque blonde :
Elle pensoit qu'il n'y eust Prince au monde
Pareil à luy : tousiours sa douce voix,
Ses doux propos & ses deuis courtois,
Comme pasmée & pleine de merueille,
Coup dessus coup luy refrapportoient l'oreille.
Aucunefois elle songeoit errer
Par les deserts, & seule s'esgarer
Entre rochers, riuieres & bocages
Sans compagnie entre bestes sauvages,
Et que Francus amoureux estranger
Le fer au poing la sauoit du danger.
Aucunefois apres l'auoir vangée
L'offroit aux loups, afin d'estre mangée,
Puis derechef de leurs dents la sauoit,
Et son secours luy nuisoit & seruoit.
Toute en sursault elle s'est resueillée :
Nuds pieds, sans robe, affreuse, escheuclée,
Puis s'acoudant à la reigle d'un banc,
Mille souspirs repoussa de son flanc.*

*Pauurette moy ! comme toute esmayée
M'ont ceste nuit les songes effrayée !
L'ame m'en tremble, & le cueur m'en debat :
Crainte & amour me font un grand combat.
Certes ie suis toute autre deuenue
Que ie n'estois : ie crain que la venue
De ce Troyen ne m'apporte malheur
Autant qu'il fait en songeant de douleur !
Tousiours i'y pense ! heureuse & plus qu'heureuse
Si forcenant ie n'estois amoureuse,
Et si iamais pour euitier la mort
Le fils d'Hector n'eust touché nostre bort.*

Comme au printemps on voit une genice
Qui n'a le col courbé sous le service
A bonds gaillards courir parmy les champs,
A qui le Tan aux aiguillons tranchans
Pique la peau & la pousse en furie:
Ny les ruisseaux hostes de la prairie,
Forest ny fleurs, bocage ny rocher
Ne la scauroient engarder de moucher
De toutes parts vagabonde & courante:
Ainsi Clymene en son esprit errante
Court & recourt, sans voir iamaï osté
Le poignant trait qui naure son costé.

Que dois-je faire? où iray-je? dit-elle.
Pour me guarir personne ne m'appelle!
Je meurs sans aide, & si je ne veux pas
Que sœur ny frere entende mon trespas.
Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie?
Que de ma sœur ainsi je me desfie
Qui seule fut mon conseil autrefois,
Qui m'aimoit seule & que seule j'aimois?
Helas il faut que mon mal je luy conte!
Et quoy Clymene, auras-tu point de honte
De confesser qu'Amour soit ton vainqueur;
Que tu voulois luy arracher du cuer,
Quand l'autre iour par un fin artifice
Tu luy prouuois que l'amour estoit vice?
Il ne m'en chaut elle aura son retour,
La charité doit surmonter l'amour:
Et si elle est de Francus amoureuse,
Me fera lieu me voyant languoureuse.
Pauvre abuzée! hé ne sçais-tu pas bien
Que les parens desrobent nostre bien?
Et que pour eux entier ils le desfrent,
loyeux au cuer quand les autres sousspirent?

*Ce n'est qu'un sang de ma sœur & de moy,
Elle prendra pitié de mon esmoy !
« Foy ny pitié ne regnent plus en terre,
« Et le parent au parent fait la guerre !
Las ! que feray-je ? il vaut mieux la tenter :
L'homme est guarý qui peut se lamenter.
Il n'y a beste aux forests tant soit fiere,
Qui ne soit douce aux pleurs d'une priere :
Helas on dit en proverbe souuent,
« Priere & pleurs se perdent comme vent !
Vray, si lon prie une ame inexorable :
Mais ma sœur est & douce & pitoyable :
Au pis aller ie ne scaurois sentir
En l'essayant que honte & repentir.*

*En la façon qu'elle estoit habillée
Nuds pieds sans robe affreuse escheuelee,
Delibera contre le mal d'amours
De voir sa sœur & demander secours.
Elle courut comme son pied la porte,
Mais aussi tost qu'elle fut à la porte
Se recula : comme le pelerin
Qui de fortune a trouué par chemin
Un long serpent horrible d'une creste,
Qui sifle escume & s'ensle de la teste,
Faisant mourir les herbes du toucher :
Il se recule & n'ose en approcher.*

*Ainsi tourna la pucelle en arriere :
Dessus la langue elle auoit la priere,
La larme à l'œil, le soucy sur le front,
Dedans l'esprit un pensément profond,
Et maint sanglot se creuoit en sa bouche,
Quand trop d'amour qui la touche & retouche,
Qui compaignon ses pas alloit suiuant,
Fit auancer ses iambes en auant,*

Et derechef la honte les recule,
Honte la gele & le desir la brule.
Trois fois Amour la voulut faire entrer,
Honte trois fois ses pieds vint rencontrer,
Trois fois reuint & trois fois s'en retourne :
Son pas douteux qui maintenant seiourne,
Maintenant va comme Amour le seduit,
Porté d'ardeur derechef la conduit,
Et derechef la honte la repousse.
Ce Dieu qui bat d'une forte secousse
Son cuer douteux, si bien la foruoia,
Que dans la chambre en fin la conuoia
Pleurant en vain : comme une fiancée
Qui dez long temps a donné sa pensée
Au iouuenceau qui premier qu'appaiser
Sa flame, est mort auant que l'espouser,
Elle de dueil & d'amour allumée
Lamente seule en sa chambre enfermée
En se cachant, de peur que ses regrets
Ne soient ouïs des voisins indiscrets
Qui de brocards piqueroient la pauurette :
Tousiours au cuer son fiancé regrette.
D'un cry muet, à bouche close, ainsi
Pleuroit Clymene, & cachoit son souci.

Pour raconter sa douleur qui n'a tréue,
Ores au bout de sa langue s'esleue
La voix poussée, & aux lèures luy pend,
Ores tombée aux poumons redescend
Sans nul effect : car le son qui ne touche
Qu'un peu les dents, ne defferroit sa bouche :
Ainsi qu'on voit les fantaumes de nuit
Ouurir la bouche & ne faire aucun bruit.

Or comme Amour en fureur l'importune,
Sans declarer à sa sœur sa fortune

*Seule en sa chambre en haste s'en re-va,
Où de longs pleurs sa poitrine lava.
A ses souspirs la bride elle destache,
Rompt ses habits, ses cheveux elle arrache,
Esgratignée, Et d'un esprit transi
Pensoit douteuse Et repensoit ainsi.*

*Que dois-je faire? hélas en quelle peine
Me tient Amour! hâ chetive Clymene
Tu vis sans vie, Et folle tu n'as soin
(Cruelle à toy) de toy-mesme au besoin!
Las! puis qu'Amour ta part ne favorise,
Par la fureur conduy ton entreprise.*

*« Quand la fortune en se iouant nous pert,
« Pour la raison souvent la fureur sert.
Dois-je prier un homme qui peut estre
Ne sçait mon mal? si ie luy fay paroistre
Il trahiroit mon amour sans guerdon.*

*Il est yssu du Roy Laomedon
Prince sans foy, Et qui prendroit à gloire
D'auoir, trompeur, d'une femme victoire.
Dois-je me plaindre Et ma sœur retenter?*

*Cela feroit son ardeur augmenter.
Car ie sçay bien (Amour m'a fait sçauante)
Que Francion est amoureux d'Hyante,
Et que ma sœur ce Troyen aime mieux
Que ses poumons, son foye, ny ses yeux :*

Je n'en sçay rien, seulement ie m'en doute :

*« L'amant douteux toute parole escoute.
Dois-je par fraude Et par dol controuuer
Qu'au fond du cuer ma sœur laisse couuer
Vn feu peu chaste Et le dire à mon frere?*

*En le disant il me seroit contraire :
Pour un soupçon ne voudroit un discord
Contre celuy qui l'a sauué de mort.*

le souffre trop sans donner cognoissance
 De mon travail : la seule patience
 « Est le remede : un feu souuentefois
 « Meurt de son gré quand il n'a plus de bois :
 Pensers & pleurs apprestent la matiere
 A mon brazier : il faut que toute entiere
 En liberté ie me redonne à moy :
 Vn amoureux sur luy n'a point de loy !
 Plus fil à fil ses liens il desferre,
 Et plus Amour à la chaine l'enferre.
 A tous venans diray-ie mon malheur ?
 « Dire son mal allége la douleur.
 Non : ny mon sang, mon honneur, ny ma race
 Ne veulent point que sable ie me face,
 Et que chacun d'un cueur dissimulant
 Flatte mon mal, & puis en s'en-allant
 Me deshonore, & tançant sa famille
 Par mon malheur face sage sa fille.

Donq que feray-ie ? iray-ie en autre part
 Comme banie ? Amour qui tient le dard
 Dedans mon cueur en si profonde playe,
 Ne permet point qu'autre pais i'essaye :
 Puis pour passer maint fleuve & maint rocher
 le ne scaurois de mon flanc arracher
 Ce trait qui met la tristesse en mes veines,
 Mon cueur en feu, & mes yeux en fontaines :
 Pour le meilleur, Clymene, il faut mourir,
 Et par la mort ton amour secourir.

Comme en son cueur elle pensoit la sorte
 De se tuer, ou d'une sangle forte
 Pendre son col au bout d'un soliveau,
 Ou se ietter à chef baissé sous l'eau,
 Et s'estoufer au plus profond des ondes,
 Ou s'en-aller par les forests profondes,

*Par les deserts des rochers enfermez
Seruir de proie aux lions affamez :
Vne poison luy sembla la meilleure
Pour destacher son ame tout à l'heure
Loin de son corps, & du corps le souci.
D'un pesant pas & d'un pesant sourci
Melancholique, en passions outrée,
Elle est pleurant au cabinet entrée,
Où tout le bien que plus cher elle auoit,
D'un soin de femme en garde reseruoit.*

*Sur ses genoux elle mit vne quesse,
Puis mist la clef en la serrure espesse,
La clef tourna, la serrure s'ouvrit.
Là, choisissant, entre mille elle prit
Vne poison qu'on dit que Promethée
A de son sang autrefois enfantée,
Quand le vautour tout herissé de faim
A coups de bec luy deschiroit le sein :
Le sang coula dessus la terre mere,
Le Soleil chaud qui toute chose esclaire,
Luy donna l'estre, accroissance & vigueur :
Elle a de tige un coude de longueur,
Rouge la fleur, la fueille un peu noirastre,
Que la sorciere & la fausse marastre
Sçauent cueillir de leurs ongles tranchans,
Disant dessus des mots qui sont meschans :
Et n'est poison qui si prompte deliure
Loin de son ame un corps fasché de viure.*

*Quand elle vit telle forte poison,
S'esuanouyt de longue pamoison,
Roüant les yeux, & horriblant la face,
Et de ses pieds trepigna sur la place :
Vn spasme auoit tous ses nerfs estendus,
Elle cria : ses cris sont entendus*

*De sa nourrice, à qui de son enfance
Elle portoit honneur & reuerence.*

Or' de fortune à l'huis elle escoutoit :
Car la pucelle un peu dauant s'estoit
A sa nourrice en segret descouuerte.
Ceste nourrice en doute de sa perte,
Toujours en peur de sa fille viuoit,
Et pas à pas soigneuse la suiuit.
D'un coup de pied la porte elle a poussée,
Puis en voyant la pucelle pressée
Des traits de mort, d'un parler redouté
Luy a l'espoir dans le cuer rebouté
La conseillant : O Princeesse bien née,
En quel malheur ta vie as-tu tournée ?
Suy la raison : le destin ne peut rien
« Sur l'homme auteur de son mal & son bien :
« Nous sommes seuls maistres de nos fortunes :
« Comme il nous plaist ell' sont blanches & brunes,
« Et le grand Dieu bon pere des humains
« Le franc arbitre a mis entre nos mains.
« La destinee à force ne nous meine,
« Qui ne peut rien sur la prudence humaine
« Sinon d'autant qu'elle luy donne lieu :
« Le franc vouloir à l'homme sert de Dieu.
le ne dy pas que le sort n'ait puissance
Sur tout cela qui çà bas prend naissance,
Mais on le peut corriger par conseil,
Et à la playe apposer l'appareil :
Chacun y sert à soy-mesme de guide.
Amour ressemble au scorpion homicide
Qui blesse, & puis à la playe qu'il fait,
Luy-mesme sert de remede parfait.
Donq ne crain point ton malheur faire entendre
Au beau Troyen bien facile à surprendre,

Et qui de race à l'amour est appris,
Comme neveu de l'amoureux Pâris,
Iuge courtois, qui voidant la querelle
Donna la pomme à Venus la plus belle.
Tous ses ayeux grands Princes genereux
Furent iadis des beautez amoureux,
Troë, Dardan & le beau Ganymede.
Contre l'amour on trouue assez remede,
Quand la raison se veut esuertuer,
Et non ainsi laschement se tuer.
« L'ame couarde & vilaine s'offense,
« Toujours la bonne au mal fait resistance.
« L'homme est bien sot qui tombe en desesperoir :
« Rien n'est perdu qu'on ne puisse r'auoir :
« Champs & maisons & bagues bien ouurées
« A force d'or sont toujours recourrées :
« Par la fortune on perd le bien mondain,
« Par elle mesme on le r'aquier soudain :
« Mais nos thresors ne rachetent la vie
« Quand vne fois la Parque l'a rauie.
Quand elle dort en un tombeau reclus,
C'est fait, les Sœurs ne la refilent plus :
Il faut descendre aux bords Achæontides
Voir Rhadamanthe & les trois Eumenides,
Et le palais du frere du Sommeil.
Donques iouis des rayons du Soleil,
Et sans descendre en l'abysme profonde
Demeure viue hostesse de ce monde.
Tu es, Clymene, encore en ton printemps,
Tu n'as d'amour senty les passetemps
Ny les plaisirs du chaste mariage.
Garde toy donq pour un meilleur vsage :
Tente Francus & fay luy par escrit
Sçauoir le mal qui lime ton esprit.

De tels propos la fille elle admoneste.
 Prompte au conseil la pucelle fut preste :
 Trois fois la plume elle prist en ses dois,
 Et de la main luy tomba par trois fois :
 Trois fois elle eut la bouche ouverte & close,
 Puis soupirant ceste lettre compose,
 Et la voulut de tels mots ordonner.

Salut à toy qui me le peux donner :
 L'aueugle Archer m'a tellement blessée
 De ton amour le cœur & la pensée,
 Que ie mourray, si guarir tu ne veux
 D'un prompt secours le mal dont ie me deulx :
 Ce Dieu m'a fait en ce papier t'escrire
 Ce que l'honneur me defendoit de dire,
 Et i'ay ma bouche ouverte mille fois,
 Mais la vergongne a resserré ma vois.

A cet escrit vueilles donques permettre
 Ta blanche main : l'ennemy list la lettre
 De l'ennemy, la mienne vient d'aimer
 Qui de pitié te deuroit enflamer.
 Si tu t'enquiers en quoy le temps ie passe,
 Songer, refuer, repenser en ta grace,
 Te rechercher, t'engager mon desir,
 Est mon seul bien, mon tout & mon plaisir.
 Soit que le iour de l'Orient retourne,
 Soit qu'à midy dessus nous il seiourne,
 Soit que la mer le recoiue à coucher,
 le pense en toy : & si n'ay rien plus cher
 Que de me paistre en ta belle figure.
 Ainsi pour toy cent passions i'endure,
 Et sans pouuoir ny veiller ny dormir
 Seule en mon lit ie ne fais que gemir.
 le ne vy plus tant mon ame affollee
 Laisant mon corps en la tienne est allée.

Je suis perdue, & ne me puis trouver :
L'ay beau les sorts des sorciers esprouver,
Rien ne me sert ny herbe ny racine :
Tu es mon mal, tu es ma medecine,
Tu es mon roy, de toy seul ie depens.
Je meurs pour toy, & si ne m'en repens.
Aye pitié d'une fille amoureuse :
Des voluptez la plus delicieuse
C'est de cueillir une premiere fleur,
Non un bouton qui n'a plus de couleur.
Tu me diras que ie suis indiscrete
Comme nourrie en ceste isle de Crète,
Où Iupiter de tant d'amours épris
Le premier lait de sa nourrice a pris,
Et que ie suis d'Ariadne parente
Fille à Minos, qui d'amour violente
Osa son pere & son pays changer
Pour un Thésée, un pariure estrange.
Certes ce n'est ma terre ny ma race
Qui me contraint, c'est seulement ta face,
Et ta ieunesse & ton œil nompareil.
Malheureux est qui ne voit le Soleil
Quand il esclaire, & son œil tourne arriere
Pour ne iouyr de si belle lumiere !
Oste ton front, oste moy tes beaux yeux,
Oste ta taille egale aux demy-Dieux,
Ton entretien, ton maintien, ta parole,
Et qui plus est, ta vertu qui m'affolle,
Tu esteindras de mon cueur le flambeau :
Mais te voyant si vertueux & beau,
Je t'aimeray d'ardeur insatiable,
Et si ie faux, tu en es punissable.
Je ne crains point comme les Dames font,
De m'appeller femme d'un vagabond,

Pauvre fuitif, qui n'a maison ny Troye :
Il ne m'en chant, te suiuant, que ie soye,
Pourueu qu'il plaise à ton cuer de m'aimer,
Soit que tu vueille' espouse me nommer,
Soit ton esclau, & deussé-ie amusée
Tourner ton fil autour d'une fusée.
Labeurs presens & futurs ie reçois,
Pourueu, Troyen, que ie puisse estre à toy.
Je ne craindray tes perilleux voyages,
Terres ny mers tempestes ny orages :
Où si j'ay peur, j'auray peur seulement
De toy mon tout, & non de mon tourment :
Si ie peris, au moins en ta presence
Je periray : où ta cruelle absence
(Si tu ne veux pour tienne m'acquérir)
Cent fois le iour me tu'ra sans mourir.

De tels vers fut son epistre achemée,
Puis la seella d'une agathe engravée :
La mit au sein de la nourrice, & lors
Une sueur ruissela de son corps :
Avec la lettre encor' luy bailla l'ame
Pour luy porter, & my-morte se pâme.

Tandis Cybelle auoit changé de peau,
Et transformé son vieil corps en un beau,
Prenant la face & la voix & la taille
De Turnien (qui depuis la muraille
Bastit de Tours, & la ville fonda)
Lors de tels mots Francion aborda.

Iusques à quand, fils d'Hector, sans rien faire
Nous tiendras-tu sur ce bord solitaire,
Acagnardez en paresseux sejour,
A boire, à rire, à demener l'amour ?
A perdre en vain nos iours par les bocages
Suiuant les cerfs & les bestes sauvages ?

*Que ne fais-tu (sans le temps consommer)
Ce que t'a dit la Nymphé de la mer ?
Courtise Hyante, afin qu'elle te face
Voir ces grands Rois qui viendront de ta race :
Puis donne voile, & sans plus t'allecher
Va-t'en ailleurs ta fortune chercher.*

*Ce Turnien auoit la face belle,
Les yeux le front, compagnon tres-fidelle
De Francion, qu'à part il escontoit,
Et ses segrets en priué luy contoit.
Il estoit fils de la Nymphé Aristine,
Qu'Heſtor auoit sous sa masse poitrine
Pressée au bord du fleuve Simois :
Ses chers parens en furent resiois,
Enorgueillis de voir leur fille pleine
Du fruit yssu d'un si grand Capitaine.
Elle accoucha dessus le bord herbeux
Du fleuve mesme, en regardant ses bœufs
Qui bien cornus païssoient par le riuage :
D'un Prince tel il auoit son lignage.*

*Ceste Déesse en s'en-volant de là,
Bien loin du peuple à l'escart s'en alla
Voir la maison toute rance & moisie
Où croupiſſoit la vieille lalousie.*

*C'estoit un antre à l'entour tapissé
D'un gros halier d'espines herissé :
Jamais clarté n'y flamboit allumée,
Et toutefois ce n'estoit que fumée :
Elle estoit louche, & auoit le regard,
Parlant à vous, tourné d'une autre part :
Sa dent rouillée & son visage bleſme
Monstroient assez qu'elle mangeoit soy-mesme,
Rongeant son cœur de haine & de soucy.
D'elle s'approche, & luy a dit ainsi.*

*Vieille debout: marche en Crète, & te haste:
Pren tes serpens, & de Clymene gaste
Par ta poison les veines & le cuer:
Dans l'estomac iette luy la rancueur,
Le desespoir, la fureur & la rage,
Messe son sang & trouble son courage:
Tu le peux faire, & ie veux qu'il soit fait.
A tant s'en vole, & laisse l'autre insait.*

*Quand lalousie eut la parole ouye
De la Déesse elle en fut resiouye:
Puis en frizant de serpens ses cheueux,
Et s'appuyant d'un baston espineux,
Alla trouuer en Crète la pucelle
Que le sommeil conuoit deffous son aile,
Et dont le cuer qui de dueil se fendoit,
Entre-dormant nouvelles attendoit.
Incontinent ceste vieille maline
De la pucelle assiegea la poitrine,
D'un froid venin ses léures elle enfla,
Et la poison haletant luy soufla
Aux yeux au cuer: & en l'ame renuerse
Un long serpent, qui en glissant luy perse
Foye & poumons: & puis en desnoiant
Ses cheueux tors, elle alla secouant
Mille lezars au sein de la pauurette,
Qui la suçoient d'une langue segrette,
Et lentement les membres luy mordoient,
Et par les os leur venin espandoient.*

*A tant s'en-va: ce pendant la nourrice
Espiant l'heure & la saison propice,
A Francion la lettre presenta,
Et de parole encores le tenta.
Francus la prist, & apres l'auoir leuë,
De honte espris baissa en terre la vue:*

*Le sang vermeil sur le front luy saillit,
Presque la voix aux poumons luy saillit :
Puis à la fin d'une langue estonnée
Telle réponse à la vieille a donnée.*

*Vieille desloge, ou par le fer tranchant
le puniray ton acte trop meschant,
Ou ie feray chastier par le pere
Vn fait si plein d'horrible vitupere.
Ie ne suis pas en ceste isle venu
Pour tromper ceux à qui ie suis tenu.
Le beau Paris pour Helene ranie
De mille nauz vit sa faute suinie,
Tuer son pere, Ilion embraser,
Et iusqu'au fond ses murailles raser.
Ie crain des Dieux la vengeance homicide,
Et Iupiter hostelier qui preside
Au cueur d'un Roy qui benin veut loger
Sans le cognoistre vn fuitif estrangier.
« Quand l'hoste faut, il voit tousiours sa teste
« S'escarbouiller d'une iuste tempeste :
« Car du meschant le payment est contant.
Or si i'estois de nature inconstant,
Prompt au plaisir où Venus nous appelle,
l'aimerois mieux sa sœur Hyante qu'elle :
« Elle est modeste, & plus que la beauté
« L'homme en la femme aime l'honnesteté.*

*Il dit ainsi : une froide gelée
S'est par les os de la vieille escoulée
Tremblant de peur : à la fin elle va
D'un pied si prompt que Clymene trouua
Encore au liét du sommeil assommée :*

*Resueille toy ma fille mieux aimée,
Ce beau Troyen de ta sœur abusé
A ton escrit & ton cueur refusé.*

Toute en sursaut, oyant telle parole
Se refueilla : son esprit qui s'en-vole
Vers l'estranger emporté du penser,
Luy fit ainsi ses plaintes commencer.

Donques ma lettre a serui de risée !
Ha pauvre moy ! i'estois mal-aisée
Folle d'amour, d'enuoyer un escrit
A ce banni, un rocher sans esprit,
Qui n'a sceu prendre aux cheueux la fortune !
C'est un niais que la mer importune
Comme il merite, & qui sottement pert
Le bien qu'Amour luy a sans peine offert,
N'osant cueillir pour crainte de l'espine
Le beau bouton de la rose pourprine !
Puis il se vante, ô le braue Empereur !
Que de la Gaule il sera conquerueur,
Qui n'a sceu veindre une fille veincue !
L'ay de sa honte & l'ame toute esmeüe
Es tout le cuer : il n'est du sang des preux,
Mais d'un pasteur ou d'un piqueur de beufs.
Son front, ses yeux, son parler & sa grace,
Son port royal qui les autres surpasse,
Sont, ô Venus, indignes de son corps,
Laid par dedans & beau par le dehors :
Ame couarde en un beau corps logée,
Que ciel, que terre, & que la mer Aegée
Vont tourmentant : car vray-semblable il est
Que ta sottise à Iupiter desplaisst.
Du beau Pâris, dont tu mens ta lignée,
La beauté fut d'amour accompagnée :
Helene à luy de bon cuer se rendit,
Et par combats dix ans la defendit
Plein de sueur de guerres & de peines,
Cueur genereux, qui valoit cent Heleines.

*Mais tu ne vaux, ieune brigand de mer,
Qu'à bien ramer, & non à bien aimer.
Puisse auenir que ma sœur soit trompée,
Et sans espoir en ses larmes trappée,
Soit delaisnée au front de quelque bort,
Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.
Quand ce banni par honneste cautelle
Aura tiré le plaisir qu'il vent d'elle,
D'un cueur pariure oubli'ra sa beauté :
Car l'œil fenestre en vain ne m'est sauté.
Si le destin les Gaules luy ordonne,
Qn'en ma faueur cent guerres il luy donne
Ains que bastir les rampars de Paris :
Voye à ses yeux ses alliez peris,
Qu'il soit chassé, & que de terre en terre
En suppliant secours il aille querre :
Puis par les siens surpris en trahison,
Soit membre à membre occis en sa maison.*

*Disant ainsy, de son chef elle arrache
Ses longs cheueux, qu'en pleurant elle attache
Contre son liect, signe de chasteté,
Et que son corps n'auoit iamais esté
Honni d'amour : puis sa chambre elle baise.*

*Adieu maison, que i'estois à mon aise
Auparauant que ce traistre incognu
A nostre bord naufrage fust venu !
Incontinent la fureur & la rage
De laloufie emplirent son courage,
Et tellement la douleur la ferut,
Que par les champs hurlante elle courut.*

*C'estoit le iour que les folles Euantes
Criant Bacchus seules alloient errantes
(Ayant les corps enuironnez de peaux)
Par les forests collines & coupeaux,*

*Rochers deserts campagnes & bocages,
Et sur le bord des sablonneux riuages.
L'air respondoit sous le bruit enroué
D'Euan, d'Iach, de Bassar, d'Euot.
Ce puissant Dieu qui blesse les pensées
De trop de vin, les auoit insensées :
En ses liens captiues les auoit,
Et la fureur de raison leur seruoit.*

*Ceste pucelle à qui l'erreur commande,
S'alla ietter au milieu de la bande
Escheuclée, & d'un bras forcené
Branloit un dard de pampre environné.*

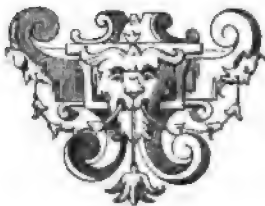
*Qui la premiere en me suiuant, dit-elle,
De ce sangler respandra la ceruelle?
Et d'un espieu la premiere en son flanc
Fera la playe, & s'yura de son sang?
Marchon couron suiuron comme tempeste
Les pas fourchus de ceste noire beste
Monstre hideux, qui s'enfuit denant nous,
Armon nos mains & l'affommon de coups.*

*Son faux Démon auoit pour couuerture
Pris d'un sangler la menteuse figure.
Elle pensant par fausse impression
Que le sangler fust le vray Francion,
Pour le tirer la premiere est courue,
Branlant au poing une fourche cornue :
Et le sangler sans qu'on le peust toucher
Alla gagner le feste d'un rocher,
Qui sous ses pieds tenoit la mer suiette.*

*Là ce Demon à corps perdu se iette
Dedans le gouffre: elle qui s'auança
Pour l'enfermer en la mer se lança
Le poursuivant: trois fois sous l'eau profonde
Son corps alla, trois fois reuint sur l'onde,*

*Trois fois le flot le reuint abyfmer.
Elle mouroit fans les Dieux de la mer,
Qui fouleuant la ialoufe tombée,
Luy ont du corps la Parque defrobée,
Et luy perdant fa figure & fon nom
L'ont enrollée à la troupe d'Inon
Et du vieil Glauque à la double naiffance :
Dessus les eaux luy ont donné puiffance
De faire enfler les vagues & le vent,
Nymphes de mer, qui depuis a fouuent
Contre Francus pouffé fa frenesie,
Dedans la mer gardant fa ialoufie.*

FIN DV TROISIESME LIVRE.





LE QVATRIESME LIVRE

DE LA FRANCIADE.

*Quand la nouvelle au pere fut venue,
D'ardeur & d'ire vne bouillante nue
Pressa son cuer qui menu sanglotoit:
De poings serrez l'estomac se battoit
Pensant songeant & discourant la sorte
Comme sa fille en la mer estoit morte:
Il souspiroit, & d'un borbier fangeux
Des-honoroit sa barbe & ses cheueux:
Il rompt sa robe, & tout priué de ioye,
Son fils Orée aux oracles enuoye:
Auquel (cherchant d'un cuer deuotieux
Trois iours entiers la volonté des Dieux
Par mainte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du Trepit reuclée.
Que le vieillard esteigne le tizon,
Et l'arondelle oste de sa maison.
Telle parole en doute responduë
Fut aisément de ce Prince entendue:*

*C'est de l'amour esteindre le tizon,
Et l'estranger chasser de sa maison,
Homme pariure infidelle & sans ame,
Et du trespas de sa fille le blasme.*

*« En nul pays la foy n'a plus de lieu,
Disoit ce Prince, & lupin le grand Dieu
N'a plus de soin de l'humaine malice,
Et le peché ne craint plus la iustice.
C'est estranger pauvre chetif & nu,
Vn vif naufrage à ma riue venu,
Couuert d'escume & de bourbe & de sable,
Ah! que i'ay fait compagnon de ma table,
Que i'ay voulu pour mon gendre choisir,
Et luy partir ma terre à son plaisir,
Moque mon sceptre, & masqué de feintise,
Ma vieille barbe & mes cheveux mesprise!
Et sous couleur d'un destin ne veut point
Par foy promise aux femmes estre ioint,
Second Pâris, pirate qui consomme
Ses ans sur l'eau: toutefois ce preud'homme
Fin artisan de cauteleux moyens,
Comme heritier du malheur des Troyens,
En toute terre à l'impourueu se ruë,
Seduit des Rois les filles & les tue:
Puis en faisant ses galeres ramer,
Laue le meurdre es vagues de la mer,
Met voile au vent: le vent qui luy ressemble,
Pousse sa voile & sa foy tout ensemble:
Et tu le vois, ô Dieu, viure ça bas,
Tu le vois bien, & ne le punis pas!
Or pour souler par vengeance mon ire,
Je le veux pendre au mast de son nauire
Couuert de soufre & de salpestre ardant,
Afin qu'en l'air tournoyant & pendant*

*Vestü de flame, il sente consumée
Sa triste vie esteinte de fumée.*

*Que dis-ie? où suis-ie? en quelle folle erreur
Troublé d'esprit me pousse la fureur?*

« Il ne faut pas qu'un Prince debonnaire
« Du premier coup s'enflame de colere:
« Il ne doit croire aux flatteurs de leger,
« Le commun bruit est tousiours mensonger:
« Il doit attendre & sagement cognoistre
« La verité que le temps fait paroistre:
« L'attendray donq: un Roy ne doit sentir
« D'un prompt courroux un tardif repentir.

*Tandis Francus qui la saison espie,
Aborde Hyante, & de tels mots la prie:
Vierge sans pair, dont la grace & les yeux
Peuvent tenter les hommes & les Dieux,
Qui sous tes pieds presses serue ma teste,
Qui de mon cueur remportes pour conqueste
L'orgueil premier, qui n'auoit point esté
D'un autre amour que du tien surmonté:
Si la pitié, si l'humble courtoisie
Peut des humains gagner la fantaisie,
Soit de mes pleurs ton courage adoucy,
Guery ma playe, & me prens à mercy.
Quand ie touchay ton isle de ma dextre,
Ie ne vins pas en ton palais pour estre
Comme ie suis, miserable amoureux,
Ains pour chasser le peril dangereux
Qui menassoit ma teste du naufrage:
Mourir deuoy-ie au plus fort de l'orage,
Puis que sur terre Amour m'est plus amer
Que n'est Neptune au milieu de la mer!
« L'homme seroit heureux en toute chose,
« S'il ne cachoit au fond de l'ame enclorse*

« La passion que nous engendre Amour,
« Qui de la vie embrunit le beau iour,
« Et verse au cuer par mauuaise coustume
« Bien peu de miel & beaucoup d'amertume.
Heureux trois fois, voire quatre un rocher,
Qui sans tendons, sans muscles & sans chair
Vit insensible, & qui n'a l'ame atteinte
Ny de douleur ny d'amour ny de crainte :
le voudrois estre en quelque riué ainsi !
le viurois dur sans ame & sans souci,
Où maintenant par trop de cognoissance
le sens mon mal, & si ie n'ay puissance
D'admonester mon esprit affligé,
Tant ie me suis à tes yeux engagé.

Il dit ainsi : mainte larme roulée
Dessus la ioue en son sein est coulée.

Hyante alors soupirant d'autre part
Contre-respond : Troyen il est trop tard
Pour deuïser, & la nuit sommeilleuse
De noz propos est ce semble enuieuse,
Chacun nous voit & iette l'œil sur nous :
« Du fait d'autrui le vulgaire est ialous :
Allon dormir, la nuit nous le conseille,
Si le matin dez l'Aurore vermeille
Te plaist venir au bocage sacré
Où mes ayeux à costé d'un beau pré
Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,
Plus priuément en imitant l'exemple
Des amoureux, tu me diras ton soin,
Le temple saint nous seruant de tesmoin.

Ainsi disant, les yeux ils abaïssèrent,
Et tous honteux à regret se laissèrent :
Mais le souci ne laissa sans gemir
Les deux amans toute la nuit dormir.

*Quand le Soleil perruqué de lumière
Eut de Tethys sa vieille nourricière
En se levant abandonné les eaux,
Et fait grimper contre-mont ses chevaux,
Et que l'Aurore à la main safranée
Eut annoncé la clarté retournée,
Le soin d'amour qui poignant travailla
La belle Hyante, au matin l'esueilla,
Et pour aller au lieu de la promesse
Se reuestit d'un habit de Princesse.*

*En cent façons son chef elle peigna,
D'eau de senteurs son visage baigna,
Prist un collet ouvert à rare voye
Entre-broché de fils d'or & de soye,
Rare subtil, à replis bien tissus :
Puis un beau guimpe afubla par dessus
Prime dougé filé de main sçauante,
Qui la couvroit du chef iusqu'à la plante :
Son col d'ivoire enrichit d'un carquan
Fait en serpent (ouvrage de Vulcan)
D'or & d'esmail, merueille elabouree !
Qu'il fit iadis pour la Déesse Rhée,
Et Rhée à Nede en present le bailla.
De ce serpent tout le dos escailla
En arc-en-ciel, si bien que la facture
De l'artisan surmontoit la nature.
De Nede apres un Corybante l'eut,
Puis à Dicté en partage il escheut,
Qui pour garder tel bien à sa famille,
L'auoit donné dès long temps à sa fille.*

*Hyante adonq fit son coche atteler,
D'ardeur de femme enuieuse d'aller
Au lieu promis : & lors douze pucelles
De ses segrets minifres plus fidelles,*

Qui seules part en ses graces auoient,
 Et dez enfance en tous lieux la suiuoient,
 D'un pied leger dedans l'estable allerent,
 Hastent leurs mains, & le coche attelerent.
 A chaque rouë ils entent un moyeu,
 Douze rayons font passer au milieu
 Iusqu'à la gente, & autour de la gente
 Mettent d'airain une bande pesante,
 Espaisse & large, où des cloux argentez
 A grosse teste en ordre estoient plantez.
 Au limon d'or couple à couple ils attachent
 Quatre iumens souple-iarrets, qui marchent
 D'un pas venteux, & font dessous leurs piez
 Voler menu les sablons deliez.
 Elle monta: une main tient la bride,
 L'autre le foïet: ses iuments par le vuide
 A bonds legers s'eslançoient en auant:
 Le char rouloit plus viste que le vent!
 Quand les iuments au temple l'ont rendue,
 Soudain à bas du coche est descendue,
 Osta leur bride: elles non guiere loin
 En hanissant vont paistre le sain-foin,
 Et trefle & Thym: puis de manger feschées
 Se sont sur l'herbe au frais de l'eau couchées.

Le temple estoit d'un bocage entourné,
 De tous costez d'un beau pré couronné,
 Où l'amoureuse apres le sacrifice
 D'un art subtil controuue une malice:
 Ce fut s'asseoir, & faire d'un grand tour
 Comme elle asseoir ses filles à l'entour.

Il n'est pas temps, cher troupeau que i'honore,
 De retourner à la maison encore:
 Sur l'herbe tendre il vaut mieux seiourner,
 Au frais du iour nous pourrons retourner:

Chanton danſon, que chacune s'avance,
 Et la carole elle meſme commence.
 Mais ny le bal, ny autres paſſe-temps
 Ne luy plaiſoient : ſes beaux yeux inconfians
 Touſſours au guet s'eſcartoient en arriere
 Sur les chemins, pour voir ſi la pouſſiere
 Deſſous Francus iroit point s'eſlevant.
 A chaque bruit, à chaque ſſair de vent
 Elle trembloit, & ſans eſtre aſſeurée
 D'yeux & d'eſprit erroit toute eſgaree.

De bon matin Francus qui s'eſueilla,
 De ſes habits luy-meſme s'habilla :
 Priſt ſon eſpée à la gaine eſmaillée,
 Qu'Hector auoit à ſon frere baillée
 Par amitié : car ſur tous il l'aimoit,
 Et ſa vaillance & ſon art eſtimoit.
 Or Helenin luy donna ceſte eſpée,
 Quand il partit, laquelle fut trempée
 Dans les fourneaux du ſebure Lemnien :
 Luy donne encore vn poignard Norien
 Au pommeau d'or, à houpes bien perlées,
 Que de ſes doigts Helene auoit filées.

Iamais enfant, iamais neuveu des Dieux
 N'eut le maintien, la bouche, ny les yeux
 Si beaux qu'auoit Francus ceſte iournée :
 Telle beauté du ciel luy fut donnée,
 L'œil pour gaigner, la bouche pour ſçauoir
 En diſcourant ſa maiſtreſſe eſmouvoir.

A ſon coſté menoit pour compagnie
 Le vieil Amblois, dont l'ame eſtoit garnie
 De prophetie, & outre il auoit ſoin
 De conſeiller ſes amis au beſoin.

Pres le chemin ſur le bord d'une plaine
 Vn orme fut, dont la cyme eſtoit pleine

De mainte branche où les corbeaux au soir
 Prenoiént leur perche & se souloient assoir.
 Là de fortune importun aux oreilles
 lazoit sous l'ombre un troupeau de corneilles :
 L'une se hausse, & comme en se ioüant
 Coup dessus coup ses ailes secoüant,
 Et herissant le noir de son plumage,
 En voix humaine eschangea son langage.

Ahl où vas-tu, vieil prophete insensé,
 Faux deuineur, qui niais n'a pensé
 (Bien que tu sois prudent en toute chose)
 Que la pucelle aura la bouche close,
 Et tout le cueur reuesche & rechigné,
 Si elle voit l'amant accompagné ?
 Maudit deuin, tourne le pas arriere,
 Laisse le seul vser de sa priere,
 Et leur deuis compagnon, ne defens :
 Tu ne sçais pas cela que les enfans
 N'ignorent point ? va, iamais Cytherée
 De sa faueur n'a ton ame inspirée.

* La cor-
neille.

Le vieil Amblois qui telle voix ouit,
 Dedans le cueur soudain s'en ressouit,
 Et cognut bien que la * noire esuantée
 Auoit d'un Dieu la parole empruntée.
 Pource en tournant sur le trac de ses pas
 Dist à Francus: Prince amoureux, tu n'as
 Besoin de guide: un Dieu qui te supporte,
 En lieu de moy te sert d'heureuse escorte :
 De tes souhaits ton cueur sera content :
 Sans nul refus la pucelle t'attend
 Obeyssante & preste à te complaire,
 Par doux propos commence ton affaire:
 « Sois doux en tout: le desdain genereux
 « D'une fille aime un courtois amoureux.

Francus luisant de beautez & de grace
 Luy apparut d'une colline basse
 Beau comme Amour : les rayons de ses yeux
 Etoient pareils à cest astre des cieux,
 Qui bien nourry de l'humeur marinier
 Respand au ciel une rousse lumiere,
 Et de rayons redoutables & crains
 Verse la soif & la fièvre aux humains,
 De sa splendeur effaçant chaque estoile.

Elle qui tint dessus sa face un voile,
 Par le trauers du crespse l'aperceut :
 Adonq un trait en l'ame elle receut,
 Le cueur luy bat au fond de la poitrine :
 Ses pieds tenus comme d'une racine
 Ne remuoient ny deçà ny delà :
 Dessus sa ioue une rougeur alla,
 Et tout le corps comme fueille luy tremble.
 Ils sont long temps sans deuiser ensemble
 Tous deux muets l'un devant l'autre assis.
 Ainsi qu'on voit, quand l'air est bien rassis,
 Deux pins plantez aux deux bords du riuage
 Ne remuer ny cyme ny feuillage
 Cois & sans bruit en attendant le vent :
 Mais quand il souffe & les pousse en auant,
 L'un pres de l'autre en murmurant se iettent
 Cyme sur cyme, & ensemble caquettent :
 Ainsi deuoient babiller à leur tour
 Les deux amans dessous le vent d'amour.

Francus venu, la compagnie atteinte
 De prompt effroy, se recula de crainte,
 Et se cachant sous le bocage ombreux
 En leur deuis les laisserent tous deux.
 L'amant cognut dez la premiere aillade
 Que l'amoureuse au cueur estoit malade :

*Que son esprit cherchoit de s'en-voler :
Pource il la flate, & commence à parler.*

*Chasse la peur & la rougeur qui monte
Dessus ton front, tu ne dois avoir honte
De parler seule à moy seul estranger :
le ne vien pas, vierge, pour t'outrager,
Mais pour t'aimer : & mon humble courage
Ne semble point à ceux du premier âge
Ces rauisseurs, Hercules & Iason,
Qui desfroboient les filles de maison :
Telle insolence au cuer n'est point entrée
D'un qui n'a lieu ny terre ny contrée,
A qui le ciel tout bon-heur va niant.
Humble ie suis estranger & priant :
Le grand lupin à telles gens preside,
Et sous sa main les conserue & les guide,
Pere commun les defend contre tous :
Pource au besoin i'embrasse tes genous :
Imitant Dieu, sois vierge secourable
A moy fuitif priant & miserable.*

*Iadis Ariadne en ce royaume icy
Prise d'amour prist Thesee à mercy :
Victorieux sans danger le renuoye
Par un filet qui conduisoit sa voye.
« Vn gentil cuer aide tousiours autrui !
Pour tel bienfait elle encore aujourd'huy
Est vn bel astre, & ses feux manifestes
Roulent de nuict par les voutes celestes.
le ne requiers richesses ny thresors,
Ny grand empire enflé de larges bors :
le veux sans plus que ta bonté me face
Voir ces grands Rois qui naistront de ma race,
Et par sur tous vn CHARLES DE VALOIS,
Qui l'univers enuoirra sous ses loix.*

*Je bastiray pour telle recompense
Maint temple fait de royale despense
En ton honneur : Et si ie puis iamais
Aborder Seine, icy ie te promets
Par ton Hecate Et par ses triples testes,
Que tous les ans en solennelles festes
A iours certains ie te seray des jeux,
Où sur la lyre à iamais noz neuveux
Par vers chantez diront ta renommée :
Et s'il te plaist espouse estre nommée
D'un fugitif, ie te donne la foy
De n'espouser autre femme que toy.
Je te suppli' par ta belle lumiere,
Qui dans mon cueur flamboie la premiere,
Par ton regard, par ta ieune beauté,
Par ton beau port tout plein de royauté,
Par ton Orée, Et par la vieille teste
Du pere tien, d'accorder ma requeste.*

*Ainsi disoit Francus en la louant :
D'aise qu'ell' eust, son cueur s'alloit iouant.
« Car volontiers toute femme doute
« De grand' beauté, desire estre louée.
Tel qu'un Soleil Francus luy paroissoit :
Mais rien au cueur si fort ne la pressoit
Que le saint nom du promis mariage.
S'en souvenant elle ardoit d'avantage,
Et consumoit sa vigueur peu à peu
Comme la cire à la chaleur du feu.
Elle vouloit, tant le plaisir l'affole,
Tout à la fois desgorger sa parole,
Et ne pouvoit sa langue démesler,
Tant tout d'un coup elle vouloit parler.
Aucunesfois comme un homme qui erre
D'esprit troublé, deuant ses pieds à terre*

Fichoit les yeux demy-clos & honteux,
Aucunefois de larmes tous moiteux
Les re-haussoit leuant un peu sa face,
Et rabaissoit soudain contre la place,
Puis d'un souris & d'un parlant sourcy
Sans dire mot tesmoignoît son soucy :
Mais à la fin en telle peine extreme
Honte la fit consulter à soy-mesme.

Vn mal au mien ne se trouue pareil,
En mon malheur i'ay perdu le conseil :
Vn nouueau soin tient mon ame engourdie :
« Rien n'est si fort que ceste maladie,
« Qu'on nomme aimer : ie me trauaille en vain
Et si ne puis l'arracher de mon sein.
D'un puissant trait ma raison est forcée :
Oste du cœur la flame commencée
Si tu le peux, & constante defens
Que les braziers ne s'allument plus grans !
Ie guarirois si ie le pouuois faire !
Vn Dieu plus fort me repousse au contraire !
Du ciel me vient ce desastre fatal,
« Ie voy le bien, & ie choisis le mal !
Le traistre amour me conseille une chose,
Et la raison une autre me propose :
Sans me refoudre incertaine ie suis,
Tant ma raison chancelle en mes ennuis !
Pour mon espoux vn banni dois-je suiure ?
Et par les vents par les tempestes viure
Loin de mon pere avecq'un estranger,
Qui n'a rien seur sinon que le danger ?
Non, ceste terre où i'ay mon parentage,
Me peut donner vn riche mariage,
Et sans me perdre au gré de mon plaisir
Ie peux en Crête autre mari choisir

Riche de biens, de race noble & forte.
 Ah! ie me trompe, & mon isle ne porte
 Des fils d'Hector, & quand elle en auroit,
 Nul egaler sa vertu ne pourroit
 Ny sa beauté ny sa ieunesse tendre,
 Armes d'amour, qui prise me font rendre.

Vaut-il pas mieux franche me deslier
 De tant d'amour, que mon pere oublier
 Pour un fuitif qui n'a point de demeure?
 O terre, ô ciel! mourir puissé-ie à l'heure
 Qu'en destachant de honte le bandeau
 le presseray de mes pieds son bateau,
 Sans auoir soin des vergongneux diffames
 Que les vieillars, les filles & les femmes
 Me ietteroyent : Hyante pour n'auoir
 Ny ingement ny raison ny sçauoir,
 Brute lasciue amoureuse insensée
 A ses amis & sa terre laissée
 Pour un banni qui n'a maison ny soy!

la par esprit prophete i'apperçoy
 Qu'en tous endroits ira ma renommée
 De bouche en bouche en vergongne semée.
 le n'oseray par les danses baler :
 Honte & despit retiendront mon parler,
 Et par les lieux où sera l'assemblée
 Des jouuenceaux, i'auray l'ame troublée,
 Fable de tous, des tables le propos :
 Et lors la terre engloutisse mes os!
 Que dis-ie hélas! il n'a pas la nature
 D'homme mechant, & si la coniecture
 En regardant son front ne me deçoit,
 La cruauté son beau corps ne reçoit :
 Au fond de l'ame un rocher il ne porte,
 Et ce penser mon trauail reconforte :

« Au pis aller, c'est un plaisant malheur
« De secourir quelcun en sa douleur !

Ainsi pensoit d'amour toute affolée :
Francus vit bien qu'elle estoit esbranlée.
Pource en touchant son menton de rechef
Et ses genoux, l'adiura par le chef
De son Hecate, hostesse familiere
Des bas enfers, d'accorder sa priere.

Hyante songe à par-foy longuement
Comme un qui refuse & qui n'a sentiment,
Puis en sursaut de son destin pressée
Se refueilla d'une longue pensée :
Lors de son front la honte s'en-alla,
Et prenant cœur ainsi elle parla
Chaud d'amour qui au sang luy commande.

Non seulement ie feray ta demande
Nouveau Pâris, & cognoistras par moy
Ces puissans Rois qui sortiront de toy :
Mais qui plus est si tu auois enuie
D'auoir mon sang mes poumons & ma vie,
Mon estomac en deux ie t'ouurirois,
Et pour present ie te les offrirois.
Or il te faut pour chose necessaire
Sçauoir deuant cela que tu dois faire,
A fin, Troyen, que les esprits d'embas
Fantosmes vains, ne t'espouuantent pas,
Et que ton ame en rien ne soit attainte
En les voyant, de frayeur ny de crainte.
Sorton d'ici à fin de te monstrier
Où les esprits te viendront rencontrer.

Leue les yeux, & regarde à main dextre,
Voy ce vallon tout desert & champestre :
Là tu viendras apres trois iours au soir
Quand le Soleil en l'eau se laisse choir :

le m'en iray par monts & par vallées,
 Par les forests par les eaux reculées
 Trois iours entiers loin du regard humain
 Couper à ieun d'une serpe d'airain
 Herbes & fleurs bois racines & plantes :
 Puis inuoquant les Dèitez puissantes
 Pluton, Cerbere, Hecate & tous les Dieux
 Qui sont seigneurs des manoirs stygieux.
 Trois iours finis au soir sur la vesprée
 Dans le vallon en la place monstree
 l'apparoistray : sois diligent & caut
 A preparer de ta part ce qu'il faut.

Premièrement arreste en ta memoire
 De ne venir sans mainte brebis noire
 Qui soit sterile : amaine à noire peau
 Vaches & porcs les plus gras du troupeau :
 Ta robe soit d'une personne venue :
 Laue ton corps dans le courant d'un fleuve
 Par trois matins, & trois fois en priant
 Et l'Occident regarde & l'Orient.

De masle encens & de soufre qui fume
 Puant au nez, tout le corps te parfume :
 Aye le chef de pauot couronné,
 Et tout le corps de veruene entourné :
 Masche du sel, & pour quelque lumiere,
 Qui s'obscurcisse espaisse de fumiere,
 Ny pour les feux de salpestre fumeux,
 Ny pour l'aboy des mastins escumeux,
 Ny pour le bruit des idoles menues
 Qui sortiront comme petites nues,
 Ne sois peureux, & sans trembler d'effroy
 Ne tourne point les yeux derriere toy :
 Car si craintif tu retournes la face,
 Tout est perdu : au milieu de la place

*Fais une fosse assez large, où dedans
Le sang versé des victimes respans
Tiede & fumeux, & tout ensemble mesle
Du vin du laiët & du miel pesle-mesle.*

*Quand tu verras que les esprits voudront
Boire le sang, & qu'espais se tiendront
Pres de la fosse au sang toute trempée,
Hors du fourreau tire ta large espée,
Et fay semblant de les vouloir trancher :
Car ils ont peur qu'on ne coupe leur chair.
Adonc ayant l'ame toute grossie
De la fureur qui vient de prophetie,
le te monstr'ay la plus grand' part de ceux
Qui sortiront enfans de tes neveux.
le te diray quelque peu de leurs gestes,
Et non pas tout : les puissances celestes
Ne veulent point qu'une mortelle vois
Les faits humains chante tout à la fois.*

*Or ie sçay bien qu'apres r'auoir monstrée
Ta race hélas ! tu fuiras ma contrée,
Comme Thesée abandonnant ta foy :
A tout le moins Francus souuienne toy
De ton Hyante & de ta foy promise.
Quand ie serois entre les ombres mise,
Maugré la mort maugré toute rigueur
l'aurois tousiours ton portraiët en mon cueur,
Et tes beutez dont prise tu me lies.
Et s'il aduient ingrat que tu m'oublies,
(Las ie sçay bien qu'un iour tu m'oubliras,
Et qu'autre part espoux tu te liras !)
Puisse du Ciel la plus forte tempeste
En ma faueur t'escarbouiller la teste
Pour te punir de ta pariure foy
D'auoir trahi l'heritiere d'un Roy.*

*Ainsi disant pressez s'entr'accolerent,
Puis au logis par deux chemins allerent :
Elle en son char monte sans y monter,
Son foible esprit se laissoit emporter
Après Francus, & toute froide & bleśme
En son logis retourna sans soy-mesme.*

*Au iour promis Francus ne faillit pas :
Il a choisi du troupeau le plus gras
Et le plus grand trois genices vestues
De noire peau, aux cornes bien tortues,
Au large front, à l'œil grand & ardent,
Et dont la quenē auoit le bout pendant
Iusques à terre, & sans coups les ameine :
Puis trois brebis grosses de noire laine,
A langue blanche, à qui l'œil tressailloit,
Offrande entiere où rien ne desailloit,
Que le belier n'auoit iamais cognues,
Grasses brebis bien noires & pelues :
Prist un fuzil & frayant de maints coups
Le dos du fer encontre les caillous,
En fist jallir dessus des feuilles seiches
A pointe viue un millier de flameches :
Puis en soufflant sur les feuilles un peu,
De fort gentēre allume un petit feu
Qui demint grand, prenant sa nourriture
Des pins gommeux qui sont secs de nature.
L'air d'alentour d'encens il parfuma,
De maint pauot & d'ache : il alluma
Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises
Sortir un flair dont les Démons sont aises :
Car ils ne vont ny mangeant ny beuuant,
Nourris en l'air de vapeur & de vent.*

*Sous le vallon s'eleuoit un bocage
Branche sur branche espoissi de fueillage,*

Dont les cheveux par le ser non tondus
S'entr'ombrageoyent l'un sur l'autre espendus :
Percez n'estoyent ny de l'Aube premiere
Ny du midi : une chiche lumiere
D'un iour blafard au dedans pallissoit,
Et d'ombre triste affreux se herissoit.

Pres ce bocage une fosse caüee
Estoit profonde en abyssme creüee,
Béante au ciel, ouuerte d'un grand tour,
Qui corrompoit la lumiere du iour
D'une vapeur noire, grasse & puante,
Que nul oiseau de son aile volante
N'eust sceu passer, tant le ciel ombrageux
S'espoissoit de cendres & de feux,
Et de vapeurs pesle-mesle allumées
A gros bouillons ondoyans de fumées.
De là maints cris, maints trainemens de ser,
Et maint feu sort, le soupirail d'Enfer.

Pres cest abyssme en horreur desbordée
Creusa la place en haut d'une coudée,
De quatre pieds l'eslargissant en rond :
Puis la victime attirà par le front
Les yeux tournez vers l'Occident, & pousse
Les noirs toreaux sur le bord de la souffe
De la main gauche, & le poil qui vestoit
Le front cornu des bestes, il iettoit
Dedans le creux de la place, & respanche
Aueq' du lait, de la farine blanche,
Du vin, du miel, appellant par grans cris
Hyante, Hecate, & tous les bas esprits.
Lors en tirant de sa gaine yuoirine
Vn long couteau, le fourre en la poitrine
De la victime, & le cœur luy trencha.
Dessus sa playe à terre elle broncha

En trepignant, le sang rouge il amasse
Dedans le rond d'une profonde tasse :
Puis le renuerse : & s'inclinant le chef
Contre la fosse, invoqua de rechef
La Royne Hecate & toutes les familles
Du bas Enfer qui de la Nuit sont filles :
Le froid Abysme, & l'ardant Phlegethon,
Styx & Cocyt, Proserpine & Pluton,
L'horreur, la peur, les ombres, le silence,
Et le Chaos qui fait sa demeure
Dessous la terre en la profonde nuit,
Voisin d'Erebe où le Soleil ne luit.

Il achevoit, quand un effroy luy serre
Tout l'estomac : un tremblement de terre
Se creuassant par les champs se fendit :
Vn long abboy des mastlins s'entendit
Par le bocage, & Hyante est venue
Comme vn esprit affublé d'une nue.

Voici, disoit, la Deesse venir :
le sens Hecate horrible me tenir
Cœur sang & foye, & sa force puissante
Tout le cerueau me frappe & me tourmente.
Tant plus ie veux alenter son ardeur,
Plus d'aiguillons elle me lance au cœur
Me transportant, si bien que ie n'ay veine
Ny nerf sur moy, ny ame qui soit saine :
Car mon esprit qui le Démon reçoit,
Rien que fureur & horreur ne conçoit.

A tant retint sa parole esuolée
Donnant repos à son ame affolée :
Puis tout soudain le Démon luy reprit
Le sang le cœur la ceruelle & l'esprit :
Plus que deuant une rage l'allume,
Elle apparut plus grand' que de coustume :

De teste en pied le corps luy frissonnoit,
Et rien d'humain sa langue ne sonnoit.
Lors en roüant ses yeux à demi-morte
Deuers Francus luy dist en telle sorte.

Prince Troyen anobli de trauaux,
Qui sur la mer as souffert mille maux,
Et qui en dois par longue & longue guerre
Souffrir encor' de plus grans sur la terre,
En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas
Y estre allé : mille & mille trespas,
Mille perils plus aigus que tempeste
Desia tous prests te pendent sur la teste.
Comme ton pere en defendant son Fort
Sentit d'Aïax & d'Achille l'effort,
L'un d'eux fils d'homme, & l'autre de Déesse :
Ainsi couuert d'une estrangere presse
Dois quelque iour sentir à ton malheur
Mille ennemis d'effroyable valeur :
Si que le cours de la Gauloise Seine
Du sang Troyen ondoyra toute pleine,
Et dans ses eaux peste-meste tombez
Voirra cheuaux & bouclairs embourbez.

Mais par sur tout garde toy que le fleuve
D'Aïne en ses eaux pour iamais ne t'abreuue,
Et que Remus sous ombre de vouloir
Te marier, ne te face douloir.

« La gloire humaine en fin est perissante,

« Et tousiours meurt toute chose naissante.

« Pren cœur au reste : avecque la vertu

« Tu vaincras tout par le glaiue pointu !

Toy paruenü vers la froide partie

Où la Hongrie est iointe à la Scythie,

Tu bastiras pres le bord Istrien

Seiour des tiens, le mur Sicambrien,

Que tes enfans par long succès de race
Tiendront apres pour leur royale place.
Le grand Soleil qui voit tout de ses yeux,
Vorra tes fils les uns malicieux,
Les autres bons : la Nature n'assemble
Toutes vertus en une race ensemble :
Mais en meslant le bien avec' le mal,
Tient la balance entre-deux à l'égal :
Tous neantmoins honorez de trofées
Auront de Mars les ames eschauffées.
Par mainte guerre en maints lieux donteront
Huns, Gots, Alains, & au chef porteront
Mille lauriers en signe de victoire,
Que leurs voisins feront place à leur gloire.
Ils deux mille ans auront fini leur tour,
Quand ta Sicambre & les champs d'alentour
Seront quittez de ta race Germaine
Conduite en sort par un grand Capitaine,
Qui sous l'obscur des ombres de la nuit
Verra dormant un fantosme en son lit :
« (De Dieu certain ça bas viennent les songes,
« Et Dieu n'est pas artizan de mensonges.)
Ce grand fantosme aura trois chefs diuers,
L'un de choüan aux yeux ardans & pers,
L'autre d'un aigle, & l'autre la figure
D'un grand lion à la machoire dure :
Puis tous ces trois en un s'assembleront,
Et ces trois corps un hommesembleront,
Qui murmurant se voudra faire entendre :
Mais Marcomir ne le pourra comprendre.
Lors amassant son peuple & le rangeant
Sous trois cens Ducs, hautain ira chargeant
L'ardeur des siens de guerrieres audaces,
Et tous leurs corps de fer & de cuiraces :

Mars en leurs cœurs sera si bien entré,
 Qu'ils laisseront leurs maisons de bon gré,
 Prenant congé des vieux Dieux de leur terre :
 Loin deuant eux courra la triste guerre !

Des laboureurs les champs abandonnez
 Deffous leurs pieds trembleront estonnez,
 Et des ruisseaux les courses azurées
 N'estancheront leurs gorges alterées
 Presque espuisez iusqu'au profond des eaux
 Ou soit par eux, ou soit par leurs cheuaux,
 Peuple inuincible en toutes sortes d'armes,
 Vaillans pietons, cheualeureux gendarmes,
 Fiers, courageux, au cœur gros & ardent,
 Qui d'Orient iusques à l'Occident
 Victorieux espandront leurs armées.
 Les champs de Tyr, les terres Idumées
 Les cognoistront, & toy fleuve qui suis
 Dedans la mer desgorgé par sept huis :
 Et d'Apollon la roche inaccessible
 Cognoistra d'eux la puissance inuincible :
 Voire tous Rois se verront surmonter,
 Si les Gaulois ne sont de leurs costez.

Or à la fin de troupe plus espaisse
 Que n'est la neige, ou la gresle que presse
 Le vent d'hyuer, qui bond à bond se suit,
 Et sur le toict des maisons fait un bruit :
 Et plus espais que fueilles d'un bocage
 Du Rhin venteux gaigneront le riuage :
 Puis surmontant par l'effort du harnois
 Phrysons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,
 Verront la Meuse, & par forte puissance
 De leurs voisins prendront obeïssance,
 De toutes parts aimez & redoutez,
 Comme guerriers aux armes indontez,

Terreur des Rois, & des fortes murailles.

*Sous Marcomire auront longues batailles
A leurs voisins : & de ce Duc ie veux
De pere en fils te monstrier les neveux,
Et les enfans yssus de ta lignée,
Par qui la Gaule un iour sera gaignée,
Et qui tiendront (sang Troyen & Germain)
Le sceptre entier laissé de main en main.*

*A tant la vierge un petit se repose,
Et Francion luy demande autre chose.*

*Vierge l'honneur des Dames & de moy,
Toute diuine heureux germe de Roy,
le te suppli prophete veritable,
Sage en conseil, dy moy s'il est croyable
Que les esprits qui sont sortis dehors
De leurs vieux corps, r'entrent en nouueaus corps ?
Quelle fureur ? quelle maudite enuie
Les tient ainsi de retourner en vie ?
Et d'où leur vient ce furieux amour
Que de reuoir encore un coup le iour,
Se reuestant de muscles & de veines
Pour re-souffrir tant de nouuelles peines ?
Et quand doit l'homme esperer un repos,
Si desponillé de chair de nerfs & d'os,
Mesme au tombeau le repos il ne treuve,
Et d'une peau en recherche une neuue ?
Donques la mort n'est la fin de nos maux,
Puisqu'en mourant de trauaux en trauaux
Nous reuiuons pour changer à toute heure
Errans sans fin, sans repos ny demeure !*

*A tant se teut. Elle qui l'entendit,
Haute en discours luy contre-respondit
D'une voix sage. Apollon qui la laisse
En son bon sens pour un temps ne la presse,*

*A fin de mieux par raison discourir
Des hauts segrets qu'elle vouloit ouvrir.*

*Prince estranger, tout ce qui vit au monde
Est composé de la terre & de l'onde,
D'air & de feu (membres de l'Vniuers)
Et bien qu'ils soyent quatre elemens diuers
Ils sont entre-eux liez de telle sorte,
Que l'un à l'autre enchainé se rapporte,
Et s'empruntant d'un accord se refont,
Et changeant d'un en l'autre s'en-reuont.*

*Or' tout ainsi que le corps sans une ame
(Ameurgeon de la diuine flame)
Ne pourroit viure, ains mourroit sans auoir
Vn esprit vis qui le corps fait mouuoir,
Et chaud & prompt par les membres a place :
Ainsi la grande uniuerselle masse
Verroit mourir ses membres discordans,
S'elle n'auoit vn esprit au dedans
Insus par tout qui l'agite & remue,
Par qui sa course en vie est maintenue,
Esprit actif meslé dans le grand Tout,
Qui n'a milieu, commencement ny bout.*

*Des elemens corruptible matiere,
Et du grand Dieu, dont l'essence est entiere,
Incorruptible, immortelle, & qui fait
Viure par luy tout ce monde parfait,
Vient nostre genre, & les poissons qui noient
Et les oiseaux qui parmi l'air se ioient,
Les habitans des bocages ombreux,
Et les serpens qui viuent en leurs creux,
Voire du Ciel les diuerses puissances,
Tous les Démons & les intelligences
Vont de ces deux comme nous se formant,
De Dieu l'esprit, le corps de l'element.*

De là nous vient la tristesse & la crainte,
De là la ioye en nos cœurs est emprainte,
L'amour, la haine & les ambitions :
De là se font toutes nos passions.

Or de nos corps la qualité diuerse
Empesche & nuit que nostre ame n'exerce
Sa vine force enclose en la maison
De terre, ainçois en la morne prison
Des membres froids qui la chargent & pressent,
Et vers le Ciel retourner ne la laissent,
Tant le fardeau terrestre & ocieux
Ne luy permet de reuoler aux cieux.
Elle d'enhaut nostre hostesse venue
Est par contrainte ici bas detenue,
Où n'employant sa premiere vigueur,
Par habitude & par trait de longueur
Consent au corps, & faut qu'en despit d'elle
S'estant infuse en la chair corporelle
Elle se souille & honnisse aux pechez
Dont les humains ont les corps entachez.

Or quand la mort aux hommes familiere
Dissipe au vent nostre douce lumiere,
L'ame pourtant apres le froid trespas
Laisant son corps, son taq ne laisse pas
Ny sa souilleure: elle emporte l'ordure
Empreinte en soy qui longuement luy dure:
Pource aux Enfers comme vn songe leger
Elle deualle, à fin de se purger
Et nettoyer sa macule imprimée
Qu'elle receut dans le corps enfermée.

En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent
Vont expiant & purgeant & lauant
Les vieux delits de leurs fautes commises
A l'examen de Rhadamant' soumises.

*En ces tourmens ardans & violans
L'une est mille ans, & l'autre deux mil ans,
L'autre trois mil, & ne sont soulagées
Qu'elles ne soyent parfaitement purgées,
Et que la tache adhérente ne soit
Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.*

*Quand un long temps de siècles & d'années
L'une sur l'autre à courses retournées
Ont nettoiyé la macule, & ont fait
L'esprit divin estre pur & parfait,
Et que le feu de tressimple nature
Ne tient plus rien de la terrestre ordure,
Tout aussi pur comme il estoit alors
Que pur & simple il vint en nostre corps,
Adonc Mercure à la verge d'ivoire
Les assemblant au fleuve les fait boire,
Fleuve qui fait toute chose oublier :
Car autrement ne se voudroyent lier
A nouveaux corps, & ne voudroyent plus estre
Pour r'acquérir du mal par tant renaistre.*

*Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez
Par le baston de Mercure poussez
Les ames vont sur la rive guidées
Boire le fleuve à friandes ondées :
Puis à l'instant perdent tout souvenir.
Lors un desir les prend de reuenir,
Et de reuoir leur liaison premiere,
Et du Soleil la celeste lumiere.*

*A tant se teut : Francion tout soudain
Prend de rechef un couteau dans la main,
Et d'une truye infertile & brehaigne
Ouvre la gorge : en tombant elle saigne
A gros bouillons, dont le sang renuersé
Tiede fuma dans le creux du fossé.*

*Priant Mercure & les sœurs Eumenides,
Noms craints là bas, vouloir servir de guides
A ces esprits qui deuoyent quelquefois
Venir aux corps des Monarques François.*

*Comme il disoit, entre souffres & flammes
Voici venir de l'abysme les ames.
Vn tourbillon tournoyant & fumeux,
Vn feu de poix résineux & gommeux
Alloit deuant (qui de puante haleine
Infectoit l'air & les eaux de la plaine)
Avec grand son, comme un tonnerre bruit
Brisant la nue épaisse d'une nuit.
Adonc Francus ayant l'ame frappée
De froide peur, au poing saqua l'espée
Les menaçant : puis se tirant à part
Sur un terreau qui pendoit à l'escart
Pour mieux pouuoir leurs visages cognoistre,
Sçauoir leurs noms, leurs formes & leur estre,
Les contemploit, & comme tout transi
Appelle Hyante, & luy demande ainsi.*

*Quel est celuy de royale apparence
Qui d'un grand pas tous les autres deuançe,
Et d'olivier se couronne le front ?
Elle respond, C'est le Roy Pharamont,
Qui des François abaissant un peu l'ire
Et le desir conceu sous Marcomire
D'affuiettir les terres & les Rois,
Adoucira son peuple par les lois,
Et leur fierté Sicambroïse & Scythique
Amollira par la douceur Salique,
Pour retirer du chaud amour de Mars
Le cœur selon de ses braues souldars.*

*Quel est ce Prince appuyé d'une hache
Qui tout son chef ombrage d'un panache,*

*Au front seuere, aux yeux gros & ardans,
A longue barbe, à longs cheveux pendans,
Qui rien qu'horreur ne monstre en son visage?
C'est Claudion, qui l'ocieux courage
Des vieux Germain aux armes refera,
Et leur paresse en guerre eschaufera,
D'ardeur nouvelle animant leurs poitrines
A conquerir les provinces voisines.
Luy tout ardent du feu de guerroyer,
Enfant de Mars, doit un iour foudroyer
L'orgueil Romain : puis d'une vertu viue
Du Rhin Gaulois outrepasser la rine,
Et la forest Charbonniere percer.
A forte main doit un iour renuerfer
Les Turingeois, & la muraille ancienne
De Mont, Cambray, & de Valenciennes,
Et de Tournay, & doit rougir les bors
De Somme tiede au carnage des mors :
Doit bien auant en Gaule faire entrée :
Nulle puissance en armes rencontrée
Son masle cœur supporter ne pourra :
Comme une foudre en Bourgongne courra,
Vaincra Tholoze, & les Gots d'Aquitaine
Comme sapins estendra sur la plaine :
Puis en donnant exemple à ses neuveux
De liberté portera longs cheveux,
S'estouissant pour remarque immortelle
Que Cheuelu toute Gaule l'appelle.*

*Quel est celui qui marche le premier
Après ces deux, au visage guerrier,
Qui tient la face aux astres eleuée?
C'est le vaillant & iuste Merouée,
Aspre ennemi des Huns, qui descendront
Plus dru que gresle, & par force prendront*

Pillant brulant à flammes enfumées
(Mars tout sanglant conduira leurs armées)
Tréves, Coulongne, & mille forts chasteaux
Que le grand Rhin abreuve de ses eaux,
Et ru'ront Mets à l'égal de la terre :
Cruelle engeance, indontable à la guerre.
La mer ne jette aux bords tant de sablons,
Que de soldats hideux en cheveux blons
S'amasseront trope venant sur trope
Pour mettre à sac l'Occidentale Europe
Sous Atila cruel Prince inhumain,
Extreme fleau de l'Empire Romain.

Contre un tel peuple espoisonné de rage,
Tout acharné de meurdre & de carnage,
Craint comme foudre à trois pointes tortu,
Ce Merouée opposant sa vertu
Pres de Chalons abaissera l'audace
De ces felons : menu dessus la place
L'un dessus l'autre adentez tomberont,
Si qu'esendus par les champs ils n'auront
Pour leur tombeau que les bestes sauvages
Soules du sang de leurs puants carnages.
Luy le premier suivi de ses Troyens,
Regagnera les bords Parisiens,
Sens, Orleans & la coste de Loire :
Puis de ton nom Francus ayant memoire,
Le nom de Gaule en France changera :
Ton sang versé par armes vangera,
Et nul des tiens chargé de tant de proye
Ne doit pousser si haut le nom de Troye,
Vaillant monarque, invincible, invaincu,
Victorieux : autour de son escu
(Frayeur, horreur des guerres eschauffées)
Naistront lauriers & palmes & trofées,

Et le premier sera voir aux François
Que vaut l'honneur acquis par le harnois,
« Puis il mourra : car toute chose née
« Est en naissant à la mort destinée.
De son grand nom les vieux Sicambriens
Seront long temps nommez Meroutens,
Et ses vertus auront tant de louanges,
Qu'aimé des siens, redouté des estranges
Après sa mort d'inviolable loy
Nul tant soit preux, n'aura l'honneur de Roy
Portant au chef la couronne eleuée,
S'il n'est yssu de la gent Meroutée.

L'autre qui vient baissant un peu les yeux
Ensemble triste & ensemble ioyeux
Est-il des miens ? dy le moy ie te prie.
C'est Childeric Roy de meschante vie,
Ord de luxure, infet de volupté,
Au cœur paillard des vices surmonté,
Prince prodigue execrable en despenses,
Qui pour fournir à ses folles boubances
De ses suiets rongera tous les os,
Boira le sang, hauffera les impos,
Tailles tributs, & de si orde iniure
Faitte aux François nourrira sa luxure.
Il ravira des pucelles la fleur,
(Honte aux parens des peres la douleur)
Et sera plein de telle nonchalance,
Que deniant aux peuples audience
Consummera pour neant le Soleil
Sans voir iamais ny palais ny conseil.
Pource la France à l'enui coniurée
Contre sa vie ainsi desmesurée,
Le chassera de son throne royal :
Fuira banni vers son ami loyal

Roy d'Austrasie, où suivant son usage
Sans reuerer le saint droit d'hostelage
Et Iupiter protecteur d'amitié,
Opiniastre en toute mauuaistié,
(Dieux destournez un acte si infame
Du cuer des Rois!) luy honnira sa femme
Pour le loyer de l'auoir bien receu.
« L'homme de bien est volontiers deceu!

De Childeric estiront en la place
Le Duc Gillon d'Italienne race,
Qui regira les Romains à Soissons,
Pire que l'autre en cent mille façons.

La France adonc qui son Prince desire,
Plaignant le Roy chassé de son empire,
R'appellera Childeric son seigneur.
Luy se voyant en son premier honneur
Doit amender par vergongne ses fautes :
Si que vaillant, plein d'entreprises hautes
(Pour effacer de ses pechez le nom)
Braue au combat ne taschera sinon
Que la vertu par les armes suinie
Perde le bruit de sa premiere vie.
Adonc suiura Gillon son ennemi
Par les rochers, les forests & parmi
Les flots du Rhin: Gillon plein de vergongne
S'ira sauuer dans les murs de Coulongne,
Que Childeric (Prince guerrier & caut)
Le fer au poing emportera d'assaut :
Puis sans donner aux Romains nulles tréues
Fera broncher les murailles de Tréues,
Où ce Gillon vagabond s'enfuira.
Les fiers Saxons en bataille occira,
Il tu'ra Paul de nation Romaine,
Et d'Orleans tirant iusqu'au domaine

*Du riche Anjou, hazardeux aux dangers
Se fera Roy victorieux d'Angers,
Et des Romains les armes estofées
Au Dieu de Loire appendra pour trofées.*

*Vois-tu Clouis grand honneur des Troyens?
Qui le premier abhorrant les Payens
Et des Gentils les menteuses escolles,
Pour suiure Christ laissera les idoles,
Donnant baptesme aux François desuoyez?
Et lors du ciel luy seront enuoyez
Vn Oriflame, estandart pour la crainte
De ses haineux, & l'Ampoule tressainte
Huile sacrée onction de tes Rois.
Son escusson deshonnoré de trois
Crapaux boufis, en changeant de peinture,
Prendra les Lis à la blanche teinture,
Present du Ciel : Dieu qui le choisira,
D'honneur de force & de biens l'emplira!
Ne vois-tu pas comme son front assemble
La grauité & la douceur ensemble,
Ayant le bras armé sans estre armé,
Ensemble craint ensemble bien aimé?*

*Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie :
Mais quand l'espée au poing aura saisie,
Nul conquerant tant soit braue de cœur,
De ce Clouis ne se dira veinqueur.
Il poursuiura d'une ardante colere
Siagre fils de Gillon, qui son pere
Deposseda, & son camp assaudra
Si viuement que Soissons il prendra,
Perdant du tout la puissance Romaine :
Puis dés le Rhin insqu'aux riués de Seine,
De Seine à Loire il sera conquerer,
Des Rois voisins le foudre & la terreur.*

« La fortune est d'inconstance emplumée !
Luy conduisant une gaillarde armée
Outre le Rhin contre les Alemans
Prompts aux combats, aux guerres vehemens,
Sera pressé d'une si grande suite,
Que tout honteux de penser en la fuite
Aura recours tant seulement à Dieu :
Lors s'eslançant furieux au milieu
Des Alemans, de sa Françoisie espée
Rendra de sang la campagne trempée,
Tu'ra leur Roy, & des peuples dontez
Tributs par an luy seront apportez.
Lors enrichi des despoilles conquises
Au nom de Christ bastira des Eglises.
Puis se chargeant (comme Prince inuaincu)
Le dos de fer & le bras de l'escu,
Ira de Vienne aborder le riuage.
Un Cerf chassé monstrera le passage
Au camp François, grand miracle divin !
Pres de Poitiers fera trembler le Clin
Deffous ses pieds, assaillant de furie
Alaric Roy des peuples de Gothie.

Desia le vent brante les estandars,
Pied contre pied se fichent les soudars
Ioyeux de sang : tout le cœur leur bouillonne,
Une poussiere en rond les environne,
Et sans relasche au milieu des trauaux
Sont renuersez cheualiers & cheuaux.
Le Roy Clouis ardent à la conquête,
Perçant son camp opposera sa teste
Contre Alaric : là d'un cœur hazaardeux
Ces puissans Rois s'affronteront tous deux
Braves, hautains, furieux comme foudres.
Sous leurs cheuaux deux tourbillons de poudres

Noirciront l'air, & sans auoir repos
Ici Clouis ici le Roy des Gots
Pouffez tournez de fortune diuerse,
Seront portez tous deux à la renuerse.
Le mol sablon imprimera leurs corps :
Eux releuez plus ardans & plus forts
Cherchant la mort espandront sur la place
Gréues cuiffots morions & cuirace,
Suant tous deux de colere & de coups :
Mais à la fin Clouis plein de courroux
Fera du Goth victime à Proserpine,
D'une grand' playe enfondrant sa poitrine.
Ainsi Clouis Alaric occira :
L'ame Gothique aux enfers s'en ira !
Puis s'emparant des thresors de ce Prince,
Prendra Tholoze & toute la prouince
D'Alby, Rouargue, Auvergne & Limosin,
Et le país de Garonne voisin.
De là pompeux d'une si noble gloire,
Des Bourguignons raura la victoire,
Les massacrant d'un courage trop chant
Pour le forfait de leur Roy Gondebaut.
Bref ce Clouis d'invincible puissance
Doit bouter hors son empire d'enfance,
Le rendre masle, à fin que tous les Rois
Tremblent de peur aux armes des François.
De ses vertus l'acquise renommée
Sera si grande & si haute semée,
Que ses enfans ne seront maintenus
En leur grandeur, que pour estre venus
D'un pere tel, lequel durant sa vie
Ne vaincra pas tant seulement l'enuie
Des Rois vassaux à son glaive pointu,
Mais si au large estendra sa vertu,

Qu'enſeueli deſſous la terre ſombre
 Fera trembler les Princes de ſon ombre :
 Tant vaut l'honneur d'un Prince apres la mort,
 Qui en viuant fut equitable & fort !
 Or pour monſtrer que telle creature
 Se veſtira de celeſte nature,
 Auant ſa mort les feux preſageux,
 Le tremble-terre & les foudres des cieux
 Esbranleront ſa royale demeure.
 « Mais quoy ? Troyen, il faut que l'homme meure !
 « En ſon bateau Caron prend vn chacun,
 « Et du tombeau le chemin eſt commun.

Voy Childebert & Clotaire ſon frere,
 Qui tous ardans d'une iuſte colere
 Que Gondebaut comme Prince cruel
 Ait fait meurdrir leur oncle maternel,
 Deſſus ſon fils Sigismond de Bourgongne
 De telle mort vangeront la vergongne.
 Ces deux grands Rois à la guerre aſſemblez
 Donnant bataille aux Bourguignons troublez,
 Les meurdriront d'une mort tres-amere,
 Gratifiant aux larmes de leur mere,
 Qui ſouſpiroit de ne voir point vangé
 Le corps royal de ſon pere outragé.

Ce Childebert & Clotaire grands Princes
 Pour augmenter les bords de leurs prouinces
 Rompant le droit, la nature & la loy,
 « (Entre les Rois ne dure point la foy,
 « Tant le deſir de regner leur commande)
 Freres germains ſuiuſ d'une grand'bande
 D'hommes armez partiaux & mechans
 Voudront helas ! de leurs glaiues tranchans
 S'entre-tuer, & rongir les batailles
 Du ſang tiré de leurs propres entrailles.

Mais sur le point qu'ils voudront s'affaillir,
Voicy du iour la lumiere faillir :
Neiges & vents & tourbillons & gresle
Du ciel creuté tomberont peste-meste
Entre-semez de foudres & d'esclairs :
Hommes, cheuaux, morions & bouclairs
Seront frappez de pluye & de tonnerre.
Vn tel miracle appaisera la guerre
De ces germain : le bon Dieu l'a permis :
Puis de haineux deuenus bons amis,
Freres de sang & de cueur sans rancune
Ramasseront leurs puissances en vne,
Fiers aux combats, inuaincus cheualiers :
Puis en poussant milliers dessus milliers
D'hommes armez, par hautes destinées
Iront gagner les cymes Pyrenées,
Princes guerriers, inuaincus de trauaux.
Les monts d'Espaigne au bruit de leurs cheuaux
Retentiront, & couuerts de gendarmes
Les champs luiront sous l'esclair de leurs armes.

Lors Almaric Roy des Gots, qui tiendra
Sous luy l'Espaigne, ardant les assaudra
(Nouueau fuzil de l'ancienne noise)
Mais pour neant : car la vertu Françoisse
De pieds de mains & de teste poussant
Ira des Goths la force renuersant.
Ce Roy voyant sa puissance coupée
Du fer Ganlois, sçaura que vaut l'espée
De Childebert, qui luy persant la peau,
Costes & cœur, ira iusqu'au pommeau
D'une grand' playe en la poitrine ouuerte :
Auec le sang fuira l'ame deserte
Du corps Gothiq, & franche de ses os
Ira chercher là bas autre repos.

Ces freres Rois, ains frateur des campagnes,
 Ardront perdront pilleront les Espagnes,
 Mettant à sac & peuples & seigneurs :
 Lors tous enflez de butins & d'honneurs,
 Et d'une gloire aux François eternelle,
 Viendront reuoir leur terre paternelle :
 Puis sans enfans des vieillards le confort,
 Comme tous Rois, seront pris de la mort.

Quel est cest autre eshonté de la face ?
 C'est Aribert des-honneur de ta race,
 Le nourrisson de toute volupté,
 Qui pour ton fils ne doit estre conté.

L'autre d'apres qui tout morne se fasche,
 Qui tient sa gorge & qui marchant remasche
 Mainte menace & resue tout à soy ?
 C'est Childeric indigne d'estre Roy,
 Mange-suiet, tout rouillé d'auarice,
 Cruel tyran, seruiteur de tout vice,
 Lequel d'impôts son peuple destruira :
 Ses citoyens en exil bannira
 Affamé d'or, & par armes contraires
 Voudra raur la terre de ses freres,
 N'aimant personne & de personne aimé :
 Qui de putains un serrail diffamé
 Fera mener en quelque part qu'il aille,
 Soit temps de paix ou soit temps de bataille :
 En voluptez consommera le iour,
 Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour.

Les escoliers n'auront les benefices,
 Les gens de bien ny honneurs ny offices :
 Tout se fera par flateurs eshontez,
 Et les vertus seront les voluptez.

Jamais d'enhaut la puissance celeste
 Ne monstra tant son ire manifeste,

Et l'œil de Dieu qui nous regarde tous,
 Ne monstra tant aux hommes son courroux.
 Signes de sang de meurdres & de guerre,
 De tous costez un tremblement de terre,
 Horrible peur des hommes agitez,
 De fond en comble abatra les citez.
 Jamais les vents la terre ne creuerent
 En plus de lieux : i'amaïs ne s'eleuerent
 Plus longs cheueux de Cometes aux Cieux,
 De son malheur signes presageux.

Et toutesfois pour ces menaces hautes
 Ce mechant Roy n'amendera ses fautes :
 Mais tout superbe en vices endurci,
 Contre le Ciel eleuant le sourci,
 O cœur brûlé d'infame paillardise !
 Estouffera contre sa foy promise,
 En honnissant le saint liēt nuptial,
 Sa propre espouse, espoux tresdesloyal.

Ny liēt ny foy ny la nuit amoureuse
 Ne defendront Galfonde malheureuse,
 Qu'en luy pressant le gosier de sa main
 Ne la suffoque, homicide inhumain :
 Aête d'un Scythe & non d'un Roy de France,
 Lequel deuoit s'opposer en defense
 Pour la sauuer, & luy-mesmes s'offrir
 Plustost cent fois à la mort, que souffrir
 De voir sa femme ou captiue ou touchée :
 Et toutesfois aupres de luy couchée,
 lointe à son flanc, le baisant en son liēt,
 Seure en ses bras, l'estranglera de nuit.
 Cruel tyran ! à qui dessus la teste
 L'ire de Dieu pend desja toute preste :
 Son propre sang son crime lanera,
 Et sa putain sa femme vangera.

Apres la mort de sa femme Galfonde
 Doit espouser sa garce Fredegonde,
 Qui d'un visage eshonté de regards
 Et de maintiens lubriques & paillars,
 Et d'un parler entre l'humble & le graue,
 Fera ce Roy de maistre son esclau,
 L'abestissant si bien à ses desirs,
 Qu'il seruira valet de ses plaisirs :
 Puis doit apprendre aux despens de sa vie
 « Que l'homme est fol qui aux putains se fie.

Or elle ayant assoté son mari
 Pour mieux iouir de son ribaud Landri
 Qui du Royaume auoit toute la charge,
 Folle d'amour, à deux meurdriers encharge
 A son retour de la chasse bien tard
 De luy percer la gorge d'un poignard.
 Ainsi mourra par les mains de sa femme
 Ce Chilperic des Princes le diffame.

Elle sans peur ny de Dieu ny de lois,
 Toute effrontée, ayant encor les dois
 Rouges du sang de son mari, pour taire
 Par un beau fait le meordre & l'adultere,
 Ira guerriere au milieu des combas,
 Tiendra son fils de trois mois en ses bras,
 Traistre pitié ! pendant à sa mammelle,
 Dont son paillard aura pris la tutelle.
 Puis ceste Roine abominable, ainçois
 Ceste Furie execrable aux François,
 De qui la teste attendoit le supplice,
 Comme si Dieu fauorisoit le vice,
 Viura sept ans en pompes & honneur
 Auec Landri, des François gouuerneur :
 Et qui pis est, morte on la fera Sainte.
 « Ainsi tout va par fraudes & par sainte !

*L'autre qui suit est Clotaire son fils,
Par qui seront les Saxons desconfis,
Ne souffrant viure en leur terre occupée
Masle debout plus grand que son espée,
Sage guerrier, victorieux & fort,
Qui pour l'honneur mesprisera la mort.*

*De Brunehaut Princesse miserable
Panira seul la malice execrable,
Le corps lié trainant à son cheual.
Ses vieux cheneux par montaigne & par val
Seront espars: si que d'elle tirée
Les chemins pleins de sa peau deschirée
Voyront saigner cuisses, iambes & flancs,
Et les buissons s'arrouser de leurs sungs.*

*Bien qu'un grand Roy ne puisse auoir louange
Quand par la mort d'une femme il se vange,
Pourtant Clotaire est absous des François
D'auoir vangé le sang de tant de Rois,
Que par poison, par glaine & par cantelle
Auoit occis ceste Roine cruelle.*

*Les Lestrygons les Cyclopes qui n'ont
Au front qu'un œil, en leurs rochers ne sont
Si cruels qu'elle à toute peste née,
Qui ourdissant menée sur menée,
Guerre sur guerre & débats sur débats,
Fera mourir la France par combats:
Mais à la fin sous les mains de Clotaire
Doit de ses maux recevoir le salaire.*

*Ce gentil Prince entre ses nobles faits
Voyant ses gens en bataille desfaits,
Et Dagobert son fils insqu'à la taye
Couure-cerueau atteint d'une grand' playe
Perdre le sang en longue pasmaison,
Reuestira son chauue poil grison*

D'un morion, armes de la ieunesse,
Et tout son corps refroidi de vieillesse
Reschaufiera d'un cœur ieune & gaillard :
Puis en brossant les flancs de son bayard
Chaud de colere & de menace fiere,
Passant à nou le fil d'une riuere
Ira trouuer le Roy sur l'autre bord
Qui se mocquoit de son fils demi-mort.
Alors ces Rois d'un valeureux courage
Front contre front sur le premier riuage
S'acharneront comme loups au combat.
Le bon Clotaire à la renuerse abat
Son ennemi, & sa teste coupée
Embroke droite au bout de son espée,
Auec grans cris repassant vers les siens :
Aste Gaulois, & digne des Troyens,
De siecle en siecle à iamais memorable,
Tant vaut un pere à son fils pitoyable !

L'autre qui vient en magnifique arroy,
Qui de maintien represente un grand Roy,
Est-il des miens ? dy-le moy ie te prie.
C'est Dagobert fleur de Cheualerie :
En sa ieunesse aura le cœur hautain,
Reuesche en mœurs, coupera de sa main
(Aste impiteux) la barbe de son maistre.
Puis par le temps venant son âge à croistre,
De Prince fier deuendra gracieux,
Tant seulement en deux points vicieux,
L'un de nourrir par trop de concubines,
L'autre de faire excessiues rapines
Sur mainte Eglise, à fin d'enrichir un
Moustier à part du reuenu commun :
Au reste accort de bonnes mœurs & sage,
Qui craindra Dieu, qui punira l'outrage

Des orfelins, qui viura par conseil,
Qui n'aura point en armes son pareil,
Prudent guerrier, qui sera sans contrainte
L'amour des siens, de ses voisins la crainte :
Qui chassera les peuples circoncis
De ses païs, par qui seront occis
Les Esclavons, qui dessus la campagne
Estendra morts les peuples d'Allemagne,
Et les Lombars par guerres destraira :
Qui les Gascons rudement punira,
Et qui rendra la nation seruite
Des Poiteuins, & qui Poitiers leur ville
Saccagera par glaines & par feux,
Et la fera labourer par des bœufs,
Semant du sel où furent ses murailles :
Qui destraira les Hongres par batailles
Tranchant au fer tant de peuples armez.
Des os des morts les champs seront semez
Et les cheuaux nageront iusqu'au ventre
Souillez de sang : la riuere qui entre
Dedans la mer, à peine par ses bords
Pourra couler, tant elle aura de morts.

Luy tout enflé de gloire militaire
Rendra sous luy Bretagne tributaire,
Et leur royaume en Duché changera.
Tout au contraire ami deschargera
(Aux vns hautain, aux autres debonnaire)
Les fiers Saxons surmontez par son pere,
De trois cens bœufs qu'ils deuoyent tous les ans :
Puis desliant de ses membres pesans
L'ame legere, apres mainte victoire
Rendra son nom d'eternelle memoire.

L'autre qui suit d'honneur enuironné,
Qui a le front de palme couronné,

Qui ja les Turcs menace de la guerre,
 Sera Clouis lequel ira conquerre
 Hierusalem & les Sceptres voisins
 D'Egypte iointe aux peuples Sarrazins.
 Outre la mer bien loin de sa patrie
 Tiendra des luifs l'heureuse seigneurie,
 Et son ost brave & luy brave à la main
 Boiront sept ans les ondes du lourdain :
 Puis retourné pour quelque trouble en France,
 De ses enfans punira l'arrogance,
 Qui par flatteurs par ieunes gens deceus
 Vers celle ingrats qui les auoit conceus,
 De tout honneur degraderont leur mere,
 Et donneront la bataille à leur pere.

Leur mere adonc, ah! mere sans merci,
 Fera bouillir leurs iambes, & ainsi
 Tous mehaignez les doit ietter en Seine.
 Sans guide iront où le fleuve les meine
 A l'abandon des vagues & des vens :
 Grane supplice! à fin que les enfans
 Par tel exemple apprennent à ne faire
 Chose qui soit à leurs parens contraire.
 Bien que ce Roy soit magnanime & fort,
 Soit aumosnier, des pauvres le support,
 Pourtant son ame aux vices inclinée,
 De trop de vin se verra dominée.
 L'amour la gueule & les plaisirs qui font
 Rougir de honte un Prince le feront
 Esclave Roy de vilaine luxure,
 Trompant son nom, soy-mesme & la nature.

Vois-tu ceux-ci qui abaissent les yeux
 Honteux de voir la lumiere des Cieux,
 Qui ne deuroient au monde iamais naistre,
 Ny moins auoir Hector pour leur ancestre ?

*Clotaire est l'un, & l'autre est Childeri,
Theodoric l'autre en delices nourri,
Trois fait-neants, grosses masses de terre,
Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,
La maudisson du peuple despité.*

*L'un pour souiller son corps d'oïfneté,
Pour n'aller point au conseil, ny pour faire
Chose qui soit au Prince neccessaire,
Pour ne donner audience à chacun,
Pour n'auoir soin de soy ny du commun,
Pour ne voir point ny Palais ny Iustice,
Mais pour rouïller sa vie entre le vice,
Traïstre à son peuple & à soy desloyal,
Sans plus monter en son throne royal,
Ains le fraudant de son naturel guide,
A Esbrouin en laschera la bride,
Et le fera soit en guerre ou en paix
Chef du Conseil & Maire du Palais.*

*Cest Esbrouin aura soin des batailles,
De la finance & d'augmenter les tailles,
Et de respondre à tous Ambassadeurs :
Et son estat aura tant de grandeurs
Comme chargé d'une peine honorable,
Qu'il deuiendra si craint & redoutable
(En ce-pendant que les Rois amusez
A bouffonner, des femmes abusez,
Sans nul conseil, trahis de leur plaisance,
Sont Rois de nom, Esbrouin de puissance)
Qu'en peu de iours ces Maires approuuez
De tout le peuple, aux honneurs eleuez,
Puissans de faits de parolle & d'audace,
Des premiers Rois aboliront la race,
Et se feront d'autorité pourueus
Eux-mesmes Rois, leurs fils & leurs neueus.*

Pource, Troyen, ne commets telle faute,
 « N'eleue point en dignité trop haute
 « Quelque vassal : ton dommage en depend.
 « Quand un Roy faut, trop tard il s'en repent.

L'autre second de luxure tout palle
 Perdra longtemps sa dignité royale,
 Et sans egard à son sang descendu
 De tant de Rois, sera Moyne tondue
 Et r'enfermé dedans un Monastere.

Le tiers qui vient pensif & solitaire,
 De ses suiets comme peste hay,
 A contre-cœur des Seigneurs obey,
 Chaud de colere, à regner mal-habile,
 Fera foïter le Cheualier Bodille
 En lieu public lié contre un posteau
 Tout deschiré de veines & de peau.

Bodille plein d'un valeureux courage,
 Toujours pensif en si vilain outrage,
 Ne remaschant que vengeance en son cœur,
 Lairra couler quelque temps en longueur :
 Puis sans respect de Sceptre ou de Couronne
 (Tant le despit furieux l'espoïnçonne)
 Tout allumé de honte & de fureur
 Fera payer à ce Roy son erreur
 Par son sang propre, enrougissant sa dextre
 Dedans le cœur de son Prince & son maistre,
 Et d'un tel fiel sa vengeance emplira,
 Que le Roy mort, la Roine il occira
 Et son enfant enclos en ses entrailles.

« Il faut qu'un Roy soit cruel aux batailles,
 « Mais doux aux siens : il faut que la fierté
 « Soit aux lions, aux Princes la bonté
 « Comme mieux-nez & qui ont la nature
 « Plus pres de Dieu que toute creature.

Ce Roy doit estre abusé par flatteurs
 Peste des Rois, courtizans & menteurs,
 Qui des plus grans assiegeant les oreilles,
 Font les discrets & leur content merueilles.
 Pource, Francus, si le Ciel te fait Roy,
 Sage entretiens des vieillars pres de toy,
 Qui te diront leurs raisons sans feintise
 En longs cheueux en longue barbe grise.

Ne vueilles point pour Conseillers choisir
 Ces ieunes fols qui parlent à plaisir.
 Le plus souvent les Princes s'abestissent
 De deux ou trois que mignons ils choisissent,
 Vrais ignorans qui font les suffisans,
 Qui ne seroyent entre les artizans
 Dignes d'honneur, grosses lames ferrées
 Du peuple simple à grand tort honorées,
 Qui vivent gras des impôts & des maux
 Que les Rois font à leurs pauvres vassaux :
 Tant la saueur qui les fautes efface,
 Fait que le sot pour habile homme passe !
 Quelle fureur, qu'un Roy pere commun
 Doiue chasser tous les autres pour un
 Ou deux ou trois ? & blesser par audace
 Vn masle cœur issu de noble race,
 Sans regarder si le flatteur dit vray ?
 Ce Childeric doit cognoistre à l'essay
 Le mal qui vient de croire à flaterie,
 Perdant d'un coup femme enfant & la vie.

Voy, Francion, ces autres Rois dontez
 De vin d'amour de toutes voluptez,
 Qui abestis en un monceau se pressent,
 Et le regard contre la terre baissent.
 Vne grand' nue esparse sur le front
 Les obscurcist : regarde comme ils vont

Effeminez, & d'une alleure lente
 Monstrent au front une ame nonchalante.
 Ah malheureux ! ils seront fils des tiens,
 Germe maudit, Troyennes non Troyens :
 Qui tant s'en faut qu'ils soyent en France dignes
 D'avoir au chef les couronnes insignes,
 Qu'ils ne sont pas, peste du genre humain,
 Dignes d'avoir l'aiguillon en la main,
 Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,
 Dont la vertu sera la paillardise.
 Leur beau royaume acquis par le harnois
 De tant d'ayeux trefinuincibles Rois,
 Par la sueur de tant de Capitaines,
 Par sang par fer par discours & par peines,
 Tout en un iour par lascheté de cœur
 Perdra puissance accroissance & vigueur !
 Ne vois-tu pas comme Clouis en pleure ?
 » Tay-toy grand Roy, rien ça-bas ne demeure
 » En son entier : tant plus le Sceptre est haut,
 » Et plus il tombe à terre d'un grand saut.
 Ces Rois hideux en longue barbe espesse,
 En longs cheneux ornez presse sur presse
 De chaisnes d'or & de carquans grauez,
 Hauts dans un char en triomphe eleuez
 Vne fois l'an feront voir leur visage :
 Puis tout le reste ils seront en servage,
 Laisant la bride aux Maires du Palais,
 Dont ils seront esclaves & valets,
 Masques de Rois, idoles animées,
 Et non pasteurs ny Princes des armées,
 Qui se verront honnis de voluptez,
 De leurs vassaux à la fin surmontez.
 Appren, Troyen, comme un lasche courage
 Perd en un iour son Sceptre & son lignage.

» Il ne faut estre aux affaires retif :

» La Royauté est un mestier actif.

Voy Chilperic le dernier de la race
De Pharamond, comme il baisse la face,
Moine raze pour sa lubricité,
Un fait-neant moisi d'oïsuété,
Qui ja ce semble aux plaisirs s'abandonne.
Cestuy perdra le Sceptre & la Couronne
Du grand Clouis, & son Maire Pepin
S'en fera Roy par ne sçay quel destin,
En transferant l'ancien diademe
De la maison de son maistre à soy-mesme.
Bien qu'à grand' peine ait quatre pieds de corps,
Bas de stature, & de membres peu sorts,
Il aura l'ame active & vigoureuse :
Et de conseil & de prudence heureuse
Il dontera la force des plus grans.

Pource, Francus, par tel exemple apprens

« Que tout Royaume augmente en accroissance

« Par la vertu, & non par la puissance :

« Et que Dieu seul qui toute chose peut,

« Perd & maintient les Sceptres comme il veut.

« Pour les garder l'homme en vain se tranaille :

« Car c'est luy seul qui les oste & les baille.

Qui sont ces deux qui vont marchant à part ?

Qui de la troupe eslongnez à l'escart

Discourent seuls de grans propos ensemble ?

A voir leur port l'un & l'autre me semble

Sage guerrier, & nul ne s'est monstré

De tant d'honneur ny de gloire illustré.

Celuy, Troyen, qui fait bruire ses armes,

Grand Capitaine & pasteur de gens d'armes,

Qui ja sa main sur une lance met,

Qui d'un panache ombrage son armet

*Au fier maintien, au superbe courage,
Qui rien que Mars ne montre en son visage,
Sera Martel gouverneur des François,
Non Roy de nom, mais le maistre des Rois.
Dedans le Ciel fera monter l'Empire
Du nom Gaulois, & nul deuant son ire
N'opposera ny lance ny escu,
Qu'il ne soit pris ou fuitif ou veincu.*

*Voy quels Lauriers, marque de sa conquête,
Vont plis sur plis environnant sa teste!
Voy son maintien combien il est gaillard,
Et de quels yeux il enfonce un regard!
Il occira par bataille cruelle
Des forts Saxons la nation rebelle :
Ceux de Baniere à mort desconfira :
Les Allemans tributaires fera
Iusqu'au Danube, & la terre Frizonne
Rendra veinqueur, suiette à sa Couronne :
Prendra d'assaut, inueincu Cheualier,
Nismes, Marseille, Arles & Montpellier,
Beziers, Narbonne, & toute la Prouence
Fera seruire à son obeïssance :
Prendra Bordeaux, & Blaye, & tous les forts
Que la Gironde arrouse de ses bords.*

*Voicy comme Eude Empereur d'Aquitaine
Les Sarrazins peuple innombrable ameine
Contre Martel, à la guerre conduits
Par Abdirame antique sang des luifs,
Qui d'Abraham & de Sarra sa femme
Se vantera : ce cruel Abdirame,
Cruel de mœurs, de visage & de cœur,
Des puissans Dieux & des hommes mocqueur,
Tout acharné de meurdre & de furie,
Ensté d'orgueil, ensté de vanterie,*

*Doit amasser les siens de toutes pars
Femmes, enfans, vieux & ieunes soudars,
Valets, bouuiers, marchans, à fin que l'onde
D'un si grand ost effroye tout le monde.*

*Ces Sarrazins au trauail obstinez
Outre-passant les cloistres Pyrenez,
Et file à file espuisant toute Espagne,
Se planteront au pied de la campagne
Auec grands cris, tels que les grues font
Quand queuë à queuë en ordre s'en re-vont
Hautes au vent, & déhachant les nuës
Vont demeurer en leurs terres cognuës
Fuyant l'hyuer : un cry tranchant & haut
Se fait en l'air, tout le ciel en tressaut !
La mer ne pousse aux riues tant d'areines,
De tant de feux les voutes ne sont pleines
Au ciel la nuict, que de peuples pressez
Deffous ce Roy se verront amassez.
Ils tariront le coulant des fontaines :
Deffous leurs pieds seront trembler les plaines,
Grands comme pins en hauteur esleuez :
Prendront Bordeaux & les peuples lauez
De la Gironde, & d'ardeur violante
Viendront puiser les eaux de la Charante,
Ne pardonnant à temples ny moutiers :
D'auares mains saccageront Poitiers,
Razant chasteaux & villes enfermees,
Et pres de Tours camperont leurs armées.*

*Là l'invincible indontable Martel
Ne s'estonnant de voir un nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'ame eschaufée
Qu'il verra grand le gain de son trofée,
Chaud de louange & d'honneur hazardeux
Ira planter son camp au deuant d'eux*

*Les menaçant : la Déesse Bellonne
Courra deuant, & Mars qui aiguillonne
Le cœur des Rois, pour sauuer de mechef
Ce vaillant Duc, luy pendra sur le chef.
Ce iour Martel aura tant de courage,
Qu'apparoissant en hauteur d'auantage
Que de coustume, on dira qu'un grand Dieu
Vestant son corps aura choisi son lieu.*

*Luy tout horrible en armes flamboyantes,
Mestant le fifre aux trompettes bruyantes,
Et de tabours rompant le ciel voisin
Esueillera le peuple Sarrazin,
Qui l'air d'autour emplira de urlées.
Ainsi qu'on voit les torrens aux valées
Du haut des monts descendre d'un grand bruit,
En escumant la rauine se suit
A gros bouillons, & maistrisant la plaine,
Gaste des bœufs & des bouuiers la peine :
Ainsi courra de la fureur guidé
Avec grand bruit ce peuple desbordé.
Mais tout ainsi qu'alors qu'une tempeste
D'un grand rocher vient arracher la teste,
Puis la poussant & luy pressant le pas,
La fait rouler du haut iusques à bas :
Tour dessus tour, bond dessus bond se roule
Ce gros morceau qui rompt, fracasse & soule
Les bois tronquez, & d'un bruit violent
Sans resistance à bas se va boulant.
Mais quand sa cheute en tournant est roulée
Iusqu'au profond de la crense valée
S'arreste coy : bondissant il ne peut
Courir plus outre, & d'autant plus qu'il veut
Rompre le bord, & plus il se courrousse,
Plus le rempart le presse & le repousse :*

*Ainsi leur camp en bandes divisé
Ayant trouué le peuple baptisé,
Bien qu'acharné de meurdre & de tu'rie,
Sera contraint d'arrester sa furie.*

*Chacun de rang en son ordre se met,
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,
La main la main, & la lance la lance,
Contre un cheual l'autre cheual s'eslance,
Et le pieton l'autre pieton assaut.
Icy l'adresse, icy la force vaut,
Sort & vertu peste-meste s'assemblent :
Dessous les coups les armeures qui tremblent,
Font un grand bruit : Victoire qui pendoit
Douteuse au ciel, les combats regardoit.
Au mois d'Esté quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et se courbant abat de son seigneur
Les espics meurs, des campagnes l'honneur :
Tant de moisson, tant de blonde iauelle
L'une sur l'autre espais ne s'amoncelle
De tous costez esparses sur les champs,
Que de corps morts par les glaines tranchans
Seront occis de la gent Sarrazine.
En moins d'un iour hostes de Proserpine
Iront là bas trois cens mille tuez,
L'un dessus l'autre en carnage ruez.
Mille ans apres les Tourangelles plaines
Seront encor' de carcasses si pleines
D'oz, de harnois, de vuides morions,
Que les bouuiers en traçant leurs sillons
N'oirront sonner sous la terre feruë
Que de grands oz hurtez de la charrue.
Tel au combat sera ce grand Martel :
Qui plein de gloire & d'honneur immortel*

*Perdra du tout par mille beaux trofées
Des Sarrazins les races eftoufées,
Et des François le nom victorieux
Par fa prouëffe enuoyra iufqu'aux ciens.*

*L'autre eft Pepin heritier de fon pere
Tant en vertu qu'en fortune profpere,
Qui mari'ra la luftice au harnois,
Et regira les fiens par bonnes lois.
Luy bas de corps, de cœur grand Capitaine,
Par neuf confliets affaillant l'Aquitaine,
De Gaïfier occira les foudars :
Il rendra ferf le Prince des Lombars
Dontant fous luy les forces d'Italie.
Rome qui fut tant de fois affaillie,
Sera remife en fon premier honneur :
Par luy le Pape en deuiendra Seigneur,
Et des François prendra fon accroiffance :
Tant le bon zele aura lors de puiffance !*

*Par cent combats, par cent mille façons
Doit renuerfer le peuple des Saxons,
Peuple guerrier des François aduerfaire,
Et fous fa main le rendra tributaire.
La loy pendra fur fon glaiue pointu
Craint de chacun : tant vaudra fa vertu
De la fortune heureufe accompagnée !
Sous luy faudra de Clouis la lignée,
Si en perdant le fang tref-ancien
Des premiers Rois, fera naître le sien,
Donnant lumiere à fa race nouvelle
Par les hauts faits de fa dextre immortelle.
« N'efpere rien au monde de certain :
« Ainfi que vent tout coule de la main :
« Enfant d'Hector, tout fe change & rechange :
« Le temps nous fait, le temps mefme nous mange :*

« Princes & Rois & leurs races s'en-vont,
« De leurs trespas les autres se refont.
« Chose ne vit d'éternelle durée:
« La vertu seule au monde est assurée !

FIN DV QVATRIESME LIVRE
DE LA FRANCIADÉ.

L'AVTHEVR PARLE.

*Si le Roy Charles eust vescu,
l'eusse acheué ce long ouurage :
Si tost que la mort l'eut veincu,
Sa mort me veinquit le courage.*





ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE

DV FEV ROY CHARLES IX. RECVEILLY

& ramassé par la diligence de Monseigneur
de Villeroy.

*Soit que ce liure icy ne viue qu'un Prin-temps,
Soit qu'il force la Parque, & viue plus long temps,
Par maint siecle endurcy contre la faux dentee
Des ans, dont toute chose à la fin est domtée,
lamais on ne pourroit (sans ietter larmes d'œil)
Le lire, en le voyant ainsi vestu de dueil,
Non comme vn orphelin qui a perdu son pere,
Mais comme vn auorton, à qui la main contraire
De Lucine a tranché le fil, sans auoir sçeu.
Ny cognoistre ny voir celuy qui l'a conceu.*

*Tel enfant & ce liure ont pareille naissance,
Qui n'eurent de leur pere onques la cognoissance.
Toutefois vn chacun en contemplant le traict
De son corps imparfait, voit bien qu'il est extraict
De royale lignée & de hault parentage,
Rapportant de sa race au front le tesmoignage.*

*Or son pere ne fut de ceux qui par les champs
Vont ourrant les fillons de leurs contres trenchans,*

Ny de ceux qui gardant la troupe camufette
Des brebis, ont és mains la fluste & la houlette,
Mais Seigneur des François, en vertus nompareil,
En la terre aussi grand qu'au ciel est le Soleil,
Qui pour n'empoisonner les ans de sa ieunesse
D'amours ny de festins, de jeux ny de paresse,
Et pour tromper l'ennuy des ciuiles fureurs,
Aima chiens & cheuaux cognoisseurs & coureurs,
Et de meute & d'abbois par brusque violence,
Des forests & des cerfs resueiller le silence.

Il se feit si parfait en l'art de bien chasser,
Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer
Le projet de ce liure, aimant la renommée
Qui s'aquierit par la plume & par l'encre animée
Mieux que le vain honneur de bastir des chasteaux,
Qui tombent à la fin morceaux dessus morceaux.
Car le temps qui renuerse & sceptres & Empires,
Egalement abbat & marbres & porphyres.
Mais la ialouse mort despite d'un tel fait,
Ne luy permist de voir son ouurage parfait.
Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie
La Rose Adonienne auant qu'estre fleurie.

O Charles, dont le front est vestu de laurier,
Tu te peux bien vanter que tu es le premier
Des Monarques François, qui rompant la custume
Des Princes, t'es acquis loüange par la plume,
Allongeant au tombeau d'un renom esclarcy
Les ans victorieux de ton age accourcy.

Toutefois le labeur de ta plume estendue
Se fust esuanouy comme poudre perdue,
Si le tien Villeroy, des Musés le support,
N'eust arraché ton fils des griffes de la mort,
Et rauy de ta cendre. Ainsi la main fidele
De Silene sauua du ventre de Semele

*Bacchus, germe imparfaict, par la foudre auorté.
 Et si le sentiment là bas ne t'est osté,
 Aggravé du sommeil, & de la tombe vaine,
 Tu le remercieras d'une si docte peine,
 Qui a fait comme Hercule, en forçant le trespas,
 Que toy mort ton labeur au monde ne meurt pas,
 Monstrant par tel exemple aux nations de France,
 Que iamais la vertu ne meurt sans recompense.*

VERS DV ROY CHARLES IX.

à Ronfard.

*Ronfard, ie cognois bien que si tu ne me vois,
 Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois :
 Mais pour t'en souuenir, pense que ie n'oublie
 Continuer tousiours d'apprendre en Poésie :
 Et pource i'ay voulu t'enuoyer cest escrit
 Pour enthousiazier ton phantastique esprit.*

*Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,
 Maintenant n'est plus temps de faire iardinage :
 Il faut suiure ton Roy qui t'aime par-sus tous
 Pour les vers qui de toy coulent braues & dous :
 Et croy si tu ne viens me trouver à Amboise,
 Qu'entre nous aduiendra une bien grande noise.*

RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

du feu Roy Charles neuueme.

*Charles, en qui le ciel toutes graces inspire,
 Qui as le cœur plus grand que n'est grand ton Empire,*

*Vne ame prompté & viue, un esprit genereux,
De vertus, de science & d'honneur amoureux,
Qui passes tes ayeux d'un aussi long espace
Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne se lasse
En volant outre l'air d'approcher le Soleil :*

*Ainsy entre les Rois tu n'as point de pareil
Que François ton grand-pere : & si l'honneste honte
Le vouloit, ie dirois que Charles le surmonte,
D'autant que nostre siecle est meilleur que le sien,
Et que le temps present vaut mieux que l'ancien,
Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,
Et tu es tout sçauant en la fleur de ieunesse.*

*Car si ta Maiesté (apres le soin commun
Qu'elle prend du public, & d'escouter chacun,
Permettant à ton peuple vne facile entrée)
Soit en prose ou en vers pour plaisir se recreé,
Donnant quelque relasche à ton diuin esprit
Qui se monstre soymesme en monstrant son escrit,
Et rien s'il n'est parfait, ne medite ou compose,
Ronsard te cede en vers, & Amyot en prose :
Et suis marry d'auoir si longuement vescu
Au giron des neuf Sœurs, pour estre ainsi veincu.*

*N'estoit-ce pas assez de m'auoir en cent sortes
Monstré l'affection que maistre tu me portes,
Sans encor me vouloir desfier en mon art,
Et en ryme appeller au combat ton Ronsard,
Descourrant contre moy la fureur de ton stile ?*

*Ainsi le grand Auguste escriuoit à Virgile :
Virgile qui l'esprit de son maistre suiuiot,
Pour luy donner plaisir luy contre-rescriuoit.*

*Tu m'as donné des vers, tres-magnanime Prince,
Afin qu'en imitant ton exemple, j'apprinse
Que peut un cœur superbe, & pour auoir aussi
Toujours l'esprit touché d'un vertueux souci.*

*Toutesfois te iouant, grand Monarque de France,
 Tu as plus auanté que ta plume ne pense :
 Car tes faits quelque iour par le temps periront :
 En mon liure à iamais tes beaux vers se liront,
 Que ie veux engrauer enuironnez de gloire
 Sur l'autel le plus saint du temple de Memoire,
 Pour mieux faire cognoistre à la posterité
 Que Ronfard a vescu regnant ta Maiesté,
 Et que ta Maiesté deffous elle a veu naistre
 Sa Muse qui se plaist de seruir vn tel maistre.*

VERS DV ROY CHARLES IX.

à Ronfard.

*Ronfard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,
 le serois bien content d'auouer par escrit
 Qu'il sympathiseroit en mal avec le mien,
 Et qu'il seroit malade aussi bien que le tien.
 Mais lors que ta vieillesse en comparaison ose
 Regarder ma ieunesse, en vain elle propose
 De se rendre pareille à mon ieune Printemps :
 Car en ton froid Hyuer rien de verd n'est dedans.
 Il ne te reste rien qu'un esprit grand & haut,
 Lequel comme immortel iamais ne te defaut.*

*Or donc ie te diray que bien-heureux serois
 Si de ton bon esprit vn rayon ie tirois,
 Ou bien que sans t'oster rien du tien si exquis,
 Par estude & labeur vn tel m'estoit acquis.
 Ton esprit est, Ronfard, plus gaillard que le mien :
 Mais mon corps est plus ieune & plus fort que le tien.
 Par ainsi ie conclu, qu'en sçauoir tu me passe',
 D'autant que mon Printemps tes cheueux gris efface.*

RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

dudit feu Roy Charles IX.

*Charles, tel que ie suis, vous serez quelque iour :
L'âge vole tousiours sans espoir de retour.
Et comme hors des dents la parole sortie
Ne retourne iamais apres qu'elle est partie :
Ainsi l'age qui fuit par les siecles cassé,
Ne retourne iamais quand il nous a laissé.*

*Voyez au mois de May sur l'espine la rose,
Au matin un bouton, à vespre elle est esclose,
Sur le soir elle meurt : ô belle fleur, ainsi
Vn iour est ta naissance & ton trespas aussi.*

*Si villes, si citez de marbres estofées,
Si Empires, si Rois, si superbes trofées
Vieillissent, ie puis bien en imitant le cours
De nature décroistre, & voir vieillir mes iours.*

*le vous passe, mon Roy, de vingt & deux années :
Mais les vostres seront si soudain retournées,
Qu'au prix du long seiour que fait l'Eternité,
Qui les siecles deuore en son infinité,
Vingt, trente, quarante ans accomparez ressemblent
Vn grain pres d'un monceau où tant de grains s'assemblent :
Et qui meurt ce iourd'huy, soit riche ou souffreteux,
Quant à l'Eternité, meurt à l'egal de ceux
Qu'engloutist le Deluge en l'eau desmesurée.
« Tout terme qui finist, n'a pas longue durée.
Et soit tost ou soit tard, il faut voir le trespas,
Et descendre au parquet des luges de là-bas.*

*Heureux trois fois heureux, si vous auiez mon âge,
Vous seriez deliuré de l'importune rage
Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc
Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.*

*De là l'ambition, de là la conuoitise,
De là vient la chaleur que Venus nous attise,
Et l'ire qui abbat le Fort de la raison,
Ennemis incognez du bon pere grison.*

*Vous verriez, mon grand Prince, en barbe venerable
Vostre race Royale autour de vostre table,
Comme ieunes Lauriers : & Monarque puissant,
Vous verriez deffous vous le peuple obeyssant,
Vostre espargne fournie, & vos villes Françoises,
Terres haures & ports loin de ciuiles noises,
Riches d'honneur, de paix & de biens plantureux,
Et vieillard vous seriez plus qu'en ieunesse heureux.*

*Il ne faut estimer que la mere Nature
Les saisons des humains ordonne à l'auanture,
Comme un mechant Comique en son theatre fait
Le premier Acte bon, le dernier imparfait :
Elle compose tout d'une meure sagesse :
Si la ieunesse est bonne, aussi est la vieillesse.*

*La ieunesse est gaillarde & discourt librement,
Vieillesse a la raison, esprit & iugement :
L'une a l'opinion, & l'autre la prudence :
L'une aime oiseaux & chiens, amour, cheuaux & dance :
L'autre aime le bon vin, le bon liét, le bon feu :
Ainsi toute saison differe de bien peu,
Et presque l'une à l'autre à l'egal se r'apporte :
Chacune a son plaisir, mais de diuerse sorte.*

*Pourquoy en vous moquant me faittes vous ce tort
De m'appeller voisin des ombres de la mort,
Et de me peindre aux yeux une fin si prochaine,
Quand de mon chaud Esté ie ne sors qu'à grand peine ?*

le n'entre qu'en Autonne, & ne peux arriuer
De quinze ou de seize ans aux iours de mon Hyuer:
Voire & puis (si le Ciel à ma vie est propice)
Faire encor' pour le moins vingt bons ans de service:
Et quand le corps seroit de trop d'âge donté,
L'âge ne peut forcer la bonne volonté.

De force & de vigueur mal-gré moy ie vous cede:
L'escorce au prix de vous, non la fleur ie possède:
Et ie vous cede encore en genereux esprit
Qui m'appelle au combat par un royal escrit.

Et bref, s'il vous plaisoit un peu prendre la peine
De courtiser la Muse, & boire en la fontaine
Fille de ce cheual qui fist sourcer le mont,
Tout seul vous raviriez les Lauriers de mon front
Vn second Roy François: de là viendroit ma gloire.
« Estre veincu d'un Roy c'est gagner la victoire.



LE BOCAGE ROYAL
DE P. DE RONSARD.

DEDIE'

A HENRY III. ROY DE FRANCE
ET DE POLOGNE.



*Voicy du Roy HENRY troisiẽsme l'image,
Qui mesprisa sa vie ennemis & dangers,
Qui practiqua les meurs des peuples estrangers,
Prince tout bon tout saint tout vaillant & tout sage.*



LE BOCAGE ROYAL.

PANEGYRIQUE DE LA RENOMMÉE,
A HENRY III. ROY DE FRANCE
ET DE POLOGNE.

*Tout le cœur me debat d'une frayeur nouvelle :
J'entens dessus Parnasse Apollon qui m'appelle,
L'oy sa lyre & son arc sonner à son costé.
Quelque part que mon pied vagabond soit porté
Ses Lauriers me font place, & sens ma fantaisie
Errante entre les Dieux se souler d'Ambrosie.
Fuyez peuple fuyez : des Muses fauory
J'entre sucré poëte au palais de HENRY
Pour chanter ses honneurs : afin que dès l'Aurore,
De l'Occident, de l'Ourse, & du riuage More
Sa vertu soit cognue, & qu'on cognoisse aussi
Qu'un si grand Prince auoit mes chansons en soucy.*

*l'ay les yeux esblouys, tout le cerueau me tremble,
l'ay l'estomac panthois, i'aïse ce me semble
Sur le haut des citez vne femme debout,
Qui voit tout qui oyt tout & qui declare tout.
Elle a cent yeux au front cent oreilles en teste :
Dans les voutes du Ciel son visage elle arreste,
Et de ses pieds en terre elle presse les monts,
Vne trompette enflant de ses larges poumons.*

le voy le peuple à foulle acourir aupres d'elle.

« Le peuple volontiers se paist d'une nouvelle.

Elle va commencer, il m'en faut approcher :

« Le temps ne se doit perdre, il n'y a rien si cher.

*Peuples qui m'escoutez penduz à ma parole,
N'estimez mes propos d'une femme qui vole :
Mais que chacun y donne aussi ferme credit
Que si les chesnes vieux d'Epire l'auoient dit.*

*La Déesse ennemie aux testes trop superbes,
Qui les grandeurs egale à la basseur des herbes,
Qui dedaigne la pompe & le fard des humains,
A chastié l'orgueil des François par leurs mains.*

*Eux arrogans de voir leurs voiles trop enflées
Du vent de la Fortune heureusement soufflées,
D'abonder insolens en succez de bon-heur,
D'obscurcir leurs voisins d'Empires & d'honneur,
Geans contre le ciel, d'une audace trop grande
Ne recognoissoient Dieu qui aux sceptres commande,
Ains contre sa grandeur obstinant le sourcy,
Auoient contre sa main le courage endurcy :
Quand la bonne Adrastie, en vengeance telle iniure
Citez contre citez de sactions coniuire,
Fit le soc & le coudre en armes transformer,
De leurs vaisseaux rompuz pava toute la mer,
Les pluines de leurs os, renuersa leurs murailles,
Et mit leur propre glaiue en leurs propres entrailles :*

*Si que leur sang vingt ans aux meurtres a fourny,
Et David ne vit onq son peuple si puny.*

*Maintenant la Déesse incline à leur priere
Douce ne iette plus leurs plaintes en arriere,
Ains pour guarir leurs maux, leur fait present d'un Roy
Qu'en lieu de Iupiter le Ciel voudroit pour soy :
Qui par mille vertus en son ame logées,
Des Rois ses deuanciers les fautes a purgées
Ainsi qu'une victime expiant le forfait
Que le peuple a commis, & qu'elle n'a pas fait.*

*Encor que la nature en naissant l'ait fait Prince
Monarque d'une grande & fertile prouince,
Qu'il ait dès son enfance avec le lait sucé
L'honneur qui son renom aux astres a poussé,
Voire & que sa vertu qui la terre environne,
Luy mette sur le front une double Couronne :
Encor qu'en sa ieunesse, auant que son menton
Se frisast de la fleur de son premier cotton,
Ait (chargé du harnois) deux batailles gaignées,
Remis sur les autels les Messes dedaignées,
Rendu la reuerence aux Images brisez,
Assemblez en accord ses peuples diuisez,
Et sans bouffir son cœur d'une noire colere
A tous se soit monstre non pas Prince, mais pere,
Il ne doit se fascher si le publique son
De ma trompe luy chante encore une chanson.*

*Le Prince genereux doit les oreilles tendre,
Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre.
« Dieu ne se voit iamais par la faute assaillir :
« Le naturel de l'homme est souuent de faillir.*

*Au retour du pays où va soufflant Borée,
Il trouua sa Couronne en sectes separée,
L'un tenant cest article, & l'autre cestuy-là :
Mais si tost que son front en France etincela*

Rayonnant de vertu, chacun à son exemple
Embrassa nostre Eglise & mesprisa le temple,
Et ferme ne fut plus de sectes curieux,
Par luy fait zelateur des loix de ses ayeux.

Si tost le gouuernal ne tourne la nauire
Errante au gré du vent, que le peuple se vire
Vers les mœurs de son Prince, & tasche d'imiter
Le Roy qui va deuant afin de l'inuiter.

Ny prison, ny exil, ny la fiere menace
De la corde ou du feu, ny la loy ny la face
Du Senat empourpré ne poussent tant les cœurs
Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs
Du Prince venerable, & quand le sceptre egale
La bonne & iuste vie à la force Royale.

Pour atteindre au sommet d'une telle equité
Il faut la pieté ioincte à la charité,
Et la religion dont reliez nous sommes,
Tant elle est agreable & aux dieux & aux hommes!

La loy (toile d'areigne) est trop foible, & ne peut
Le Prince enuelopper, si son cœur ne le veut,
S'il ne croit que Dieu seul l'a pour nous approuuée,
Sans estre inuention par les hommes trouuée,
S'il ne la garantist, si premier ne la suit,
Si sa deuotion sur le peuple ne luit.

Quand le ieune Fenix sur son espaule tendre
Porte le liât funebre & l'odoreuse cendre,
Reliques de son pere, & plante sans pareil
Le tombeau paternel au temple du Soleil :
Les oiseaux esbahis en quelque part qu'il nage
De ses ailes ramant, admirent son image,
Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,
Non pour le voir si beau, mais pource qu'il est saint,
Oiseau religieux aux Manes de son pere,
Tant de la pieté Nature bonne mere

*A planté dès le naistre en l'air & dans les eaux
La vivace semence és cœurs des animaux!*

*Donques le peuple suit les traces de son maïstre :
Il pend de ses façons, il imite & veut estre
Son disciple, & tousiours pour exemple l'avoir,
Et se former en luy ainsi qu'en un miroir.*

*Cela que les soudars aux espauls ferrées,
Que les cheuaux flanquez de bardes acérées
Ne peut faire par force, Amour le fait seulet
Sans assembler ny camp ny vestir corcelet.*

*Les vassaux & les Rois de mutuels offices
Se combattent entre-eux, les vassaux par seruices,
Les Rois par la bonté : le peuple desarmé
Aime tousiours son Roy quand il s'en voit aimé.
Il sert d'un franc vouloir, quand il n'est necessaire
Qu'on le face seruir : plus un Roy debonnaire
Luy veut lascher la bride & moins il est outré,
Plus luy mesmes la serre & sert de son bon gré,
Se met la teste au ioug sous lequel il s'efforce,
Qu'il secou'roit du col s'on luy mettoit par force.*

*C'est alors que le Prince en vertus va deuant,
Qui monstre le chemin au peuple le suiuant,
Qu'il fait ce qu'il commande, & de la loy suprême
Rend la rigueur plus douce obeyssant luy-mesme,
Et tant il est d'honneur & de loüange epoinct,
Que pardonnant à tous ne se pardonne point.*

*Quel suiet ne seroit pieteux & charitable
Dessous un Roy deuot? quel suiet miserable
Voudroit de ses ayeux consommer les thresors
Pour homme effeminer par delices son corps
D'or, d'argent & de soye, ou d'autre pompe vaine,
Quand le Prince n'auroit qu'un vestement de laine?
Et qu'il retrancheroit par edicts redoutez
Les fertiles moissons des ordes voluptez,*

*Couppant comme Hercules l'Hydre infame des vices
Par l'honneste sueur des poudreux exercices*

*A forcer par les bois un Cerf au front ramé,
Enferrer un Sanglier de defenses armé,
Voir leureter le Lièvre à la iambe pelué,
Voir pendre les Faucons au milieu de la nuë,
Faire d'un pied lagier poudroyer les sablons,
Voir bondir par les prez l'ensfure des ballons,
A porter le harnois, à courir la campagne,
A domter sous le frein un beau genet d'Espagne,
A saulter, à luitter d'un bras fort & vouté,
Voilà les ferremens trenchants l'oïsfuété.*

*Mais porter en son ame une humble modestie
C'est à mon gré des Rois la meilleure partie.
Le Prince guerroyant doit par tout foudroyer:
Celuy qui se maintient, doit bien souvent ployer.
L'un tient la rame au poing, l'autre espie à la hune:
En l'un est la prudence, en l'autre est la fortune.
Toufours l'humilité gaigne le cœur de tous:
Au contraire l'orgueil attize le courroux.*

*Ne vois-tu ces Rochers rempars de la marine?
Grondant contre leurs pieds toufours le flot les mine,
Et d'un bruit escumeux à l'entour aboyant,
Forcenant de courroux, en vagues tournoyant
Ne cesse de les battre, & d'obstinez murmures
S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,
S'irritant de les voir ne ceder à son eau.*

*Mais quand un mol sablon par un petit monceau
Se couche entre les deux, il flechit la rudesse
De la mer, & l'inuite ainsi que son hostesse
A loger en son sein: alors le flot qui voit
Que le bord luy faict place, en glissant se reçoit
Au giron de la terre, appaise son courage,
Et la lichant se iouë à l'entour du riuage.*

*La Vigne lentement de ses tendres rameaux
Grimpe s'insinuant aux festes des Ormeaux,
Et se ploye à l'entour de l'estrangere escorce
Par amour seulement, & non pas par la force:
Puis mariez ensemble, & les deux n'estant qu'un
Font à l'herbe voisine un ombrage commun.*

*La peste des grands Rois sont les langues flatueuses,
Espaces & corbeaux des terres souffreteuses:
Mais le mal le plus grand qu'un Prince puisse auoir,
C'est quand il hait le liure, & ne veut rien sçavoir.*

*Le Roy dont ie vous parle & que le ciel approuue,
Iamais en sa maison l'ignorance ne trouue.*

*Ayant fait rechercher (d'une belle ame espris)
Par tout en ses pays les hommes mieux appris,
Pres de luy les approche & les rend venerables,
S'honorant d'honorer les hommes honorables:
De parole il les louë, & d'honneurs auancez
Comme ils le meritoient les a recompensez.*

*Il a voulu sçavoir ce que peult la Nature,
Et de quel pas marchoit la premiere closture
Du Ciel, qui tournoyant se ressuait en son cours,
Et du Soleil qui faiët le sien tout au rebours.*

*Il a voulu sçavoir des Planettes les dances,
Tours, aspects & vertus, demeures & distances:
Il a voulu sçavoir les cornes du Croissant,
Comme d'un feu bastard il se va remplissant,
Second Endymion amoureux de la Lune.*

*Il a voulu sçavoir que c'estoit que Fortune,
Que c'estoit que Destin, & si les actions
Des Astres commandoient à nos complexions.*

*Puis descendant plus bas sous le second estage
Il a cognu du Feu la nature volage,
Il a pratiqué l'Air combien il est subtil,
Comme il est nourrisier de ce monde fertile,*

Comme il est imprimé de formes différentes.

*Il a cogné la Foudre & ses fleches errantes
D'un grand bruit par le vague, & si le Soleil peint
L'arc au ciel en substance, ou s'il apparoist feint.*

*Puis il a fait passer son esprit sous les ondes,
A cogné de Thetis les abysses profondes,
Et du vieillard Protée a conté les troupeaux :
Il a cogné le flot & le reflux des eaux :
Si la Lune a credit sur l'element humide,
Ou si l'ame de l'Eau d'elle mesme se guide,
Eslançant son esprit des terres à l'entour
Pour ne viure en paresse & cropir en sejour.*

*Puis venant sur la terre a visité les villes,
Les hommes & leurs meurs & leurs reigles cinilles
Pour sçauoir à son peuple un soleil esclairer,
Pour luy lascher la bride ou pour la luy serrer,
Cognoissant par effect toutes vertus morales.*

*Puis entrant sous la terre aux caues infernales
A cherché les metaux, & d'esprit diligent
Sçeu les mines de plomb, de l'or & de l'argent,
Quelle humeur les engendre & veines de la terre,
Et le cuiure & le fer instrumens de la guerre.*

*Puis d'un si haut travail se voulant delasser,
Et d'un braue Laurier son sceptre entrelasser,
Prenant le Lut en main, que dextrement il guide,
Se va seul soulager en l'autre Pieride,
Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à son front.*

*Apollon qui l'esconte, & les Muses qui vont
Dansant autour de luy, l'inspirent de leur grace,
Soit qu'il veille tourner une chanson d'Horace,
Soit qu'il veille chanter en accords plus parfaits
Les gestes martiaux que luy mesmes a faits
Imitateur d'Achille, alors que l'ire outrée
L'enflammoit en sa nef contre le fils d'Atrée,*

*Et que le Priamide arrangeant ses foudars
Rompoit d'un grand caillou la porte des rempars.*

*Nul Prince n'eut iamais l'ame si valeureuse,
Ny si doût du ciel d'une memoire heureuse.
De miel en son berceau la Muse l'arrousa,
Pithon en l'allaittant sa bouche composa
D'une docte eloquence, afin de faire croire
Ce qu'il veut aux foudars pour gagner la victoire,
Ou pour prescher son peuple, & par graues douceurs
Leur tirer de sa voix par l'oreille les cœurs
Comme son denancier Hercule, dont la langue
Enchesnoit les Gaulois du fil de sa harenque.*

*Nul Prince, tant soit grand, n'a le bruit auioird'huy
De mieux recompenser ses seruiteurs que huy,
Ny faire tant d'honneur à leurs cendres funebres,
Les rappelant au iour en despit des tenebres :
Roy qui ne peult les siens ny viuans oublier,
Ny quand la mort les vient de leur corps destier,
Fauorisant les uns de ses faueurs premieres,
Les autres d'oraisons, de vœux & de prieres.*

*Quand la Parque ennemie aux Vallois nous rauit
Charles, Astre du ciel, par toute France on vit
Les Musés se cacher : Phæbus n'osoit rien dire,
Ny le Dieu voyageur inuenteur de la Lyre :
Les Lauriers estoient secs, sec le bord Pimplean,
Le silence effroyoit tout l'autre Cyrrean :
De limon & de sable, & de bourbe estoupée
Claire ne couroit plus la source Aganippée.
Les Musés maintenant honorant son retour,
Couuertes de bouquets osent reuoir le iour :
Phæbus n'a plus la main ny la voix refroidie,
Et des Lauriers fanis la teste est reuerdie,
Voyant ce grand HENRY des peuples conquereur
Les aimer, & se plaie en leur douce fureur,*

*Et d'une ame qui vit d'Apollon toute pleine,
Faire parler Thespie, & couler sa fontaine.*

*Nul poëte François des Muses serviteur
Ne presenta iamaïs ourage à sa hauteur,
Qu'il n'ait recompensé d'un present magnifique,
Honorant le bel art que luy mesme il pratique,
Et ne l'ait caressé d'acollades ou d'yeux,
Inuitant l'artizan à faire encores mieux.*

*Tels estoient les bons Rois de l'âge plus fleurie,
Numa le Sacerdote instruit par Egerie :
Tel estoit Numitor & ces peres Romains
Qui avoient du labour les empouilles & mains :
Tel Eufrate empalmé de son riuage humide
Vit Salomon regner sur le throne Isacide,
Dont les sceptres estoient des peuples redoutez
Par la loy que portoitent leurs glaiues espointez,
Ayant en lieu du fer, la douceur pour leur marque.*

*Tel fut le Roy François des lettres le Monarque,
Tel est ce bon HENRY, qui Prince tres-humain
Porte de ses subiects les cœurs dedans son sein.*

*Ny corcelets ferrez, ny targues, ny heaume,
Ny cheuaux, ny soudards, ne gardent son Royaume,
Ny fosses, ny rempars; mais sa seule vertu
Qui le peuple combat sans estre combatu.*

*Au contraire Alexandre affamé d'avarice,
Enflé d'ambition, qui reduit au service
Le sceptre de Cyrus, & qui fist son harnois
Luire comme une foudre aux riuages Indoïs,
Et ces fiers Empereurs de la maistresse Romme
Qui cououroient un aspic sous la forme d'un homme
Estans Princes cruels eurent cruelle fin
Ou par le fer meurtrier, ou par le froid venin
Ont espanché leur vie, & morts sans sepulture
Ont esté des corbeaux & des chiens la pasture,*

*Sans avoir le loisir que leurs cheveux grisons
Honorassent leur teste en leurs propres maisons.*

*Le bon Prince Trajan & le bon Marc Aurelle
Ont vieillars accompli leur vie naturelle,
Ont veu pour leur trespas la Republique en pleurs,
Et leurs tombeaux couverts de cheveux & de fleurs.*

*Nature qui peut tout, dont le ventre desferre
Toutes perfections, ne donne à nostre terre
Rien si parfait qu'un Roy modeste & moderé,
Et au poids de vertu iustement mesuré.
Seul entre les humains il a peinte au visage
De Dieu la venerable & redoutable image :
Il en est le mirouer : si par un vilain traict
De l'image qu'il porte, il souille le pourtrait,
Si quelqu'un le diffame, empoisonne ou massacre,
Dieu jaloux de l'honneur de son saint simulacre
Punira le forfait, sans laisser inuagé
Quiconque aura mechant son portrait outragé
Et ne souffrant en terre un seul pas de sa trace,
Perdra luy ses enfans sa maison & sa race.
Puis moy qui de ma langue annonce verité,
En chanteray l'histoire à la posterité.*

*Ainsi dist la Deesse, & de sa bouche ronde
Ennoya de HENRY les honneurs par le monde.*

A luy-mesme.

*Si l'honneur de porter deux Sceptres en la main,
Commander aux François & au peuple Germain
Qui de l'Ourse Sarmate habite la contrée :
Si des Venitiens la magnifique entrée,*

Si avoir tout le front ombragé de Lauriers,
 Si avoir pratiqué tant de peuples guerriers,
 Tant d'hommes tant de mœurs tant de façons estranges:
 Si reuenir chargé de gloire & de louanges,
 Si ja comme un Cesar concevoir l'Vniuers,
 Vous a fait oublier le chantre de ces vers,
 Roy dont l'honneur ne peut s'amoindrir ny s'accroistre,
 Sans vous dire son nom vous le pourrez cognoistre.

C'est, Prince, c'est celuy qui d'un cœur courageux
 Grimpa dessus Parnasse en croupes ombrageux,
 Importunant pour vous les filles de Memoire,
 Quand Dieu pres de Iarnac vous donna la victoire,
 Quand vostre bras armé fut le iour des François,
 Quand la Charante, fleuve au peuple Sainctongeois,
 Vous veit presque sans barbe, ainsi qu'un ieune Achille,
 Foudroyer l'ennemi sur sa riuë fertile,
 Remirant en ses eaux vos armes & l'esclair
 De vostre morion & de vostre bonclair,
 Qui flamboyent tout ainsi que fait une Comete,
 Qui glissant par le Ciel d'une crineuse traite
 Tombe dessus un camp, & va signant les cieux
 De cheueux rougissans d'un feu presagieux.

Ce fut quand vostre main à craindre comme foudre,
 Fist à la gent mutine ensanglanter la poudre:
 Quand nos autels sacrez reurent leurs bons Saints,
 Et quand mille estendars tous deschirez, & teints
 De poussiere & de sang, pour immortels exemples
 D'un long ordre attachez pendirent à nos temples.

Encore qu'un tel acte honoré de bon-heur,
 Eust besoin de trouuer un superbe sonneur
 Qui d'un bruit héroïque eust enflé les trompetes:
 Si est-ce que la voix des plus braues Poëtes
 De peur fut enrouée, & le vent de leur sein
 Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,

Chacun craignant sa vie en saison si douteuse :
 Où celui sans trembler d'une crainte honteuse
 Qui vous escrit ces vers, assés vous chanta :
 Sur le haut d'Helicon vos trionfes planta :
 Et si en combatant vostre lance sceut poindre,
 Celebrant vos honneurs sa langue ne fut moindre,
 Oeuure si agreable à vous Prince veinqueur,
 Que vous louastes l'Hymne & l'appristes par cueur.

Mais quand toute la France à tromper bien-aisée
 D'ardentes factions & de guerre embrasée
 Estoit sous le razouer, & l'horrible mechef
 Soustenu d'un filet nous pendoit sur le chef,
 Et la victoire neutre errant entre les armes
 Partizanne esbranloit le cœur de nos gend'armes,
 Incertains qui seroit par la faueur des Cieux
 Des deux camps si puissans le seul victorieux :
 Vous pour sauuer le Sceptre, & nos Saints tutelaires,
 Nos autels, nos maisons, vous-mesmes & vos freres,
 Et vostre mere, hélas ! qui de peur fremissoit,
 Et tout le Ciel pour vous d'oraisons emplissoit :

Vous, dy-ie, en-orgueillei de forces animées,
 Aupres de Montcontour campastes vos armées,
 Liurastes la bataille, où Dieu vous regardoit,
 Où sa Croix dessus vous JESUS-CHRIST estendoit.

Là furent envoyez par vos mains martiales
 Seize mille mutins aux ombres infernales
 Victime de Pluton : si que tout Moncontour,
 La riuere de Dime, & les champs d'alentour
 Sonnoient dessous vos coups, qui paierent les places,
 Champs, chemins & guerets, de puantes carcasses,
 Et d'ossements de morts l'un sur l'autre arrangez.

Les sillons du pais en furent si chargez,
 Voire si engraissez de charongneux carnages,
 Et les ventres des chiens & des bestes sauvages

*(Tombeau des ennemis) si gras & si refaits,
Qu'on le peust egaler ce moindre de vos saits
Au plus grand des Romains, tant merita de gloire
A l'extreme peril une telle victoire.*

*Celuy qui la chanta, ravi d'esprit alla
Sur les eaux de Permesse, aux Muses il parla,
Les entretint de vous, & vous fist un tel hynne,
Que Daurat grand sonneur de la lyre Latine
La daigna bien tourner, à fin qu'un double vers
Semaist vostre renom par ce grand Vniuers.*

*Vn iour qu'il celebroit le feu Roy vostre frere,
Son Charles son seigneur, Prince tout debonnaire,
Le tançant luy disoit: N'escriuez point de moy,
Escriuez de mon frere, escriuez de sa foy,
Et comme sa vertu prodigue de prouësse
S'immolant en mon lieu le Sceptre me redresse.*

*Admirant telle amour qu'au monde on ne voit plus,
Il bastit de Castor le temple & de Pollux,
Et vous le dedia pour remarque immortelle
D'une rare amitié si sainte & fraternelle.*

*C'est celuy qui pour vous en cent mille façons
Fit sonnets & discours, eclogues & chansons,
Mascarades, tournois, & chiffres & deuises,
Et bref qui a chanté toutes vos entreprises.*

*Mesme à vostre berceau quand encor vous pendiez
Dans les bras nourriciers, le iour que vous rendiez
Comme un nouveau Soleil, l'emplist de hardiesse
De vous iouër une Ode en si basse ieunesse,
Et faisiez tout ravi, la teste sou-leuant,
Semblant, ce luy sembloit, de l'aller approuuant.*

*Quand vous fustes esleu Monarque de Polongne,
Que Dieu sur vostre teste en posa la Couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimez
De vos plus chers parens en larmes consumez:*

*Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldats, amis & cognoissance,
Que chacun vous suiuit d'une humble affection,
Il ne chanta iamais de telle Election,
D'autant qu'elle emportoit des François la lumiere
Pour en pays estrange esclairer la premiere.*

*Or' à vostre retour, qui luit comme un Soleil
Sortant de l'Ocean en flammes noppareil,
Qui donne iour aux siens dissipant les tenebres,
Et de nostre feu Roy les complaints funebres:
Il a gros d'Apollon célébré ce retour.*

*Les hommes volontiers honorent plus le iour
Que la nuit tenebreuse, & Vesper n'est si belle
Que l'Aurore au matin qui sort toute nouvelle:
Aussi vostre apparoir aux François fait sentir
Plus d'allegresse au cœur que vostre departir.*

*Mais ainsi que le iour découure toutes choses
Que l'ombre sommeilleuse en ses bras tenoit closes,
Brigandages, larcins, & tout ce que la nuit
Recele de mauuais quand le Soleil ne luit:
Ainsi nous esperons que les guerres ciuiles,
Licences de soldats, saccagemens de villes,
Qui regnoient sans frayeur de vostre Maiesté,
S'enfuiront esblouis dauant vostre clairté.*

*Chacun d'un œil veillant vos actions contemple:
Vous estes la lumiere assise au front du Temple.
Si elle reluit bien, vostre Sceptre luira:
Si elle reluit mal, le Sceptre perira.*

*« Il faut bien commencer : celui qui bien commence,
« Son ouurage entrepris de beaucoup il auance.
Sire, commencez bien à vostre aduenement,
De tout acte la fin suit le commencement.
Il faut bien enfourner : car telle qu'est l'entrée,
Volontiers telle fin s'est tousiours rencontrée.*

*Vous ne venez en France à passer une mer
 Qui soit tranquille & calme & bonasse à ramer :
 Elle est du haut en bas de factions enflée,
 Et de religions diuersetment soufflée :
 Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut
 D'un baston violent corriger son défaut :
 Il faut avec le temps en son sens la reduire :
 « D'un chastiment forcé le mechant deuient pire.*

*Il faut un bon timon pour se sçauoir guider,
 Bien calfeutrer sa nef, sa voile bien guinder :
 La certaine Bourfolle est d'adoucir les tailles,
 Estre amateur de paix, & non pas de batailles,
 Auoir un bon Conseil, sa iustice ordonner,
 Payer ses creanciers, iamais ne maçonner,
 Estre sobre en habits, estre Prince accointable,
 Et n'ouïr ny flatteurs ny menteurs à la table.*

*On espere de vous comme d'un bon marchand,
 Qui gaillard & ruzé va les Indes cherchant,
 Et retourne chargé d'une tres-riche proye,
 Heureux par le travail d'une si longue voye :
 Il r'apporte de l'or, & non pas de l'airain.
 Aussi vous auriez fait un tel voyage en vain,
 Veu le Rhin, le Danube, & la grande Allemagne,
 La Poulongne que Mars & l'Hyuer accompagne,
 Vienne qui au Ciel se brane de l'honneur
 D'auoir sceu repousser le camp du Grand-Seigneur,
 Venise marinier, & Ferrare la forte,
 Thurin qui fut François, & Sanoye qui porte
 Ainsi que fait Atlas, sur sa teste les cieux :
 En vain vous auriez veu tant d'hommes tant de lieux,
 Si uuide de profit en une barque vaine
 Vous retourniez en France apres si longue peine.*

*Il faut faire, mon Prince, ainsi qu'Vlysse fit,
 Qui des peuples cognus sceut faire son profit,*

*Comme à vostre retour soigneusement vous faites,
Honorant vostre Estat des loix les plus parfaites,
Ayant à vos François, apres mille dangers,
Enseigné les vertus des peuples estrangers.*

*Mais quoy ? Prince inueincu, le sort ne m'a fait estre
Si docte que ie puisse enseigner un tel maistre :
En discours si hautains ie ne doy m'empescher,
Et ne veux faire ici l'office de prescher.*

*Ma langue se taira : vos Sermons ordinaires,
La complainte du peuple, & vos propres affaires
Vous prescheront assez : ce papier seulement
S'en-va vous saluer, & sçauoir humblement
De vostre Maiesté, si vous son nonueau maistre
Le pourrez par sa Muse encores recognoistre.*

*Il n'a pas l'Italie en poste trauersé
Sur un cheual pouffé, suant & harassé,
Qui a cent fois tombé son maistre par la course :
Il n'a vendu son bien à fin d'enfer sa bourse
Pour vous aller trouuer, & pour parler à vous,
Pour vous baiser les mains, embrasser vos genous,
Prosterner adorer : il ne le sçauroit faire,
Son humeur fantastique est aux autres contraire :
Ceux qui n'ont que le corps sont nez pour tels mestiers :
Ceux qui n'ont que l'esprit ne les font volontiers.*

*Toutefois sans courir & sans changer de place
Il est asseuré d'estre en vostre bonne grace :
Encor le desespoir ne l'a pas combatu,
L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.*

*S'il vous plaist l'appeller, sans farder une excuse
Il vous ira trouuer avec la mesme Muse
Dont il chanta Henry, son Charles, & aussi
Vous à present son Roy des Muses le souci :*

*Ou si vostre disgrace à ce coup il essaye,
Il sera cazanier comme un vieil Morte-paye*

*Qui renferme sa vie en quelque vieil chasteau,
Pareffeux, accrochant ses armes au rastean,
Au pais inutile, & veincu de pareffe
Pres de son vieil harnois confîne sa vieillesse.*

A luy-mesme.

*A vous race de Rois, Prince de tant de Princes,
Qui tenez deffous vous deux si grandes Prouinces,
Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi
Qu'un beau Soleil d'Esté de flames esclarci,
Que l'estranger admire & le suiet honore,
Et dont la maiesté nostre siecle redore :*

*A vous qui avez tout, ie ne sçauois donner
Present, tant soit-il grand, qui vous puisse estrener.
La terre est presque vostre, & dans le Ciel vous mettre,
Ie ne suis pas un Dieu, ie ne puis le promettre,
C'est à faire au fateur : ie vous puis mon mestier
Promettre seulement de l'encre & du papier.*

*Ie ne suis Courtizan ny vendeur de fumées,
Ie n'ay d'ambition les veines allumées,
Ie ne sçauois mentir, ie ne puis embrasser
Genoux, ny baiser mains, ny suivre ny presser,
Adorer bonneter, ie suis trop fantastique :
Mon humeur d'Escolier, ma liberté rustique
Me deuoyent excuser, si la simplicité
Trouuoit aujourd'huy place entre la vanité.*

*C'est à vous mon grand Prince à supporter ma faute,
Et me louer d'auoir l'ame superbe & haute,
Et l'esprit non seruil, comme ayant de Henry,
De Charles, de François trente ans esté nourri.*

Vn gentil Cheualier qui aime de nature
 A nourrir des harats, s'il treuve d'auanture
 Vn Coursier genereux, qui courant des premiers
 Couronne son seigneur de Palme & de Lauriers,
 Et couuert de sueur d'escume & de poudriere
 R'apporte à la maison le pris de la carriere :
 Quand ses membres sont froids debiles & perclus,
 Que vieillesse l'assaut que vieil il ne court plus,
 N'ayant rien du passé que la monstre honorable,
 Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,
 Luy donne auoine & foin soigneux de le penser,
 Et d'auoir bien serui le fait recompenser :
 L'appelle par son nom, & si quelqu'un arrive,
 Dit : Voyez ce cheual qui d'haleine pouffine
 Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,
 l'estois monté dessus au camp de Moncontour,
 le l'auois à larnac, mais tout en fin se change :
 Et lors le vieil Coursier qui entend sa louange,
 Hannissant & frappant la terre, se sou-rit
 Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.
 Vous aurez enuers moy (s'il vous plaist) tel courage,
 Sinon à vous le blasme, & à moy le dommage :
 le resue! vostre main me doit faire sentir
 Que la maison des Rois ne loge un repentir.
 Mais ie suis importun, la personne importune
 Ne rencontre iamais une bonne fortune :
 Laissons faire au destin qui nous donne la loy,
 Le destin de grand Duc vous a fait un grand Roy :
 Puis il ne faut iamais ou parler à son maistre,
 Ou faut de doux propos les oreilles luy paistre.
 SIRE, voici le mois où le peuple Romain
 Qui tenoit tout le monde enclos dedans la main,
 Donnoit aux seruiteurs, par maniere de rire,
 Congé de raconter tout ce qu'ils vouloyent dire :

Donnez-moy (s'il vous plaist) un semblable congé,
 l'ay la langue de rongne & le palais mangé,
 Il faut que ie les frotte, ou il faut que ie meure,
 Tant le mal grateleux me demange à toute heure.
 Puis voici le Printemps où se purge un chacun,
 Il faut que mon humeur se purge sur quelcun :
 Mais ie ne puis sans vous ! sans vostre faueur, SIRE,
 le n'ose enuenimer ma langue à la Satyre.
 Si est-ce que la rage & l'ulcere chancreux
 Me tient de composer : le mal est dangereux,
 Et ne plaist pas à tous : mais si ie vous puis plaire,
 Il me plaist, vous plaissant, d'escrire & de desplaire.

Qui, bons Dieux, n'escriroit voyant ce temps ici !
 Quand Apollon n'auroit mes chansons en souci,
 Quand ma langue seroit sans Musés, & muette,
 Encores par despit ie deuiendrois Poëte.

C'est trop chanté d'Amour, & en trop de façon
 La France ne cognoist que ce mauuais garçon,
 Que ses traits, que ses feux : il faut qu'une autre voye
 Par sentiers incognus sur Parnasse m'ennoye,
 Pour me ferrer le front d'un Laurier attaché,
 D'autre main que la mienne encores non touché.

Après que vostre esprit & vos mains diligentes
 Seront lassés du faix des affaires urgentes,
 Aux heures de plaisir vous pourrez vostre esprit
 Esbatre quelquefois en lisant mon escrit.

S'il y a quelque braue ou mutin qui se fasche,
 Et qui entre ses dents des menaces remasche
 Pour se voir ou de biens ou de faueur desdit :
 Si un plus qu'il ne doit veut monter en credit,
 Si quelqu'un en faueur de sa faueur abuse,
 S'il fait le Courtisan & s'arme d'une ruse :
 Si quelque viloteur aux Princes deuisant
 Contrefait le boufson, le fat, ou le plaissant :

*Si nos Prelats de Cour ne vont à leurs Eglises,
Si quelque trafiqueur qui vit de marchandises,
Veut gouverner l'Estat faisant de l'entendu :
Si quelqu'un vient crier qu'il a tout despendu
En Polongne, & qu'il braue enflé d'un tel voyage,
Et pour le sien accroistre à tous face dommage :
Si plus quelque valet de quelque bas mestier
Veut par force acquerir tous les biens d'un cartier :
Si plus nos vieux corbeaux gourmandent vos Finances,
Si plus on se destruit d'habits & de despences,
Et si quelque affamé nouvellement venu
Veut manger en un iour tout vostre reuenu,
Qu'il craigne ma fureur, d'une encre la plus noire
le luy veux engraver les faits de son histoire
D'un long trait sur le front, puis aille où il pourra,
Tousiours entre les yeux ce trait luy demourra.*

*Je seray comme un Ours que le peuple aiguillonne,
Qui renuerse la tourbe & mord toute personne,
De grand ny de petit ne me donnant souci
Si l'œuvre vous agrée, & qu'il vous plaise ainsi.
J'ay trop long temps suyvi le mestier Heroique,
Lyrique, Elegiaq' : ie seray Satyrique,
Disoy-ie à vostre frere, à Charles mon Seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien & mon honneur.*

*Ce bon Prince en m'oyant se prenoit à sourire,
Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire,
D'estre tout Satyrique instamment me pressoit :
Lors tout enflé d'esperoir qui de vent me païssoit,
Armé de sa faueur ie promettois de l'estre :
Ce-pendant j'ay perdu ma Satyre & mon maistre.
Adieu Charles adieu, sommeilles en repos :
Ce-pendant que tu dors ie suiuray mon propos.*

*Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric, ny racine
Qui puisse mieux purger la malade poëtrine*

*De quelque patient fétueux ou furieux,
Que fait une Satyre un cerveau vicieux,
Pournen qu'on la destampe à la mode d'Horace,
Et non de luuenal qui trop aigrement passe :
Il faut la preparer si douce & si à point,
Qu'à l'heure qu'on l'aualle on ne la sente point,
Et que le mocqueur soit à moquer si adestre,
Que le moqué s'en rie, & ne pense pas l'estre.*

*O Prince mon support, heureux & malheureux :
Heureux d'auoir l'esprit si vis & genereux,
Et malheureux d'auoir dès la premiere entrée
Vostre France rebelle en armes rencontrée,
D'ouyr de tous costez resonner le harnois,
Violier la iustice & mespriser les lois,
Et presque tout l'Estat tomber à la renuerse
Par une destinée à la France peruerse :*

*Receuez s'il vous plaißt, d'un visage serain
Et d'un front deridé mon escrit, que la main
De la Muse a dicté ceste nouuelle année,
Pour en vous estrenant se reuoir estrenée.*

*Ne la mesprisez pas, bien que soyez yßu
D'une race & d'un sang de tant de Rois conceu,
Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable :
Minerue autant que Mars vous rendra venerable.*

*Homme ne pensez estre heureusement parfait :
De mesme peau que nous Nature vous a fait :
Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine
Misere sur misere en naissant nous ameine :
Et ne faut s'esbahir si nous auons icy
Pour partage eternal la peine & le soucy.*

*On dit que Promethée en paistrissant l'argile,
Dont il fit des humains l'essence trop fragile,
Pour donner origine à nos premiers malheurs,
En lieu d'eau la trempa de sueurs & de pleurs :*

*Car plus l'homme est heureux, plus Fortune l'espie.
A telle qualité nous trainons nostre vie.
Mais c'est trop babillé, il se faut despescher,
Souvent en voulant plaire on ne fait que fascher.*

*Quand Hercule ou Atlas ont chargé sur l'eschine
De ce grand Vniuers la pesante machine,
Que de col & de teste & de bras bien nerueux
Se bandent sous le faix qui tomberoit sans eux :
Si quelque fascheux sot arrinoit d'auenture
Qui vint les amuser d'une longue escriture,
Ou d'un maigre discours soit en prose ou en vers,
Offenseroit-il pas contre tout l'Vniuers ?
Malin j'offenserois contre toute la France,
Dont vous portez le faix dès vostre ieune enfance,
S'importun j'amusois vostre diuin esprit
(Aux affaires bandé) par un fascheux escrit.*

*Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)
Qu'on charge ses autels d'une pesante offrande :
Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,
La seule volonté l'offrande fait valoir.
Ainsi s'uyuant de Dieu la diuine nature,
Vous prendrez mon vouloir, & non mon escriture.*

SONGE.

A luy-mesme.

*Nos peres abusez pensoient que le songer
Du matin, n'estoit point ny faux ny mensonger.
Au contraire, mon Roy, ie pense que tous songes
Sans rien signifier, ne sont que des mensonges,*

Et que Dieu ne voudroit (Dieu qui ne peut tromper)
 De fantosmes confus nostre ame enuclouer,
 S'apparoissant à nous, quand le sommeil commande
 Au corps ensevely de vin & de viande:
 Mais plustost en plein iour, alors qu'il est permis
 De veiller, & d'auoir les sens non endormis,
 Et scauoir discerner si l'image legere
 Qui pousse nostre esprit, est fausse ou mensongere.
 Or sans tant discourir, ie vous diray le fait:
 L'ouurage commencè s'en va demy-parfait.

Je songeois l'autre nuit un peu deuant l'Aurore,
 Quand du Soleil naissant les cheuaux sont encore
 En la mer, & leurs crins s'espandent par les ciens,
 Qu'un buisson espineux se monstroît à mes yeux,
 De ronces remparé, fortifié d'eau viue
 Et d'un large fossé, dont la glissante riuée
 Me monstroît que du bas iusqu'au plus hant du bord
 Le passage estoit clos, tant le parc estoit fort.

Dedans faisoit sa bange une beste sauuage,
 Qui iamais autre part ne cherchoit son gaignage,
 S'auandant de glands, qui secs se desrobeyent
 Des chesnes en Automne, & à terre tomboyent.
 Les voisins du pays l'appelloyent La merueille:
 Sa gueulle estoit dentée, effroyable l'oreille,
 Ventre large & pansu, la peau rude au toucher,
 Et son front se dresseoit en pointe de clocher.

Il n'y auoit seigneur, marchant, ny gentilhomme,
 Qui n'eust couru la beste, ainsi qu'on fait à Romme
 Le Busle par la ville, alors que les Romains
 De traictez iettez sur luy se desarment les mains.

Transporté d'une forte & chaude frenaisie,
 Apres tant de coureurs il me prist fantaisie
 De les deuancer tous, & comme bon veneur,
 Faire bien mon enceinte, & en auoir l'honneur.

*Cela ne m'effroya, ny ne pallit ma face,
Voyant de mes voisins les chiens morts sur la place,
Et les autres bleffez au logis reuenir :
Mais plustost irrita mon courroux à tenir
Fort contre le Sangler, suyuant mon entreprise,
Ou mourir au combat, ou voir la beste prise.*

*le descouplay mes chiens, & for-huant apres
Les nommant par leurs noms, il n'y eut ny forests,
Montaignes ny chemins, ny lande inhabitée
Qui ne fissent un bruit sous ma chasse amutée.
Errant esgratigné de ronces par les bois,
Tantost d'un tram de trompe, & tantost de la voix
le leur donnoy courage, & leur monstrois la voye :
Mais coïars sans la mordre ils aboyoient la proye
A gueule ouuerte, ainsi que de nuit en refusant
Ils mordent l'ombre aux dents, & abboyent le vent.*

*le fis sonner pour chiens : la trompe les assemble.
Coupables de leur faute ils se rendent ensemble
Tous craintifs à mes pieds d'un visage abaissé,
Puis comme des poltrons ainsi ie les tancé.*

*Chiens indignes de suiure une beste à la trace,
Chiens gris qui dementez vostre premiere race,
Dont le bon saint Hubert par les forests cherchoit
Les sangliers, & leur hure à son huis attachoit :
Rendez-moy maintenant, rendez la recompense
Du soin que i'ay de vous, n'espargnant la despense
Ny le bon traitement pour vous faire nourrir,
A fin de surpasser les autres à courir.*

*Auant que le Soleil plonge en la mer sa teste,
Retournez au logis braues de la conqueste,
Le muffle ensanglanté, le corps nauré de coups,
Ou vous serez ce soir le carnage des loups.*

*Ainsi les menaçant ils monstroyent au visage,
Abboyant contre l'air, d'auoir meilleur courage.*

*Au plus fort du taillis un gros hallier estoit,
Dedans pour reposer le sanglier se mettoit,
Hallier que le Soleil de ses rayons ne perse,
Tant rameaux sur rameaux d'une obscure traverse
Ensemble entre-lacez le haut s'espeffissoit,
Et le bas plein d'effroy d'ombres se noircissoit.*

*Au milieu cropissoit une mare fangeuse,
Où fouloit à midi ceste beste outrageuse
Fouiller, & tout son corps de bourbe reuestir.
Là ie pousse mes chiens pour la faire sortir :
Là l'espieu dans la main, courageux ie demance
Ma chasse de vingt pas, ie la tance & retance,
Ie la presse & la hue allant tout-à-l'entour,
Mais en vain : car plustost ie vy faillir le iour,
Qu'elle osast approcher du Monstre pour le mordre :
Au contraire il s'élance, & les mit en desordre,
Massacrant la moitié, puis morts les secouant
Du groin les enleuoit, & s'en alloit ionant.*

*Trois fois recreu d'ahan, ie m'estens sur la place :
Trois fois reprenant cœur, mes armes & l'audace,
Ie retourne au combat, de fureur transporté,
Qu'un sanglier sur mes chiens eust l'honneur emporté.
Il estoit desia nuict, & la Lune premiere
Doroit le haut des bois d'une blonde lumiere,
Quand regardant son arc nouvellement plié
D'une corne voutée, ainsi ie la prié :*

*Lune, l'œil de la nuict, qui reluis à trois faces,
Deesse des veneurs, des chemins & des chasses,
Tu as courbé trois fois tes voutes en un rond,
Et trois fois replanté tes cornes à ton front,
Depuis le iour qu'errant par ces bois ie m'amuse
A suiure pour-neant une beste qui ruse :
Guide ma main, Deesse, & m'enseigne le lieu
D'où ie pourray sanglant retirer mon espieu,*

Et fais par ta faueur que mon souhait aduienne,
O des astres l'honneur vierge Latonienne.

Comme ainsi ie priois, la Lune m'entendit,
Qui soudain de son ciel en terre descendit :
Puis despouillant son front & sa corne argentine,
Prist la forme & l'habit d'une mienne voisine,
Qu'on disoit toute nuit parler aux animaux,
Et par charmes tirer les esprits des tombeaux,
Enforceler les bleds, & faire à contre-course
Les ruisseaux esbaïs retourner à leur source.

En me heurtant du coude ainsi me vint tanser :
Ah malheureux Veneur, tu es sot de penser
Qu'un monstre si cruel soit né de la nature
Des autres animaux : quitte ton auanture,
Et cherche autre parti : ou bien sois diligent
De trouuer un limier, & des chiens tous d'argent :
La beste ne se prend sinon en telle sorte.

A tant s'esuanouit : l'air venteux qui l'emporte,
Fist un bruit par la nuit, & tout soudain la peur
Escontant tels propos me vint glacer le cœur.

Comme ie m'estonnois de sa responce obscure,
le vous vi, ce me semble, en une clairté pure
Reluire autour de moy, mesme front, mesmes yeux
Que vous auez alors qu'entre les demi-dieux
De vostre saint Conseil administrez iustice,
Honorant la vertu, & chastiant le vice.

Puis me distes ainsi : Quel sort te menaçant
Te tient si tard au bois à l'ombre du Croissant,
Quand les hommes laissez, & quand toute autre chose
Oubliant le trauail en son liç se repose ?
Conte moy ton mechef : c'est le faict d'un bon Roy
D'aider à son suiet en peine comme toy.

O Prince, mais ô Dieu, dont la celeste face
Ne s'apparust iamais à nostre humaine race

*Sinon pour faire bien, s'il vous plaist me prester
Vostre oreille, en deux mots ie vous le vais conter.*

*Six mois sont ja passez, que suant sous la peine
le pourchasse un Sanglier d'une esperance vaine.
Vne vieille m'a dit que ie sois diligent
De trouver un limier & des chiens tous d'argent,
Si ie veux telle beste en mes toiles surprendre:
Qu'autrement ie m'abuse, & ne faut m'y attendre.*

*le suis tout esbahi des propos qu'elle dit,
A qui la raison mesme & le sens contredit:
Car iamais chiens d'argent ne furent en nature:
C'est tout ce que peut feindre une vaine peinture.*

*Vous respondistes lors: Dieu n'est iamais l'appuy
D'un cœur qui se desfie & ne s'assure en luy.
Les Princes & les Dieux ont pouuoir de tout faire:
Heretique est celui qui pense le contraire.
Recouple-moy tes chiens, ie te puis assenrer
Que tu voirras bien tost ce miracle auerer.*

*En me disant tels mots, d'une blanche houffine
Que vous auez és mains, vous frappastes l'eschine
De mes chiens par trois fois, & soudain sans bouger
D'une place, en argent ie les vy tous changer.
Leur voix estoit d'argent, leurs mufles & leur veüe,
Les oreilles, le front, les pattes & la queüe,
Et n'auiez Tresorier tant soit ferme & constant,
Qui ne les eust bien pris pour bon argent contant.*

*O Prince, si Cerés, si Mars & si Neptune
Me commandoyent tous trois contre la loy commune:
L'un de faire par l'air des nauires marcher,
L'autre d'ensemencer la pointe d'un rocher,
Et l'autre sans soudars donner une bataille,
le leur obeyrois: il ne faut que l'homme aille
Contre la Deité, & ne faut point auoir
De doute, que les Dieux nous vueillent deceuoir.*

*le m'en vais rechasser deffous vostre parole
 Qui iamais sans effect par le vent ne s'en-vole,
 Et sous vostre promesse, en laquelle douter
 Ce seroit hors du Ciel les Dieux vouloir oster.
 Donques souvenez-vous, si la beste me donte,
 Qu'à vous seul, non à moy, sera toute la honte:
 Vous estes le motif, ie ne suis seulement
 Que l'organe qui sert à vostre mandement.*

*Aussi si ie la prens, tout au plus haut du feste
 De vos portaux sacrez i'en apprendray la teste,
 Pour donner un exemple à vos peuples François
 De ne douter iamais d'obeir à leurs Rois.
 Puis i'escriray deffous, le celuy, qui les songes
 N'aguières n'estimois que fables & mensonges,
 le les croy maintenant, tant vaut la verité
 D'un miracle en moy fait par une Déité.*

DISCOVRS DE L'EQUITE'

DES VIEUX GAVLOIS.

A luy-mesme.

*La victime estoit preste, & mise sur l'autel,
 Quand ce vaillant Gaulois de renom immortel,
 Grand Prince, grand guerrier, grand pasteur des armées,
 Qui auoit saccagé les plaines Idumées,
 Et foudroyant les champs d'un armé tourbillon
 Auoit espouuanté le rocher d'Apollon,
 Commande à Glythymie : (ainsi s'appelloit celle
 Qui fut à son espoux espouse mal-fidelle)*

*Prends le pied de l'aigneau, & fay pour ton renuoy
Aux bons Dieux voyageurs des vœus ainsi que moy.*

*Elle pour oboir prend le pied de la beste.
Lors en lieu de l'hostie il decolla la teste
De la femme perfide, & le sang qui iaillit,
Tout chaud contre le front de son mary saillit.
Ainsi de son forfait elle tomba victime,
Sans teste dans son sang lavant son propre crime.*

*Le mari spectateur d'un acte si piteux,
Eut le sein & les yeux de larmes tous moiteux :
Vne horreur le saisit, il sanglotte son ame,
Et outré de douleur contre terre se pâme :
Puis à soy reuenu renfrongnant le sourci,
D'une voix effrayée au Gaulois dist ainsi.*

*Quoy! est-ce là la foy que tu m'auois promise?
Est-ce là ton serment? est-ce la dextre mise
En la mienne, ô pariure? apres auoir receu
La rançon pour ma femme, ainsi m'as-tu deceu?*

*Du iour que le harnois sonna sur tes espauls,
Qu'espuisant la ieunesse & la force des Gaules,
Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruisseaux
Ne bastoyent à fournir breuuage à tes cheuaux,
Et que l'ambition que rien ne ressasse,
Te faisoit comme un feu saccager nostre Asie,
Je preuy mon malheur, & preuy que nos champs
Ne seroyent qu'un tombeau par tes glaines trenchans :
Mais ie le preuy mieux, oyant la renommée
Que ton camp assiegeoit nostre ville enfermée.*

*Pres les murs de Milete un temple s'eleuoit,
Où Cerés sus honneurs & ses autels auoit,
Et ce iour de fortune on celebroit ses festes.
Nos femmes couronnant d'espics de bled leurs testes,
Et portant en leurs mains les premices des fruits
Que la Terre nourrice en son sein a produits,*

Supplioient la Deesse, & sa Semestre fille,
Leur donner bons maris, & planté de famille,
Santé, beauté, richesse, & la grace des Dieux.
Le parfum de l'encens fumoit iusques aux cieux :
Autour du Temple alloit la danse mesurée,
Quand voici comme Loups à la gorge alterée
Ou du sang des aigneaux, ou du sang des brebis,
Venir ton camp vestu de flamboyans habits,
Qui sans crainte du lieu les autels despoillèrent,
Et sans respect d'honneur nos femmes violèrent,
Autant que l'appetit veinqueur le permettoit,
Et la ieune fureur qui sans raison estoit.

On dit que de Cerés le venerable image
Fremissant & suant abaissa son visage :
Son autel en trembla, sa couleur en mua,
Et trois fois de despit la teste remua.

Soudain la Renommée à l'aile bien agile,
Dessus le mur rampée espouuanta la ville,
Annonçant aux maris d'une effroyable vois,
Que leurs femmes estoyent la proye des Gaulois.

Le iour estoit sous l'onde, & la nuit estoilée
Auoit d'un habit brun la terre emmantelée,
Quand la clameur se fist, & des enfans pleureux,
Et des peres priuez de leurs lits amoureux.
Non autrement de loin s'entendoit la complainte,
Que si desja la ville eust veu l'image peinte
De la mort en ses murs, & les feux indontez
Riblant par les maisons voler de tous costez.

En fin sur la minuiet en la place s'assemblent,
Où de mille conseils les deux meilleurs leur semblent
De prier l'ennemi, & d'un soin diligent
Apporter la rançon, & flechir par argent
(Poison des cœurs humains) l'arrogance barbare,
Qui de son naturel est tyrante & auare.

*Le faufconduit venu ayans les pleurs à l'œil,
Et tristement vestus de noirs habits de deuil,
Au premier poinct du iour sortirent de la porte.*

*Mercuré alloit deuant, qui leur seruoit d'escorte,
D'un air enueloppé. A la fin paruenus
En ton ost, & voyant tes hommes incognus,
Harenguerent ainsi d'une douce priere,
Pour amollir les cœurs de la troupe guerriere,
Qui braue en son harnois donnoit d'une autre part
Assurance aux prians d'un paisible regard.*

*Peuples enfans de Mars, heritiers de la guerre,
Qui courez nostre Asie, ainsi que le tonnerre
Court grondant parmi l'air, & à vos Dieux Gaulois
Appendez pour trofée & nous & nos harnois :
Ne vueillez point souiller, magnanimes gend'armes,
Vos honneurs illustrez par la splendeur des armes
Au sang vil & couard de nos femmes, qui n'ont
Ny corselets au dos, ny morions au front
Pour reuancher leur peau, de nature amusées
A filer leur quenouille, & tourner leurs fusées :
Ou bien, si mesprisant les Dieux & les humains,
Vivez ainsi que Loups du meurtre de vos mains,
Tournez le fer trenchant en nos masles poitrines,
Et courtois pardonnez aux ames feminines :
Ou si vous craignez Dieu protecteur de la loy,
Et la Fortune humaine inconstante & sans foy
(Croyant que vos voisins peuuent raur les vostres
Ainsi qu'en ce pais vous rauissez les nostres)
Vous contre-iniuriunt de pareille façon :
Rendez-les s'il vous plaist, & prenez leur rançon,
A fin que desormais exemptes du seruage,
Libres en nos maisons facent nostre mesnage,
Et sans plus en vostre ost engager leurs beaux ans,
Aillent faire nos lits, & traiter nos enfans.*

Ils parlerent ainsi. Ces guerriers de leur teste
 Firent signe aux prians d'accorder leur requeste.
 « Il n'est rien qui tant l'homme ameine à la raison,
 « Que l'art persuasif d'une douce oraison.

Les unes par argent retournerent troquées :
 Les autres qui s'estoyent desia domestiquées
 En l'amour des Gaulois, les pensans plus gaillars
 Aux combats amoureux que leurs maris vieillars,
 S'arrestèrent au camp, mesprisant leurs Penates,
 Liets, enfans & maris, pour suiure les Galates.
 Ma femme fut rauie. Ambassadeur alors
 l'estois loin du pais, pour rompre les efforts
 Et l'istante fureur d'un Martial orage,
 Qui desia coniuroit contre nostre riuage.

Si tost qu'à mon retour l'histoire i'entendi,
 Tout le sang me gela, de crainte refroidi :
 La honte & le despit me fermerent la bouche,
 A terre renuersé comme une froide souche,
 Pleurant ma chere espouse, & n'ayant pour confort
 Remede plus certain que l'espoir de la mort.

En tous lieux que i'allois, où ie l'auois cognue,
 Soit veillante ou dormante, ou soit en robbe, ou nue,
 Au iardin, en la chambre, au cabinet segret,
 Tout le cœur me creuoit de dueil & de regret.
 D'un pied mal-assuré mille fois en une heure
 le changeois de logis, de place & de demeure :
 Mais en vain : car tous lieux me sembloient odieux,
 Et tousiours sa beauté venoit deuant mes yeux.

En songe toute nuit me reuenoit ma femme,
 Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,
 Et dont le souuenir est plaisant au penser,
 Qu'Amour me fait au cœur cent fois le iour passer.
 La face qu'elle auoit quand elle fut rauie,
 Tousiours me reuenoit : comme elle poursuiue

Couroit parmi le temple embrassant les autels
 Et les images saints des hauts Dieux immortels,
 Pasmée, eschevelée, & non plus femme viue,
 Et s'eschappant de l'un, de l'autre estre captiue,
 N'ayant autre confort en son peril sinon
 M'appeller, & d'auoir en sa bouche mon nom :
 Puis tousiours me sembloit qu'elle me venoit tendre
 Ses bras croizez en l'air à fin de la defendre.

Deux fils conceus de nous, germes de nostre chair,
 Vray gage d'amitié aux deux parens si cher,
 Qui du tout ressembloyent au portraict de leur mere,
 Assis sur mes genoux redoubloyent ma misere,
 Et de leurs tendres mains touchant mon poil grison,
 Me prioyent de tirer leur mere de prison.

« Affection d'ensans de nature est si grande,
 « Qu'elle obtient de parens tout ce qu'elle demande.

Pour recouurer ma vie, & retrouver mon cœur,
 Sans qui ie viuotois en extreme langueur,
 Je vendi tout mon bien : que m'en seruoit l'usage,
 Quand mon meilleur tresor estoit ailleurs en gage ?
 Tousiours à chaque pas en ma femme resuant,
 Chargé de mon auoir ie mis la voile au vent.

• Le vent en ma faveur, qui poupier se resueille,
 Me poussa de Milete aux riués de Marseille.

Du lieu de ta demeure aux voisins ie m'enquis :
 Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis
 M'enseigna le chemin : car il n'y auoit trace
 Qui n'eust ouy sonner le bruit de ta cuirasse.

Entrant en ton Palais d'elle ie fu cognu :
 Puis t'enquerant de moy pourquoy i'estois venu,
 Ainsi ie respondi. L'affection extresme
 Que ie porte à ma femme, hélas ! plus qu'à moy-mesme,
 Les pleurs versez pour elle, & les regrets amers
 M'ont fait vendre mon bien, & passer tant de mers

*A fin de racheter une si chere chose.
 Puis tout soudain du prix avec toy ie compose,
 Et le mis en ta main : mais ton cœur genereux,
 Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,
 Forçant ta nation qu'on estime si fiere,
 Ne voulut accepter de moy la somme entiere :
 Tu mis ceste rançon en quatre lots à part,
 Vne quarte à ma femme, & l'autre pour ma part,
 L'autre pour nos enfans & l'autre pour toy maistre.
 Tu me fis un festin, tu m'assis à ta dextre,
 le beu dedans ta coupe, & d'un front adouci
 Humainement traité tu m'ostas le souci.*

*Quand le vin fut versé en l'honneur de Mercure,
 Et la Nuit fut venue à la courtine obscure,
 Tu me linras ma femme, & me la fis toucher,
 Puis en un mesme liët ensemble nous coucher,
 Sans plus retenir droit ny pouuoir dessus elle.
 Toutefois ô cruel, ô barbare infidelle,
 Apres auoir long temps en ton Palais logé,
 En ta coupe rebeu, à ta table mangé,
 Apres mon or baillé, apres ta foy promise
 Tu l'as deuant mes yeux cruellement occise.*

*Le Prince qui long temps ce discours entendit,
 D'un magnanime cœur luy contre-respondit.*

*Citoyen de Milete, estrangier & mon hôte,
 A fin que hors du cœur l'impression ie t'oste
 Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,
 Entens toute l'histoire, & l'emporte chez toy.*

*Aussi tost que l'Aurore au matin fut venue,
 Ta femme toute nuit entre tes bras tenue,
 Qui t'appelloit son sang, son cœur & son souci,
 Ambrassant mes genoux, me fist sa plainte ainsi.
 « Il est bien mal-aisé de tromper une amante !
 Elle ayant comme femme une ame desfiant*

*Et un cœur soupçonneux (cela leur est fatal)
 Avant qu'il fust venu, coniectura son mal.*

*Après que par le fer tu m'as tienné rauié,
 Que par terre & par mer tes armes i'ay suiuié
 Compagne de ton liét : après t'auoir aimé,
 Après t'auoir cent fois en te baizant armé,
 Baillé ton morion, ta lance & ta rondache,
 Et planté sur ton tymbre un menaçant pennache :
 Puis venu du combat, du travail ennuyé,
 Après t'auoir cent fois tout le corps essuyé
 Salle d'une poussière honneste & genereuse,
 Et tes playes succé de ma lèvre amoureuse :
 Après auoir pensé de mes mains tes cheuaux,
 Tes coursiers compagnons de tes nobles trauaux,
 Les nommant par leur nom, qui souloyent recognoistre
 Ma voix encor plus tost que celle de leur maistre :
 Peux-tu bien maintenant tes delices hair,
 Et pour un peu de gain perfide me trahir ?*

*Hà ! ce n'est pas la foy, ny la dextre fidelle
 Mise en la mienne, hélas ! quand tremblante & rebelle
 L'ambrassois les autels de Cérés, appelant
 Les Dieux à mon secours contre toy me volant.
 A la fin adioustant la priere à l'audace,
 Par force & par amour ie t'accorday ma grace,
 Pourueu que tu serois d'une inuincible foy,
 Toujours mon défenseur, sans te fâcher de moy.
 Mais ie voy (desmentant ta promesse heroïque)
 Qu'autant comme ton cœur ta parole est Gothique :
 Pourrois-je bien souffrir absente de tes yeux
 Encore une autre fois un seruage ennuyé ?
 Le premier m'estoit doux, & le second en l'ame
 Me seroit une mort dont le penser me pâsme.*

*Tu estois mon pays, mon pere & mon espous,
 Et tous perdus en toy ie les retronuois tous :*

*Seul tu estois mon tout, & pour une parole
Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.
Ne crains-tu point les Dieux ? ne crains-tu que les bois,
Les rochers entournez de naturels effrois,
Les deserts remparez de longue solitude
Ne content aux passans ta fiere ingratitude ?*

*Tu me devois tuer quand ta main me rait,
Et non trahir le cœur qui forcé te suivit :
Le mourir de ta main valloit mieux que la vie,
Et raie en ce poinct ie n'eusse esté raie.*

*En tous lieux où le nom des hommes i'entendray,
Plustost par les forests aux loups ie me rendray
Qu'en leurs mechantes mains, croyant par coniecture
Qu'ils sont tous comme toy de mechante nature.*

*Or puis que mon malheur ne se peut reuancher
De toy cruel ingrat, que par le reprocher,
le te reprocheray ta semente germée,
Que tu as par amour en mon ventre semée :
Tu devois pour le moins auant que me chasser,
Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,
Te rebaiser les mains, & t'appeller son pere.
Les larmes de l'enfant eussent sauué la mere !*

*Baille moy ton poignard pour nous tuer tous deux :
le te seray defuncte un fantosme hideux,
le rompray ton sommeil, & contre toy marrie
le te suiuray tousiours importune Furie,
Te donnant à manger ton fils pour ton repas :
Ainsi doux (me vangeant) me sera le trespas !*

*Que dis-ic ? mon amour ne merite un supplice.
Viuons donc à tes pieds pour te faire seruice,
Et perdons mon mary ce causeur effronté,
Qui de tout nostre bien qu'il auoit apporté,
T'a baillé seulement la moitié de la somme,
Vray acte de larron, & non pas de prend'homme.*

Elle me dist ainsi. Le sang froid s'assembla
 Tout au-tour de mon cuer qui soudain me troubla,
 Douteux si ie deuois l'enuoyer tout à l'heure
 En ces lieux tenebreux où le Trespas demeure :
 Ou bien si ie deuois mon courroux retarder,
 Et te conter le fait, à fin de te garder.

L'ay feint ce sacrifice, & feint de te conduire
 Pour immoler ta femme, & aussi pour te dire
 Que vous estes deceus de blâmer les Gaulois,
 Vous autres Asteus, comme peuples sans lois,
 Barbares & cruels, transportez par le vice,
 Ennemis d'équité, de droict & de iustice.

Deffous la loy escrite enseignez vous viuez,
 Et doctes en papier le papier vous suiuez :
 Nous autres nous n'auons que la Loy naturelle
 Escrite dans nos cœurs par une encre eternelle,
 Que nous suiuous tousiours sans besoin d'autre escrit,
 Comme portans nos loix en nostre propre esprit.

En-terre si tu veux, ou laisse aux chiens ta femme,
 Ou la iette en la mer, ou la donne à la flame :
 Vn corps tronqué de teste est vn fardeau pesant,
 Ne remporte en ta ville vn si vilain present.

Or quant à la rançon que j'ay receu pour elle,
 Et au reste du bien que ta dextre me celle,
 Prens tout, ie n'en veux rien, à fin qu'en ton pais
 Tu faces au retour tes voisins esbahis,
 Leur contant nos vertus : va chercher ta demeure :
 Adieu, donne la main, va-t'en à la bonne heure.

HENRY, dont le renom n'est seulement allé
 Aux peuples estendus sous le Pole gelé,
 Mais de l'Europe entiere a rempli tout l'espace,
 Tu ne tiens seulement en la Gaule la place
 Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'équité,
 Les vertus, les honneurs, & la fidelité.

*le voudrois que ton peuple en armes redoutable
Se monstraſt enuers toy ou autant equitable
Que tu es enuers luy, ou qu'il fuſt enuers toy
Auſſi fidele & bon que tu luy es bon Roy :*
*Les guerres tous les ans ne ſeroient attendues,
Tes villes ſous ta main ſeroient deſia rendues,
Les harnois ne ſeroient un faix à noſtre dos,
Et tes ſuiets viuroient en paiſible repos.*

*Ce-ſeul pendant il te plaiſt en telle deſſiance
Veindre non par le fer, mais par la patience :*
*Vy heureux ceſte année & cent autres encor,
Et en regnant vieillis autant que fiſt Neſtor,
Et m'eſtreine, grand Roy, ainſi que ie s'eſtreine.
Du labeur profitable agreable eſt la peine.*

DISCOVRS OV DIALOGVE

entre les Muſes deſlogées,

& Ronſard.

*Leuant les yeux au ciel, & contemplant les nues,
l'auſay l'autre iour une troupe de Grues,
Qui d'un ordre arrenge & d'un vol bien ſerré
Repreſentoient en l'air un bataillon carré,
D'auirons emplumez & de roides ſecouſſes
Cherchant en autre part autres terres plus douces,
Cù touſiours le Soleil du rayon de ſes yeux
Rend la terre plus graſſe, & les champs plus ioyeux.*

*Ces oiſeaux rebatant les plaines rencontrées
De l'air, à grands coups d'aiſle alloient en leurs contrées,
Quitant noſtre païs & nos froides ſaiſons,
Pour reſaire leur race & reuoir leurs maiſons.*

*Les regardant voler, ie disois en moy-mesme :
le voudrois bien, oiseaux, pouvoir faire de mesme
Et voir de ma maison la flame voltiger
De sur ma cheminée, & iamais n'en bouger,
Maintenant que ie porte iniurié par l'age,
Mes cheueux aussi gris comme est vostre plumage.*

*Adieu peuples ailez, hostes Strymoniens,
Qui volant de la Thrace aux Aethiopiens,
Sur le bord de la mer rencontre les Pygmées
Menez, combat leger, vos plumeuses armées :
Allez en vos maisons. le voudrois faire ainsi.*

*« Vn homme sans foyer vit tousiours en soucy. »
Mais en vain ie parlois à l'escadron qui volle :
Car le vent emportoit comme luy, ma parole,
Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,
Aize de retourner au lieu de son sejour.*

*De l'air abaissant l'œil le long d'une vallée,
le regarday venir une troupe hastée
Lasse de long trauail, qui par mauuais destin
Auoit fait (ce sembloit) un penible chemin.*

*Elle estoit mal en conche & pauurement vestue :
Son habit attaché d'une espine poinctue
Luy pendoit à l'espaule, & son poil dédaigné
Erroit sale & poudreux, crasseux & mal peigné.*

*Toutefois de visage elle estoit assez belle :
Sa contenance estoit d'une ieune pucelle,
Vne honte agreable estoit dessus son front,
Et son œil esclairoit comme les Astres font :
Quelque part qu'en marchant elle tournast la face,
La vertu la suyoit, l'eloquence & la grace.
Monstrant en cent façons dès son premier regard,
Que sa race venoit d'une royale part,
Si bien qu'en la voyant, toute ame genereuse
Se rechaufant d'amour en estoit amoureuse.*

D'avant la trompe alloit un ieune jouvenceau,
 Qui portoit en Courrier des ailes au chapeau,
 Vne houffine en main de serpens tortillée,
 Et deffous pauvre habit vne face tucillée :
 Et monstroit à son port quel sang le conceuoit,
 Tant la garbe de Prince au visage il avoit.

Tout furieux d'esprit ie marchay vers la bande,
 le luy baise la main, puis ainsi luy demande
 (Car l'ardeur me pouffoit de son mal consoler,
 M'enquerir de son nom, & de l'ouyr parler.)

Ronsard.

Quel est vostre país, vostre nom & la ville
 Qui se vante de vous ?

L'une la plus habile

De la bande respond.

Muses.

Si tu-as iamais veu

Ce Dieu, qui de son char tout rayonné de feu
 Brise l'air en grondant, tu as veu nostre pere :
 Grece est nostre pays, Memoire est nostre mere.

Au temps que les mortels craignoient les Deitez
 Ils bastirent pour nous & temples & citez :
 Montaignes & rochers & fontaines & prées,
 Et grottes & forests nous furent consacrées.
 Nostre mestier estoit d'honorer les grands Rois,
 De rendre venerable & le peuple & les lois,
 Faire que la vertu du monde fust aimée,
 Et forcer le trespas par longue renommée :
 D'une flame divine allumer les esprits,
 Auoir d'un cueur hautain le vulgaire à mespris,
 Ne priser que l'honneur & la gloire cherchée,
 Et tousiours dans le ciel auoir l'ame attachée.



*Nous eûmes autrefois des habits précieux,
 Mais le barbare Turc de tout victorieux,
 Ayant vaincu l'Asie & l'Afrique, & d'Europe
 La meilleure partie, a chassé nostre trope
 De la Grece natale, & fuyant ses prisons
 Errons, comme tu vois, sans biens & sans maisons,
 Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses
 Les peuples & les Rois auront pitié des Muses.*

Ronsard.

*Des Muses ? di-je lors. Estes vous celles-là
 Que iadis Helicon les neuf seurs appella ?
 Que Circe & que Phocidé auouoyent leurs maistresses,
 Des vers & des chansons les sçauantes Déeses ?
 Vous regardant marcher nuds pieds & mal empoint
 l'ay le cueur de merueille & de frayeur espoint,
 Et me repens d'auoir vostre danse suiuié,
 Vlsant à vos mestiers le meilleur de ma vie.*

*Je pensois qu'Amalthée eust mis entre vos mains
 L'abondance & le bien, l'autre ame des humains :
 Maintenant ie cognois, vous voyant affamées,
 Qu'en esprit vous païssez seulement de fumées,
 Et d'un titre venteux, antiquaire & moysi,
 Que pour un bien solide en vain auez choisi.*

*Pour suiure vos fureurs, miserables nous sommes.
 Certes vous ressemblez aux pauvres Gentilshommes,
 Qui (quand tout est vendu) leuant la teste aux cieux,
 N'ont plus d'autre recours qu'à vanter leurs ayeux.*

*Que vous sert Iupiter dont vous estes les filles ?
 Que seruent vos chansons, vos Temples & vos villes ?
 Ce n'est qu'une parade, un honneur contrefaict,
 Riche de fantaisie, & non pas en effect.*

*Vertu, tu m'as trompé, te pensant quelque chose!
 le cognois maintenant que le malheur dispose
 De toy qui n'es que vent, puisque tu n'as pouvoir
 De conseruer les tiens qui errent sans auoir
 Ny faueurs ny amis, vagabonds d'heure en heure
 Sans feu, sans lieu, sans bien, sans place ny demeure.*

Muses.

*Hà que tu es ingrat de nous blasmer ainsi!
 Que fusses-tu sans nous qu'un esprit endurcy,
 Consumant, casanier, le plus beau de ton âge
 En ta pauvre maison, ou dans un froid vilage,
 Incogneu d'un chacun! où t'ayant abreuvé
 De Nectar, & l'esprit dans le Ciel esleué,
 T'auons fait desireux d'honneur & de louanges,
 Et semé ton renom par les terres estranges,
 De tes Rois estimé, de ton peuple chery,
 Ainsi que nostre enfant en nostre sein nourry.
 Dieu punist les ingrats : à tous coups que la foudre
 Trebuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre
 Tu ne sentes ton corps, & ta teste briser
 Pour la punition d'ainsi nous mespriser.
 Pource adjoute creance à qui bien te conseille :
 Ayde nous maintenant, & nous rens la pareille.*

Ronfard.

Que voulez vous de moy ?

*L'une des sœurs alors
 Qui la bande passoit de la moitié du corps,
 Me contre-respondit.*

Muses.

*Nous auons ouy dire
 Que le Prince qui tient maintenant vostre Empire,*

*Et qui d'un double sceptre honore sa grandeur,
Est dessus tous les Roys des lettres amateur,
Caresse les sçavans, & des liures fait conte,
Estimant l'ignorance estre une grande honte :
Dy luy de nostre part qu'il luy plaise changer
En mieux nostre fortune, & nous donne à loger.*

Ronsard.

*Vous m'imposez au dos une charge inegale :
L'ay peu de cognoissance à sa grandeur royale,
C'est un Prince qui n'aime un vulgaire propos,
Et qui ne veut souffrir qu'on trouble son repos,
Empesché tous les iours aux choses d'importance,
Soustenant presque seul tout le faix de sa France,
Meditant comme il doit son peuple gouverner
Et faire deffous luy l'âge d'or retourner,
Honorer les Vertus & chastier le vice,
Deffenseur de la loy, protecteur de iustice.*

*Je n'oze l'aborder, ie crains sa Maiesté,
Tant ie suis esblouy des raiz de sa clairté :
Pource cherchez ailleurs un autre qui vous meine.
Adieu docte troupeau, adieu belle neuuaine.*

AV ROY CHARLES IX.

*Au grand Hercule animé de courage
Vous ressemblez : il auoit son lignage
De iupiter, & le vostre est d'un Roy,
Qui comme un Dieu tint la France sous soy.*

Dés le berceau de sa main enfantine
Il estouffa la race serpentine :
Vous dès enfance à la mort avez mis
La plus grand'part de vos fiers ennemis.
Un puissant Roy contraignoit sa prouesse :
Necessité qui est grande Déesse,
Vous a contraint : il eut pour son confort
Un ieune frere, & vous Prince tresfort
En avez deux, qui donnent esperance
D'estre sous vous les lumieres de France.

Hercule auoit pour habit le plus beau
Le rude cuir de l'effroyable peau
D'un grand Lion, monstrant par un tel signe
Qu'un riche habit des Princes n'est pas digne,
Mais la vertu, qui iamais ne se pert,
Et qui de robbe en tout âge leur sert.

Vous comme luy, bien que soyez grand Prince,
Et riche Roy de si grande province,
Ayant vertu pour vostre habillement,
Allez tousiours aoustre simplement,
Blasmant l'orgueil des grands Rois d'Assyrie,
Qui tous chargez de riche orféuerie
D'argent & d'or, demy-Dieux se monstroient
Enflez de pompe à ceux qu'ils rencontroient,
Faisant estat de robbe somptueuse,
Et non d'auoir une ame vertueuse :
Ainsi masquez reluisoient par-deuant,
Mais au dedans ce n'estoit que du vent.

Or cest Hercule à tous labours adextre
Une massüe auoit dedans la dextre
Dont il frapport les hommes depraveux :
Dedans la main le Sceptre vous avez
Dont vous domtez l'impudente malice,
Gouuernant tout d'une egale police.

*Hercule alloit la terre tournoyant,
De tous costez les Monstres guerroyant :
Et vous tournez vostre royaume, Sire,
Pour saintement nettoyer vostre Empire
De tout erreur & des Monstres qui vont
Sans plus auoir la honte sur le front.*

*Hercule aimoit & l'arc & les sagettes :
Pour passe-temps si bon archer vous estes
Et si certain, que le trait eslançé
Frappe le but par vos yeux menacé.*

*Sa sœur Pallas Déesse forte & sage
Le conduisoit bien-heurant son voyage :
Et vous auez vostre mere qui fait
Vostre voyage heureusement parfait.*

*Après sa mort Hercule magnanime
Au ciel monta de soy-mesme victime,
Estant purgé sur le mont OEtéen :
Vous despouillé du manteau terréen
Irez au Ciel à la gloire eternelle.
Et c'est pourquoy, Sire, ie vous appelle
Nostre Herculin, qui serez vne fois
Par vos vertus l'Hercule des François :
Car c'est à vous à qui le Ciel ordonne
Du monde entier le Sceptre & la Couronne.
Ainsi de vous l'a promis le destin
Inexorable, au fuseau aimantin,
Dur, acéré, d'inuincible puissance :
C'est que seriez en vostre adolescence,
Estant bien ieune orphelin demeuré,
Vn peu troublé : car rien n'est asséuré.*

*Mais aussi tost que la blonde ieunesse
Aura doré d'une toison espesse
Vostre menton, & qu'aux guerres dispos
Le fort harnois bruira sur vostre dos,*

Branlant au poing le hampe d'une hache,
 Et remuant les crestes du panache
 D'un morion reluisant tout ainsi
 Qu'un beau Soleil de flames esclarci,
 Irez veinqueur des prouinces lointaines :
 Où conduisant vos batailles certaines,
 Et vos soldats sous le fer fremissans,
 Et vos chevaux au combat hanissans,
 Le lis François planterez sur la rive
 Où du Soleil le chariot arrive,
 Quand vers le soir lassé de ses travaux
 Dans l'Océan abreuve ses chevaux
 Fumans, suans & soufflans des narines
 Le iour tombé dans les ondes marines :
 Et sur le bord où il sort hors de l'eau
 Frais gaillard ieune ainsi qu'un iouuenceau
 Qui pour l'amour de sa belle guerriere
 Monte à cheual, & passe une carriere,
 En ces deux mers le Ciel fera laver
 De vos harnois les poudres, & grauer
 Du bout tranchant de vostre forte lance
 Le nom sacré de Charles & de France,
 Et de Henry, & de tous vos ayeux
 Qui sont au Ciel à la table des Dieux.

Or ce destin qui tel bien vous desire,
 N'a seulement designé vostre Empire,
 Faiëts vertueux, triumphes de bon-heur,
 Villes, chasteaux, dont vous ferez Seigneur,
 Terres & mers : mais il a d'auantage
 Depeint vos mœurs, vos yeux, vostre visage
 Et vostre taille, afin qu'estant venu
 Fussiez de tous par vos signes connu :
 Et pour remarque il a bien voulu mettre
 De vostre nom la capitale lettre,

*Vn C. fatal, lettre qui par neuf fois
A commencé le beau nom de nos Rois.*

*Ce Roy qui doit (ce dit la Destinée)
Tenir sous soy la terre dominée,
Aura le teint comme entre noir & blond,
Palle-vermeil, le visage un peu long,
Les yeux chastains, la taille droite & belle,
Posé maintien, la grace naturelle,
Vne voix douce, un parler sage & prompt,
Belle la grêue & la main & le front,
Ayant au corps une ame genereuse,
Et la ieunesse active & vigoureuse.
Au reste humain, non trompeur, non moqueur,
Non renfrongné, non remply de bas cœur,
Non abuseur, non controuueur de ruses,
Et par-sur tout grand hostelier des Muses:
Qui de la main, en laquelle il aura
L':stoc sanglant, en sa tente escrira,
Comme vn Cesar, des liures, dont la gloire
Des ans veinqueurs combattront la victoire,
Portant au front deux replis de Laurier,
Pour estre ensemble & sçauant & guerrier:
Car pour bien faire il faut qu'un Roy se serue
De l'une & l'autre excellente Minerve.*

*Or en voyant tous ces signes en vous,
Je suis certain (ainsi le croyons tous)
Qu'estes ce Roy de qui la Parque sage
A tant rendu par escrit tesmoignage,
Vous ordonnant tout ce grand Vniuers:
Et c'est pourquoy ie vous offre mes vers
Auec l'ouurier, qui bouillonne d'enuie
D'user pour vous ses plumes & sa vie.*

*Doncq' aussi tost que la viue vertu
Vous armera du fort glaiue pointu,*

Et qu'on orra pour l'honneur de vos Gaules
 Le corselet sonner sur vos espauls,
 Ayant la fleur de la jeunesse atteint,
 Des ennemis comme une foudre craint :
 Allez combattre, allez à la bonne heure
 Conquerir tout sous fortune meilleure,
 Et fait vainqueur r'apportez à foison
 Mille Lauriers dedans vostre maison.

Moy plus armé de plumes que d'espée,
 Suiurai du camp la victoire trempée
 Au sang vaincu. Si quelque Cheualier
 Fait un beau coup entourné d'un millier
 Des ennemis, ie feray sous ma plume
 Sonner son coup comme un fer sur l'enclume,
 Qu'un noir Vulcan des deux hanches tortu
 Bat au marteau de flames reuestu.

I'ay d'une ardante & brusque fantaisie
 Dès la mammelle aimé la Poësie,
 Ainsi qu'on voit les hommes volontiers
 Ou par destin suiure diuers mestiers,
 Ou par l'instinct de leur propre nature
 L'un la Musique, & l'autre la Peinture,
 L'un va du ciel les astres recherchant,
 Et l'autre vit ou guerrier ou marchand.

Moy qui l'honneur plus que les biens estime,
 Né d'une race antique & magnanime,
 Franc d'avarice & pur d'ambition,
 Libre de toute humaine passion,
 D'un esprit vif, ardent & volontaire,
 Pour la vertu i'ay quitté le vulgaire,
 Villes, chasteaux, bourgades & marchez :
 Et suis allé par les antres cachez,
 Par les deserts, riuages & montaignes,
 Suiure les pas des neuf Muses compaignes,

Qui toute nuit m'enseignent par les bois
 A ne chercher autres maîtres que Rois,
 Et à pousser jusqu'aux troupes célestes
 Ceux qui en guerre ont osé de beaux gestes,
 Et qui d'un cœur aventureux & fort
 Vne louange achètent par la mort.

Quiconque aura pour marque memorable
 Dans l'estomac vne playe honorable,
 S'en-vienne à moy : son coup si noble & beau
 Priué d'honneur n'ira sous le tombeau.

Pource mon Roy, s'il vous plaît que ie face
 La Franciade, œuvre de long espace,
 Oyez mes vœux : il seroit bien saison
 Qu'eussiez esgard à mon cheueul grison,
 Sur qui desia l'automne tempeste
 A fait gresser quarante ans sur la teste :

Bien tost semblable au bon cheual guerrier
 Qui souloit estre au combat le premier,
 Et tout couuert d'une belle poussiere
 Gaignoit veigneur le pris de la carriere
 Le chef orné de roses, maintenant
 Languit poussif à l'estable, prenant
 Sans nul soucy de fleurs ny de bataille
 Le peu de foin que son maître luy baille.

Doncq s'il vous plaît, Sire, n'attendez plus
 Que ie sois vieil, impotent & perclus,
 Fâcheux, hargneux, ayant l'ame estourdie
 Et tout le corps de longue maladie.

Mais or' que j'ay tout l'esprit vigoureux,
 Le genou fort, & le sang genereux,
 Commandez moy, & m'aimez tout ensemble,
 Et m'honorez : ces trois poincts (ce me semble)
 Font le Poëte heureux & glorieux,
 Le font gaillard, le poussent jusqu'aux cieux.

*Car sans honneur la Muse consommée
De long travail s'alambique en fumée,
Et l'escriuain qui n'a le plus souuent
Qu'une promesse aussi froide que vent,
Deuiet poussif & retif à l'ouurage :*

*Le seul honneur luy hausse le courage,
Quand il se voit d'un Prince bien traité,
Comme ie suis de vostre Majesté.*

A luy-mesme.

*Si les souhaits des hommes auoient lieu,
Et si les miens estoient ouys de Dieu,
Ie luy ferois vne requeste, Sire,
De vous donner, non vn meilleur Empire,
Non plus de grace ou plus grande beauté,
Non plus de force ou plus de Royauté,
Ou plus d'honneur pour illustrer vostre âge,
Mais vous donner six bons ans d'auantage.*

*D'où vient cela qu'au retour des beaux mois
On voit les fleurs, les herbes, & les bois
Croistre soudain, & les Rois de la terre
Qui dessous Dieu ont le second tonnerre,
Qui doiuent tant de Prouinces tenir,
Mettre en croissant si long temps à venir ?
Alors qu'un Prince a pleine cognoissance
De ses suiets, il a plus de puissance.*

*Quand Iupiter dedans Crete habitoit,
Et qu'Amalthée en l'autre l'alaitoit,
Et que petit avecque sa compagne
Nede rampoit sur Ide la montagne,*

*Il n'estoit craint, bien que sa maieſté
Deſſus ſon front monſtraſt mainte clairté.*

*Mais auſſi toſt qu'il gaigna le trophée
Du fort Briare, & du gean Typhée,
Et qu'il eut mis la foudre entre ſes mains,
Lors il fut craint des Dieux & des humains.*

*Charles, c'eſt vous à qui le deſſin donne
Non ſeulement la ſuperbe couronne
Que vos ayeux deſur le chef portoient,
Et de leur nom les peuples ſurmontoient :
Le ciel amy de vos vertus, appelle
Voſtre ieuneſſe à victoire plus belle.*

*Incontinent que voſtre beau menton
Sera doré d'un iauniſſant cotton,
Comme Alexandre, aurez l'ame animée
Du chaud deſir de conduire vne armée
Outre l'Europe, & d'aſſauts vehemens
Oſter le Sceptre aux puisſans Ortomans,
Qui ſous leurs mains par armes ont ſaiſie
Tout le meilleur d'Europe & de l'Asie,
Leſquels hardis d'hommes & de vaiſſeaux
Ont d'amirons ia couuertes les eaux
Qu'on voit flotter deſſus la mer Tyrrhene :
Ont ia campé leurs ſoldars ſur l'arene
De la Sicile & de Calabre, afin
Que noſtre loy par le Turc prenne fin :
S'il ne vous plaïſt d'un valeureux courage
Voſtre poiſſance oppoſer à leur rage.*

*Et bien qu'ils ſoient hautains & glorieux
De tant de Rois les Rois victorieux,
Et que d'enſlure ils aynt l'ame groſſie,
Si craignent-ils pourtant la Prophetie.*

*C'eſt qu'un grand Roy de France doit vn iour,
En les dontant & chaffant du ſeiour*

*Que Constantin eurent pour sa demeure,
Rompre leur Sceptre, & d'une foy meilleure
Gagner les cœurs des peuples Afiens,
De Circoncis en faire des Chrestiens,
François d'habits, de mœurs, & de langage.*

*Je me promets par signe & par presage,
Et par augure & par sort, que c'est vous
Qui les devez abbatre à vos genoux,
Et que vous seul en aurez la victoire,
Et de Mahom effacerez la gloire.*

*L'enten desia vos soldars fremiffans,
Et les cheuaux sautans & henniffans
Deffous le faix de vos braues gend'armes :
Je voy l'esclair du bel acier des armes
Sous le Soleil s'esclatter iusqu'aux cieux :
Je voy vostre ost conduit par les bons Dieux,
Sans que la peine ou la peur le surmonte,
Desia campé sur le bord d'Hellesponte.*

*Courage Prince! encor' n'estes-vous pas
Le premier Roy de France, qui les pas
Aura planté sur la terre Payenne
Pour le soustien de nostre foy Chrestienne!*

*Vn Roy Lowys endossé du harnois
Y a dressé les honneurs des François.*

*Ce Godefroy ieune Duc de Lorraine,
D'hommes croisez courrit toute leur plaine,
Print Cormoran le grand Gean, & fist
Si vaillamment qu'apres il desconfist
Tous les Payens par la gent baptisée :
Cassa leur Sceptre, & leur gloire brisée
Deffous ses pieds en triomphe foula,
Et combatant se fist Seigneur delà.
Vous plus grand Roy devez bien vous promettre
Les faits qu'un Duc à fin a bien sceu mettre,*

*Pauvre de biens, & riche de bon-heur,
Qui par vertu s'acquist si grand honneur.*

*Là vous voirrez tant de villes hantaines
Fieres du nom de ces vieux Capitaines,
Alexandrie, Antioche, & aussi
Celle qui riche estene le sourci
Du nom d'Auguste, & celle qui la gloire
Retient encor' d'une heureuse victoire.*

*Là vous voirrez mille peuples diners
D'habits, de mœurs, de langage, couverts
L'un de Laurier & l'autre de lierre,
Vous saluer le Seigneur de leur terre,
Et remerquant en vous cent Deitez
Vous presenter leurs cœurs & leurs citez.*

*De l'autre part la Grece qui est telle
Qu'onque en beauté terre ne fut plus belle,
Qui a conceu tant de peuples guerriers,
Et tant de fronts couronnez de Lauriers,
Mere des Arts, des Philosophes mere,
Dont l'ame viue ingenieuse & clere
Abandonna la terre (pesant lieu)
Et d'un grand cœur s'en-vola iusqu'à Dieu,
Le voulut voir, le cognoistre & l'apprendre:
Puis se laissant par les Astres descendre
Leur fist des noms, & cognut leur vertu,
Vit le Soleil de flames reuestu,
De fin argent vit la Lune accoustrée,
Et son beau char qui conduit la Serée:
Cognut leurs tours distances & retours,
Cognut les ans, les heures, & les iours:
Sceut le Destin, & ce qu'on dit Fortune:
Cognut le haut & le bas de la Lune,
L'un immortel, l'autre amy du trespas:
Sceut la raison pourquoy tombent cà bas*

Flames, esclairs & foudres & tonnerres :
Cognut de l'air les accords & les guerres,
Cognut la pluye & la neige & le vent.

Puis tels secrets hautement escriuant
De main en main les fist à l'homme apprendre,
Et tout le ciel en terre fist descendre,
Ne laissant rien en la voute des cieux
Dont son labeur ne fust victorieux.

Bref ceste Grece, ail du monde habitable,
Qui n'eut iamais, ny n'aura de semblable,
Demande, hélas ! vostre bras tres-Chrestien
Pour de son col desserrer le lien,
Lien Barbare, impitoyable & rude,
Qui tout son corps geinne de seruitude
Sous ce grand Turc, qui presque de l'esprit
Du peuple Grec a chassé Iesus-Christ,
Et luy pillant ses enfans & ses villes
Le rend esclau à choses tresseuilles.

Or si la Foy vous esmeut à pitié,
Si vous portez aux pauvres amitié,
Vous deuez, Sire, armer vos mains fidelles
Pour racheter tant d'ames immortelles
Qui sous Mahom s'en-vont desia perir,
S'il ne vous plaist bien tost les secourir.

Ah ! si ie puis iusqu'à tel âge viure
Que vos combats ma plume puisse suiure,
Tout au milieu de vos assauts diuers,
Fifres, tabours, ie chanteray mes vers
A l'enuy d'eux, si bien qu'on pourra dire
Que vos canons feront place à ma Lyre.

Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,
Belleau qui est des Muses tant chery,
Ne me vaincront, non pas Apollon mesme :
Car plein d'ardeur & d'une enuie extreme

*De bien chanter, comme tout furieux
Vostre beau nom i'enuoiray iusqu'aux Dieux.*

*le chanteray que la bonne Nature,
Et que le Ciel sur toute creature
Vous ont formé, & qu'à vous seul ils ont
Mis dedans l'ame, en l'esprit & au front,
Ce qu'ils auoient de mil ans en espergne,
Et que Vertu, non le Sort vous gouuerne.*

*Tandis la paix en voz terres florisse
Qui vostre peuple & vos Princes nourrisse :
Florisse aussi la iustice & les lois
Iusques au iour que le puissant harnois
Pour le soustien de vos fertiles Gaules
Face un grand bruit sur vos ieunes espaules :
Et que tenant les armes en la main
Soyez l'honneur de tout le genre humain,
Faisant marcher deuant vous la iustice,
Pour corriger les meschans & le vice :*

*Et lors sera vostre Sceptre puissant
De iour en iour en vertu florissant,
Et serez dit comme le bon Auguste,
Non pas un Roy, mais un pere tres-iuste.*

DISCOVRS,

à tres-illustre & tres-vertueuse Princeesse,

Elizabeth, Royne d'Angleterre.

*Mon cœur esmeu de merueilleuse serre
Voyant venir un François d'Angleterre,
Lors qu'il discourt combien vostre beauté
Donne de lustre à vostre Royauté:*

*Beauté qui est en grace si extrême
Que rien ne peut la vaincre qu'elle mesme,
Pour estre seule exemple tresparfait
Sur qui le Ciel si grand miracle a fait :
Puis en rompit le moule esmerueillable
Pour n'en refaire au monde de semblable,
Afin que telle en terre vous fussiez,
Et que pareille en beauté vous n'eussiez :
Alors ie dy, si ceste Royne Angloise
Est en beauté pareille à l'Escoffoise,
On voit ensemble en lumiere pareils
Dedans une Isle esclairer deux Soleils.*

*On dit qu'au temps que les Dieux visitoient
Cà bas la terre, & presens la hantoient,
Que l'Isle vostre alloit libre sur l'onde,
Comme Delos errante & vagabonde,
Et que son pied par un nouveau destin
N'estoit serré d'un lien aimantin,
Mais sans tenir à nulle chaisne dure
Flot desur flot erroit à l'auanture.*

*Souuentefois le nocher Hirlandois
L'a rencontrée au riuage Flandrois
Pres de sa nef sur la vague esleuée,
Puis au retour bien loin l'a retrouvée :*

*Aucunefois sautant comme un mouton
S'alloit iouer au riuage Breton,
Puis en flottant où son pied luy commande,
Se blanchissoit de l'escume Normande :*

*Aucunefois s'en-venoit balloyer
Le flot qui vient à Boulongne ondoyer,
Puis tout soudain sauteloit à la rive
Où l'Ocean à Graneline arrive :
Puis alloit voir les Orcades, apres
D'un long chemin retournoit vers Calais.*

*Vn iour estant vers Calais arrestée,
Voicy venir le Dieu marin Protée,
Qui de son gré vagabond s'absentoit
Bien loin d'Egypte où Prophete habitoit,
Ayant laissé sa demeure fertile
Trop irrité contre sa propre fille,
Qui par present l'auoit mis dans les laz
(Comme il dormoit) du Prince Menelas.*

*Or il auoit par vn long nauigage
Desia passé d'Hercule le bornage,
Razé Marseille, & ia voyoit la mer
Contre les bords de Gascogne escumer :
Desia plus bas à la riue voisine
Voyoit flotter la vague Poiteuine,
Suiuant tousiours en noüant plus auant
Le flot qui va la Bretagne lauuant.*

*Comme il estoit à la riue qui baigne
Le port lcin d'une ondeuse campagne,
Il veit vostre Isle, & si tost qu'il la veit
Flottant sur l'eau, sa beauté le rauit :
Lors abaissant contre la mer sa teste
Fist à Neptune vne telle requeste.*

*Pere Neptune, à qui le flot chenu
Par sort ietté en partage est venu,
Lors que vous trois, Saturnien lignage,
De ce grand Tout diuifiez l'heritage,
Aux autres Dieux ne laissant rien sinon
La seule peur d'un si horrible nom :*

*O Pouffe-terre, Embrasse-terre, ó Pere
Dont le sourcy la marine tempere,
Et qui trainé d'un char à deux cheuaux
Voles leger sur la croupe des eaux,
Et des grands vents apaisant les haleines
Calmes le front de tant d'humides plaines :*

*Si de ton sang, Pere, ie suis sorty,
Et que vers toy ma Mere n'ait menty,
Donne à ma peine une trêue meilleure,
Et me permets ceste Isle pour demeure.*

*A peine eut dit, que Neptune l'ouyt,
Et de la voix de son fils s'eslouyt :
Puis fendant l'eau de son eschine bleuë
Mit sur la mer sa teste cheuelue,
Et luy respond : Ce n'est pas toy mon fils
Qu'on doit nier, à qui pere ie fis
Don des troupeaux qui ronslent sur l'arene
Dormans aux bords d'Egypte & de Palene :
Entre en ceste Isle, & en don la refoy
Qui est, mon fils, assez riche pour toy.*

*Disant ainsi, de toute la puissance
De son Trident frappa le bord de France,
Et tellement son bras il estendit,
Qu'en le frappant en deux parts le fendit :
Puis desliant de la racine entorse
Le fondement, le pousse à toute force,
Et le tirant en arrache un morceau
Qu'il fist rouller bond à bond desur l'eau
Iusques à l'Isle, & les vniist ensemble :
Comme un maçon qui de sa chaux assemble
Pierre à la pierre, & à coups de marteau
De deux rochers fait sortir un château.*

*Puis en plongeant deffous l'Isle qui erre
Encor' sous l'eau, la lia contre terre
D'un estroit nœud, comme un Tisseran fait
Quand en ourrant sa trame se desfait :
Adonc il prend des deux trames ensemble
Les bouts rompus, & d'un nœud les assemble
Fil contre fil, puis d'un filet entier
Ourdist parfaite une toile au mestier :*

*Adonc Proté ioyeux en son courage
D'un tel present, gaigne le bord à nage:
Baiza lu riue, & la terre accolla,
Puis vray Prophete à l'Isle ainsi parla.*

*Isle qui fus solitaire & deserte,
D'aspres buissons & d'espines couuerte,
Haute maison des Sangliers escumeux,
Et des grands Cerfs au large front rameux,
Qui n'euz iamais la poitrine ferne
Du soc aigu de la croche charue:
Vn temps viendra (& le voicy venir)
Qu'on te doit voir triomphante tenir
Le premier rang entre toutes les Isles
Qui sont en biens & en peuples fertiles:*

*Et quand Neptun' de la mer gouuorneur
Appellera les Isles par honneur,
Tu marcheras deuant l'Isle de Crete,
Bien qu'elle soit la nourrice secrete
De Iupiter, & marcheras aussi
Deuant Samos, de Iunon le souci,
Et deuant Rhode ingenieuse, encore
Que le Soleil sur toutes elle adore.*

*Bien loin bien loin les Orcades viendront
Après ta queue, & petites tiendront
Rang après toy, & grande seras telle,
Que de ton sein à la large mamelle
Alaisteras mille vaillans Artus,
Grands Rois armez de fer & de vertus:
Du sang Tyran les mains auront trempées,
Et des grands coups de leurs grandes espées,
En combattant pour l'honneur de l'Amour
Feron sonner les forests d'alentour.*

*De tels guerriers courra par tout le monde
L'honneur fameux, & de leur table ronde,*

*Grands Palladins de loüange animez,
Qui aux combats armez & desarmez
Pour le secours des pauvres Damoiselles
Hardis feront des emprises si belles
Que le vieil temps n'en sera le veigneur,
Tant vaut l'Amour espris en un bon cœur.*

*De là viendront les Preux & les Gendarmes,
De là viendront les escolles des armes,
Combats, assauts, barrières & tournois,
Et de briser le fer sur le harnois.*

*Entre ces Preux doit regner un Prophete,
Qui vif & sain, une femme parfaite
En art magiq' enfermera dedans
Vn froid tombeau pour y finir ses ans.*

*En ce tombeau l'ame sera vivante,
Et dedans l'ame une voix resonante
Entre les os, qui dira les deslins
Et les dangers aux nobles Palladins,
Oyant l'oracle en mainte & mainte sorte
De la despouille ensemble viue & morte.*

*De tous les Dieux tu seras en honneur :
Mesmes lunon respandra le bon-heur
Dessus tes champs de sa pleine mammelle :
Vn seul Bacchus, hélas ! pour l'amour d'elle
Te hayra, & comme à tes voisins
N'enrichira tes contaux de raisins.*

*Mais quelque iour Ceres la vagabonde
Ayant tourné les quatre parts du monde,
Cherchant sa fille au trauers des humains,
Tenant deux Pins allumez en ses mains
Doit arriuer lassée à ton riuage,
Qui pour du vin te doit faire un breuuage
Non corrofis, ny violent, ny fort,
Trouble-cerueau, ministre de la mort,*

*Mais innocent à la province Angloise :
Et de Ceres sera nommé Ceruoise,
Qui se pourra si gracieux trouver
Que tes voisins s'en voudront abreuver.*

*Bien tost verra ta terre fructueuse
Estre en Palais superbe & somptueuse,
Et en citez & en ports spacieux,
Dont les sommets voîsineront les cieux.*

*Ceste Cerès d'Abondance compaignie,
Fera iaunir de froment ta campagne,
Et tous tes champs auront le ventre plein
De mines d'or & d'argent & d'estain,
Qu'au plus profond de tes plus riches veines
Le grand troupeau des Nymphes souterraines
Iront cherchant, choisissant, affinant,
Lauant, cuisant, & d'un marteau sonnant
Desur l'enclume, à la fournaise neuue
Feront d'argent ondoyer un grand fleuve,
Qui doit seruir de monnoye à chacun :
Car à chacun l'argent sera commun.*

*Bien tost courant au trauers de la plaine
A crins espars, soufflant à grosse haleine,
Brusque, aspre, allegre, au combat le premier
Verras hanir le beau cheual guerrier.*

*D'autre costé le long de tes riuages,
Entre les fleurs au milieu des herbages,
Ou sur les monts aux verdoyans coupeaux,
Verras errer mille ieunes troupeaux
Blancs comme lait, dont la Lune amoureuse
De leurs toisons seroit bien desirieuse :
Car comme on dit, la Lune eut le cœur pris
D'une toison blanche de riche pris.*

*Ainsi qu'on voit desur l'arene blonde
De la grand mer, une onde suiure une onde,*

Puis sur une autre une autre s'esleuer :
Ainsi verras à l'estable arriuer
Deuers le soir, ou à midy sous l'ombre,
De grands troupeaux une foule sans nombre
L'un apres l'autre, & marchant en auant
D'un ordre long iront s'entre-suiuant
Troupe sur troupe emplissant les estables :
Les uns seront d'âge & de poil semblables,
Les uns cornus, & les autres laineus,
Dont les toisons crespes de mille nœuds
Prendront le teint de cent couleurs diuerses,
laune, incarnat, grises, noires & perses,
Que les grands Rois tourneront en habits
Ornez du don de tes riches brebis.

Bien tost verras la Tamise superbe
Maint Cygne blanc loger dessus son herbe,
Hostes sacrez, puis esleuez aux cieux,
Tout à l'entour des bords delicieux
letter un chant, pour signe manifeste
Que maint Poëte, & la troupe celeste
Des Musés sœurs y feront quelque iour,
Laisant Parnasse, un gracieux seiour,
Pour enuoyer aux nations estranges
Des Rois Anglois les fameuses louanges.

Puis se tournant deuers le pied mangé
D'un chesne creux, aduise un camp logé
De maints fourmis, qui dedans leur tefniere
Brilloient couuerts de paille & de fougere.

Change, Neptune, en peuple (ce dit-il)
Tout ce monceau diligent & subtil
A trauailler, & à mettre en reserue
Le bien qui l'homme & la vie conserue,
Pour estre actifs & soigneux tout ainsi
Qu'est le fourmy au labeur endurcy.

*A peine eut dit, que le cheſne remue
Sans aucun vent ſa perruque menue,
Et en branlant ſes rameaux, accorda
Ce que Protée en priant demanda.*

*Lors ces fourmis tranſmuez ſe trouuerent :
Vn plus grand corps ſur deux pieds eſleuerent :
Aux deux coſtez des eſpaules leur pend
Comme rameaux des grands bras : & plus grand
Deuint leur chef, & plus grande leur bouche :
Et pour le creux d'une ſauuage ſouche
Vont par les champs de rang, comme ils ſouloient
Aller l'eſté quand les champs ils pilloient,
Lors qu'ils chargeoient ſur le dos porte-proye
Les grains de bled par vne eſtroitte voye.*

*Ces animaux de nouveau transformez
De grands outils ſe virent tous armez :
L'un plante aux champs vne forte charrue,
L'autre en ſes mains porte vne biſague,
L'un tient vn van, l'autre tient vn rateau,
L'autre vne fourche, & l'autre vn grand couteau :
Mais la plus-part branloit armes guerrieres,
Haches, poignars, piques, lances freſnieres,
De grands arcs d'ifs, des fleches, des carquois,
Et ſur le dos leur ſonnoit le harnois,
Race de gens vaillante & magnanime,
Aſpre au combat, & qui guerriere eſtime
L'homme eſtre heureux & comblé de bon-heur
Quand par la vie il achete l'honneur.*

*Adonc Proté voyant tant de gens d'armes
Qui deſiroient de nature les armes,
Pareils en âge, en force & en vigueur,
De tel propos leur molliffoit le cœur.*

*Contentez vous, enfans, de voſtre terre,
Et ſi ardans ne courez à la guerre :*

*Comme amoureux du sang ne bataillez,
Et vos voisins par armes n'affaillez :
Par vous ne soient en poignantes espées
Ny vos râteaux ny vos faulx detrampés,
Et ne creusez vos sapins en vaisseaux,
Et pour le gain ne tourmentez les eaux.*

*Soient vos esprits amoureux de science,
Du cours du Ciel, ayez experience
Des Arts humains qui font l'homme courtois :
Vos grand's Citez ornez de belles Lois,
Ne les changeant quand elles sont recenes
Pour autres Loix nouvellement conceüs :
Aimez les bons, chastiez les meschans,
Et bien-heureux vivez parmy vos champs.
Las ! i'ay grand peur que ce morceau de terre
Qui de la France est ioinct à l'Angleterre,
Cause ne soit de malheur auenir.*

*Comme estranger ne se pourra tenir
De retourner au lieu de sa naissance,
Et vous apres avecq' forte puissance
Pour le r'axoir franchirez vostre bord,
Mettant sans fin vos terres en discord.*

*N'offensez point par armes ny par noise,
Si m'en croyez, la prouince Gauloise :
Car bien qu'il fust destiné par les Cieux
Qu'un temps seriez d'elle victorieux,
Le mesme Ciel pour elle a voulu faire
Autre destin au vostre tout contraire.*

*Le Gaulois semble au Saule verdissant :
Plus on le coupe, & plus il est naissant,
Et re-iettonne en branches dauantage,
Prenant vigueur de son propre dommage :
Pource vivez comme amiables sœurs :
« Par les combats les Sceptres ne sont sœurs.*

Quand vous serez ensemble bien-unies,
 L'Amour, la Foy, deux belles compagnies
 Viendront çà bas le cœur vous eschauffer :
 Puis sans harnois, sans armes & sans fer,
 Et sans le doz d'un corselet vous ceindre,
 Ferez vos noms par toute Europe craindre :
 Et l'âge d'or verra de toutes pars
 Fleurir les Lis entre les Leopars.

Tu ne seras, Isle bien-accomplie,
 Claire d'honneur & de vertu remplie,
 Sinon au iour qu'une Royne naisstra,
 Qui comme un Astre icy apparoistra :
 Elle aura nom Elizabet, si belle
 Qu'autre beauté ne sera rien pres d'elle.

Ceste Princeſſe au cœur Royal & haut,
 Pleine d'un sang tout magnanime & chaud,
 Jeune de face & vieille de prudence,
 Par grande ardeur fera la guerre en France :
 Et courrira les eſchines des eaux
 De maſts, de fuſts, de voiles, de vaiſſeaux,
 Qui de leurs creux, ſur l'arene ſemee
 Feront eſpandre une moiſſon armée
 D'hommes chargez de harnois fremiſſans,
 Et de cheuaux aux combats henniſſans,
 Et de pietons, dont les armes ferrées
 Eſclateront ſur les eaux azurées,
 Et ſur les champs un feu brillant & clair
 Comme une foudre, ou comme un long eſclair
 Que Iupiter tout courroucé deſſerre
 Sur une ville en ſigne de la guerre,
 Ou ſur le maſt d'une nauire en mer,
 Pour un ſignal qu'il la veut abyſmer.

Mais rencontrant une Royne prudente
 Qui des François ſera ſage regente,

*Vine d'esprit & meure de conseil,
Retirera soudain son appareil,
Après avoir sa gloire accompagnée
Au premier bord d'une ville gagnée.*

*Puis sans avoir de Mars trop de souci,
Elle estant Royne, & l'autre Royne aussi,
Estimeront les Martiales flames
Duire plustost aux gendarmes qu'aux femmes,
Qui de nature ont le sexe plus doux,
Enclin à paix, ennemy de courroux.*

*Pource on verra bien tost fleurir entre elles
Des amitez pour iamais eternelles,
Qui les feront plus craindre que les Rois
Qui sur le dos ont tousjours le harnois,
D'autant qu'on voit la paix estre meilleure
Que le discord qui en enfer demeure.*

*A tant se teut le Dieu marin Proté,
Qui du riuage en la mer est sauté :
La mer l'enferme. & l'eau qui piroüette,
Fist mille tours sur le chef du Prophete.*

DISCOVERS,

à elle-mesme.

LES PAROLES QUE DIST MERLIN

le Prophete Anglois esmerueillé de voir
Artus en sa ieunesse accompli
de toutes vertus.

*Quand Iupiter le grand pere des Rois
Feist naistre Artus ornement des Anglois,*

Pour un chef-d'œuvre & merueille du monde
 Il amassa toute la terre & l'onde,
 Le feu leger, & les Astres qui sont
 A tous mortels porter desur le front
 (Comme il leur plaist) cent diuerses fortunes,
 Blanches tantost, tantost noires & brunes,
 Versant sur nous ie ne sçay quel destin
 Qui nous maistrise & suit iusqu'à la fin.

Il choisist l'eau la plus claire & luisante,
 La terre apres la moins dure & pesante :
 Les mist en masse, & en fist du leuain :
 Il la paitrist longuement en sa main
 L'amollissant de son doigt bien agile,
 Comme un potier amollist son argile.

Tournant la terre en homme la forma,
 Souffla dedans un feu qui anima
 La masse rude, & de soy paresseuse,
 D'une ame vine ardente & genereuse,
 Semblable au feu qui prompt, chaud & leger
 Fuyant la terre au ciel se va loger.

En ce-pendant les trois Parques chenuës
 Sont à l'entour de l'Image venuës
 Ayant au col trois quenouilles d'airain,
 Fuseaux de fer : puis tirant de leur sein
 Vne fillace & blanche & delite,
 L'ont tout au rond des quenouilles liée.

Mouillant souuent de salie leurs doigts
 Pinçoient le fil d'un accord toutes trois,
 Et de la trame en tourbillons suiuiie
 D'un beau fuseau filoient sa blanche vie,
 La polissant d'une mordante dent :
 Puis pour durer contre tout accident
 Qui va troublant des mortels le courage,
 D'un triple brin renforçoient tout l'ouvrage,

*Afin qu'ensemble il fust & blanc & fort,
Blanc en beauté, & dur contre l'effort
Que le malheur ou que l'enuie ameine,
Brisant le cours de nostre vie humaine.*

*Lors Iupiter qui seul presidoit là,
A haute voix tous les Dieux appella
Pour contempler ceste Image parfaite
Que pour miracle au ciel il auoit faite,
Leur commandant d'un front paisible & doux
Qu'elle receust un beau present de tous.*

*Adonc Amour d'une alaigne secouffe
Luy renuersa tous les traits de sa trouffe
Dedans les yeux: non seulement ses traits,
Mais ses douceurs, ses graces, ses attrait
Qui voletoient sur son chef, comme Auettes
Volent autour des plus douces fleurettes.*

*Venus, d'œillets & de roses a peint
La couleur viue & fresche de son teint:
Mars luy donna la taille & la prouësse,
Pallas prudence, & Iunon la richesse:
Phæbus luy fist le chef au sien pareil,
Et Prométhé luy donna le conseil,
L'esprit Mercure, & Python la saconde:
Puis Iupiter le fist descendre au monde.*

*Si tost qu'à bas l'image descendit
La Renommée aux grands yeux l'entendit.*

*Lors ne souffrant que la belle venue
D'un homme tel fust long temps incogne,
Laiissa couler comme les Nymphes font,
Ses longs cheueux à l'entour de son front
Et sur le dos: puis elle prist ses ailes
A cent couleurs, grandes, longues & belles,
Faites de rang à cerceaux inegaux,
Telles qu'on voit celles des Papegaux*

(*Present de l'Inde*) estre toutes couvertes
D'azur, de rouge, & de peintures vertes,
Et se monstrier diuerses à nos yeux
Ainsi qu'Iris en un temps pluuieux :
Elle cacha cent langues en sa bouche,
Print son cornet, que soudain elle embouche
A ioué enflée, & promptement de là
Sur le Palais d'Europe s'en-vola.

Europe auoit sur sa robe engrauee
Mainte province à fils d'or esleuee,
Mainte cité, maints fleuues & maints ports,
Et mainte mer seruant de frange aux bords
De son habit, mainte droite montaigne,
Mainte forest, maint lac, mainte campagne,
Et maint sablon sur les plis iaunissant
De son habit en or resplendissant :
Son œil fut plein, tout son front & sa face
De maiesté, de douceur & de grace.

Desur son chef mainte couronne estoit :
Dedans la main maint sceptre elle portoit,
Et haute assise en un throne d'ynoire
De toutes parts s'environnoit de gloire,
Et de ioyaux qui flambans à l'entour
De ses beaux doigts faisoient un autre iour.

Comme elle veut, ceste Europe commande
Aux Rois sceptrez assis d'une grand bande
Pres de son throne : un a le front ioyeux,
L'autre marry fiche à terre les yeux,
L'autre ruzé discourt en sa pensée
De mettre à fin la guerre commencée,
L'un vit en paix, l'autre ne veut sinon
Par le harnois acquerir du renom :
L'un est heureux, & l'autre n'est prospere,
L'un est Tyran, l'autre regne en bon pere,

L'un est prudent, l'autre mal-aisé :
 L'un ramassant de son sceptre brisé
 Les grands esclats misérable s'estonne,
 Et l'autre voit à terre sa couronne :
 L'un est vieillard & l'autre ieune enfant,
 L'un est veincu & l'autre triomphant.

Tout à l'entour sont les Ducs & les Comtes,
 Que toy Fortune en un iour tu surmontes,
 Et de pompeux les fais aller seulet,
 De grands Seigneurs transformez en vallets.

Après du throne estoient grandes Princeesses,
 Roynes de nom, Marquises & Duchesses,
 Qui venoient voir Europe bien souvent :
 L'une derriere & l'autre alloit deuant
 Selon le rang, le sang & le lignage.

Elles ouurant à l'eguille un ouvrage
 Brodoient ensemble à traits longs & parfaits
 De leur pays les gestes & les faits
 Et l'origine, & les longues Annales,
 Grand ornement des dignitez Royales.

Or aussi tost que l'Europe entendit
 La haute voix que la Fame espartit
 Au ciel, en mer & çà bas en la terre,
 Elle appella sa mignonne Angleterre,
 Luy commandant d'aller voir que c'estoit
 Que ceste voix publiquement chantoit.

Tout aussi tost qu'Angleterre eut ouye
 Telle nouvelle, elle en fut resiouye :
 Et supplia la Fame de pouvoir
 (Pour le redire à l'Europe) aller voir
 Ceste belle ame en beauté si parfaite
 Qu'elle cornoit avecques sa trompette.
 La Renommée adonq se mist deuant,
 Et l'Angleterre apres l'alloit suiuant,

Tousiours parlant d'un si plaisant visage
Dont ia le nom auoit pris son courage.

Incontinent que ceste Nymphé eut veu
Ce nouveau corps de beauté si pourueu,
De qui la face & douce & genereuse
Eust pris les Dieux, elle en fut desirouse,
Et en dressant les yeux pleins de sonci
Vers Iupiter, fist sa requeste ainsi :

Grand Iupiter qui habites les nuës,
A qui des cœurs les flames sont cognuës,
Si j'ay suiuy ta haute maïesté,
Si j'ay fidele à ton seruice esté,
Si tu m'as humble en tous lieux rencontrée,
De si belle ame honore ma contrée.

Ainsi priant la Nymphé demanda,
Et d'un clin d'œil Iupiter l'accorda.

Incontinent cent mille courtoisies,
Toutes vertus dedans le Ciel choisies,
Et tout l'honneur qui sert de lustre aux Rois
Vint honorer le beau pays Anglois
Fils de Neptun, tout entourné d'onde,
Et separé des malices du monde.

Alors que l'âge aura de ton printemps
Vn peu meury les plaisirs inconstans,
Et que l'ardeur qui les guerres anime,
Te rendra Prince & fort & magnanime,
Toutes forests, tous rochers d'alentour
Ne parleront que d'armes & d'amour,
De palefrois, d'escuyers, de querelles,
Et de venger l'honneur des Damoiselles,
De nains, combats, & de ponts perilleux,
D'enchantemens, de hazards merueilleux,
Le vray subiect de ceste table ronde,
Qui de son nom doit couvrir tout le monde :

Et de laquelle, ô tres-vaillant Artus,
 Seras l'honneur pour tes hautes vertus,
 Et de tous Rois, qui bouillans de jeunesse
 Voudront un iour imiter ta prouësse.
 Aussi es-tu la facture des Dieux.
 Ne sois pourtant d'un tel heur glorieux :
 Tant plus en haut les choses sont poussées,
 Plus contre bas elles sont abaissées
 Par la fortune, à qui n'est rien si cher
 Que voir d'enhaut les Princes trebucher.

Mais toy, qui prens des Dieux mesmes la vie,
 N'es point suieët, comme un peuple, à l'enuie,
 Plus puissant qu'elle, & la voirras mourir,
 Et tes combats heroïques fleurir,
 Sans que sa lime odieuse les ronge.
 « Toute vertu mesprise la mensonge.

Ainsi Merlin d'Artus profesifloit,
 Et vray deuint tout cela qu'il disoit.

DISCOVERS

à trefillustre & vertueux Prince,
 Philebert Duc de Sauoye, & de Piemont.

Vous Empereurs, vous Princes, & vous Rois,
 Vous qui tenés le peuple sous vos lois,
 Oyez ici de quelle prouidence
 Dieu regit tout par sa haute prudence.
 Vous apprendrez, tant soyez-vous appris :
 Puis vous aurez-vous mesmes à mespris,
 Et cognoistrez par preuue manifeste
 « Que tout se fait par le vouloir celeste,

« Qui seul va l'homme & haussant & baissant :
 « Qui d'un berger fist un Roy trespouissant,
 « Et un grand Roy pour trop se mesconnoistre
 « Entre les bœufs permist longuement paistre.
 C'est du grand Dieu le iugement treshaut,
 C'est son aduis : murmurer il ne faut
 Contre son vueil, & l'homme à bouche close
 Doit approuver tout ce que Dieu dispose.

Qui oseroit accuser un potier
 De n'estre expert en l'art de son mestier,
 Pour auoir fait d'une masse semblable
 Vn pot d'honneur, l'autre moins honorable ?
 D'en faire un grand, l'autre plus estreci,
 Plomber celuy, & dorer cestui-ci,
 Ou les fresler, ou bien si bon luy semble,
 Quand ils sont faits, les casser tous ensemble ?
 Les pots sont siens, le seigneur il en est,
 Et de sa rouë il fait ce qui luy plaist.

Qui voudroit donc accuser d'iniustice
 Le Tout-puissant, comme auteur de malice,
 Si d'une masse il fait un Empereur,
 Et de la mesme un pauvre Laboureur ?
 S'il pousse en bas les Rois & leurs couronnes,
 Et s'il fait Rois les plus basses personnes ?
 S'il va tournant les honneurs comme il veut ?
 « Il est agent, seule cause qui peut,
 « Nous ses suiets qui recenons la forme
 « Bonne ou mauuaise ainsi qu'il nous transforme :
 « Aucunesfois il nous leue aux estats,
 « Des hauts honneurs il nous deuale en bas,
 « Nous fait fleurir & flestrir en mesme heure,
 « Et changeant tout sans changement demeure.

Il ne faut point pour ma cause approuver
 Vn tesmoignage & histoires trouuer,

Ny rechercher les histoires antiques
 Ny des Romains ny des hommes Attiques.
 Toy Philebert, Duc des Sauois, siens,
 M'en fourniras plus que les anciens.
 Donques à toy ma parolle s'adresse,
 Mettant à part les histoires de Grece
 Et des Romains, pour te chanter ici
 Et ton bon-heur, & ton malheur aussi,
 Non tout du long, il faudroit vn Homere.
 Mais discourant i'en diray le sommaire.

Quand par fortune, ou par le vueil des Cieux
 Le pere tien eut veu deuant ses yeux
 Tout son pais reduit sous la puissance
 De son neveu, vn puissant Roy de France:
 Et d'autre-part qu'un Empereur plus fort
 Le maistrisoit sous ombre de support,
 Et que ta terre en ce point occupée
 Ne te restoit que la cape & l'espée,
 Simple Seigneur, ayant de ta maison
 Perdu le bien contre droit & raison,
 Tousiours en doute espiaut la fortune
 Qui ne te fut qu'à regret opportune:
 « (Car volontiers le sort impetueux
 Rompt le dessein de l'homme vertueux):

Qui eust pensé qu'apres tant de trauerses,
 Que les beaux faits de tes guerres diuerses
 En ton pais plus grand t'eussent remis,
 Estant ami de tous tes ennemis?

Or quand Cesar mit ses gens en campagne
 Pour chastier les Princes d'Allemagne,
 Lors ta vertu qui faueur rencontra,
 Plus que deuant illustre se monstra:
 Et fis si bien, que l'Empereur, qui ores
 Ne t'auançoit en nulle charge encores,

*Les faits guerriers de ta main approuva,
Et aux honneurs les plus hauts t'eleua :
Mais ton attente estoit desesperée
De regagner ta terre désirée.*

*Quand des François François le Roy fut mort,
Son fils regna plus que le pere fort,
Qui de cheuaux, de pietons, de gendarmes
Remplit l'Itale, & mit l'Espaigne en armes,
Serra l'Anglois en son rempart marin,
Et courageux alla boire du Rhin :
Qui par prouesse & par ruze de guerre
Se fist Seigneur du reste de ta terre :
Qui fut assez pour perdre tout espoir
De plus iamais ton doux país remoir
Ny tes suiets, comme chose impossible,
Estant veincu d'un veinqueur invincible :
Et toutefois ta vertu tant osa,
Qu'à la grandeur du veinqueur s'opposa.
Car quand les Rois & d'Espaigne & de France
L'un contre l'autre armerent leur puissance,
Par ton moyen l'Espaignol assembla
Premier son camp, dont la France trembla.*

*Lors tu rompis les murs comme une foudre
De Teroüane, & mis Hedin en poudre,
Et comme un feu qui s'apparoist és Cieux
Aux nautonniers, signe prodigieux,
Tu t'apparus, & brulant nos villages
Tu nous comblas de cent mille dommages :
Et monstras bien en te montrant veinqueur,
Perdant ton bien, n'auoir perdu le cœur.
Long temps apres la Fortune ennemie
A tes desseins se voulut rendre amie
Pour te remettre en ton premier honneur,
Et pour ce faire appella le Bon-heur.*

Bon-heur (dit-elle) il est temps de permettre
A ce grand Duc qu'il se puisse remettre
En son pays, ie l'ay trop offensé:
Il faut qu'il soit par moy recompensé
D'un double honneur, l'un de veindre à la guerre,
L'autre d'auoir par amitié sa terre:
C'est un guerrier lequel n'a son pareil
Ny en vertu, en combat, ny conseil,
A qui ma main fit long temps despitée
A desrobé sa gloire meritée:
Mais maintenant ie le veux eleuer.
Pource, Bon-heur, desloge pour trouuer
En quelque part la Victoire, & la meine
Où ce grand Duc est campé dans la plaine.
Vous deux ensemble allez dedans son ost,
Et le pouissant dites luy, que bien tost
Dresse ses pas vers la forte muraille
De Saint-Quentin pour gaigner la bataille:
Faites qu'en ordre il guide les Germain,
Son plus grand heur doit venir de leurs mains:
Et que sans crainte il combatte l'armée
Que i'ay pour luy à la fuite animée.
De là son heur, de là son bien depend,
Par ce moyen il se doit faire grand,
Doit acquerir vne gloire eternelle,
Et recouurer sa terre paternelle.

A-peine eut dit que Bon-heur s'eleua,
Et vistement la Victoire trouua.

Victoire auoit de grans ailes dorées,
Bien peu s'en-faut des Princes adorées:
Son œil estoit douteux & mal-certain,
Son front sans poil, inconstante sa main:
Elle & ce Dieu dedans le camp entrerent
Où ce grand Prince en armes rencontrerent.

*Va (dit ce Dieu) la Victoire est pour toy,
Va viftement, comba le camp du Roy :
Tu tourneras tes ennemis en fuite,
Ayant Victoire & moy pour ta conduite :
Car autrement sans l'aide de nous deux
Le fait seroit de ta part hazardeux.*

*A-tant se teut le Bon-heur, qui à l'heure
Entra chez toy pour y faire demeure.
De tels propos lors toy espoignoné,
Ayant ton camp brauement ordonné
Aussi soudain qu'un torrent des montagnes
A gros bouillons tombe sur les campagnes
Perdant l'espoir du pauvre Laboureur :
Aussi soudain tout rempli de fureur,
D'ire, d'ardeur, de cœur & de prouesse
Tu renuersas la Françoisie ieunesse
La lance au poing, & pauas tous les champs
De morts occis sous tes glaiues trenchans.*

*La Paix adonc, qui du throne celeste
Veit les effets de la guerre moleste,
Et que le monde erroit tout dévestu
De foy, d'honneur, d'amour & de vertu,
En soupirant s'adressa vers son pere,
Et de tels mots adoucit sa colere.*

*Si des mortels tu as quelque souci
Pere eternal, ne les souffres ainsi
S'entre-tuer comme bestes sauuages,
Ains d'un accord adouci leurs courages.*

*Le sang versé des meurtres mutuels
Sied aux Lyons & aux Tygres cruels :
Non aux humains conuiennent les querelles,
Que par le nom de tes fils tu appelles,
Et qui ensemble en fermeté d'esprit
Sont baptisez en ton fils IESVS-CHRIST :*

Pource, Seigneur, en ma faueur te plaise
Flechir leurs Rois, & leurs guerres appaise.

Ainsi à Dieu ceste Vierge parla,
Quand du haut Ciel en terre deuala
Pour y trouver vn Charles venerable,
Vn Anne aussi de France Connestable,
Ausquels sa voix ainsi elle adressa,
Et dans leurs cœurs sa parole laissa.

Ne souffre plus, toy Charles, qui as prise,
Grand Cardinal, la charge de l'Eglise,
Que les Chrestiens de meurtres inhumains,
Oublians Dieu, ensanglantent leurs mains :
Tu en auras par les peuples estranges
De tous costez immortelles louanges,
Et des François seras en chacun lieu
Avec ton frere honoré comme un Dieu.

Toy d'autre part Connestable de France,
Perdant la guerre ourdi vne alliance
Entre ces Rois, & les conioins amis :
« Souuent amis on voit les ennemis.
Je suis la Paix du Ciel vers vous venue.

Et ce disant elle rompit la nue
Qui la couuroit, & de rayons ardans
Leur enflama tout le cœur au dedans,
Encouragez du desir de parfaire
Entre deux Rois vn accord necessaire.

Ce qui fut fait : car apres maint discord
Et maint debat ils ont estraint l'accord
Qui tient serrez en amitié nos Princes,
Donnant repos à toutes ses Prouinces :
Et par lequel te fut aussi rendu
Ton beau país que tu auois perdu,
Estant ami maintenant de la France
Que tu voulois saccager par outrage :

Contre laquelle en fureur tu avois
Ceint ton espée & vestu le harnois
Pour la destruire : ô iugement des hommes !
Et maintenant tu aimes, & tu nommes
Le Roy ton frere, en lieu de le nommer
Ton ennemi, & ton courroux amer
En amitié pour tout iamais tu changes,
Et des François par la paix tu te vanges.

Or tu n'as pas comme par un destin
Mis seulement ton entreprise à fin,
En regaignant tes terres detenues
Qui sous ta main volontiers sont venues,
Où tes ayeux un peu moindres que Rois,
Par si long temps auoyent donné leurs lois :
Tu as aussi comme par destinée
La Sœur du Roy pour espouse emmentée,
La Marguerite, en qui toute bonté,
Honneur, vertu, douceur & maiesté,
Toute noblesse & toute courtoisie
Ont dans son cœur leur demeure choisie.

Et bien que mille & mille grans Seigneurs,
Riches de biens, de peuples & d'honneurs,
La Marguerite en femme eussent requise,
La destinée à toy l'auoit promise
Pour iouir seul de ce bien désiré,
Pour qui maint Prince auoit tant soupiré.

Or ceste vierge en vertus consommée
D'un cœur treshaut desdaignoit d'estre aimée,
Et comme un roc qui repousse la mer,
Hors de son cœur pouffoit le feu d'aimer.

Ainsi qu'on voit une belle genice,
A qui le col n'est pressé du service,
Loing des toreaux par les champs se ionant,
Aller du pié l'arene seconant,

Hauffer le front & marcher sans seruage
 Où son pied libre a guidé son courage,
 Sans point avoir encores alentour
 Du cœur senti les aiguillons d'amour.
 Ainsi marchoit & ieune & toute belle
 Et toute à soy la royalle Pucelle :
 Elle ignorant les faux allochemens
 Du faux Amour & ses attouchemens,
 Ses feux, ses arcs, ses fleches & sa trouffe,
 Et le doux fiel de Venus aigre-douce,
 Suivoit Minerve, & par elle approuvez,
 Estoyent les arts que Pallas a trouvez.

Aucunesfois avec ses Damoiselles,
 Comme une fleur assise au milieu d'elles,
 Tenoit l'aiguille, & d'un art curieux
 loignoit la soye à l'or industrieux
 Dessus la toile, ou sur la gaze peinte
 De fil en fil pressoit la laine teinte,
 Et d'un tel soin son ouvrage agençoit,
 Que d'Arachné le mestier effaçoit.
 Mais plus son cœur elle addonnoit au liure,
 A la science, à ce qui fait reuiure
 L'homme au tombeau, & les doctes mestiers
 De Calliope exerçoit volontiers,
 En attendant que Fortune propice
 Eust ramené toy son futur Vlysse :
 Seule en sa chambre au logis s'attendoit,
 Et des amans chaste se defendoit.

Mais quand tu vis sauteler la fumée
 De ton país, elle in-acoustumée
 Du feu d'aimer, par un trait tout nouveau
 Receut d'Amour tout le premier flambeau,
 Qui deglaça sa froidure endormie,
 Et de farouche il la rendit amie :

*Flechit son cœur, lequel auoit appris
D'auoir Venus & ses ieux à mespris:
Et comme on voit une glace endurcie
Sous un Printemps s'escouler addoucie,
Ainsi le froid de son cœur s'escoula,
Et en sa place un Amour y vola:
Voyant celui auquel ains qu'estre nés,
Pour femme estoit par destin ordonnée.*

*Or vivez donc heureusement vivez,
Et deuant l'an un enfant conceuez
Qui soit à pere & à mere semblable,
D'un beau pourtrait à tous deux agreable:
Vivez ensemble, & d'un estroit lien
loignez tous deux le sang Samoisien
Et de Valois en parfaite alliance:
Si qu'à iamais soupçon & desfiance
Soit loing de vous, & en toutes saisons
La paix fleurisse entre vos deux maisons
De ligne en ligne, & sur les fils qui d'elle
Naistront apres d'une race eternelle.*

A TRESILLVSTRE PRINCE CHARLES,

Cardinal de Lorraine.

*L'ay procés, Monseigneur, contre vostre grandeur,
Vous estes defendeur & ie suis demandeur:
l'ay pour mon aduocat Calliope, & pour iuge
Phebus qui vous cognoist, & qui est mon refuge:
Et pour vostre aduocat vous auez seulement
Il me plaist, ie le veux, c'est mon commandement.*

Or deuant que plaider il ne faut penser estre
 Prince ny Cardinal, Monseigneur, ny mon maistre,
 Issu de Charlemagne, & de ce Godefroy
 Qui par armes se fist de Palestine Roy,
 Ny oncle de la Royne, ou celuy qui la gloire
 Remporta sur Luther d'une sainte victoire :
 Ou celuy qui ce regne a purgé des mutins,
 Acte plus grand que ceux des Empereurs Latins.

Mais il faut penser estre un d'entre le vulgaire,
 Et personne priuée: autrement mon affaire
 Auroit mauuaise issue, & sans heureux succès
 Je serois en danger de perdre mon procès.

Pource ne venez point comme un Dieu de la France,
 Aduocat ne prendroit contre vous ma defense.
 Ne parlez point aussi: car vostre docte vois
 Qui sçait gagner les cœurs des peuples & des Rois,
 A qui la triple Grace, & Pithon où abonde
 L'eloquence, ont versé le miel de leur faconde,
 Vous faisant un Nestor, trop diserte feroit
 Que le tort eloquent du droict triompheroit.
 « Toute mauuaise cause auec art bien plaidée
 « Est plus que le bon droit souuent recommandée.

Donc sans vouloir par art la mienne desguiser,
 Mon aduocat vous veut simplement accuser
 Se fiant en son droit (tout iuge veritable
 Donne pour l'innocent la sentence equitable:)
 Et si vous ennuyez de vous voir surmonté,
 L'en appelle à vous seul, & à vostre bonté.

Or de vous accuser il prend la hardiesse
 De n'auoir vers Ronfard gardé vostre promesse.
 « Tout homme qui ne veut sa promesse tenir,
 « Se doit selon la Loy seuerement punir:
 « Puis d'autant plus se doit tenir la foy promise,
 « Qu'elle vient & d'un Prince, & d'un Pasteur d'Eglise:

« Ou ne promettre point : peu d'honneur est reçu
 « Quand par le grand seigneur le petit est deceu.

Il dit par ses raisons que dès la sienne enfance
 (Si cela peut servir) eut de vous cognoissance,
 Et en mesme College, & sous mesme Regent :
 Il dit qu'en croissant d'âge il est creu diligent
 A vous faire service, & vous a quant au reste
 En tous lieux honoré comme chose celeste :
 Puis quand les aiguillons d'Apollon & l'erreur
 Dont s'eschauffent les cœurs, le mirent en fureur,
 Et que la Muse Grecque, & la Muse Latine
 Luy eurent viuement enflamé la poitrine,
 Il conceut vos honneurs, & en toute saison
 N'a cessé de chanter vous & vostre maison.

Quand vostre frere aisné, par superbe entreprise
 Engarda que de Mets la cité ne fust prise,
 Et que Cesar enflé de vengeance & d'orgueil
 Vit en lieu d'un trophée, un horrible cercueil
 De ses hommes occis, qui plus ne remportèrent
 L'Aigle, que pour enseigne en son camp ils planterent :
 Il chanta la desfaite, & si haut il volla
 Que son vers genereux la victoire egalla :
 Et si vostre frere eut une belle victoire,
 Ce Ronsard n'eut pas moins en son œuvre de gloire.

Puis quand par la vertu que l'heur accompagna,
 Vostre frere à Renti la bataille gagna,
 Et que tous les Flamans & les peuples d'Espagne
 A son bras foudroyant quitterent la campagne,
 Il celebra sa gloire, & par son vers fut mis
 La honte doublement au front des ennemis.

Puis quand les chiquaneurs se tourmentoyent d'enuie
 Dequoy vous reformiez les procés & leur vie,
 Sans craindre leur fureur, leur fraude & leur courroux,
 Vous sacra la iustice, & la mist dedans vous :

*A Romme vous l'enuoye, où point ne fut deceuë,
Car elle fut de vous benignement receuë,
Comme en un cœur gentil de vertus réparé,
Qui luy estoit du Ciel pour logis préparé.*

*Puis quand vostre parent le grand Duc d'Austrasie
Eut la fille du Roy pour espouse choisie,
Et que le palais vœuf de procès & de plaids
Vit, en lieu d'advocats, diuers peuples espais
Crier Hymen Hymen, & les fueilles sacrées
Orner de ses posteaux les superbes entrées :
Pasteur mena sa Muse au chasteau de Meudon,
Il celebra la Grotte, & vous en fist un don.
Au son de son flageol danserent les Naiades,
Danserent les Syluains, danserent les Dryades,
Les Satyres cornus, les Faunes & les Pans,
Et les Cerfs sauteloyent à l'entour de leurs fans :
Tout Meudon tressauta sous les vers qui sonnerent
Le beau Chant nuptial, les forests l'entonnerent,
Echo les rechanta, & plus de mille fois
Vostre nom fut appris aux antres & aux bois :
Tant vaut le gentil son d'une Muse sacrée,
Quand par un bon destin aux Princes elle agréé.*

*Lors qu'il fallut changer & tourner le discord,
Discord hydre testu, en un paisible accord,
Vous fustes enuoyé comme un sage Mercure
A chasteau Cambresis, pour en prendre la cure,
Et vous faire apparroistre au milieu du Flamant,
De l'Anglois, de l'Ibere un diuin truchement :
Il composa vostre Hynne, & comme vne pucelle
Qui va parmi les prez en la saison nouvelle
Pour charger son panier & son giron de fleurs
Qui bigarrent les champs de diuerses couleurs :
Elle ne laisse fleur ny petite ny grande
Sans en faire un bouquet, puis va trouver sa bande*

Qui l'attend sur la riue, & versant son giron
 Monstre toutes les fleurs des iardins d'environ :
 Ainsin il ne laissa ny grande ny petite
 Vertu qui fust en vous, qu'elle ne fust descrite,
 Il en ourdit vn Hynne, & sortant de ses mains
 Vous en fist un present, à fin que les Germains,
 L'Espaignol, & l'Anglois, & toute l'assemblée
 (Qui de diuisions erroit toute troublée)
 Apprinsseut vos vertus, & qu'il eust ce bonheur
 D'estre aux peuples lointains chantre de vostre honneur.

Quand les François mutins, ains pestes de la France,
 Armerent contre vous l'erreur & l'ignorance :
 Quand le peuple incertain errant deçà-delà
 Tenoit l'un ceste soy, & l'autre ceste-là :
 Et que mille placarts diffamoyent vostre race,
 Il opposa sa Muse à leur felonnie audace,
 Les desfiant tout seul, & hardi tant osa,
 Que sa poitrine nue à leurs coups opposa,
 Bien peu se souciant de leur rage animée,
 Pourueu qu'il fust fauteur de vostre renommée,
 Vn chacun se taisant : car on ne sçauoit lors
 Qui des deux camps auroit les destins les plus forts.
 Il refueilla Baïf pour repousser l'iniure
 Qu'on vous faisoit à tort, par sa docte escriture :
 Des Autels & Belleau, & mille autres esprits
 Furent par son conseil de vos vertus esprits.
 Il n'escriuit iamais qu'il n'eust la bouche pleine
 Des illustres vertus de Charles de Lorraine,
 Que mille & mille fois en mille & mille lieux
 Esparses il sema comme estoiles aux Cieux.
 Quand il auroit serui le plus cruel barbare,
 Encore son seruice & sa plume assez rare
 Eschaufferoit vn Scythe, & benin le voudroit
 Fauoriser sur tous & luy garder son droit.

*Adioustez d'autre part qu'il ne vous importune,
Et soit bien ou soit mal, il souffre sa fortune,
Se confiant en vous sans talonner vos pas,
Sans vous suivre au Chasteau, à la chambre, au repas,
Comme ce vieil Prelat, las! qui ne se contente
De voir en sa maison cent mille francs de rente,
Miserable Prelat! ny son chef tout grison,
Ny le repos aimable en la vieille saison,
Ne l'ont peu retirer que serf il ne se rende
Et au vouloir d'autrui sa liberté ne vende.*

*Celuy pour qui ie plaide est d'autre naturel,
Bien peu se souciant de ce bien temporel
Qui s'enfuit comme vent, & n'estoit la contrainte,
Il ne feroit ici par ma bouche sa plainte.
Il a le cœur si haut qu'il aime mieux mourir
Sans support & sans biens, que de les acquerir
Par importunité comme ceux qui vous pressent,
Et iamais en repos vos oreilles ne laissent.*

*Et toutesfois, Seigneur, apres que ce Ronsard
A despendu pour vous son labeur & son art
A vous rendre immortel, pour toute recompance
Un autre a pris le fruit de sa vaine esperance,
Vous ne l'ignorant point : car par vostre moyen
(L'ayant mis en oubli) un autre a pris son bien :
Il vous en aduertit & vous en fist requeste :
Il tendit les filets, un autre prist la queste.*

*Mais fortune & faueur, qui ont la plus grand part
Du monde & de la Court, n'y eurent pas esgard :
« Ainsi les gros toreaux vont labourant la plaine,
« Ainsi les gras moutons au dos portent la laine,
« Ainsi la mousche à miel en son petit estuy
« Trauaille en se tuant pour le profit d'autrui.*

*Tout le bien qu'on amasse avecques trop de peine,
Iamais aucun profit au possesseur n'ameine,*

Et se tourne en malheur, quand celui qui le quiert,
 Auecques trop de peine & de trauail l'acquiert :
 Et mesme quand il voit que tousiours on differe,
 Et qu'à la vertu mesme un indigne on prefere.
 « Aussi trop cherement un bien-fait est vendu
 « Quand l'homme pour l'auoir son âge a despendu.
 Hà! que vous fustes fols pauvres peres de faire
 Apprendre à vos enfans le mestier literaire :
 Mieux vaudroit leur apprendre un publique mestier,
 Vigneron, laboureur, maçon ou charpentier,
 Que celui d'Apollon, ou celui qui amuse
 Les plus gentils esprits des bayes de la Muse,
 Titres ambicieux, qui sans estre auancez
 Les fait estimer fols, furieux, insenssez.

Sainct Gelais qui estoit l'ornement de nostre âge,
 Qui premier des François nous enseigna l'usage
 De sçauoir chatouiller les oreilles des Rois
 Par sa lyre accordante aux douceurs de la vois,
 Qui au Ciel egalait sa diuine harmonie,
 Vit (mal-heureux mestier!) une tourbe infinie
 De poltrons auancez, & peu luy profitoit
 Son luth, qui le premier des mieux appris estoit.

Du Bellay qui auoit grimpé dessus Parnase,
 Qui auoit espuisé toute l'eau de Pegase,
 Et deduns mesme grotte auecques moy dancé,
 Ne fut, siecle de fer! d'un seul bien auancé.
 O cruauté du Ciel, ô maligne contrée,
 Où iamais la vertu qu'en fard ne s'est monstree!
 Puis que les fols, les sots, les ieunes courtisans
 Sont poussez en credit deuant les mieux disans!

Il faut donner les biens à ceux qui les meritent,
 Bien qu'ils soyent loin du Prince : ainsi les biens profitent
 Quand ils sont peu cherchez : de là vient le bon-heur,
 Et par là se cognoist le vouloir du Seigneur.

Quand le Prince n'avance aux honneurs les Poètes
Qui sont du Dieu treshaut les sacrez interpretes,
Qui sçavent deviner & songer & prevoir,
Qui ont l'ame gentile & prompte à s'esmouvoir,
Comme venant du Ciel, par vengeance diuine
Tousjours dans le royaume arriue ou la famine,
La peste, ou le defastre, ou la guerre y prend lieu
Pour n'auoir honoré les ministres de Dieu.

le pensois, ô Prelat, qui n'as point de semblable,
De qui l'esprit est vif, ardent & admirable,
Que vous seriez fauteur de ce troupeau diuin :
Mais Phebus en cela me fut mauuais deuin,
Puis qu'en vostre presence & deuant vostre veüe
Ceste innocente troupe est par vous despourueüe.

Prelat, ne parlez point, taisez vostre oraison,
Dont Orateur facond abondez à foison :
Il ne faut point ouïr vostre docte eloquence,
Qui pourroit subuertir des luges la sentence :
Il faut payer l'amende, autrement l'equité
Ne seroit qu'un nom feint, sans nulle autorité.

Ainsi dit Calliope, & Phebus vous fist taire
De peur d'estre veinqueur : puis consultant l'affaire
Avec le bon Nestor Cardinal de Tournon,
Et le docte Hospital immortel de renom,
Après auoir tous trois la matiere espluchée,
Et d'une & d'autre part la raison recherchée,
Vous fustes condamné à l'amende vers moy,
A payer mes despens, mon Prelat, & ie croy
Que vous acquitterez bien tost de vostre dette
Pour n'encourir l'aigreur d'un mesdisant Poète.

DISCOVERS

à tresuertueux Seigneur François de Montmorenci,
Marefchal de France.

*Le petit Aigle, apres auoir esté
Sans plume au nid tout le long de l'Esté,
Incontinent que la faim & la mere
Le vont chassant, la naïue colere
Le fait sortir hors de l'aire, & s'enfuit
Où le sang chaud & le cœur le conduit,
Faire la guerre aux Cygnes de Meandre
Ou aux Canars, lesquels n'osent attendre
La ieune ardeur de ce guerrier nouveau,
Ains froids de peur se cachent deffous l'eau.*

*Le beau Poulain, yssu de bonne race,
Brusque & gaillard, laissant deffus la face
Et sur le col pendre ses longs cheueux,
En desnouant ses jarrets bien nerueux,
Court de luy-mesme, & brusque en sa furie
Fait mille bonds le long d'une prairie,
Se façonnant pour deuenir guerrier,
Et d'un grand cœur s'eslancer le premier
Sur l'ennemy, portant entre les armes
La barde aux flancs, & au dos l'homme d'armes :
Rendant son maistre & soy-mesmes appris,
Pour du Laurier ensemble auoir le pris.*

*A l'homme seul il faut plus d'artifice,
D'autant que l'art à l'honneur est propice.
Tous animaux, soit ceux qui vont noïant,
Ceux qui pendus en l'air se vont ioïant,*

*Ceux qui priuez, ceux qui saunages vivent,
Sans passion leur naturel ensuiuent.
L'homme sans plus charpentier de ses maux,
A sa nature adiousté des trauaux,
L'honneur, le gain, l'ambition, l'enuie,
Et luy-mesme est le tyran de sa vie.*

*Vous mon grand Duc, mon grand Montmorenci,
Comme prudent ne vivez pas ainsi :
Car eslongné des passions vulgaires,
Vous n'adioustez aux humaines miseres
Les maux forains, que les soins temporels
Vont accouplant aux malheurs naturels.
L'ambition, le gain & l'auarice,
Et la vertu qui se farde du vice,
Menace, peur, ny mesme la prison
N'ont esbranlé vostre saine raison :
Et c'est pourquoy, Seigneur, ie vous admire
Plus du penser que de l'oser escrire.*

*Aussi, mon Duc, de sage pere yssu,
Sage & vaillant auez esté conceu,
Et de nature aimez les choses grandes,
Cheuaux, soldats, aux champs mener les bandes,
Dont les harnois au Soleil flamboyans
Dardent les feux dedans l'air ondoyans.
Vous auez pris de luy la preuoyance,
Le iugement, le conseil, la prudence,
Le meur aduis, la sagesse & l'honneur,
Et qui plus est, la grace & le bon-heur :
Puis vous auez la matiere assez ample
Pour vous former au paternel exemple,
Patron parfait, qui de luy-mesme fait
Pour ses enfans un exemple parfait.*

*Ainsi Chiron nourrit le ieune Achille,
Nourrit Iason : l'un renuersa la ville*

*Du vieil Priam, & remplit d'hommes morts
 Xanthe escumant & sanglant iusqu'aux bords :
 L'autre premier auteur de la Gallée,
 De grands cueillers frappa l'onde salée,
 Fist estonner les Nymphes de la mer
 De voir ainsi des soliveaux ramer
 Desur les eaux aux hommes incognues,
 Et de verjer tant d'escumes chenues.*

*Comme ces deux bien-appris & bien-nez,
 Vn rang d'honneur pres du Roy vous tenez,
 Grand gouverneur de sa ville peuplée
 Qui sous vos loix est conduite & réglée
 C'est toy Paris admirable cité,
 Grand ornement de ce monde habité,
 De tes voisins la crainte & la merueille,
 A qui le Ciel n'a donné de pareille,
 Mere d'un peuple abondant & puissant,
 Heureux en biens, en lettres florissant.*

*Dedans le Ciel tu mets la teste fiere,
 Tu as le doz fendu d'une riuiere
 Au large cours, aux grands ports fructueux :
 Tu as le front superbe & somptueux,
 Qui des voyans estonne les courages :
 Ton ventre est plein de mestiers & d'ouurages
 Qui acheuez ne trouuent iamais bout.*

*O grande en biens, en sçauoir & en tout,
 le te salue & celui qui te guide,
 Laschant, serrant comme il te faut la bride.*

*Quand un maçon, un peintre, un charpentier,
 Vn menuisier, un orfèvre, un potier
 Font une erreur, pource la Republique
 Ne se perd pas, ny l'Estat Politique :
 Si une veine ou un muscle ne fait
 Office au corps, le corps n'est pas desfait.*

Mais quand le chef où la raison repose,
 Sans y penser faut en la moindre chose,
 Le peché marche, & la faute descend
 Sur tout le corps, qui tout soudain se sent
 Morne ou perclus, ou tombe en lethargie,
 Et tout d'un coup perd la force & la vie :
 Car par le chef le corps vit seulement,
 Et du cerueau le corps a mouuement.

le m'esbahis des paroles subtiles
 Du grand Platon, qui veut regir les villes
 Par un papier & non par action :
 C'est une belle & docte inuention,
 Qui toutesfois ne scauroit satisfaire :
 Elle est oisive, il faut venir au faire :

Ainsi que vous qui scauez contenter
 Par l'effect seul, & non par l'inuenter,
 Tenant Paris deffous vos loix prudentes
 Pleine d'humeurs & d'ames differentes,
 D'hommes diuers : l'un est fier, l'autre est doux,
 L'un est benin, l'autre plein de courroux,
 L'un qui veut tout, l'autre rien ne demande,
 Et si à tous la seule loy commande.

Comme vn Pilote à son tillac assis
 Voyant l'escueil, d'un sens froid & rassis
 Guide la nef parmi les vagues perses,
 Bien qu'elle soit de cent pieces diuerses,
 De voiles, masts, de cordages diuers,
 L'un va tout droit, l'autre va de trauers,
 Et toutesfois l'aduis d'un homme sage
 Par artifice est maistre de l'orage :

Tant par-sur tous on doit l'homme estimer
 Qui est prudent en terre & sur la mer,
 Dont le souci bien moderé tempere
 Sous luy le peuple, à la guise d'un pere,

Non d'un tyran de fureur allumé,
 Craint de chacun & de personne aimé :
 Car en tous lieux la douce courtoisie
 Du peuple accort gaigne la fantaisie,
 L'ame, le cœur, le courage & la main.

La cruauté engendre le desdain
 Et le mespris, & l'ire qui bouillonne
 D'une fureur fantastique & felonne.
 Pource un tyran ne vit iamais bien seur :
 » Le vray bouclier d'un Prince est la douceur.

DISCOVERS

à Monsieur de Foix.

Ton bon conseil, ta prudence & ta vie
 Seront chantez du docte Outhenouie,
 A qui la Muse a mis dedans la main
 L'outil pour faire un vers Grec & Romain.
 Il est bien vray que seul tu deuerois prendre
 Si beau travail : mais tu n'y peux entendre :
 Et toutefois la Nature t'a fait
 En ce mestier excellent & parfait :
 Puis le labour de ta charge publique
 (Où ton esprit soigneusement s'applique)
 Ne peut souffrir que tu penses à toy,
 Du tout pensif aux honneurs de ton Roy.

Ainsi ta peine heureuse le demande,
 Et mon deuoir qui est tien, me commande
 De te louer, & d'un mal-plaisant son
 Chanter ta gloire en si basse chanson.

*Hà, que les Glix sont heureux qui sommeillent
Six mois en l'an, & point ne se resueillent !
Hélas, de Foix, ie voudrois volontiers
Avoir dormi trois bons ans tous entiers :*

*le n'eusse veu, ô vengeance enragée !
Par ses enfans la France saccagée :
le n'eusse veu le tort bien debatü
Se desguiser du masque de vertu :
le n'eusse veu violer l'innocence,
Et toute chose aller par impudence :
le n'eusse veu les hommes transportez
De passion faillir des deux costez,
Sans plus avoir la raison pour leur guide,
Comme un cheual qui gallope sans bride.
le n'eusse veu nos peuples estonnez
De cœur, de sens, d'esprit abandonnez,
Tous esperdus comme atteints de l'orage,
Trembler de peur sans force ny courage.
le n'eusse veu les Ministres soufflez
D'un nouveau vent & d'impudence enfelez,
Pleins de douceur & de mignoterie,
Pousser le peuple en ardante furie,
Plus mitouïns aujourdhuy que ne sont
Nos Mendians fenestrez par le front.*

*le ne di pas que maint & maint Ministre
Ne soit sçauant, ne face honneur au titre
Qui pour sa secte a doctement escrit,
Car les premiers ont tousiours bon esprit :
Leurs successeurs seront d'une autre sorte,
De qui la voix & l'espaule peu forte
S'abaissera deuant qu'il soit dix ans,
Et ne seront ny prompts ny bien-disans,
Tenant au peuple en chaire le langage
Qu'aujourdhuy font nos Prestres de village :*

« Car à la fin par un commun malheur
 « Toujours le pire est maître du meilleur.

Le Temps ailé en s'enfuyant amène
 La corruptele à nostre race humaine :
 Et bien qu'en guet soyons de tous costez,
 Si sommes-nous malgré nous emportez
 Par le destin, qui toute chose aîre :
 Ainsi qu'on voit la petite navire
 Au fil de l'eau se laisser entraîner,
 Si l'aïron on cesse de mener.

Je n'eusse veu nos terres desolées
 De laboureurs, ny nos citez volées,
 Nos bourgs deserts, las ! Et si n'eusse veu
 Ny rauager ny flamboyer le feu
 Sur le sommet des maisons embrazées,
 Ny nos autels profanez de risées,
 Où nos ayeux en la bonne saison
 Souloyent à Dieu faire leur oraison.

Mais sommeillant sous la terre poudreuse
 J'eusse dormi d'une mort bien-heureuse,
 Et en ma part ie n'eusse point senti
 Le mal venu d'un siècle perverti.

De tels malheurs la nouvelle as bien scëe
 Outre la mer, Et present ie l'ay veüe :
 L'ay veu le mal, Et en maudi mes yeux
 Tristes tesmoins de faits si vicieux.

Hà, quantes fois ay-ie desiré d'estre
 Dedans un bois un gros chesne champestre,
 Ou un rocher pendu desur la mer,
 Pour n'ouyr point ce vieil siècle nommer,
 Siècle de fer qui la vertu consomme :
 Le hayssant il me faschoit d'estre homme,
 Et maudissoy ma raison qui faisoit
 Que le malheur si vif me desplaisoit.

Or le malheur d'un si fascheux esclandre
 S'est en tous lieux si loin laissé resandre,
 Que toy qui fus en Ambassade absent,
 As enduré autant comme present,
 Ayant souffert dedans ceste isle Angloise
 Beaucoup de mal pour la guerre Françoisse,
 Rigneurs, prisons : aussi est-ce, de Foix,
 Bien la raison qu'un parent de nos Rois
 Comme tu es, cours mesme fortune,
 Et qu'à la leur la tienne soit commune :
 « Le plus souvent par un mesme mechef
 « Les membres ont la peine qu'a le chef.

Je suis marri qu'un si cruel naufrage
 Vienne s'esprendre au milieu de nostre âge,
 Lors qu'on voyoit de maint homme sçavant
 Et le labour & le nom en avant,
 Et la ieunesse assez proprement née
 Estre du tout aux lettres addonnée :
 Bien que tousiours les Monarques sceptrez
 Soyent soupçonneux des peuples si lettrez.

On dit bien vray que lors qu'un populaire
 Est trop sçavant, que prompt il delibere
 Vn fait hautain, pour du col seconër
 Le ioug seruil qui trop le vient nouër,
 Et pour le rompre il se bande & inuente
 Mille moyens d'acheuer son attente.

Ce sont ceux-là qu'il faut craindre, & non ceux
 Qui ont l'esprit grossier & paresseux,
 Masse de plomb au Ciel non eleuée,
 Et vrais chartiers à porter la cournée :
 Toy bien ruzé aux affaires, sçais bien
 Lisant ces vers, si ie di mal ou bien.

Or il est temps que ce propos ie change
 Pour re-viser au blanc de ta louange,

Dont ie m'estois en tirant separé,
Plein de courroux qui m'auoit esgaré.

Toy le premier yssu de haute race,
Abandonnant du vulgaire la trace,
As embrassé, rempli d'autorité,
La Loy qui rend à chacun equité,
Fait Senateur de ceste Court suprême,
Qui en sçauoir n'a pareil qu'elle mesme,
Où tu luisois en vertu tout ainsi
Qu'un beau Soleil de rayons esclarci,
Quand balançant d'une main equitable
Le droit douteux, iuge non corrompable,
Faisois iustice, & sans egard d'aucun
Rendois la loy droituriere à chacun.

Puis te haussant par merites honnestes,
De Conseiller fus Maistre des requestes,
Puis enuoyé en Ambassade, à fin
Que ton esprit prompt & gaillard & fin
Ne se rouïlast sans manier affaires
Qui sont au peuple & aux Rois necessaires.

Tu ne seras si soudain arriué,
Que ja ta place est au Conseil priué :
Et si ma Muse en ta faueur augure
le ne sçay quoy de la chose future,
Vn iour premier à l'entour de nos Rois
Auras les Seaux, & garderas leurs lois,
Quand l'Hospital despouillé de son voille
Dedans le ciel luira comme vne estoile :
Car ton esprit courtizan & subtil,
Accort, prudent, & courtois & gentil,
Est de ton heur la future trompete,
Et moy i'en suis le present interprete.

Il ne faut point l'Oracle desdaigner
Qu'Apollon veut par la Muse enseigner.

*Quand une terre est de nature bonne,
Elle produit le froment qu'on luy donne
Pleine d'usure : aussi tu as produit
A double grain fertilement le fruit,
Dont tu avois ensémené ton âge
Par les leçons d'Aristote le sage,
Et de Platon, qui te seruent de fort
Contre le heurt du Destin & du Sort.*

*Car en puisant de leur claire fontaine
Tant de sçavoir, tu en as l'ame pleine
Qui se desgorge, & monstre par effait
Aux yeux de tous la verité du fait.*

*Et c'est pourquoy nostre Royne qui prise
Les plus parfaits, d'une meure entreprise
T'a bien choisi pour te mettre en honneur
Et marier ta fortune au bon-heur.*

*« Toute vertu n'est que fable commune,
« S'elle n'est iointe à la bonne Fortune,
« Et la Fortune heureuse ne peut rien
« Si la vertu ne luy sert de soubstien :
Biens que le Ciel en peu d'hommes assemble,
Et que tout seul tu possedes ensemble.*

FIN

DV PREMIER BOCAGE ROYAL.





SECONDE PARTIE

DV BOCAGE ROYAL.

A TRESILLVSTRE

& trefuertueuse Princeſſe, la Royne
Catherine de Medicis,
mere du Roy.

*Royne, qui de vertus paſſes Artemiſie,
Et Porcie & Lucrece, à qui la Poëſie
Et l'outil immortal des bons Hiſtoriens
Ont fait raurir l'honneur des ſiecles anciens,
Et femme ſurpaſſer les hommes de leur âge
En puiffance, en conſeil, en prudence, en courage,
Monſtrant à leurs ſuiets de parole & de ſait
La vertu de leur ſexe inuincible & parfait.*

*Royne à qui noſtre Roy comme ſils obtempere,
Deſſous qui le François ſ'entretient & tempere,*

Qui sise au gouuernal par iugemens prudens
 Sçais reculer la nef des perils euidens
 Pour la conduire au port : car tant plus tu rencontres
 D'erreurs, d'opinions, de sectes & de monstres,
 (Que sage tu occis comme Hercule tua
 L'Hydre qui contre luy cent testes remua)
 Plus ta victoire est grande, & tant plus estofées
 Tu verras tes vertus d'honneurs & de trofées :
 Attendant que ton fils fauorise des Cieux
 Porte le sceptre en main que portoyent ses ayeux :
 (Lequel croist deffous toy comme une fleur nouvelle
 Croist pour le passetemps d'une ieune pucelle,
 Que soigneuse elle arrose & la cultiue, à fin
 Qu'une gentille fleur croisse d'un petit brin.)

Si à plus haut discours tu n'as presté l'oreille,
 Entens un peu mon conte & tu oirras merueille.

L'autre iour que i'estois (comme tousiours ie suis)
 Solitaire & pensif (car forcer ie ne puis
 Mon Saturne ennemi) si loin ie me promeine
 Que seul ie m'esgaray desur les bords de Seine,
 Vn peu deffous le Loure où les Bons-hommes sont
 Enclos estroitement de la riue & du mont.

Là comme hors de moy i'accusois la Fortune
 La mere des flateurs, la marastre importune
 Des hommes vertueux, en viuant condamnez
 A souffrir le malheur des Astres mal-tournez :
 Je blasmois Apollon, les Graces, & la Muse,
 Et le sage mestier qui ma folie amuse :
 Puis pensant d'une part combien i'ay fait d'escriis,
 Et voyant d'autre part vieillir mes cheueux gris
 Apres trente & sept ans, sans que la destinée
 Se soit en ma faueur d'un seul poinct enclinée,
 Je haysois ma vie, & confessois aussi
 Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.

*le pleurois du Bellay qui estoit de mon âge,
De mon art, de mes mœurs, & de mon parentage,
Lequel apres auoir d'une si docte vois
Tant de fois rechanté les Princes & les Rois,
Est mort pauvre chetif, sans nulle recompense,
Sinon du fumeux bruit que luy garde la France.*

*Et lors tout desdaigneux & tout rempli d'esmoy,
Regardant vers le Ciel, ie disois à par-moy :
Quand nous aurions serui quelque Roy de Scythie,
Vn Roy Got ou Gelon, en la froide partie
Où le large Danube est le plus englacé,
Nostre gentil labeur seroit recompensé.*

*Ainsi versant de l'œil des fontaines ameres,
Dedans mon cerueau creux ie peignois des Chimeres,
Quand ie vy arriuer vn Deuin qui auoit
La face de Rembure à l'heure qu'il vinoit :
Son front estoit ridé, sa barbe mal-rongnée,
Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,
Ses ongles tous crasseux, lequel me regarda
Des pieds iusqu'à la teste, & puis me demanda :*

*D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à ceste heure?
De quels parens es-tu ? & où est ta demeure ?*

*le luy respons ainsi : le suis de Vandomois,
le n'ay iamais serui autre maistre que Rois,
l'ay long temps voyagé en ma tendre ieunesse,
Desireux de louange, ennemi de paresse.*

*A la fin Apollon & ses Sœurs volontiers
En l'autre Thesprien m'apprirent leurs metiers,
A bien faire des vers, à bien pousser la lyre,
A sçauoir fredonner, à sçauoir dessus dire
Les louanges des Rois, & en mille façons
A sçauoir marier les cordes aux chansons :
Ils me firent dormir en leur grotte secrete,
Me lauerent trois fois & me firent Poète,*

*M'enflamerent l'esprit de furieuse ardeur,
Et m'emplirent le cœur d'audace & de grandeur.*

*Lors ie n'eü pour suiet les vulgaires personnes,
Mais hardi ie me pris aux Rois porte-couronnes :
(O docte Roy François, si tu eusses vescu,
l'eusse par ta faueur mon noir destin veincu!)
Ie celebray Henry & ses œuvres guerrieres,
Voire en tant de façons & en tant de manieres,
Que les plus nobles Preux qui vivent auourd'huy
Par l'encre ne sont pas tant celebrez que luy :
Que me vaudroit ici ses louanges redire,
Puis qu'en mille papiers vn chacun les peut lire?*

*Après ie celebray en mille chants diuers
La Royne son espouse, honneur de l'Vniuers,
Et fis de tous costez aux nations estranges
Par le vol de ma plume espandre ses louanges.
Ie chantay la grandeur de ses nobles ayeux,
Et de terre eleuez ie les mis dans les cieux :
Ie chantay les eaux d'Arne, & Florence sa fille,
Comme le beau Phebus nomma la Tusque ville
Du nom de la pucelle, apres auoir esté
Ardemment ravi des rais de sa beauté,
Et comme Arne prédit du milieu de son onde
Que Royne elle seroit la plus grande du monde,
Et que le nom de femme autrefois à mespris,
Par elle emporteroit sur les hommes le pris.*

*Mais ainsi que Vesper la Cyprienne estoile
De plus larges esclairs illumine le voile
De la nuit tenebreuse, & sur tous les flambeaux
Dont le Ciel est ardent, les siens sont les plus beaux :
Ainsi & la vertu, la grace & le merite
De la sainte & diuine & chaste Marguerite,
Fille du Roy François & la sœur de Henry,
Et du Duc d'Orleans qui ieune m'a nourri,*

Me semblerent aux yeux sur les autres reluire.

*Pource ie la choisi le suiet de ma lyre,
Laquelle ayant l'esprit de son pere, eut à gré
Le labour que i'auois à ses pieds consacré :
Et comme vertueuse & d'honneur toute pleine,
S'opposant à mon mal, charitable mist peine
D'auancer ma fortune, & fille & sœur d'un Roy
Daigna bien, ô bonté ! se souuenir de moy :
Mais en perdant, hélas ! sa clairté coustumiere,
Comme aueugle ie suis demeuré sans lumiere.*

*Tousiours en sa faueur, soit Hyuer, soit au temps
De la chaude moisson, puisse naistre un Printemps
Sur les monts de Sauoye, & quelque part qu'elle aille,
Tousiours dessous ses pieds un pré de fleurs s'esmaille,
Dedans sa bouche naisse vne manne de miel,
Et luy soit pour iamais fauorable le Ciel.*

*Fleur & perle de pris Marguerite parfaite,
Après que la bonté de nature t'eut faite,
Assemblant pour t'orner vne confection
De ce qui est plus rare en la perfection,
Elle en rompit le moule, à fin que sans pareille
Tu fusses ici bas du monde la merueille.*

*Que te diray-je plus ? après auoir usé
Cordes & luth & fust, ie me suis abusé
A chanter les Seigneurs : aussi ie n'en rapporte
En lieu de son loyer qu'une esperance morte.
» Si est-ce que les vers ont aux hommes mortels
» ladis fait eriger & temples & autels.
Certés n'a pas esté Deesse renommée
Pour auoir de son bled nostre terre semée,
Ny Pallas pour auoir monstté l'art de filer,
Escarder les toisons, ou l'huile distiler :
Les liures seulement, de mortelles Princeffes
(Et non pas leurs mestiers) les ont faites Déesse.*

*Les liures ont à Mars les armes fait porter,
Le trident à Neptun, la foudre à Iupiter,
Les'ailes à Mercure, & leur belle memoire
Sans les vers periroit au fond de l'onde noire.*

*L'autre iour que i'estois au temple à saint^{ts} Denis,
Regardant tant de Rois en leurs cachottes mis,
Qui n'agueres faisoient trembler toute la France,
Qui tous enflez d'orgueil, de pompe & d'esperance
Menoient un camp armé, tuoient & commandoient,
Et de leur peuple auoient les biens qu'ils demandoient,
Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,
Comme buches de bois sans puissance ny force,
« Je disois à par-moy : Ce n'est rien que des Rois :
D'un nombre que voicy, à peine ou deux ou trois
Viuent apres leur mort, pour n'auoir esté chiches
Vers les bons escriuans & les auoir fait riches.*

*Puis me tournant, hélas ! vers le corps de Henry,
Je disois, O mon Roy, qui viuant as chery
Les Muses, qui sont sœurs des armes valeureuses,
Ton ame puisse viure entre les bien-heureuses :
Au haut de ton cercueil soient tousiours fleurissans,
Les beaux willets pourprez & les liz blanchissans,
Et leur souauë odeur iusqu'au ciel à toy monte,
Puis que de ton Ronfard tu as fait tant de conte !*

*Je porterois mon mal beaucoup plus aisément,
Si en fraudant les bons, le sort incessamment
N'auançoit les meschans : mais quand en mon courage
Le voy tout aller mal, de dueil presque i'enrage.*

*Je me fâsche de voir les hommes estrangers,
Changeurs, postes, plaisans, usuriers, mensongers,
Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,
Posseder aujourd'huy tous les biens de l'Eglise :
De là sont procedez tant d'abus infinis,
Et tu les vois, ô Dieu, & tu ne les punis !*

*Et nous sacré troupeau des Muses, qui ne sommes
Usuriers, ny trompeurs, ny assassineurs d'hommes,
Qui portons Iesus Christ dans le cœur arresté,
Ne sommes auancez sinon de pauvreté :
Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre âge,
Doctes & bien-viuans en donnent tesmoignage.*

*Que vous estes trompez de vos intentions
O pauvres trespassez ! qui par deuotions
En fraudant vos parens fondastes de voz rentes
A nos riches Prelats les mitres opulentes :
Mieux eust vallu tetter vostre argent en la mer,
Que pour telle despense en vain le consumer !*

*Tels biens ne sont fondez pour estre recompense
De ceux qui en la guerre ont fait trop de despense,
Pour en pournoir leurs fils : ou les donner à ceux
Qui sont aux Cours des Rais des pilliers paresseux.
Tels biens ne faut donner par faueur ny priere,
Ny à ceux qui plustost font voler la poussiere
Sous les cheuaux de poste, & haletant bien fort
Apportent les premiers nouuelles de la mort :*

*Mais à ceux que lon iuge estre de bonne vie,
A ceux qui dès enfance ont la vertu suinie,
Et à ceux qui pourront viuement empescher
De ramper l'heresie à force de prescher.
Vn nombre bien petit esloigné d'auarice
Accomplist anionrd'huy sainement son office,
Presche, prie, admoneste, & prompt à son denoir
Auec la bonne vie a conioint le sçauoir.*

*le me deuls quand ie voy ces ignorantes bestes
Porter comme guenons les mitres sur leurs testes,
Qui par faueur ou race ou importunité
Sont montez, & vergongne ! en telle dignité.*

*Bien que de Mahomet la loy soit viciense,
Si est-ce que du Turc la prudence soignense*

Choisit entre les siens les plus gentils esprits,
 Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,
 Et sage les commet comme graues Prophetes
 Pour contenir son peuple, & garder ses Musquetes.

Las ! les Princes d'Europe au contraire de luy
 Des Pasteurs ignorans commettent aujourdhuy
 Sur le sacré troupeau de la Chrestienne Eglise
 Que Iesus par son sang a remis en franchise.
 De là Dieu se courrouce, & delà sont issus
 Tant d'erreurs que l'abus a faussement conceus,
 Enfantez par enfans qui sans mœurs ny sciences
 Sont gardes de l'Eglise & de nos consciences.

Il faudroit les oster, & pour l'honneur de Dieu
 En mettre de meilleurs sans faueur en leur lieu :
 Car le bien de Iesus n'est pas un heritage
 Qui vient de pere en fils & retourne en partage :
 Il est commun à tous, lequel on peut oster,
 Tantost diminuer & tantost adiouster
 Selon que le ministre en est digne & capable,
 De mœurs non corrompu, de vices non coulpatible.

Toy qui viens apres moy, qui voirras en meints lieux
 De mes escrits espars le titre ambitieux
 De Francus, Francion, & de la Franciade,
 Qu'égalier ie deuois à la Grecque Iliade :
 Ne m'appelle menteur, paresseux ny peureux,
 L'auois l'esprit gaillard & le cœur genereux
 Pour faire un si grand œuure en toute hardiesse,
 Mais au besoin les Rois m'ont failly de promesse :
 Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers :
 Au milieu des rochers, des forests, des deserts
 Ils ont fait arrester par faute d'equipage
 Francus qui leur donnoit Iliou en partage.

Pource i'ay resolu de m'en-aller d'icy
 Pour trainer autre-part ma plume & mon soncy

En estrange pays, servant un autre Prince :
 « Souuent le malheur change en changeant de prouince.
 Car que feray-ie icy sans aide & sans support ?
 L'espoir qui me tenoit, se perdit par la mort
 Du bon Prince Henry, lequel fut l'esperance
 De mes vers, & de moy, & de toute la France.

Alors le bon vieillard qui m'arresta le pas,
 Me mesura le front avecques un compas,
 Me contempla des mains les lignes qui sont droites,
 Celles qui sont en croix, celles qui sont estroites,
 Celles d'autour le poulce, & celles des cinq mons,
 Les angles malheureux, les angles qui sont bons :
 Trois fois me fist cracher sur la seiche poussiere,
 Trois fois esternuer, & trois fois en arriere
 Me retourna les bras, trois fois les ramena,
 Et trois fois tout autour d'un rond me promena :
 Fist des poinçts contre terre, apres il les assemble
 En meres tout d'un rang & en filles ensemble :
 Il en fist un sommaire, & en roüant les yeux
 Trois fois deuers la terre & trois fois vers les cieux,
 Me dit à basse voix : Mon fils, la Poësie
 Est un mal de cerueau qu'on nomme frenesie,
 Ta teste en est malade, il te la faut guarir,
 Autrement tu serois en danger de mourir.

Tu ressembles aux chiens qui mordent en la rue
 La pierre qu'un passant pour les fraper leur rue :
 Ainsi tu mors autrui comme fol insensé,
 Et non toy pauvre sot qui t'es seul offensé.

En quel âge, ô bons Dieux ! ores penses-tu estre ?
 Penses-tu que le ciel pour toy face renaistre
 Encor le siecle d'or, où l'Innocence estoit
 Sur le haut de la faux que Saturne portoit ?

Ce beau siecle est perdu, & nostre âge enrouillée
 (Qui des pauures humains la poitrine a souillée

*D'avarice & d'erreur) ne permet que le bien
Aux hommes d'aujourd'huy vienne sans faire rien.*

*Pource avecques travail il faut que tu l'acquieres,
Non en faisant des vers qui ne seruent de guieres,
Non à prier Phœbus qui est devenu sourd :
Mais il te faut prier les grands Dieux de la Court,
Les suiure, les seruir, se trouuer à leur table,
Discourir dauant eux un conte delectable,
Les courtizer, les voir, & les presser souvent :
Autrement ton labeur ne seroit que du vent,
Autrement ta science & ta lyre estimée
(Pour n'user d'un tel art) s'en iroit en fumée.*

*Le desastre malin qui tourmenté l'auoit,
Se tourner deuers toy plus doux ne se denoit
Que lors que Catherine avecques sa prudence
Par naturelle amour gouuernerait la France :
Ce qui est arriué pour faire refflorir
L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.
Sans elle & sans sa race en oubly fust Athenes,
Et tant de noms fameux sacrez par tant de peines
Platon, Socrate, Homere eussent esté occis
D'une eternelle mort sans ceux de Medicis.*

*Ceste Royne d'honneur de telle race issuë,
Ainçois que Calliope en son ventre a concené,
Pour ne degenerer de ses premiers ayeux,
Soigneuse a fait chercher les liures les plus vieux
Hebreux Grecs & Latins, traduits & à traduire :
Et par noble despense elle en a fait reluire
Son chasteau de saint Maur, à fin que sans danger
Le François fust veincueur du sçauoir estrange.*

*Si sa bonté non feinte, au plus beau du ciel née
Ne change comme Royne en mieux ta destinée,
Laisse l'ingrate France, & va chercher ailleurs
(Si tu les peux trouuer) autres destins meilleurs.*

A elle-mesme.

*Comme vne belle & ieune fiancée
De qui l'amour resueille la pensée,
Souspire apres son amy nuict & iour,
Et triste attend l'heure de son retour :*

*Si chaude ardeur de le voir la transporte,
Qu'à la fenestre, au chemin, à la porte
Cent fois le iour & cent va regardant :
Mais en voyant que le temps ce-pendant
De sa promesse a ia passé son heure,
En s'enfermant dedans sa chambre pleure,
Gemit, souspire & mord le liét en vain.*

*Puis discourant d'un iugement mal-sain
Sur ce qui peut retarder la presence
D'un ieune amant, à toute chose pense,
Resue, discourt, & pleine d'amour fait
Que son penser n'est iamais satisfait
Par un douter, qui mal-ferme chancelle,
Feignant tousiours quelque cause nouvelle.*

*De tel desir toute France qui pend
De vos vertus, vostre presence attend,
Et le retour de nos deux ieunes Princes,
Qui deffous vous cognoissent leurs Prouinces.*

*Mais quand on dit que Phebus aux grands yeux
Aura couru tous les Signes des cieux,
Et que la Lune à la coche attellée
De noirs cheuaux, sera renouvellee
Par douze fois sans retourner icy,
Paris lamente & languit en soucy,*

*Et ne sçauroit, quoy qu'il pense ou regarde,
Songer le poinct qui si loin vous retarde.*

*Seroit-ce point le Rhosne impetueux ?
Le cours de Seine aux grands ports fructueux
Est plus plaisant. Seroit-ce point Marseille ?
Non, car Paris est ville sans pareille :
Bien que Marseille en ses tiltres plus vieux
Vante bien-haut ses Phocenses yeux,
Qui d'Apollon fuyans l'oracle & l'ire,
A son riuage ancrerent leur nauire.*

*L'air plus serein des peuples estrangers
Et le doux vent parfumé d'Orangers
De leur douceur vous ont-ils point rauie ?
La peste hélas ! vous a tousiours suiui.*

*De Languedoc les palles Oliuiers
Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers
De vostre Aniou ? ou les fruits que Toureine
Plantez de rang en ses iardins ameine ?
le croy que non. Y vit-on mieux d'accord ?
Mars en tous lieux de vostre grace est mort.*

*Qui vous tient doncq' si loin de nous, Madame ?
C'est le desir de consumer la flame
Qui peut rester des ciuiles fureurs,
Et nettoyer nos provinces d'erreurs.*

*Vostre vouloir soit fait à la bonne heure :
Mais retournez en la saison meilleure,
Et faites voir au retour du Printemps
De vostre front tous vos peuples contents.*

*Vostre Monceaux tout gaillard vous appelle,
Saint-Maur pour vous fait sa rine plus belle,
Et Chenonceau rend pour vous diaprez
De mille fleurs son riuage & ses prez :
La Tuillerie au bastiment superbe
Pour vous fait croistre & son bois & son herbe,*

Et désormais ne desire sinon
Que d'enrichir son front de vostre nom.
Et toutefois par promesse assurée
Ils ont ensemble alliance jurée
De leur vestir de noir habit de deuil
Jusques au iour que les raiz de vostre ail
Leur donneront une couleur plus neuue,
Changeant en verd leur vieille robe veuve,
Et que iamais ils ne seront ioyeux,
Beaux ny gaillards qu'au retour de vos yeux.

Si vous venez, vous verrez vos allées
Dessous vos pas d'herbes renouellées,
Et vos iardins plus verds & plus plaisans
Se ruiennir en la fleur de leurs ans :

Ou bien, Madame, ils deviendront steriles,
Sans fleurs, sans fruit, mal-plaisans, inutiles,
Et peu vaudra de les bien disposer,
Les bien planter, & bien les arroser :
Le iardinier ne pourra faire croistre
Herbe ne fleur sans voir l'œil de leur maistre.

Desia le temps & la froide saison
Qui vostre chef a fait demy-grison,
Et les soucis vous commandent de faire
Honneste chere, & doucement vous plaire.

Assez & trop ce Royaume puissant
A veu son Sceptre en son sang rougissant :
A veu la mort de trois Rois en peu d'heure,
Et d'un grand Duc que toute Europe pleure :
Assez a veu l'audace du harnois
Vous resister, & corrompre vos lois,
Et vos citez l'une à l'autre combattre.

Or maintenant il est temps de s'esbatre,
Et de ietter dedans l'air bien-auant
Tous vos ennuis sur les ailes du vent.

*Qui deormais vous ayant pour maistresse,
 Craindra du Rhin l'effroyable ieunesse,
 Les Espagnols aux guerres animez,
 Ou les Anglois hors du monde enfermez?*

*Vostre grand nom que la grand' Renommée
 Seme par tout, est plus fort qu'une armée:
 Car sans combattre, avecque la vertu
 Vous avez tout doucement combatu.*

*Si m'en croyez, vous passerez le reste
 De vos longs iours sans que rien vous moleste.
 Il est bien vray que presidant au lieu
 Que vous tenez dessous la main de Dieu,
 Ne sçauriez estre un quart d'heure sans peine:
 Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,
 Entre-meslant le doux avec l'amer,
 Et ne laisser vostre esprit consumer
 Sous telle charge aucunement amere,
 Si le plaisir le soucy ne tempere.*

*Quand voirrons nous quelque tournoy nouveau?
 Quand voirrons nous par tout Fontaine-bleau
 De chambre en chambre aller les mascarades?
 Quand oirrons nous au matin les aubades
 De diuers luths mariez à la vois,
 Et les cornets, les fifres, les haut-bois,
 Les tabourins, les flutes, espinettes
 Sonner ensemble avecque les trompettes?
 Quand voirrons nous comme balles voler
 Par artifice un grand feu dedans l'air?*

*Quand voirrons nous sur le haut d'une scene
 Quelque lanin ayant la iouë pleine
 Ou de farine ou d'ancre, qui dira
 Quelque bon mot qui vous resiouyra?*

*Quand voirrons nous une autre Polynesse
 Tromper Dalinde, & une ieune presse*

De tous costez sur les tapis tendus
Honnestement aux gironz espandus
De leur Maistresse, & de douces paroles
Flechir leurs cœurs & les rendre plus molles,
Pour sainctement un iour les espouser,
Et chastement pres d'elles repouser ?

C'est en ce point, Madame, qu'il faut viure,
Laisant l'ennuy à qui le voudra suiure.

De vostre grace un chacun vit en paix :
Pour le Laurier l'Olivier est espais
Par toute France, & d'une estroite corde
Auez ferré les deux mains de Discorde.

Morts sont ces mots Papaux & Huguenots,
Le Prestre vit en tranquille repos,
Le vieil soldat se tient à son mesnage,
L'artizan chante en faisant son ourage,
Les marchez sont frequentez des marchans,
Les laboureurs sans peur sement les champs,
Le pasteur saute aupres d'une fontaine,
Le marinier par la mer se promeine
Sans craindre rien : car par terre & par mer
Vous auez peu toute chose calmer.

En trauaillant chacun fait sa iournée :
Puis quand au Ciel la Lune est retournée,
Le Laboureur deliuré de tout soing
Se sied à table, & prend la tasse au poing,
Il vous inuoque, & remply d'alegresse
Vous sacrifie ainsi qu'à sa Déesse,
Verse du vin sur la place : & aux ciens
Dreissant les mains & souleuant les yeux,
Supplie à Dieu qu'en santé tresparsaite
Viuiiez cent ans en la paix qu'auuez faite.

ELEGIE.

*Je suis certain que vostre bon esprit
Dira soudain qu'il verra cest escrit,
Que ie ressemble au marinier qui donne
Repos au Ciel quand la marine est bonne,
Et de ses vœux ne va point tourmenter
Neptune en l'eau, ny au Ciel Iupiter,
Lors que le vent em-poupe son navire,
Faisant chemin où son cœur le desire.*

*Mais quand l'orage en la mer le surprend,
Et quand sa mort dessus la vague pend,
Palle & tremblant fait cent mille prieres
Pour eschapper, aux Nymphes marinières :
Si qu'en si dure & fascheuse saison
Toute sa bouche est pleine d'oraison,
Croize ses bras, & en telle fortune
Promet en vœux de grands dons à Neptune :*

*Puis s'il se voit eschappé du danger,
S'enfuit gaillard, sans coupable songer
Comme il doit rendre aux Dieux sur le rivage,
Ses vœux iurez au milieu de l'orage.*

*De telle erreur vous pourrez m'accuser,
Je le confesse, & ne puis m'excuser :
Je sens ma faute, & sçay bien qu'elle est grande
Et pour cela pardon ie vous demande.*

*Quand ie suis aise à mon repos icy,
Sans passion, affaires ou soucy,
Enflé de bruit & braue d'esperance,
Je ne vous fais ny court ny reuerence,*

*le ne vous cherche, & d'un desir espoit
De vos honneurs, ie ne demande point
Si ma Muse est suffisante & propice
Comme elle doit, à vous faire service :
le ne vais point troubler vostre repos,
Rompre vostre aise, ou trancher vos propos :
Car sans mentir ie ferois conscience
D'abuser trop de vostre patience.*

*Et si ie faux, comme certe ie faux,
Du seul denoir procedent mes defaux,
Et du respect trop grand que ie vous porte,
En vous craignant & honorant de sorte
Que ie ne puis de vos yeux approcher,
Tant ie les aime & crains de les sacher.*

*Non que ie sois de nature grossiere :
l'ay l'esprit vif, l'ame prompte & legiere :
Tant seulement la crainte d'ennuyer
Me vient les pieds & la langue lier.*

*Mais quand fortune icy m'est aduersaire,
Quand ie ne puis despescher mon affaire,
Quand quelque ennuy me desrobe l'espoir,
Quand on ne veut ma Muse recevoir,
Quand un fascheux Chrysophile rechine
A ma priere, ou me tourne l'eschine,
Ou parle à moy par fraude & par courroux,
Pour mon support ie me retire à vous,
le vous caresse & courtize & supplie,
Et par escrit, Déesse, ie vous prie
Comme mon tout, & ne suis abusé :
Aussi de vous ie ne suis refusé,
Tant vous avez l'ame gentille & pure
Qui les vertus aime de sa nature,
Et qui ne souffre, en despit du malheur,
Qu'un vertueux soit veincu de douleur.*

*C'est la raison pourquoy ie ne confesse
Que des vertus la belle trompe espesse
Soit retournée (ainsi qu'on dit) aux cioux,
Abandonnant ce monde vicieux.*

*Car vous voyant, De Beaune, en terre suiure
Toutes vertus, on les peut dire viure
Toutes en vous, & en vous elles sont
Apparoissant toutes sur vostre front :
Si que celuy qui de pres y prend garde,
Vous regardant, en vous il les regarde.
En ceste Court la plus-part sont menteurs,
Trompeurs, causeurs, mesdisans, affronteurs :
Vous presque seule y estes veritable,
Phenix d'honneur qui n'a point de semblable.*

DISCOVRS.

*Ou soit que les marests de l'Egypte feconde
Soient peres limonneux des hommes de ce monde,
Soit qu'ils soient engendrez des vieux chesnes plantez,
Ou soit que des rochers ils naissent enfantez :
Si est-ce, mon Sanzay, que sans faueur de race
Les hommes sont yssus d'une pareille masse :
Ils eurent sang pareil & pareil mouuement,
Et furent tous egaux dès le commencement :
Sans point se soucier d'honneur ny de noblesse
Estoient sans nul mestier, sans art & sans adresse,
Et viuoient par les bois comme peu courageux,
Des glans tombez menu des chesnes ombrageux.
Si tost que les vertus les hommes esueillèrent,
Espoinçonnez d'honneur à l'enuy trauaillèrent :*

*L'un creusa les sapins, & se donnant au vent
 Alla trop connoîteux d'Occident au Levant :
 L'autre pour agrandir les bornes de sa terre,
 Fist des picques de fresne, & courut à la guerre :
 Ils bastirent citez, ils choisirent des Rois,
 Ils dresserent des camps, & chargez de harnois,
 Les armes en la main, au combat se pousserent,
 Et les grandes Citez à terre renuerserent.*

*Lors l'honneur qui voloit dessus les camps armez,
 Les rendoit viuement aux armes animez,
 De sorte que chacun auoit plus grande enuie
 De la mort, que sauuer honteusement sa vie :
 Et plustost desiroit à la guerre mourir,
 Que viure en sa maison sans loüange acquerir.
 « Nostre vie mondaine est caduque & mortelle,
 « Et la belle loüange est tousiours eternelle.*

*Celui qui desiroit de monstrier sa vertu,
 Portoit sur le harnois dont il estoit vestu,
 Ou dessus son bouclier, une recognoissance,
 Afin que par la presse on cognust sa vaillance.*

*L'un auoit un Serpent, l'autre auoit un Lyon,
 Un Aigle, un Leopard : ainsi un million
 Par les siecles passez d'Enseignes sont venues,
 Que les races depuis pour signe ont retenues,
 Escussions & Blasons de leurs premiers ayeux,
 Que la guerre en-noblit par faits victorieux :
 Aussi pour inciter leurs races à bien faire,
 A pousser leur vertu outre le populaire,
 Et à contregarder par noblesse de cœur
 L'honneur que leurs parens ont acquis par labeur.*

*Mais tout ainsi qu'on voit la Fortune mondaine
 Aller en decadance & n'estre point certaine :
 Aussi ne voit-on pas en chacune saison
 Tousiours en mesme estat une mesme maison,*

*Ains souvent elle change & d'armes & de race ;
 « Car toute chose humaine en ce bas monde passe.*

*La tienne, mon Sanzay, sans auoir rien muté,
 A tousiours son honneur en mieux continué,
 Comme le visurgeon d'une race eternelle
 Qui sans l'aide d'autrui re-uit tousiours en elle :
 Tigé du noble sang des Comtes de Poitiers,
 Dont tes predecesseurs furent vrais heritiers :
 Qui aux siecles passez, en prenant alliance
 Es plus riches maisons du Royaume de France,
 Ont iusques aujourdhuy avecq' autorité
 Maintenu leur noblesse & leur antiquité.*

*Or toy qui leurs vertus & leur gloire possedes,
 Et qui de droite ligne à leurs armes succedes,
 Tu n'as voulu souffrir que leur nom en-nobly
 De tant de beaux honneurs fust pressé de l'oubly :
 Mais tirant du tombeau leurs armes & leur gloire,
 Tu as dedans un liure ordonné leur histoire,
 Portrait leurs Escussions & leurs Blasons, afin
 Que ta noble maison ne prenne iamais fin,
 Et que maugré les ans ta Ligne florissante
 Croisse de fils en fils à iamais renaissante.*

*Tousiours puisse ta race augmenter en honneur,
 Et tousiours ta maison soit pleine de bon-heur,
 Illustre de vertus, & tousiours puisse viure
 Avecques un Sanzay un Ronsard dans ce liure.*

DISCOVERS A CECILLE

Sicilien.

*Docte Cecille, à qui la Pieride
 A fait gouster de l'onde Aganippide,*

*A descouvert les antres Cirrheans,
 A fait danser sur les bords Pimpleans,
 A mené voir baigner en la fontaine
 Sur Helicon, ceste belle Neufuaine
 Que Iupiter en Memoire conceut,
 Et pour sa race en son Ciel la receut :*
*le te confesse heureux en mille sortes,
 Non pour le nom si fameux que tu portes
 Venant de l'Isle, où le Gean Typhé
 Presque de souffre & de foudre essouffé
 (Gean rebelle à souffrir indocile)
 En se tournant esbranle la Sicile,
 Estant lassé de porter d'un costé
 Le souspiral de Vulcan indomté :*

*Non pour autant que le grand fleuve Alphée,
 Ayant d'amour la poitrine eschaufée,
 Reuoit s'amie à cachettes, laissant
 Son bord sacré d'Oliuiers pallissant,
 Et sous la mer sans y mesler son onde
 Coule leger d'une voye profonde,
 Ne se laissant à Neptune enfermer,
 Afin que pur des vagues de la mer
 Vienne embrasser son Arethuse chere,
 Ses Oliuiers luy donnant pour doüaire
 Et son sablon des Athletes cognu,
 Estant de fleuve un plongeon deuenü :*

*Non pour-autant que la Muse Latine,
 La Muse Greque ont mis en ta poitrine
 le ne sçay quoy de grand & de parfait,
 Qui passe en France, & reuerer te fait
 De ces esprits à qui rien ne peut plaire
 S'il n'est du tout eslongné du vulgaire :*

*Non pour-autant que courtois & humain
 Aux estrangers tu ne caches ta main,*

*Mais doucement les traites & careffes,
Les bien-veignant d'honneurs & de richesses :*

*Mais pourautant que tu vois de plus pres
Que nous le port & les yeux & les traicés
De la splendeur de ton Prince, qui passe
L'Honneur d'honneur, & les Graces de grace.*

*Cecille, on dit qu'apres que les Geans
Furent bruslez, l'un sur l'autre cheans
Aux champs de Phlegre, & que l'ardente foudre
Leur triple eschelle eut brisé comme poudre,
Foudre que l'Aigle en son bec apportoit :
Que Iupiter pompeusement estoit
Hautain, d'auoir deschargé sa vengeance
Sur si meschante & malheureuse engeance.*

*Et toutefois comme un vainqueur, douteux
Qu'il ne restast quelque racine d'eux,
Qui de nouveau troubleroit sa victoire :
Pour effacer la race & la memoire
De telle gent, du haut Ciel deualla,
Et bras à bras nostre Terre accolla,
La remplissant de sa semence heureuse,
Semence forte, ardente & vigoureuse,
Digne d'un Dieu, que la Terre receut,
Dont tout soudain les Rois elle conceut,
Portraits sacrez de la hante Iustice,
Pour chastier les Geans, & leur vice
S'il en restoit : puis ce Dieu desiroit
De se mirer aux enfans qu'il auroit,
Et par les Rois cognoistre sa puissance :
« Car du grand Dieu les Rois sont la semblance.*

*Quand la douleur d'enfanter la pressa,
A corps preignant estendre se laissa
Sous un grand Palme : & comme en sa gescine
Trois fois appelle à son secours Lucine,*

Elle inuoca Iupiter, qui des Cieux
 lettoit sur elle & son cœur & ses yeux :
 Puis au milieu d'une longue tranchée,
 En s'efforçant des Rois est accouchée.

La Maïesté ses grandes mains auoit
 Sous les enfans, la Fortune seruoit
 De sage-femme, & la Vertu cheuue
 Estoit du Ciel pour commercer venue.

Tous ces enfans ne se ressembloient pas :
 Les uns auoient petit corps petits bras
 Petites mains : les autres au contraire
 Auoient grands mains & grands bras, pour deffaire
 Sous eux le peuple, & sous eux faire armer
 D'hommes la terre, & de vaisseaux la mer.

L'un en naissant estoit vieillard & sage,
 L'autre n'auoit ny force ny courage,
 Un fait-neant, & l'autre genereux
 Estoit de gloire & d'honneur amoureux,
 Et presque enfant ne pensoit qu'à la guerre
 Et d'abaisser sous luy toute la terre,
 Comme le nostre, à qui les Cieux amis
 Ont de grands dons dès naissance promis
 Pour ioindre un iour par fidele alliance
 Vostre Sicille avecques nostre France.

Incontinent que Iupiter les vit,
 L'ardante amour son courage ranit,
 Et bouillonnant en son cœur de grand' aise,
 Impatient les accolle & les baise
 L'un apres l'autre, & d'eux pere commun
 Bailla sa foudre en presens à chacun,
 Disant ainsi : Ma race, ie vous donne
 (Outre l'honneur, le Sceptre & la Couronne
 Que vous tiendrez deffous mon bras puissant)
 Comme à mes fils le foudre punissant :

Non pour blesser ou pour tuer la race
De l'innocente & simple populace,
Mais pour punir les Geans serpens-piez
Si par audace ensemble r'alliez
Me guerroyoient, ou si gros d'arrogance
Ils conspiroient contre vostre puissance :
Lors n'espargnez la foudre & la ruez,
Et comme moy saccagez & tuez
D'un feu souffré la race Titanine :
Renuersez moy Briare sous Arine,
Et derechef sous Etne renfermez
Typhé couuert de charbons allumez,
Et rembarrez Porphyre en Tenarie.

Quand vous voirrez que leur sottise furie
Sera dontée & serue dessous vous,
A mon exemple arrestez le courroux,
Et n'exercez d'une rigueur selonne
Toute vengeance ainsi qu'une Lyonne,
Ou comme un Tygre aux grands ongles tranchans,
Qui d'Hyrkanie erre parmy les champs :
Croyez, enfans, que chose tant n'approche
De ma bonté, que de sauuer son proche,
Et pardonner à beaucoup qui auront
Sans y penser trop haut dressé le front.

Si ie voulois toutes les fois qu'en terre
L'homme m'offense, eslancer mon tonnerre,
Estant tousiours de courroux animé,
En peu de temps ie serois desarmé.

Mais pour donner aux peuples une crainte,
Souuent d'Athos ou la cyme est attainte
Ou du Ceraune, ou ie fais trebucher
Dessous mon bras la teste d'un rocher,
Ou ie renuerse une tour qui menace
Mon Ciel moqué de sa voisine audace,

*Ou les foreſts dont les arbres d'autour
Sont ſi eſpais qu'ils deſrobent le iour.*

*Ce ſont les buts, ſur qui pere ie viſe
Les traits armez de ma cholere eſpriſe,
Ne reſpandant à tous coups de ma main
Mes dards de feu deſſur le genre humain.*

*Et c'eſt à fin que le peuple qui tremble
De voir morceaux deſſur morceaux enſemble
D'un grand rocher par les champs renuerſé,
Sache que Dieu eſt là haut courroucé,
Qu'il regne au Ciel, & qu'il darde la foudre
Et qu'en ſon lieu les rochers ſont en poudre.*

*Et lors prenant exemple à ma pitié
S'entre-aimeront viuant en amitié,
Adouciffant l'ardeur de leurs courages
Sans ſe tuer comme beſtes ſauuages.*

*Diſant ainſi il enuoya les Rois
Ses chers enfans regner en tous endrois,
Et ſur leur chef eſpandant ſa largeſſe,
Aux uns donnoit une grande richeſſe,
Aux autres moindre, ainſi qu'il luy plaiſoit :
Car à ſon gré ſon vouloir ſe faiſoit.*

*Mais par ſur tous ſa faueur eſt monſtree
Deſſus la France, Eſpagne & ta contree
Qu'il couronna de gloire & de bon-heur,
Et iuſqu'au ciel en enuoya l'honneur,
Sacré berceau de Cerés la tres-belle
Qui nourriſt tout de ſa graſſe mammelle.
Teſmoins en ſont Archimede, & celui
Qui courtiſan auoit un double eſtuy,
L'un plein de vent & l'autre de finance,
Et ce Paſteur qui fut dès ſon enfance
En Arcadie, & ſur Menale vit
Pan qui ſleutoit, dont le ſon le rauit.*

*Or comme on voit que les Rois en ce monde
Après leur pere ont la place seconde,
Haut-esleuez en grandeur & en pris :
Des puissans Rois les hommes fauoris
Par la vertu, ont la troisieme place
Haut-esleuez desur la populace.*

*Ainsi que toy Cecille, dont le nom
N'est enfermé deffous vn bas renom,
Mais en volant aux deux bouts de ton lste
A fait ta gloire abondante & fertile,
T'a fait du peuple & des grands bien-aimé :
Tant vaut l'honneur quand il est renommé.*

*Non seulement ta vigne renommée
N'est chichement de ta mer enfermée,
Mais franchissant le rempart Sicilois
S'est apparue au grand peuple Gaulois,
Et fait cognoistre à mes Muses sacrées,
Pour te porter en diuerses contrées,
Et faire aller ton nom par l'univers :
Car ta loüange est digne de mes vers.*

A E. DE TROVSSILY

Conseiller du Roy en son grand Conseil.

*Troussily, tous les arts appris en la ieunesse
Seruent à l'artizan iusques à la vieillesse,
Et iamais le mestier en qui l'homme est expert,
Abandonnant l'ouurier, par l'âge ne se pert.*

*Bien que le Philosophe ayt la teste chennue,
Son esprit toutefois se pouffe outre la nue :*

Plus le corps est pesant, l'esprit ardent & chant,
 Plus force la matiere, & s'en-vole là haut.
 L'Orateur qui le peuple attire par l'oreille,
 Celuy qui disputant la verité resueille,
 Et le vieil Medecin plus il passe en auant,
 Plus il a de pratique, & plus deuient sçauant.

Mais ce bon-heur n'est propre à nostre Poësie,
 Qui ne se voit iamais d'une fureur saisie
 Qu'au temps de la ieunesse, & n'a point de vigueur
 Si le sang ieune & chaud n'escume dans le cœur :
 Sang qui en bouillonnant agite la pensêe
 Par diuerfes fureurs brusquement eslanctée,
 Et pousse nostre esprit ore bas ore haut,
 Selon que nostre sang est genereux & chaud,
 Qui s'enfle dans nos cœurs, nous trouuant d'auanture
 Au mestier d'Apollon preparez de nature.

Comme on voit en Septembre aux tonneaux Angeuins
 Bouillir en escumant la ieunesse des vins,
 Qui chaude en son berceau à toute force grande,
 Et voudroit tout d'un coup sortir hors de sa bonde,
 Ardente, impatiente, & n'a point de repos
 De s'enfler, d'escumer, de iallir à gros flots,
 Tant que le froid Hyuer luy ait donté sa force,
 Rembarrant sa puissance és prisons d'une escorce :
 Ainsi la Poësie en la ieune saison
 Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a soin de raison,
 Serue de l'appetit, & brusquement anime
 D'un Poète gaillard la fureur magnanime :
 Il deuient amoureux, il suit les grands Seigneurs,
 Il aime les faueurs, il cherche les honneurs,
 Et plein de passions, en l'esprit ne repose
 Que de nuit & de iour ardant il ne compose :
 Soupçonneux, furieux, superbe & desdaigneux,
 Et de luy seulement curieux & songneux,

*Se feignant quelque Dieu : tant la rage felonne
De son ieune desir son courage aiguillonne.*

*Mais quand trente cinq ans ou quarante ont perdu
Le sang chaud qui estoit és veines respendu,
Et que les cheueux blancs de peu à peu s'auancent,
Et que nos genous froids à tremblotter commencent,
Et que le front se ride en diuerses façons :
Lors la Muse s'ensuit & nos belles chansons,
Pegase se tarist, & n'y a plus de trasse
Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse,
Nos Lauriers sont sechez, & le train de nos vers
Se presente à nos yeux boiteux & de trauers :
Tousiours quelque mal-heur en marchant les retarde,
Et comme par despit la Muse les regarde.
Car l'ame leur defaut, la force & la grandeur
Que produisoit le sang en sa premiere ardeur.*

*Et pource si quelqu'un desire estre Poëte,
Il faut que sans vieillir estre ieune il souhète,
Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps
Aura dessus sa teste amassé quarante ans,
Ainsi qu'un Rossignol tiendra la bouche close,
Qui pres de ses petits sans chanter se repose.*

*Au Rossignol muet tout semblable ie suis,
Qui maintenant un vers desgoiser ie ne puis,
Et falloit que des Rois la courtoise largesse
(Alors que tout mon sang bouillonnoit de ieunesse)
Par un riche bien-faict inuitast mes escrits
Sans me laisser vieillir sans honneur & sans pris :
Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure Fortune
Qui les poltrons esleue, & les bons importune.*

*Entre tous les François i'ay seul le plus escrit,
Et la Muse iamais en un cœur ne se prit
Si ardent que le mien pour celebrer les gestes
De nos Rois, que i'ay mis au nombre des Celestes.*

*Par mon noble travail ils sont devenus Dieux,
 l'ay rempli de leurs noms les terres & les cieux:
 Et si de mes labeurs qui honorent la France,
 le ne remporte rien qu'un rien pour recompense.*

DISCOVRS DV VERRE.

*Ceux que les Sœurs aimeront plus que moy,
 Comme un d'Aurat, d'un vers digne de toy
 Feront sçavoir aux nations lointaines
 De tes vertus les loüanges hautaines:
 Quant est de moy, ie n'oseroï, Brinon,
 Sur mon espaule esleuer ton renom
 Pour engarder que la mort ne l'enterre:
 Il me suffist si l'honneur d'un seul verre
 Lequel tu m'as pour estreines donné,
 Est dignement en mes vers blasonné.*

*O gentil verre, oseroï-je bien dire
 Combien ie t'aime, & combien ie t'admire?
 Tu es heureux, & plus heureux celuy
 Qui t'inuenta pour noyer nostre ennuy!
 Ceux qui iadis les Canons inuenterent,
 Et qui d'enfer le fer nous apportèrent,
 Meritoient bien que là bas Rhadamant
 Les tourmentast d'un iuste chastiment:
 Mais l'inventeur, qui d'un esprit agile
 Te façonna, fust-ce le grand Virgile,
 Ou les Nochers qui firent sans landiers
 Cuire leur rost sur les bords mariniars,
 Meritoient bien de bailler en la place
 De Ganymede à Iupiter la tasse,*

*Et que leur verre aussi transparent qu'eau
Se fist au ciel un bel Astre nouveau.*

*Non, ce n'est moy qui blasme Promethée
D'avoir la flamme à Iupiter ostée:
Il fist tres bien: sans le larcin du feu,
Verre gentil, i'amaïs on ne l'eust veu,
Et seulement par les bois les Fougères
Eussent seruy à nos vieilles Sorcières.
Aussi vrayment c'estoit bien la raison
Qu'un feu venant de si bonne maison
Comme est le ciel, fust la cause première,
Verre gentil, de te mettre en lumière,
Toy retenant comme celestiel
Le rond, le creux, & la couleur du ciel:
Toy, dy-ie toy, le ioyau delectable
Qui sers les Dieux & les Rois à la table,
Qui aimes mieux en pièces t'en-aller
Qu'à ton Seigneur la poison receler:
Toy compagnon de Venus la ioyeuse,
Toy qui guaris la tristesse espineuse,
Toy de Bacchus & des Graces le soïn,
Toy qui l'amy ne laisses au besoin,
Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,
Toy qui fais naistre à la teste de l'homme
Un front cornu, toy qui nous changes, toy
Qui fais au soir d'un Crocheteur un Roy.*

*Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,
La verité tu mets en euidence,
Le laboureur songe par toy de nuict
Que de ses champs de fin or est le fruit:
Et le pescheur qui ne dort qu'à grand' peine,
Songe par toy que sa nacelle est pleine
De poissons d'or, & le dur Bucheron
Ses fagots d'or, son plant le vigneron.*

Mais contemplons de combien tu surpasses,
Verre gentil, ces monstrueuses tasses,
Et fust-ce celle horrible masse d'or
Que le vieillard Gerinean Nestor
Boiuoit d'un trait, & que nul de la bande
N'eust sceu leuer, tant sa panse estoit grande,
Premierement deuant que les tirer
Hors de leur mine, il faut plus deschirer
L'antique mere, & cent fois en une heure
Craindre le heurt d'une voute mal-seure :
Puis quand cest or par fonte & par marteaux
Laborieux, s'arrondist en vaisseaux,
Tout cizelé des fables poëtiques,
Et buriné de medailles antiques,
O Seigneur Dieu / quel plaisir ou quel fruit
Peut-il donner ? sinon faire de nuit
Couper la gorge à ceux qui le possèdent,
Ou d'irriter quand les peres decedent,
Les heritiers à cent mille procez,
Ou bien à table, apres dix mille excez,
Lors que le vin sans raison nous delaisse,
Faire casser par sa grosseur espaisse
Le chef de ceux qui n'aguères amis,
Entre les pots deuiennent ennemis ?
Comme iadis apres trop boire firent
Les Lapithois, qui les monstres desfirent
Demy-cheuaux : Mais toy verre ioly,
Loin de tout meurtre, en te voyant poly,
Net, beau, luisant, tu es plus agreable
Qu'un vaisseau d'or, lourd fardeau de la table :
Et si n'estois aux hommes si commun
Comme tu es, par miracle un chacun
T'estimeroit de plus grande value
Qu'un diamant, ou qu'une perle eslue.

*C'est un plaisir que de voir r'enfrongné
Vn grand Cyclope à l'œuvre embesongné,
Qui te parfait de cendres de fougere,
Et du seul vent de son haleine ouuriere.*

*Comme l'esprit enclos dans l'univers
Engendre seul mille genres diuers,
Et seul en tout mille especes diuerses,
Au ciel, en terre, & dans les ondes perses :
Ainsi le vent par qui tu es formé,
De l'artizan en la bouche enfermé,
Large, petit, creux ou grand, te façonne
Selon l'esprit & le feu qu'il te donne.*

*Que diray plus à par espreuue ie croy
Que Bacchus fut iadis laüé dans toy,
Lors que sa mere atteinte de la foudre,
En auorta plein de sang & de poudre :
Et que dès lors quelque reste de feu
Te demeura : car quiconques a beu
Vn coup dans toy, tout le temps de sa vie
Plus y re-boit, plus a de boire enuie,
Et de Bacchus tousiours le feu cruel
Ard son gozier d'un chaud continuel.*

*Je te saluë heureux Verre propice
Pour l'amitié, & pour le sacrifice :
Quiconque soit l'heritier qui t'aura
Quand ie mourray, de long temps ne voirra
Son vin ne gras ne poussé dans sa tonne :
Et tous les ans il voirra sur l'Autonne
Bacchus luy rire, & plus que ses voisins
Dans son pressouer gennera de raisins :
Car tu es seul le meilleur heritage
Qui puisse aux miens arriuer en partage.*

AMOVR LOGE'.

A N. de Pougny.

*Amour auoit d'un art malicieux
 Surpris la foudre à Iupiter son pere :
 Luy qui pardon à sa faute n'espere,
 Pour eschapper abandonna les Cieux.*

*Dedans la main auoit un pistolet
 Bien esmorcé, la pierre bien assise :
 L'air luy fait voye, & le vent fauorise
 A ce grand Dieu qui s'ensuyoit seulet.*

*De l'Orient iusques à l'Occident
 Vn iour entier erra de place en place :
 La grande mer qui nostre terre embrasse,
 Sentit combien son brandon est ardent.*

*La froide humeur les poissons ne defend,
 Ny les forests les animaux sauuages :
 Bois & rochers, riuieres & riuages
 Sont enflamez d'un si petit enfant.*

*Il n'espargnoit ny ieune ny grison :
 Prompt à frapper, d'un coup en blessa mille :
 De bourg en bourg il va, de ville en ville,
 Et peu seruoit aux hommes la raison.*

*Il estoit las d'errer & de tirer,
 Et plus au vent ses ailes il n'allonge,
 Quand sur le point que le Soleil se plonge,
 Chercha logis voulant se retirer.*

*Trois quatre fois à l'embrunir du iour
 Il fist sonner le marteau sur ma porte :
 Soudain du liēt vers le bruit ie me porte,
 L'entr'ouure l'huis, lors ie cognus Amour.*

Vne frayeur plus froide qu'un glaçon
Saisit mes os, ie perdis contenance :
Car dès long temps j'auois eu cognoissance,
A mon malheur, de ce mauuais garçon.

N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,
Quand tout ton sang bouillonnoit de ieunesse,
Qui te donnay mainte belle Maistresse ?

Ouure, Ronfard, ie veux loger chez toy :

Qui te prestay mes fleches & mes dars,
Qui te baillay tous mes secrets en garde,
Qui le premier deuant mon auantgarde
Portois l'enseigne entre tous mes soldars ?

le luy respons, Tu ne m'es estranger :
le te cognois artizan de malice :

Malheureux est qui vit à ton seruice,
Et plus maudit qui te daigne loger.

Petites mains petits pieds petits yeux,
Oiseau leger qui voles d'heure en heure,
Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,
Que la paresse a mis entre les Dieux :

Sorcier, charmeur, affecté, mesdisant,
Confit en miel & en fiel tout ensemble,
Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,
Petite playe, & le mal bien-cuisant.

Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,
Larmes, sanglots, desespoir & la rage,
Vne langueur qui trouble le courage,
Prisons, regrets, complaints & douleurs.

Tu perds le temps, finet, à me prier :
Va-s'en ailleurs, tel Dieu ie ne reuere :
Tu as besoin d'un hoste plus seuer
Qui tous les iours te vueille chastier.

le suis trop doux, il te faut vn Seigneur
Qui te commande & qui foule ta teste,

Qui rudement ta ieunesse admoneste :
Tu ne vaux rien sans un vieil gouverneur.

Il me respond, Quelle ville est-ce cy ?
Est-ce pas Blais ? ie la pense cognoistre :
l'y pourroy bien pour une nuit repaistre,
Quelque amoureux aura de moy soucy.

Vrayment, Amour, ie te voy bien puny
D'aller si tard & mendier ton giste :
Il est minuiet : par-ce marche plus viste,
Monte au Chasteau, & demande Pougny.

Il est gaillard, courtois & genereux,
Il cognoist bien tes traits & ta nature :
Ce luy sera bien-heureuse auanture
Loger Amour comme estant amoureux.

Mon cher Pougny, puis que le sort fatal
Me fait errer, loge moy ie te prie :
Ainsi tousiours puisses-tu de t'amie
Avoir faueur sans crainte d'un riuai.

Pougny respond, le reuere ton nom,
Ie suis des tiens, il faut que ie t'enseigne
Place à loger : va-t'en où pend l'enseigne
Du Cheualier, le logis y est bon.

Tu trouueras en diuerse façon
Assez de lieux : car la Court n'est pas grande :
Chasque logis pour hoste te demande,
Mais le meilleur c'est l'Escu d'Alançon.

Si tout est plein, ie veux t'enseigner où
Tu logeras : & pource ne regrette
Le temps perdu, la meilleure retraite
Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.

Là tu auras, si tu es arresté,
Vn giste seur : mais si tu es sauuage,
Fier, desdaigneux, inconstant & volage,
N'y loge pas, tu serois mal traicté.

*Ce bel hostel est enrichy d'esmail,
De perles sont les portes estofées,
Palmes, lauriers, couronnes & trofées
Pendent de rang sur le haut du portail.*

*D'un tel logis le seigneur redouté
Va couronné d'honneur & de ieunesse :
Mars & Pallas, la vertu, la proïesse,
Pour compaignie honorent son costé.*

*Le vicieux en ce Palais ne fait,
Comme lieu sainct, ny entrer ny sortie :
Telle maison par le Ciel fut bastie
Pour y loger un Prince tresparfait.*

*Il dist ainsi, & Amour s'en-alla
Vers vous Seigneur de la terre Angenine :
C'est un enfant de nature maline,
Qu'en lieu d'amer Amour on appella.*

*Il faut le battre & le faire crier,
Rompre son arc, luy oster toutes choses,
Et tant d'ailllets, & de chaisnes de roses,
Iambes & bras esclaué le lier.*

*Et si Venus apportoit en sa main
Rançon pour luy, prens le fils & la mere,
Les punissant d'une iuste colere
Comme ennemis de tout le genre humain.*

*Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,
Craignant ton nom, leurs mauuaises pensées,
Pardonne, Prince, à leurs fautes passées :
Un Prince doit les fautes pardonner.*

DISCOVRS.

*Vous qui passez en tristesse le iour,
Assuiettis sous l'empire d'Amour,*

*Cruel tyran des humaines pensées :
Vous qui vivez d'esperances cassées,
Vous que Fortune, Amour, & la douleur
Vont abusant, escoutez mon malheur,
Malheur estrange, autant esmerueillable
Qu'en mon tourment ie n'ay point de semblable.*

*Mais par où dois-ie en mes vers commencer
Le mal qui vient griement m'offenser ?
Comme un chemin qui en croix se traaverse,
De mainte voye en carrefours diuerse,
Fait le pieton du chemin esgarer :
Ainsi le mal diuers me fait errer
De mon propos, si que ie ne puis dire
D'où, ny comment proceda mon martyre :
Et toutefois icy ie le diray,
Me declarant le mieux que ie pourray.*

*De mon malheur l'occasion premiere
Fut la durté de ma cruelle mere,
Laquelle estant sans cœur & sans pitié,
Fit auorter ma nouvelle amitié,
Mere à son fils à tort mal-gracieuse
Par le rapport d'une vieille enuieuse
Qui haysoit ma Maistresse, & faisoit
Qu'à mes parens mon amour desplaisoit.*

*Quiconque soit ceste vieille maudite,
Perisse, ô Dieux ! iustement interdite
Du feu & d'eau, & la clarté des Cieux
Ne soit iamais agreable à ses yeux.*

*La paureté tousiours luy face guerre,
Et sans secours aille de terre en terre
Cherchant son pain, & trespasse à la fin
Nuë, affamée, au milieu d'un chemin,
Où sans honneur d'aucune sepulture
Soit des mastins & des loups la pasture.*

*Son esprit aille errant par les tombeaux,
Ou reueſtu de plumes de corbeaux
Sur les maiſons toute nuit ſe lamente,
Et d'un long cry les voiſins eſpouuente,
Puis que par fraude elle a voulu bleſſer
L'honneſte amour qu'on ne doit offenſer.*

*De mon tourment ie fis certain mon pere :
Mais luy vieillard, qui du tout obtempere
Aux paſſions de celle qui me fit,
Parla pour moy, mais rien à mon profit :
Car remettant toute l'affaire à celle
Dont ie naſquis, la rendit plus cruelle
Contre mon mal, comme ayant ſeule à ſoy
Pouuoir de pere & de mere ſur moy.
O cruauté d'une mere obſtinée,
Qui de ſon fils corrompt la deſtinée!*

*Ma mere donq' eſt cauſe du tourment
Que ie reçoÿ, & vous diray comment.
Ainſi qu'on voit qu'entre ceux d'un lignage
La priuauté ſ'augmente d'auantage,
Et l'amitié ſ'enflame plus auant
Par le moyen de ſe voir bien ſouuent :
Ainſi voit-on qu'Amour qui tout diſpenſe,
Souuent ſe meſle entre telle alliance,
Et tant il eſt gaillard & vigoureux,
Que des couſins il fait des amoureux.*

*Comme il aduint à moy qui me lamente,
Trouuant un iour une mienne parente
En un feſtin (parente d'aſſez loin)
Qui fut depuis l'argument de mon ſoin.
Car eſtimant eſtre choſe ciuile
D'entretenir une Dame gentile
De qui i'eſtois un petit allié,
Incontinent ie me ſenti lié,*

Fait prisonnier de son deuis si sage,
 Qu'il eust gaigné d'un Scythe le courage.
 Je me vy prendre esclave de ses yeux,
 Où les Amours courtois & gracieux
 Estoyent logez, armez de ses œillades,
 Qui d'un seul coup mes sens firent malades :
 Si qu'en vivant en autrui loin de moy,
 Plein de souci, de tristesse & d'esmoy,
 Autre penser n'auois en la pensée
 Que la beauté que j'auois enlacée
 Au fond du cœur, qui suiuoit en tous lieux
 Mon souuenir se montrant à mes yeux,
 Et ne souffroit, tant me faisoit de presse,
 Que sur l'amour la raison fust maistresse :
 Pource ie fus long temps malade ainsi,
 Sans rencontrer ny pitié ny merci.

Mais comme on voit que la premiere enuie
 D'un ieune amant est souuent assouuie
 Ou par l'estude ou par autre moyen,
 L'entre-rompi le nœu de ce lien,
 Qui d'autre amour m'auoit serré la voye
 Estant fort ieune, & aussi que j'auoye
 Vn frere aîné en âge florissant,
 Qui plus que moy estoit fort & puissant,
 Et qui deuoit selon sa destinée
 Aller bien tost sous les loix d'Hyménée.

Or quand la Parque eut ce frere rauy,
 Et que tout seul de mon nom ie me vy,
 S'offrant à moy maint riche mariage,
 L'amour premiere arresta mon courage,
 Dont ie gardois encores en l'esprit
 Le souuenir & le portrait escrit.

Pour tout remede un iour ie delibere
 De raconter mes amours à sa mere,

*La suppliant n'auoir le cœur marry
Si pour ami ie demenois mary
De la beauté de sa fille si belle,
Qu'autre desir ie n'auois sinon d'elle.*

*La mere adonq' qui mes propos ouit,
Les accordant tout mon cœur resjouit :
Mais pour tel heur ne faillit ma misere.
Car la rigueur de ma fascheuse mere
Frandant mon cœur, ma peine & mon espoir,
Opiniastre opposa son vouloir
Au mien forcé, & pour mon mal accroistre
Ne voulut onq' les vertus recognoistre
Ne la famille où ie voulois parti,
Ayant son cœur de mon bien dimerti
Par les rapports d'une vieille Megere
Contre m'amie infame mensongere :
Et toutesfois ardent ie ne laissé
D'entretenir mon dessein commencé,
Faisant entendre à mon pere la peine
De trop aimer, dont j'auois l'ame pleine.
Disant ainsi : Pere s'il te souuient
Du premier feu qui en ieunesse vient
Brusler les cœurs de sa flame amoureuse
(Heureux suiét d'une ame bien-heureuse)
Ie te supplie aide à mon amitié,
Et pere, pren de ton enfant pitié,
De moy qui meurs sans tenir embrassée
Celle qui vit Roïne de ma pensée.*

*Ne fois, mon pere, homicide à grand tort
De ton seul fils, qui n'attend que la mort,
S'il ne te plaist qu'il estaigne sa flame
En si beau lieu qu'il desire pour femme.*

*Las ! si tu veux à mon bien consentir,
Tu me feras un tel aise sentir,*

Mettant à fin ma vertueuse enuie,
Que doublement i'auray de toy la vie,
Et doublement seras mon pere ici
Me donnant vie & m'ostant de souci.

De tels propos mon pere i'arraisonne :
Luy qui estoit de nature tresbonne,
Me dit : Mon fils, i'ay pitié de ton mal,
Lequel ne trouue en amours son egal,
Louant beaucoup ta volonté constante,
Qui ne se doit frustrer de son attante.

Mais pour-autant que vieillesse m'a fait
Par maladie impotent & desfait,
Je ne scaurois à ton vouloir complaire :
Car désormais ce n'est plus mon affaire
De me mesler de nopces ny de rien :
Le seul vouloir de ta mere est le mien.

Pource mon fils, flechi-la par priere :
Son cœur n'est point d'une Lionne fiere
Ny d'un Sanglier, tu pourras par douceur
En soupirant luy amollir le cœur.

Ainsi disoit. Lors ie lamente & crie
Deuant ma mere, & la prie & reprie,
Et par douceur i'effaye d'arracher
En soupirant ce fer & ce rocher
Qui luy armoit la poitrine si dure,
Pour n'escouter la peine que i'endure,
Mettant tousiours au deuant de ses yeux
L'extreme ennuy de mon mal soucieux,
La nourriture & beauté de la fille,
Et les vertus de toute sa famille.

Mais pourneant ie cuidois l'enflamer :
Car mille fois plus sourde que la mer,
Qui par le vent se roule sur le sable,
A ma priere estoit inexorable.

Alors me dit celle qui m'engendra :
Ton pere vieil fera ce qu'il voudra,
Car d'un pere est la puissance bien forte :
Mais quant à moy, plustost mille fois morte
l'iray là bas, que te voir marié
En si bas lieu dont tu es allié.

Ce mot estoit le dernier coup d'espée
Dont ell' pensoit auoir du tout coupée
Mon esperance, hélas ! qui florissoit
D'autant plus fort qu'elle la meurdriroit.
Moy resolu de poursuivre ma prise,
le fi certains mes parens de l'emprise,
Qui tous d'accord louerent mon conseil,
Et mon amour qui n'a point de pareil,
Et la langueur veritable & non feinte
D'une amitié si constante & si sainte.

Adonq' pensant par le temps acquerir
Ce plaisant mal lequel me fait mourir,
Toujours cherchois occasion expresse
D'aller aux lieux où estoit ma Maistresse.

Long temps apres tant de trauaux passez
(Par la douleur l'un sur l'autre amassez)
Preuoyant bien que ma peine dolente
Auroit plantée une amour violente
Dedans le cœur de Madame, & qu'aussi
Autant que moy elle auroit de souci,
le resolu, pour soulager ma vie,
De visiter une si chere amie,
Dont le portrait dedans l'esprit i'auois,
Et de luy seul en mourant ie viuois.

Or trouuant seule un iour ma seule Aimée
(Car la maison souuent m'estoit fermée,
De peur hélas ! que si la priuauté
D'une si douce & plaisante beauté

*M'estoit commune, une enuieuse rage
 Ne rallumast ma mere dauantage :)
 le luy contay le feu qui me brusloit,
 Dont la chaleur aux yeux m'estinceloit :
 le luy contay que ie mourois sans elle,
 Que sa beauté me sembloit seule belle,
 Que de souspirs mon cœur ie nourrissois,
 Que d'elle seule attristé ie pensois,
 Qu'elle estoit seule & ma vie & mon ame,
 Mon sang, mon tout, ma chaleur & ma flame,
 Et que mon cœur n'auroit autre aliment
 Que de songer en elle seulement,
 Et maint propos ie disois, que fait dire
 Amour alors qu'on conte son martyre.*

*En-ce-pendant à longs traits ie humois
 De ses beaux yeux les beaux traits que j'aimois,
 le m'enlaçois en ses tresses dorées,
 le contemplois ses lèures colorées
 De frais willets, & son front où estoit
 Amour au guet qui mon cœur combattoit.*

*le contemplois son maintien & sa grace,
 Et son beau teint qui les roses efface :
 le desfrobois de ses beautez un peu,
 Doux aliment pour en estre repeu
 En son absence, ainsi que l'homme sage
 Qui entreprend de faire un long voyage,
 Mainte viande amasse dans son sein
 Pour resister longuement à la faim.*

*Sa mere adonq' suruenant fut ioyeuse
 De telle amour si sainte & vertueuse,
 Et approuuant ma longue passion,
 De tous les deux loua l'affection,
 Me descourant sa volonté celée,
 Dont i'eu depuis mon ame consolée.*

*Vn temps apres une nopce suruint,
O iour heureux / où ma chere ame vint,
Qui paroissoit au milieu de la presse
Comme paroist Diane la Deesse
Par-sur le chœur de ses Nymphes sautant,
Quand pres d'Eurote elle va s'esbatant.*

*Là ne me pleut ny danse ny aubades,
Ny balladins aux dispostes gambades,
Fifres, cornets, ny les haubois qui font
Aller la danse egalement en rond :
Ny les festins, les vins, ny les viandes,
Sucres, douceurs, confitures friandes
Ne me plaisoyent : seulement me plaisoit
Ce corps divin, qui chaste me faisoit
Viure & mourir, contemplant en presence
D'un ail goulé toute mon esperance.*

*D'un feu pareil nos soupirs embrasez,
Et nos desirs furent beaucoup prisez
Des assistans les plus grans de la bande,
Qui admiroyent une amitié si grande,
Et de ma mere accusoyent la rigueur
Qui s'opposoit si cruelle à mon cœur.*

*La nuit suruint, & Amour qui me ronge,
Me presenta mes delices en songe,
Et parmi l'ombre en esprit me fist voir
Tant de beautez que j'auois veu le soir.*

*Lors ie disois, O songe qui m'abuses,
Me fortunant de si plaisantes ruses,
De tout mon bien ie suis tenu à toy,
Qui sans pitié as eu pitié de moy :
Si qu'en despit de la fiere rudesse
Qui tient ma mere, accollant ma Maistresse
Ie l'ay baisée, & seul tu m'as heuré
Quand plus mon fait estoit desesperé.*

*Le verd pavot ton propre sacrifice
Sur ton autel à toute heure fleurisse,
Et puisses-tu euter le courroux
De Iupiter, puis que tu m'es si doux.*

*Ainsi vivant en si douteuse attente,
Des deux costez maint parti se presente
De mariage, & nul ne vint à fin,
Estant rompu par un heureux destin.*

*Hà ! que serois-je auprès d'une autre femme
Sinon du plomb sans vigueur & sans ame ?
Que seroit elle auprès d'un autre aussi
Que froide & morte & palle de souci
Loin de son cœur ? Amour qui nous fait plaindre
Ne nous scauroit en autre part conioindre,
Tant le destin à tous les deux commun
De nos esprits en naissant ne fist qu'un.*

*Lors m'efforçant d'une complainte amere
le retentay le vouloir de ma mere,
Luy declarant le danger où i'estois :
Qu'un tel fardeau sur le cœur ie portois,
Qu'en bres veincu ie laisserois la vie,
Et si soudain elle n'auoit enuie
De m'alleger ou me donner confort,
Qu'entre ses bras elle auroit un fils mort.*

*Mais pour-neant ie luy fais ma requeste,
Tant de la vieille elle auoit en la teste
Les faux rapports qu'elle luy racontoit,
Que mes propos ny mes pleurs n'escoutoit,
Estant ioyeuse & brane de ma perte.*

*En-ce-pendant la foire fut ouuerte
De saint Germain, où ceux qui ont le cœur
Adoloré d'amoureuse langueur,
Où ceux qui ont une ardeur vehemente
D'estre butin d'une nouvelle amante,*

Où ceux qui ont une ardeur de parler
A leur Maistresse où ils n'osent aller,
Où ceux qu'Amour à son conseil demande,
Vont amoureux d'une gaillarde bande.

Là par bon-heur ma Deesse arriva :
Mon cœur devant avecq' elle s'en-va,
Et puis mon pied me conduit par la presse
Où ie trouuay ma mortelle Deesse.

Là ie n'auois mon regard attaché
Ou sur la foule ou desur le marché,
Ou sur le bien qui pendoit aux boutiques :
Mais contemplant tant de graces pudiques
Qui reluisoyent sur le front de mon tout,
Ie ne trouuois commencement ny bout
En sa beauté : beauté qu'Amour m'a peinte
Dedans le cœur comme chose tressainte.

Là deuisant de nos tristes malheurs,
Elle augmenta plus vives mes douleurs,
Se lamentant de ma mere cruelle,
Qui sans raison ne faisoit conte d'elle,
De ses vertus, de sa condition,
Et qu'elle auoit mauuaise affection
En son endroit, se monstrant insensée
D'offenser ceux qui ne l'ont offensée.

Lors son courroux i'appaisay doucement
Luy remontrant son merite, & comment
Ma folle mere auoit tort de mesdire
De ses vertus que tout le monde admire.

Vn iour allant, comme souuent i'allois,
Voir une Dame à qui parent i'estois,
Et elle aussi, la mere presque mise
En desespoir de courroux fut esprise :
Se lamentoit, pleuroit, & gémissoit,
Que les vertus de sa fille on passoit

*Deffous silence, & que tel mariage
Eftoit trop long & de trop de voyage.*

*Elle alleguoit en pleurant ne pouuoir
Sa ieune fille en autre lieu pouruoir,
Tant elle auoit à mon dire affeurance :
Que fes parens luy en faisoient instance,
Et qu'afprement tousiours luy reprochoyent
De n'auoir soin de ceux qui luy touchoyent.*

*Pource elle eftant d'ennuy attenuée,
Et de vouloir presque à demi muée,
Aux champs alla, menant auecques soy
Mon tout, mon cœur, ma promesse & ma foy :
Où ie couru d'une course hafte
Reconforter ceste defconfortée,
Auffi pour voir les yeux de ceste-là
Au feu defquels mon cœur fe re-brula.*

*A fon retour par heureufe rencontre
En quelque nopce encor' ie la rencontre,
Où pour fçauoir fi du temps la longueur
Ne m'auoit point effacé de fon cœur,
De maint propos en propos ie l'attire
Pour la tenter, ne me voulant rien dire,
Ains retirée en vn penfer profond,
Ny bien ny mal froide ne me respond.
Mais à la fin de mon dire esbranlée,
Rendit du tout mon ame consolée
En m'affeurant de fa fidelle amour.
Lors tout rai ie fens naistre à l'entour
De mon esprit une ioye incognue
Qui par fa bouche au cœur m'estoit venue.*

*Donq' pour tousiours à mon aise la voir,
Soudain ie fis à fa mere fçauoir
(Pour confommer mon œuvre propofée)
Qu'elle feroit ma future espoufée,*

*La choisissant pour femme désormais,
Et que pour Dame autre n'aurois iamais :
le luy contay le danger de ma vie,
Et la rigueur de ma mere, Et l'enuie
Qu'une flatuse auoit d'un tel parti,
Dont tout le mal, hélas ! estoit sorti.*

*La mere adonq' de mes raisons esmeuë,
Sage permit qu'une si douce veuë
Entre nous deux désormais se feroit :
Que de sa part meurement penseroit
Au mariage Et à ma foy promise,
Pour mettre fin à si belle entreprise.*

*Voila comment, Maistresse, i'ay vescu
Depuis le iour que mon œil fut veincu
De vos beaux yeux : Et soit que la iournée
Fust au matin des ondes retournée,
Fust vers le soir quand le Soleil couchant
Va dans la mer ses cheuaux destachant,
Ou quand la Lune errante se promeine,
Pour vostre amour ie n'ay languy qu'en peine.*

*O grand Amour, grand oiseau par le dos,
Qui t'es logé au profond de mes os,
Ayant choisi pour maison ma mouëlle,
Qui es armé d'une fleche cruelle,
Et d'un flambeau que ie sens dans le sein,
Oy ma priere Et me sois plus humain :
Fay ie te pri' que ma Maistresse voye
D'un œil benin ce papier que i'enuoye,
Où sont depeints la plus part de mes maux :
Qu'elle ne mette en oubli mes trauaux,
Et que tousiours elle ait en sa pensée
Nostre amitié saintement commencée,
Tousiours mettant au deuant de ses yeux
De son ami les ennuis soucieux,*

*Et que sa mere autre part ne flechisse,
 Et que le Ciel mon dessein accomplisse.
 Fay que la mienne au courroux endurci,
 En mon endroit ait le cœur adouci,
 Et qu'en lieu d'estre à tort insupportable,
 Samollissant devienne plus traitable,
 Sans croire plus les malheureux propos
 De ce vieil chien contraire à mon repos,
 Qui porte envie aux vertus de la belle
 Qui n'a semblable en tout ce monde qu'elle,
 Parfaite autant que mon mal bien-heureux
 Passe l'ennuy de tous les amoureux.*

*Et si, ô Dieu, tu parrais ma requeste,
 le t'apprendray sur le haut de la teste
 Comme en trophée un rameau de Laurier,
 Pour le loyer de sauuer ton guerrier.*

DISCOVERS.

*C'estoit au point du iour (quand les plumes du Somme
 Ne fillent qu'à demi les yeux lassez de l'homme,
 Qui veille tout ensemble, & tout ensemble dort,
 Ne pris ny retenu du frere de la Mort)
 Lors que ravi d'esprit, comme une idole vaine
 Qui sans corps sur le bord d'Acheron se promeine,
 le me vy transporté sur le haut d'un Rocher,
 Duquel on ne sçauroit sans ailes approcher,
 Ou bien sans un esprit qui vaut mieux que des ailes,
 Quand gaillard il se pousse aux choses immortelles.
 Au plus haut du sommet de ce Rocher pointu,
 Est un temple d'airain qu'a basti la Vertu :*

*D'airain en est la porte, & par grand artifice
D'airain plus clair que verre est parfait l'edifice.*

*Là de tous les costez de ce grand Vniuers
Les peuples sont assis en des sieges diners :
L'un bas & l'autre haut en son rang y habite,
Et chacun a son lieu selon qu'il le merite.*

*Aupres d'elle est assise à son dextre costé
L'Estude, la Sueur, le Labeur indonté,
L'Honneur, la Preud'homme, & ont pour leur voisine
Andronique & Phronese, & leur sœur Sophrosyne.
Ce peuple à l'environ de la Nympe espandu,
De corps, d'esprit & d'ame en elle est esperdu,
Qui ne se peut souler de la voir : & l'appelle
Son cœur, ses yeux, son sang, sa maistresse & sa belle,
Luy offre corps & biens, & tasche à desservir
Sa grace pour l'aimer & pour la bien servir.*

*La Deesse n'est pas de corps effeminée
Comme celle qui est des flots de la mer née :
Son œil est doux & fier, son sourcil un peu bas,
Son regard est semblable à celui de Pallas
Quand sa main est paisible, & l'horrible Bellonne
Contre les fiers Geans n'irrite sa Gorgonne.*

*Tant plus elle est aimée, & tant plus elle prend
Plaisir à contr'aimer, & iamaïs ne se rend
Que par honnesteté, douceur & courtoisie
N'ait de ses poursuiuans gaigné la fantaisie,
Et ne leur ait par signe & par preuue monsté
Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.
Aucunefois sur l'un son regard elle iette,
Sur l'autre aucunefois : car elle est tant suiette
Aux passions d'amour, que son cœur ne pourroit
Viure à son aise un iour s'il ne s'enamouroit.*

*Quand elle aime quelcun, comme maistresse douce
Le souleue aux honneurs, aux richesses le pouffe,*

Luy donne entre les Rois un honorable lieu,
 Et le fait du vulgaire admirer comme un Dieu :
 Mais à ceux qu'elle hait, comme fiere ennemie,
 Leur promet deshonneur, prison & infamie.

Sur tous ses poursuiuans d'un œil vif & ardent,
 Courtoise elle t'alloit doucement regardant
 Mon tresdocte Rouuere, & comme amour la touche,
 Tout ainsi que le cœur elle t'ouurit la bouche,
 Te flattant de ces mots : Ami, que le troupeau
 Des Muses allaita cherement au berceau
 De leurs propres tetins pour future merueille :
 Puis quand tu deuis grand, l'industriouse abeille
 De son miel amassé sur les fleurs du Printemps,
 En l'anthe Thesprien te nourrit bien long temps,
 Où Phebus, & Python, & la belle Cythere,
 Et Mercure qui est des bons esprits le pere,
 Ont si bien ton mortel en diuin transformé,
 Que tu fus dès enfance un miracle estimé,
 Ayant choisi Morel pour vertueuse guide,
 Qui surmonte Chiron le maistre d'Eacide.

Tu n'auois pas dix ans, qu'oyant publiquement
 Tes propres oraisons sonner si doctement
 Et t'oyant disputer outre ton âge tendre
 Des Arts qu'on ne sçauroit qu'en la vieillesse apprendre,
 le fus toute rauie, & dès le mesme iour
 Que ie te vy, ie mis dedans toy mon amour.
 Tu t'en apperceus bien : car tousiours depuis l'heure
 Songneux, tu as cherché la place où ie demeure,
 Où tu es arriué par cent mille trauaux,
 Par rochers, par torrens, par plaines & par vaux,
 Par halliers & buissons, qui les autres retiennent,
 Et recreus du chemin à mon Palais ne viennent
 Ainsi que tu as fait, à fin d'y seiourner :
 Car le souci mondain les en fait retourner.

Au bas de ce Rocher au milieu d'une prée
 Demeure une Deesse en drap d'or accoustree,
 Ses bras sont chargez d'or, & son col d'un carcan,
 Labeur ingenieux des feueurs de Vulcan :
 Son front est attrayant, sa peau tendre & douillette,
 Son œil traistre & lascif, sa face vermeillette,
 Et ses cheueux ondez, annelez & tressez
 Sont de fueilles de Myrte & de rose enlacez :
 Sa main est molle & grasse, & son œil n'abandonne
 Le sommeil paresseux que midi ne rayonne :
 Au reste elle est en danse, en festins & deduit,
 Et rien fors le plaisir, indiscrete, ne suit,
 Braue, en-point, decoupée, & pour estre apparente
 Elle a desia vendu le meilleur de sa rente.

Tousiours aux grans chemins en cent mille façons
 Elle ourdist des filets, & tend des hameçons
 Appastez de delice, & elle en mainte sorte
 Aux gestes, à la voix, & aux yeux elle en porte
 Pour prendre les passans, si bien que le plus fin
 (Sans l'aide de raison) s'y empestre à la fin :
 Elle prend bien souuent ma robbe, & si transforme
 Son masque desguist en ma naïue forme.

On dit qu'un iour Venus sans pere la conceut,
 Monstre fier & cruel, du dueil qu'elle receut
 Qu'Hebé ieune Deesse espousoit en lieu d'elle
 Hercule despouillé de sa robbe mortelle :
 Et auorta du part, en opprobre & desdain
 Qu'Hercule de-sur elle auoit mise la main,
 Et luy auoit laissé au front la cicatrice
 Qui descouure à chacun son nom & sa malice.

Or ceste Volupté (ainsi se fait nommer
 Celle qui veut sa vie en plaisirs consommer)
 M'arreste les passans, & tant elle est mignarde,
 Qu'en yurez de plaisirs, de tels mots les retarde :

O pauvres abusez, que le nom de Vertu
 A faussement seduits ! pauvre peuple vestu
 D'une robe de bouë, à laquelle Nature
 Trop chiche n'a donné sinon la pourriture !
 Vous pensez-vous, mortels, faire de nouveaux Dieux,
 Et de terre chargez voler iusques aux cieux ?

Laissez moy ces desseins qui ne sont que mensonges,
 Que Chimeres, en l'air, que fables & que songes,
 Et mortels n'esperez sinon que le trespas
 Qui est vostre heritage, & vous suit pas à pas.

Quelle fureur, humains, quelle ardente manie
 Vostre sotte raison si follement manie,
 Que vouloir par travail en cheueux blancs chercher
 le ne sçay quelle femme assise en un Rocher,
 De qui le nom est vain & vaine l'entreprise ?
 Hé ! qu'en rapportez-vous sinon la barbe grise
 Pour toute recompense, ou quelque mal soudain
 Qui vous fait trespasser du iour au lendemain ?
 En-ce-pendant les ans de la ieunesse tendre
 Que vous deuriez en jeux & en plaisirs despendre,
 Se perdent comme vent, & ne r'animent plus
 Vos corps de longue estude impotens & perclus.

Si Vertu ne filloit vos yeux de piperie,
 Vous cognoistriez bien tost quelle est jà menterie.
 La Nature y repugne, & vous monstre combien
 Vertu pipe vos cœurs sous ombre d'un faux bien :
 Celuy qui suit Nature est sage, & ne se laisse
 Seduire des appas de telle enchanteresse.

Qu'acquist iadis Socrate, Aristote & Platon,
 Pythagore, Thales, Theophraste & Criton
 Pour aimer la Vertu, fors une renommée
 Qui sera par les ans, comme ils sont, consommée ?
 Dequoy sert le renom au mort qui ne sent rien ?
 Malheureux est celuy ce-pendant qu'il est sien,

*Qu'il sent, qu'il voit, qu'il oyt, qui ne fait bonne chere
Sans consumer sa vie en penible misere
Après ie ne sçay quoy qu'on ne peut acquerir
Que par longue tristesse, en danger d'en mourir.*

*Que voirrez-vous là haut que ronces & qu'orties ?
Ici vous ne voirrez que fleurettes sorties
Du sein du Renouveau : ici le beau Printemps,
La ieunesse & l'amour habitent en tous temps :
Ici l'homme vieillist en plaisir delectable,
Et s'en-va soul de vie ainsi que d'une table.*

*De tels mots Volupté arreste les passans,
Qui mal-sains du cerueau, ne sont assez puissans,
Ainsi que tu as fait, de se boucher l'oreille
Pour iouyr du plaisir qu'ici ie t'appareille.*

*Pource mon cher ami, dès enfance cognu,
Tu sois en mon Palais le plus que bien-venu,
Il faut que ie t'embrasse, & que ie te caresse,
Puis que tu as donté l'ocieuse Pareffe,
Et sans auoir ouy les chants de Volupté
Tu es sur mon Rocher par estude monté.*

*Ceste ieune rusée est si fort cauteleuse,
Qu'en lieu de te souler d'une douceur mielleuse,
Teust presenté du fiel, & comme à son amant
Donné vn fresle verre en lieu d'un Diamant.*

*Doncques tu m'as aimé pour l'amour de moy-mesme
Sans espoir de loyer : aussi d'amour extrême
Ie t'aime en recompense, & n'auras en retour
De m'aimer de bon cœur sinon que mon amour.*

Tousiours mes amoureux ont de moy iouissance :
« Les mondains amoureux viuent en indigence
« Desirant la beauté, & l'homme desireux
« Pour n'auoir son souhait, est tousiours malheureux.
Mais mon fidelle amant sans ardeur inconstante
Se contente de moy, de luy ie me contente :

*Et sans plus desirer il a tant de plaisir,
Que ie suis pour iamais la fin de son desir.*

*Pour me faire l'amour il ne faut qu'on se farde,
Qu'au miroir paresseux la face on se regarde,
Qu'on soit bien parfumé, ou qu'on soit bien vestu
D'un drap d'or par rayons à la soye battu,
Qu'on face des tournois, qu'on sorte à la campagne,
Qu'en armes on galope un beau genet d'Espagne,
Qu'on soit bien gaudronné : le ne veux point cela,
Mon amour seulement se donne à celuy-là
Qui m'aime plus que luy, qui me suit à la trace,
Et de rien n'est soigneux que de ma bonne grace.*

*Tel amant est heureux admirable & parfait :
Il ne pense iamais ny ne dit ny ne fait
Rien dont il se repente, & en soy-mesme ferme
Il est son but, sa fin, son limite & son terme,
Son parfait & son tout : quand le Ciel tomberoit,
L'esclat sans l'effroyer sa teste frapperoit.*

*Tous humains accidens il desdaigne & mesprise,
Il desdaigne la flame en sa maison esprise,
Prison, terre & argent, trahisons de valets,
Perte d'habillemens, de biens & de Palais,
De femmes & d'ensans, & constant il se iouë
De l'aveugle Fortune, & des tours de sa rouë.
Il n'a iamais souci du change des saisons :
Car tout enuelopé d'immobiles raisons
Senferme d'un rempart clos de Philosophie,
Qui mesprise le Temps & Fortune desfie.*

*Il est riche sans biens, il vit heureusement,
Et parfait de tous poinçts il a contentement :
Il sçait tout, il voit tout, & la lourde ignorance
Dedans son estomac ne fait point demeurance :
Il se cognoist soy-mesme, & ne doute de rien :
Sans ailleurs s'esgarer il demeure tout sien,*

*Et nulle passion soit d'ire, ou soit d'enuie,
De douleur ou de peur ne tourmente sa vie.*

*En ceste terre basse il n'estime rien grand :
Car son esprit au Ciel à toute heure se pend,
Où la grandeur de Dieu de si pres il aduise,
Que toute chose humaine en son cœur il meprise :
Et rien tant soit estrange, ou douteux, ou nouveau,
Present ou aduenir n'offense son cerueau.*

*Il a chassé de soy toute sorte de vice,
L'ardante ambition, la vilaine auarice,
Luxure dissolue, & s'est fait pour m'aimer,
Vn homme tout parfait qu'on ne scauroit blâmer.*

*Ainsi rien n'apparoist au monde miserable,
Qui soit fors mon amour eternal & durable.
La richesse se perd, la force & la beauté,
Faveur, credit, honneur, noblesse, royauté,
Comme neige au Soleil, ou comme la fumée
Qui par le vent soufflée en l'air est consumée :
Sans plus mon amoureux ne s'esbranle iamais,
Plus ferme que le roc sur lequel ie le mets.*

*L'infame pauvreté ne ronge sa poitrine,
Indigence ne faim desur luy ne domine :
Le monde est son pays, il n'est point estrange,
Il va iusques à l'Inde, & reuiert sans danger :
Et quand le Sort malin ou la Fortune dure
Luy menace le chef, ie m'oppose à l'iniure,
Et plus est enfondré, plus ie le tire en haut,
Et iamais mon secours au besoin ne luy faut.*

*Ie le fais de doctrine & d'honneur l'exemplaire,
Ie le tire bien loin des tourbes du vulgaire,
Ie l'auance en credit, ie le pousse aux honneurs,
Et discret ie le rens entre les grans Seigneurs :*

*Ainsi que ie t'ay fait, amiable Rouuere,
Qui peux entremesler le doux & le seuer,*

*Et qui sçais par un art gracieux & courtois
Pratiquer les faueurs des Princes & des Rois.*

*Tes mœurs & ta prudence ont fait que lon te voye
Choisi pour seruiteur du grand Duc de Sauoye
Et de sa chere espouse (ame heürreuse) qui fait
Nostre âge plus poli, plus diuin & parfait,
Qui sur toute Princesse a franchement suiui
Moy qui suis la Vertu dès le iour de sa vie.*

*Or sus embrassez-moy, tant pour auoir cest heür
Que d'estre d'un tel Duc fidelle seruiteur,
Que d'estre seruiteur de telle Marguerite :
Et pour-autant aussi que ta foy le merite,
Qui ne pourra iamais se separer de moy :
Car iamais un bon cœur ne viole sa foy.*

*Ainsi te dist Vertu de sa bouche vermeille :
A-tant le iour fut grand, & sur ce ie m'esueille.*

DISCOVRS

A MONSIEVR DE CHEVERNY,

Garde des Seaux de France.

*Celuy qui le premier du voile d'une fable
Prudent enueloppa la chose veritable,
A fin que le vulgaire au trauers seulement
De la nuit vist le iour & non realement,
Il ne fut l'un de ceux qu'un corps mortel enferre,
Mais des Dieux qui ne vit des presens de la terre.*

*Les mysteres sacrez du vulgaire entendus,
Resembent aux bouquets parmi l'air esendus,
Dont l'odeur se consomme au premier vent qui s'offre,
Et ceux durent long temps qu'on garde dans un coffre.*

*Nostre mere Nature entre les Dieux & nous
Que fist Deucalion du get de ses cailloux,
Mist la Lune au milieu qui nous sert de barriere,
A fin que des mortels l'imbecille lumiere
S'exerce à voir la terre, & d'art audacieux
N'assemble plus les monts pour espier les Cieux.*

*Pource nos deuanciers ont dit par artifice,
Qu'autrefois Iupiter receut à son seruice
Deux hommes differents de mœurs & de destin,
Dont la diuerse vie eut differente fin.
Il les repeut tous deux de celeste ambrosie :
Ils auoyent à sa table une place choisie :
Rien n'estoit bon aux Cieux qu'ils n'eussent approuué,
Et premiers Conseillers de son Conseil priué
Participoyent ensemble à la grandeur royale.*

*L'un auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale,
L'un sage, l'autre fol : ce Tantale effronté
Aux hommes reuela des Dieux la volonté,
Pource celuy qui l'air de ses foudres separe,
Le fist tomber du Ciel au profond du Tartare,
Mourant de soif en l'eau, de faim entre le fruit.*

*Au contraire, Minos fut sagement instruit,
Il eut la bouche sobre : & iuge veritable
S'assit de Iupiter par neuf ans à la table.
Puis reuenu çà bas fonda de bonnes loix,
Fut Prince droiturier : si bien que les Cretois
Le voyant abonder en iustice suprefme,
Le pensoyent estre fils du grand Iupiter mesme.
Voila comme les vieux ont dextrement tasché
D'emmanteler le vray d'une fable caché.*

*Iupiter ne fut onc ny Minos en la sorte
Que nos peres l'ont feint : tout cela se rapporte
Aux Rois, aux Magistrats & à leurs Conseillers
Qui gouernent l'oreille, & sont leurs familiers.*

*Ta prudence, Hurault, ton service fidelle,
Ta bonne conscience, & ton Roy qui t'appelle
A l'honneur souverain (l'ayant bien meritè)
T'ont donné des François l'extreme autorité.*

*La France maintenant qui tes actes regarde,
Te baille nostre Prince & sa Couronne en garde :
Tu l'as comme en depost, & de luy ce-pendant
Aux peuples ses subiets tu t'es fait respondant.*

*HENRY ne faudra pas, Hurault fera la faute :
Pource tu dois prenoir d'une prudence caute
Quelle Ourse doit sa nef conduire par la mer.
La vague en sa faueur ne se veut plus calmer,
La tempeste l'a prinse, & faut beaucoup d'usage
Pour la mener au port entiere du naufrage.*

*Il faut pour gouverner un peuple diuisé
Avoir comme tu as, l'esprit bien aduisé,
Non pas à faire pendre ou rompre sur la rouë,
Getter un corps au feu dont la flamme se iouë,
A faire une Ordonnance, à bastir un Edit,
Qui souuent est du peuple en grondant contredit :
C'est la moindre partie où pretend la iustice.
La iustice (croy moy) c'est de punir le vice,
Se chastier soy-mesme, estre iuge de soy,
Estre son propre maistre & se donner la loy.*

*l'aime les gens de bien qui ont ce qu'ils meritent,
Qui vers eux, vers le peuple & vers le Roy s'acquientent,
Qui au conseil d'estat ne viennent apprentifs,
Qui donnent audience aux grans & aux petits.*

*le n'aime point ces Dieux qui sont trop grans leurs temples,
Qui de simples mortels (trompez par faux exemples)
Veulent, avant purger leurs propres passions,
Commander aux humeurs de tant de nations,
Et sans cesser de boire ainsi qu'un hydropique,
S'en-graïsser seulement, & non la Republique,*

*Harpyes de Phinée, & qui ne font qu'un iour
De Castor & Pollux attendre le retour.*

*le ne scaurois aimer l'impudente entreprise
D'un qui cherche fortune en une barbe grise,
Et moins un affetté, un bateleur de Court,
Qui la faueur mendie & suit le vent qui court :
Mais i'aime un homme droit, non seruiteur du vice,
Qui presse sous les pieds la Court & l'auarice,
Qui mieux voudroit mourir que corrompre la Loy,
Qui aime plus l'honneur qu'un mandement de Roy,
Qui laisse à sa maison la bonne renommée,
Et non pas la richesse en un coffre enfermée :
Au reste galland homme, & qui prend son plaisir
Quand sa charge publique en donne le loisir,
Sans vouloir par faueur aux autres faire croire
Que la corne d'un Buffle est une dent d'ivoire.*

*Les fables ont chanté que iadis Phaëthon
D'un petit poil folet se courrant le menton,
Deceü d'un ieune cœur qui toute chose espere,
Entreprist de guider le coche de son pere :
Mais esblouy des rais qui sortoyent du Soleil,
Veincu de trop de feu perdit force & conseil,
Les brides luy coulant de ses mains esperdues,
Tombant à bras espars, à iambes estendues,
A cheueux renuergez, haussé de trop d'orgueil,
Tomba dedans le Po son humide cercueil.*

*Autant en est d'Icare, & de ceux dont l'audace
Trop pres du grand Soleil font eleuer leur face.
S'ils n'attrempent leur vol, tousiours mal à propos
Leur plumage ciré s'escoule de leur dos.*

*Bien meilleure est souuent la mediocre vie
Sans pompe, sans honneur, sans embusche d'enuie,
Que de vouloir passer en grandeur le commun,
Pour se faire la fable & le ris d'un chacun,*

Et en pensant filler tous les Argus de France,
 Eux-mesmes s'auengler en leur propre ignorance.

L'ay veu depuis trente ans un nombre d'impudens
 Rapetasseurs de loix courtizans & ardens,
 Qui sans honte, sans cœur, sans ame & sans poitrine
 Abboyent les honneurs à faire bonne mine.

le les ay veus depuis de leur maistre mocquez,
 Et des peuples au doigt notez & remarquez.
 Car bien que la faueur qui n'a point de ceruelle,
 Les poussaist en credit, le peuple qui ne celle
 Iamais la verité, fissoit de tous costez

Le port imperieux de leurs fronts eskontez:
 « C'est autre chose d'estre, & vouloir aparostre.
 « L'estre gist en substance, apparoir ne peut estre
 « Qu'imagination : mais en la vanité
 « Souuent l'imaginer corrompt la verité.

Beaucoup de Phaëthons se sont monstrez en France,
 Dont le vol trop hautain a fraudé l'esperance.

Des vieux siecles la fable est histoire auiond'huy.
 La fortune (croy moy) n'est pas certain appuy,
 Mais la seule vertu qui les malheurs desfie,
 Qui s'arme des couteaux de la Philosophie,
 Qui monstre que la vie est le ionët du sort,
 Et que le vray bonheur ne vient qu'apres la mort.

Ne vois-tu la plus part des hommes qui te suivent
 A ta table au chasteau ? c'est pour autant qu'ils viennent
 Sous ton autorité, non pour l'amour de toy.
 La faueur a tousiours tels corbeaux-pres de soy.
 D'un visage hypocrite en mentant ils t'adorent :
 Où ceux qui de bon cœur t'estiment & t'honorent,
 Ne te pressent iamais, & ne veulent sinon
 Qu'un accueil de ta face, & celebrer ton nom.

Or toy qui es nourri par la mesme prudence,
 Aux affaires rompu dès ta premiere enfance,

Ne seras Phaëthon, volant ainsi qu'il faut
 Moyen entre deux airs ny trop bas ny trop haut :
 Et sçauras discerner qui plus d'honneur merite
 Ou l'homme non fardé, ou le faux hypocrite,
 Ou celuy que la Muse allaite en son giron,
 Ou celuy qui s'engendre ainsi qu'un potiron,
 Qui force son destin, & d'une ame eshontée
 Tantost à face basse, & tantost remontée.

Ils ont de tous costez des Palais diaprez,
 Riches en leurs maisons de rentes & de prez,
 Mangeant en vaisseaux d'or : mais ils ne peuvent faire
 Qu'ils ne soyent (ce qu'ils sont) remarquez du vulgaire.

Le peuple ne voit pas telles gens de bon gré :
 Car ils ne sont montez de degré en degré
 Ainsi que tu as fait, qui as dès ton ieune âge
 Au conseil des grans Rois fait ton apprentissage,
 Sans desrober l'honneur, d'où bien souvent il faut
 Que le ieune ignorant trebuche d'un grand sault.

Voy par nos Rois passez les dignitez données,
 Et voy leurs officiers depuis quarante années :
 Tu n'en verras un seul qui ait long temps duré,
 Ou le peuple contre eux a tousiours murmuré,
 Ou bannis de la Court ont senti la disgrâce.
 « Quand la faueur ne rit, la fortune se passe.

Il ne faut pour cela comme un faux citoyen
 Perdre force ny cœur, mais mettre tout moyen,
 Artifice & sçauoir, mesme la propre vie
 Pour aider, secourir & servir sa patrie :
 Et des presens des Rois ne se faut retirer
 Quand ils nous sont donnez, sans trop les desirer.

La France s'eslouist qui tes vertus admire,
 Dequoy tu veux guider le cours de son Nauire,
 En lieu de voir l'orage & les vagues s'armer
 Elle espere saint Herme apparoir en la mer :

Elle espere sous toy se soulager de tailles,
 Et plus de ses citez ne voir les funerailles,
 Et que l'Eglise en paix, sans payer tant de fois,
 Prira comme elle doit pour l'ame de nos Rois :
 Que les gens de sçavoir auront les benefices,
 Les hommes vertueux les grades des offices.
 Car nostre Prince est bon, tref-juste & trefchrestien,
 Qui fera tousiours bien s'on le conseille bien,
 Seul bon pere & bon Roy de sa France loyale.

Lors repeu d'ambrosie à la table royale,
 Tu seras le Commis de nostre Iupiter,
 Son prudent conseiller pour luy faire euter
 Parmi les flots mondains les rades perilleuses,
 Et le mener au port des choses bien-heureuses :
 Puis comme vray Minos, par la splendeur des lois
 Tu seras aussi dit le Phare des François.

Les esprits Demi-dieux des Huraults tes ancestres,
 Qui ont eu comme toy nos Princes pour leurs maistres,
 Seront tous resjouis, quand ils oyront là bas
 Que tu suis leurs vertus, leurs gestes & leurs pas.
 Blois s'en resjouira, & ton fleuve de Loire,
 Et moy qui des François celebre la memoire,
 Chanteray nouveau Cygne en mes vers ta grandeur,
 Comme celui qui vit ton humble seruiteur.

FIN

DV SECOND BOCAGE ROYAL.

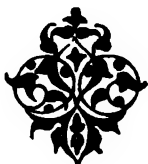


LES
ECLOGVES ET MA-
SCARADES DE PIERRE
DE RONSARD.



A

TRESILLVSTRE ET TRESVERTVEVX
PRINCE FRANCOIS DE FRANCE DVC
D'ANIOV, FILS ET FRERE DE ROY.





A TRESHAVT ET TRESVERTVEVX

PRINCE FRANÇOIS DE FRANCE,

Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.

* Plessis
est la mai-
son où se
tient son
Altesse,
quand il
demeure à
Tours.

*Tandis que la vaillance, ame d'un bon courage,
Vous pousse à regagner l'ancien heritage
Des Princes vos ayeuls, & qu'ami du harnois
Vous marquez plus auant les bornes des François,
Aimant mieux la sueur, la poudre & la prouesse,
Que rouïller au* Plessis vos beaux ans de paresse:
Paris me tient ici, où par l'impression
l'enuoye mes enfans en toute nation
Conceus de mon esprit par vne ardente verue,
Ainsi que Iupiter du sien conceut Minerue,
M'ouurant (sans emprunter de Vulcan le couteau)
Par peine & par trauail mon fertile cerueau.
Les enfans de l'esprit vn long siecle demeurent,
Ceux des corps iournaliers ainsi que les iours meurent.
le vous ay consacré mes Eclogues, à fin
Que vostre beau renom ne prenne iamais fin,
Non plus que les Pasteurs le suiet de mon liure.
Les Rois & les Pasteurs ont mesme estat de viure :*

*L'un garde les troupeaux, par l'autre sont conduits
Les peuples sous la loy de leurs sceptres reduits.
Pource Homere, qui vit par longues renommées,
Appelloit les grans Rois les Pasteurs des armées.*

*Dauid d'un simple Pastre, & de bas sang issu,
Par les Prophetes oingt, au thrône fut receu :
Puis desirant l'honneur où tout Monarque aspire
Plus outre par la guerre augmenta son Empire.*

*Moyse d'un Bergerot devint Legislateur,
Devint grand Capitaine, & comme un grand pasteur
Guida par les deserts ses troupes vagabondes,
Et fist passer son peuple entre les murs des ondes.*

*Pource ne dedaignez ce vulgaire present :
Et croyez, mon grand Duc, que rien n'est si duisant,
Ny qui tant se conforme aux grandes seigneuries,
Que l'estat des Bergers & de leurs Bergeries.*



BERGERIE.

LES PERSONNAGES.

Le premier joueur de lyre dira le Prologue.
S'enfuit apres le Chœur des Bergeres.

ENTREPARLEVRS.

Orleantin, Angelot, Nauarrin, Guifin, Margot.

PVIS

Le premier Pasteur voyageur. Le second Pasteur voyageur.

PVIS

Le second ioueur de lyre.

PVIS

Deux Pasteurs dedans vn antre,
l'un representant la Royne,
l'autre Marguerite, Duchesse de Sauoye.



LE PREMIER IOVEVR DE LYRE

COMMENCE.

*Les chesnes ombrageux, que sans art la Nature
Par les hautes forests nourrist à l'auanture,
Sont plus doux aux troupeaux, & plus frais aux Bergers
Que les arbres entez d'artifice & vergers :*

*Des libres oiselets plus doux est le ramage
Que n'est le chant contraint du Rossignol en cage,
Et la source d'une eau saillante d'un rocher
Est plus douce au passant pour sa soif estancher,
(Quand sans art elle coule en sa riue rustique)
Que n'est une fontaine en marbre magnifique,
lallissant par effort en un tuyau doré
Au milieu de la court d'un Palais honoré.
Plus belle est une Nymphé en sa cotte agrafée,
Aux coudes demy-nuds, qu'une Dame coiffée
D'artifice soigneux, toute peinte de fard :*
Car tousiours la nature est meilleure que l'art.

*Pource ie me promets que le chant solitaire
Des sauuages Pasteurs doit d'auantage plaire
(D'autant qu'il est naif, sans art & sans façon)
Qu'une plus curieuse & superbe chanson*

*De ces maistres enflez d'une Muse hardie,
Qui font trembler le ciel sous une tragedie,
Et d'un vers ampoullé d'une effroyable vois
Redoublent le malheur des Princes & des Rois.*

*Escoutez donc, lecteurs, les musettes sacrées
De nos Princes seigneurs de diuerses contrées,
Qui font diuersement tout ainsi qu'il leur plaist
D'amoureuses chansons sonner ceste forest.*

*Ce ne sont pas Bergers d'une maison champestre
Qui menent pour salaire aux champs les brebis paistre,
Mais de haute famille & de race d'ayeux :
Qui portant en la main le Sceptre en diuers lieux
Ont defendu l'Europe, & en toute assurance
Engressé leurs troupeaux par les herbes de France.*

Le Chœur des Bergeres composé de douze, affises
dedans vn Antre, six d'une part, & six de l'autre.

La premiere partie du costé dextre commence en chantant.

*Si nous voyons entre fleurs & boutons
Paistre moutons,
Et nos chéureaux pendre sus une roche,
Sans que le loup sur le soir en approche
De sa dent croche :
Si liz florir & roses nous sembler
Voyans mourir toute herbe serpentine :
Si nous voyons les Nymphes à minuit
En leur simple vasquine
Mener vn bruit
Dansant aux bords d'une source argentine :
Si nous voyons le siecle d'or refait,
C'est du bienfait
De la Bergere Catherine.*

L'autre partie fort de l'Antre du costé gauche
en chantant.

*Quand nous irons baigner les grasses peaux
De nos troupeaux
Pour leur blanchir ergots, cornes & laines,
Semant par tout les roses à mains pleines
Sur les fontaines
Et les ruisseaux :
Quand nous ferons aux Nymphes le service,
Et d'humble office
Irons versant le sang d'un aiglelet
Dedans du lait
Pour sacrifice :
Lors nous ferons de gazons un autel
Tout couvert de branche myrtine,
Et par un vœu solennel,
De la Nymphé Katherine
Inuoquerons le renom eternal :
Puis d'âge en âge
En humble hommage
Dedans son temple espondrons mille fleurs,
Honorant son visage.
Car tant qu'Amour se nourrira de pleurs
Et de douleurs,
Deuant nos yeux nous aurons son image.*

Le Chœur des Nymphes toutes ensemble se prend par
la main, & dit ceste Chançon en dansant : puis se
retirent en l'Antre d'où elles estoient forties.

*Nous auons veu d'un Prince la ieunesse,
D'un Prince fils d'une grande Déesse,*

Dont la beauté, la grace & les valeurs
 Ornent nos champs, comme au matin l'Aurore
 Orne le ciel, quand son beau front colore
 Tout l'Orient de perles & de fleurs.
 Puissent ses ans croistre comme la rose
 Qu'une pucelle en diligence arrose
 Soir & matin pour s'en faire un bouquet,
 Afin qu'un iour si hautement il croisse,
 Que sur les Rois autant il apparaisse
 Qu'une forest par-dessus un bosquet.
 Au bon Carlin le ciel face la grace
 De voir çà bas les enfans de sa race
 Tout courbé d'ans des peuples adoré :
 C'est ce Carlin promis des destinées,
 Sous qui courent les meilleures années
 Du vieil Saturne & du siecle doré.

Les quatre Bergers & la Bergere se presentent
 ensemble fortans d'un Antre à part.

Orleantin commence.

Puis que le lieu le temps la saison & l'enuie
 Qui s'eschaufent d'amour, à chanter nous conuie,
 Chanton donques, Bergers, & en mille façons
 A ces grandes forests apprenon nos chansons.
 Icy de cent couleurs s'esmaille la prairie,
 Icy la tendre vigne aux ormeaux se marie,
 Icy l'ombrage frais va ses feuilles mouuant
 Errantes çà & là sous l'haleine du vent :
 Icy de pré en pré les soigneuses auettes
 Vont baissant & suçant les odeurs des fleurettes :
 Icy le gazouillis enrouté des ruisseaux
 S'accorde doucement aux plaintes des oyseaux,

Icy entre les pins les Zephyres s'entendent.

*Nos flûtes ce-pendant trop paresseuses pendent
A nos cols endormis, & semble que ce temps
Soit à nous un Hyuer, aux autres un Printemps.*

*Sus donques en cest Antre ou deffous cest ombrage
Disons vne chanson: quant à ma part, ie gage
Pour le prix de celui qui chantera le mieux,
Vn cerf apprivoisé qui me suit en tous lieux.*

*Je le desrobay ieune au fond d'une vallée
A sa mere au dos peint d'une peau martelée,
Et le nourry si bien que souvent le gratant,
Le chatouillant touchant le peignant & flatant
Tantost aupres d'une eau tantost sur la verdure,
En douce ie tournay sa sauvage nature.*

*Je l'ay tousiours gardé pour ma belle Thoinon,
Laquelle en ma faueur l'appelle de mon nom:
Tantost elle le baise, & de fleurs odorées,
Enuironne son front & ses cornes rameuses,
Et tantost son beau col elle vient enfermer
D'un carquan enrichy de coquilles de mer,
Où pend vne grand' dent de sanglier, qui ressemble
En rondeur le Croissant qui se reioint ensemble.*

*Il va seul & pensif où son pied le conduit:
Maintenant des forests les ombrages il suit,
Maintenant il se mire aux bords d'une fontaine
Ou s'endort sous le creux d'une roche prochaine:
Puis il retourne au soir, & gaillard prend du pain
Tantost dessus la table, & tantost en ma main,
Saute à l'entour de moy, & de sa corne essaye
De cosser brusquement mon mastin qui l'abaye.
Fait bruire son cleron, puis il se va coucher
Au giron de Thoinon qui l'estime si cher.
Il souffre que sa main le cheuestre luy mette
Plein de houpes de soye, & si douce le traite*

Que sur le dos priut le bast elle luy met.
 Elle monte dessus & sans crainte le fait
 Marcher entre les fleurs, le tenant à la corne
 D'une main, & de l'autre en cent façons elle orne
 Sa croupe de bouquets & de petits rameaux :
 Puis le conduit au soir à la fraîcheur des eaux,
 Et de sa blanche main seule luy donne à boire.
 Or quiconques aura l'honneur de la victoire,
 Sera maistre du cerf, bien-heureux & contant
 De donner à s'amie un present qui vaut tant.

Angelot.

le gage mon grand bouc, qui par mont & par plaine
 Conduit seul un troupeau comme un grand Capitaine :
 Il est fort & hardy, corpulent & puissant,
 Brusque, prompt, esueillé, sautant & bondissant,
 Qui grate en se ioiant de l'ergot de derriere
 (Regardant les passans) sa barbe mentonniere :
 Il a le front seuere & le pas mesuré,
 La contenance fiere & l'œil bien assuré :
 Il ne doute les loups tant soient ils redoutables,
 Ny les mastins armez de colliers effroyables,
 Mais planté sur le haut d'un rocher espineux
 Les regarde passer, & si se mocque d'eux.
 Son front est remparé de quatre grandes cornes :
 Les deux proches des yeux sont droites comme bornes
 Qu'un pere de famille esleue sur le bord
 De son champ qui estoit n'agueres en discord :
 Les deux autres qui sont prochaines des oreilles,
 En douze ou quinze plis se courbent à merueilles
 Comme ondes de la mer, & en tournant se vont
 Cacher deffous le poil qui luy pend sur le front.

Dés la poincte du iour ce grand bouc ne sommeille,
 N'attend que le Pasteur tout le troupeau resueille,
 Mais il fait un grand bruit dedans l'estable, & puis
 En poussant le crouillet de sa corne ouvre l'huis,
 Et guide les chéureaux qu'à grands pas il denance
 Comme de la longueur d'une moyenne lance,
 Puis les rameine au soir à pas contez & longs,
 Faisant sous ses ergots poudroyer les sablons.

Jamais en nul combat n'a perdu la bataille,
 Ruzé dès sa ieunesse en quelque part qu'il aille
 D'emporter la victoire: aussi les autres boucs
 Ont crainte de sa corne, & le reuerent tous.
 Je le gage pourtant: voy comme il se regarde,
 Il vaut mieux que le cerf que ta Thoinon te garde.

Nauarrin.

J'ay dans ma gibbeciere un vaisseau fait au tour
 De racine de buis, dont les anses d'autour
 Par artifice grand de mesme bois sont faites,
 Où maintes choses sont diuersement portraittes.

Presque tout au milieu du gobelet est peint
 Vn Satyre cornu, qui de ses bras estreint
 Tout au trauers du corps une ieune bergere
 Et la veut faire choir deffous une fougere.

Son couurechef luy tombe, & a de toutes pars
 A l'abandon du vent ses beaux cheueux espars:
 Dont elle courroucée, ardante en son courage
 Tourne loin du Satyre arriere le visage
 Essayant d'eschapper, & de la dextre main
 Luy arrache le poil du menton & du sein.
 Et luy froisse le nez de l'autre main fenestre,
 Mais en vain: car tousiours le Satyre est le maistre.

Trois petits enfans nuds de iambes & de bras
 Taillez au naturel tous potelez & gras
 Sont grauez à l'entour : l'un par viue entreprise
 Veut faire abandonner au Satyre sa prise,
 Et d'une infante main par deux & par trois fois
 Prend celle du Bouquin, & luy ouure les doigts.

L'autre plus courroucé, d'une dent bien aigue
 Tient ce Dieu ravisseur par la cuisse peluë,
 Se tient contre sa grêue, & si fort l'a mordu
 Que le sang sur la cuisse est par tout espendu,
 Faisant signe du ponce à l'autre enfant qu'il vienne,
 Et que par l'autre iambe à belles dents le tienne :
 Mais cest autre garçon pour-neant supplié
 Se tire à dos courbé une espine du pié,
 Assis sur un gazon de verte pimpernelle,
 Sans se donner soucy de l'autre qui l'appelle.

Vne Genisse aupres luy pend sur le talon,
 Qui regarde tirer le poignant aiguillon
 De l'espine cachée au fond de la chair viue,
 Et tellement est toute à ce fait ententive
 Que beante elle oublie à boire & à manger :
 Tant elle prend plaisir à ce petit berger,
 Qui en grinsant des dents, tire à la fin l'espine,
 Et tombe de douleur renuersé sur l'eschine.

Vn houbelon rampant à bras longs & retors,
 De ce creux gobelet passamente les bors,
 Et court en se pliant à l'entour de l'ourage :
 Tel qu'il est toutesfois, ie le mets pour mon gage.

Guifin.

le mets une houlette en lieu de ton vaisseau.
 L'autre iour que i'estois assis pres d'un ruisseau,

Radoubant ma Musette avecques mon alesne,
le vy desur le bord le tige d'un beau fresne
Droit sans nœuds & sans plis: lors me leuant soudain
l'empoignay d'alegresse un goy dedans la main,
Puis couppant par le pied le tige armé d'escorce,
le le fis chanceler & trebucher à force
Desur le pré voisin estendu de son long:
En quatre gros cartiers i'en fis fier le tronc,
Au Soleil ie seichay sa verdeur consumée,
Puis i'endurcy le bois pendu à la fumée.

A la fin le baillant à lean, ce bon oururier
M'en fist une houlette, & si n'y a chéturier
Ny berger en ce bois, qui ne donnast pour elle
La valeur d'un Toreau, tant elle semble belle.
Elle a par artifice un million de nouds
Pour mieux tenir la main, tous marquez de clous:
Et afin que son pied ne se gaste à la terre,
Vn cercle fait d'airain de tous costez le serre:
Vne pointée de fer le bout du pied soustient,
Rempart de la houlette, où le Pasteur se tient
Desur la iambe gauche, & du haut il appuye
Sa main, quand d'entonner sa Musette s'ennuye:
L'anse est faite de cuiure, & le haut de fer blanc
Vn peu long & courbé, où pourroient bien de ranc
Deux mottes pour ietter au troupeau qui s'esfgare,
Tant le fer est creusé d'un artifice rare.

Vne Nymphe y est peinte, ourage nompareil,
Effuyant ses cheveux aux rayons du Soleil
Qui deçà qui delà desur le col luy pendent,
Et desur la houlette à petits flots descendent.

Elle fait d'une main semblant de ramasser
Ceux du costé fenestre & de les retrouver
En frisons sur l'oreille, & de l'autre elle allonge
Ceux du dextre costé mignotez d'une esponge

Et tirez fil à fil, faisant entre ses doigts
Sortir en pressurant l'escume sur le bois.

Aux pieds de ceste Nymphé est un garçon qui semble
Cueillir des brins de ionc, & les lier ensemble
De long & de trauers courbé sur le genou :
Il les presse du pouce, & les serre d'un noud,
Puis il fait entre-deux des fenestres egales,
Façonnant vne cage à mettre des Cigales.

Loin derriere son dos est gisante à l'escart
Sa panetiere enflée en laquelle vn Renard
Met le nez finement, & d'une ruze estrange
Trouue le desieuner du garçon & le mange :
Dont l'enfant s'apperçoit sans estre courroucé,
Tant il est ententif à l'œuure commencé.

Si mettray-ie pourtant vne telle houlette
Que i'estime en valeur autant qu'une musette.

Margot.

le mettray pour celuy qui gaignera le prix,
Vn Merle qu'à la glus en nos forests ie pris :
Puis vous diray comment il fut serf de ma cage,
Et comme il oublia son naturel ramage.

Vn iour en l'escoutant siffler dedans ce bois
le receu grand plaisir du iargon de sa vois,
Et de sa robbe noire & de son bec qui semble
Estre peint de safran, tant iaune il luy ressemble :
Et pource i'espiay l'endroit où il buoit
Quand au plus chant du iour ses plumes il lauait.

Or' en semant le bord de vergettes gluées,
Où les premieres eaux du vent sont remuées,
le me cachay sous l'herbe au pied d'un arbrisseau,
Attendant que la soif feroit venir l'oiseau.

*Aussi tost que le chaud eut la terre enflamée,
Et que les bois fueilluz herissez de ramée
N'empeschoient que l'ardeur des rayons les plus chauds
Ne vinssent alterer le cœur des animaux,
Ce Merle ouvrant la gorge, & laissant l'aile pendre
Comme matté de soif, en volant vint descendre
Dessus le bord glué, & comme il allongeoit
Le col pour s'abreuver (pauvret qui ne songeoit
Qu'à prendre son plaisir!) se vit outre coustume
Engluer tout le col & puis toute la plume,
Si bien qu'il ne faisoit en lieu de s'en-voler
Sinon à petit bonds sur le bord sauteler.
Incontinent ie cours, & prompte lay desrobbe
Sa douce liberté, le cachant sous ma robbe:
Puis repliant d'osier un petit labyrinthe,
De ma cage seulet prisonnier il devint.
Et fust que le Soleil se plongeast dedans l'onde,
Fust qu'il monstrest au iour sa belle tresse blonde,
Fust au plus chaud midy, alors que nos troupeaux
Estoient en remaschant couchez sous les ormeaux,
Si bien ie le veillay parlant à son oreille,
Qu'en moins de quinze iours il fut une merueille:
Et luy fis oublier sa rustique chanson
Pour retenir par-cœur mainte belle leçon
Toute pleine d'amour: i'ay souvenance d'une,
Bien que l'invention en soit assez commune,
Je la diray pourtant: car par là se verra
Si l'oiseau sera cher à celui qui l'aura.*

Xandrin mon doux soucy, mon œillet, & ma rose,
Qui peux de mes troupeaux & de moy disposer:
Le soleil tous les foirs dedans l'eau se repose,
Mais Margot pour t'amour ne sçauroit reposer.

*Il en sçait mille encore & mille de plus belles
Qu'il esconte en ces bois chanter aux pastourelles :
Car il apprend par-cœur tout cela qu'il entend,
Et bien qu'il me soit cher, ie le gage pourtant.*

Les Chanfons des Pasteurs.

Orleantin.

*Quel poignant creus-cœur, quelle amere tristesse
Vous tenoit, ô forests, quand la blonde ieunesse
Qui sent tousiours la Bise entrer en son harmois,
Sans crainte briganda le Sceptre des François ?
Et s'enflant de l'espoir d'une fausse victoire
Vint boire en lieu du Rhin les eaux de nostre Loire
Contre un ieune orfelin, dont le pere indonté
Auoit leur nation remise en liberté ?*

*En ce temps coniuré la France en despit d'elle
Portoit desur l'eschine une gent si cruelle,
Et voyant contre soy tant de guerriers nouveaux
Soustenoit par despit les pieds de leurs cheuaux.*

*Phœbus se recula, & la saison chargée
De neiges appercent ceste troupe enragée
Saccager nos maisons au milieu de l'Hyuer :
Car iamais le Soleil ne voulut approuuer
Si cruel brigandage, abhorrant que le vice
Allast le front leué sans crainte de Iustice.*

*Le peuple auoit perdu toute fidelité,
Le citoyen estoit bany de sa cité,
Les autels despoillez de leurs Saints Tutelaires,
Les temples ressembloient aux deserts solitaires
Sans feu, sans oraison, & les Prestres sacrez
Seruoient de proye aux loups sur l'autel massacz.*

Nul tant maigre troupeau ne se trainoit sur l'herbe
 Qu'il ne fust egorgé par l'ennemy superbe,
 Qui d'une main barbare emportoit pour butin
 Gras & maigre troupeau, & Pasteur & mâtin.

Les Faunes & les Pans, & les Nymphes compagnes
 Se cachèrent d'effroy sous le creux des montagnes,
 Abominans le sang & les glaines tranchans,
 Et nulle Deité n'habitoit plus aux champs.

La honte de mal-faire erroit entre les armes,
 Et les harnois craquans sur les doz des gendarmes
 Luisoient de tous costez : bref il n'y auoit lieux,
 Tant fussent eslongnez ny reculez des yeux,
 Il n'y auoit montagne, ou pendante vallée,
 Ou desert, ou forest de verd emmantelée,
 Ou rocher si pointu, qui ne sentist la main
 Et la barbare voix de l'auare Germain.

Les herbes commençoient à croistre par les rues,
 Oïssues par les champs se roüilloient les charnes :
 Car la terre irritée & dolente de voir
 Ses fils s'entre-tuer, leur nioit son deuoir,
 Et en lieu de donner des moissons abondantes,
 Ne pouffoit que chardons & qu'espines mordantes :

Voire & si du haut ciel quelque bon Dieu n'eust mis
 Vn remors vergongneux au cœur des ennemis,
 La France estoit perdue, & sa terre conuerte
 De tant de gras troupeaux fust maintenant deserte,
 Et banis de nos champs eussions esté contraincts
 Aller en autre part implorer autres Saints.

Mais un Bourbon qui prend sa celeste origine
 Du tige de nos Rois, & vne Catherine
 Ont rompu le discord, & doucement ont fait
 Que Mars, bien que grondant, se voit pris & desfait.

Ceste Nymphes & Royale, & digne qu'on luy dresse
 Des autels, tout ainsi qu'à Palés la Déesse,

*La premiere nous dit : Pasteurs, comme deuant
Entonnez vos chansons & les ioïez au vent,
Et aux grandes forests si longuement muettes
R'apprenez les accords de vos vieilles musettes,
Et menez desormais par les prez vos toreaux,
Et dormez seurement sous le frais des ormeaux.*

*Elle nous rebailla nos champs & nos bocages,
Elle nous fist rentrer en nos premiers herbages,
En nos premiers courtils, & d'un front adoucy
Chassa loin de nos parcs la peur & le souci.*

*Et pource tous les ans à iours certains de festes
Donnans repos aux champs, à nous & à nos bestes,
Luy ferons vn autel tout pareil qu'à lunon,
Et long temps par les bois sera chanté son nom.*

*Les bois le chanteront & les creuses vallées,
Et les eaux des rochers contre-bas deuallées
Le diront à l'enuy, & Echo qui l'oirra
Si souuent rechanter, souuent le redira.*

*Il n'y aura forest où son nom sur l'escorce
Des chesnes les plus beaux ne soit escrit à force,
Et qu'à l'entour du nom ne pendent mille fleurs
En mille chapelets de diuerses couleurs.*

*Il n'y aura Berger, soit qu'au matin il meine,
Soit qu'il rameine au soir son troupeau porte-laine,
Qui songeant & pensant & tramant vn discours
Que d'elle seulement est venu son secours,
Ne luy verse du miel, & qu'il ne luy nourrisse
A part dans vne prée vne blanche Genisse :
Ne luy sacre aux iardins vn Pin le plus espais,
Vn ruisseau le plus clair, vn Antre le plus frais,
Et luy offrant ses vœux, hautement ne l'appelle
La mere de nos Dieux la Françoisse Cybelle.*

*O Bergere d'honneur, les saules ne sont pas
Aux aignelets sêurez si gracieux repas,*

Ny le Printemps n'est point si plaisant aux fleurettes,
 Ny la rosée aux prez, ny les blondes auettes
 N'aiment tant à baiser les Roses & le Thin,
 Que i'aime à celebrer les honneurs de Catin.

Angelot.

Quand le bon Henriot par fiere destinée
 Avant la nuit venue accomplist sa journée,
 Nos troupeaux prenoyans quelque futur danger
 Languissoient par les champs sans boire ny manger :
 Et bestans & crians & tapis contre terre
 Gisoient comme frappez de l'esclat du tonnerre.
 Toutes choses ça bas pleuroient en desconfort :
 Le Soleil s'en-nua pour ne voir telle mort,
 Et d'un cresprouillé cacha sa teste blonde,
 Abominant la terre en vices si seconde.

Les Nymphes l'ont gemy d'une piteuse vois,
 Les Antres l'ont pleuré, les rochers & les bois :
 Vous le sçavez, forests, qui vistes és bocages
 Les loups mesme le plaindre, & les Lions sauvages.

Ce fut ce Henriot qui remply de bon-heur
 Remist des Dieux banis le service en honneur,
 Et se monstrant des arts le parfait exemplaire,
 Esteva iusqu'au ciel la gloire militaire.

Tout ainsi que la vigne est l'honneur d'un ormeau,
 Et l'honneur de la vigne est le raisin nouveau,
 Et l'honneur des troupeaux est le Bonc qui les meine,
 Et comme les espics sont l'honneur de la plaine,
 Et comme les fruiets meurs sont l'honneur des vergers,
 Ainsi ce Henriot fust l'honneur des Bergers.

Quantesfois nostre soc depuis sa mort cruelle
 A fendu les guerets d'une peine annuelle !

Qui n'ont rendu finon en lieu de bons espics
 Qu'Yraie, qu'Aubifoin, que Ponceaux inutiles !
 Les herbes par sa mort perdirent leur verdure,
 Les roses & les lis prindrent noire teinture,
 La belle Marguerite en prist triste couleur,
 Et l'aillet sur sa fueille escriuit son malheur.

Pasteurs, en sa faneur semez de fleurs la terre,
 Ombragez les ruisseaux de pampres & de lierre
 Et de gazons herbus en toute saison verts
 Dressez luy son sepulcre & y grauez ces vers :

L'ame qui n'eut iamais en vertu son egale,
 Icy laissa son voile allant à son repos :
 Chesnes faites ombrage à la tombe Royale,
 Et vous Manne du ciel tombez dessus ses os.

O Berger Henriot, en lieu de viure en terre
 Toute pleine de peur, de fraudes & de guerre,
 Tu vis là haut au Ciel, où mieux que parauant
 Tu vois deffous tes pieds les astres & le vent,
 Tu vois deffous tes pieds les astres & les nues,
 Tu vois l'air & la mer & les terres cognues,
 Comme vn Ange parfait deslié du soucy
 Et du fardeau mortel qui nous tourmente icy.

O belle ame royale au Ciel la plus haussée,
 Qui te mocques de nous & de nostre pensée,
 Et des appas mondains qui tousiours font sentir
 Apres un court plaisir un tres-long repentir.

Ainsi qu'un beau Soleil entre les belles ames
 Enuironné d'esclairs, de rayons & de flammes
 Tu reluis dans le Ciel, & loin de toute peur
 Fait Ange, tu te ris de ce monde trompeur.

Où tu es, le Printemps ne perd point sa verdure,
 L'orage n'y est point, le chaud ny la froidure,

Mais un air pur & net, & le Soleil au soir
Comme icy ne se laisse en la marine choir.

Tu vois autres forests, tu vois autres riuages,
Autres plus hauts rochers, autres plus verds bocages,
Autres prez plus herbus, & ton troupeau tu pais
D'autres plus belles fleurs qui ne meurent iamais.

Et pource nos forests, nos herbes & nos plaines,
Nos ruisseaux & nos prez, nos fleurs & nos fontaines
Se souuenant de toy, murmurent en tout lieu
Que le bon Henriot est maintenant un Dieu.

Sois propice à nos vœux : le te feray d'ynoir
Et de marbre un beau temple au rinage de Loire
Où sur le mois d'Auril aux iours longs & nouueaux
le feray des combats entre les Pastoureaux
A sauter, à luter sur l'herbe nouuellete,
Pendant au prochain Pin le prix d'une musette.

Là sera ton lanot qui chantera tes faits,
Tes guerres, tes combats, tes ennemis desfaits,
Et tout ce que ta main d'invincible puissance
Oza pour redresser la houlette de France.

Or adieu grand Berger : tant qu'on verra les eaux
Soustenir les poissons, & le vent les oiseaux,
Nous aimerons ton nom, & par ceste ramée
D'âge en âge suiuant viura ta renommée.

Nous ferons en ton nom des autels tous les ans
Verds de gazons de terre, & comme aux Egipans,
Aux Faunes, aux Satyrs, te ferons sacrifice :
Ton Perrot le premier chantera le seruice
En long sourpelis blanc, couronné de cyprés,
Et au son du cornet nous ferons aux forests
Apprendre tes honneurs, afin que ta loüange
Redite tous les ans, par les ans ne se change,
Plus forte que la mort, fleurissante en tout temps
Par ces grandes forests comme fleurs au Printemps.

Nauarrin.

*Que ne retourne au monde encore ce bel âge
Simple, innocent & bon, où le meschant usage
De l'acier & du fer n'estoit point en valeur,
Trop en prix maintenant à nostre grand malheur !*

*Hà ! bel âge doré, où l'or n'auoit puissance !
Mais doré pour-autant que la pure innocence,
La crainte de mal-faire, & la simple bonté
Permettoient aux humains de viure en liberté.*

*Les Dieux visiblement se presentoient aux hommes,
Et Pasteurs de troupeaux par ces champs où nous sommes
Au milieu du bestail ne faisoient que sauter,
Apprenant aux mortels le bel art de chanter.*

*Les bœufs en ce temps là paissans parmy la plaine,
L'un à l'autre parloient, & d'une voix humaine,
Quand les malheurs venoient, predisoient les dangers,
Et seruoient par les champs d'oracles aux Bergers :
Il ne regnoit alors ny noise ny rancune,
Les champs n'estoient bornez, & la terre commune
Sans semer ny planter, bonne mere, apportoit
Le fruit qui de soy-mesme heureusement sortoit :
Les procez n'auoient lieu, la guerre ny l'enuie.*

*Les vieillards sans douleur sortoient de ceste vie
Comme en songe, & leurs ans doucement finissoient,
Ou mangeant de quelque herbe ils se raieunissoient :
Iamais du beau Printemps la saison esmaillée
N'estoit (ainsi qu'elle est) par l'Hyuer despoillée.*

*Tousiours du beau Soleil les rayons se voyoient,
Et tousiours par les bois les Zephires s'oyoient :
Tousiours le Rossignol chantoit par la verdure :
Tous ces vilains oiseaux d'abominable augure,*

Orfrayes & Choïans qui sont cornus au front,
Sur le haut des maisons ne chantoient comme ils font.

La terre par le ciel encor' n'estoit maudite :
Son sein ne produisoit encores l'Aconite,
Vitriol, Arsenic, ny tous ces vegetaux,
Ny le pront Argent-vif, principe des metaux,
Ny tout ce que Pluton cache en son patrimoine,
Ny des fortes poisons l'exécrable Antimoine :
Mais Myrrhe precieuse & l'Amome qui sent
Si doucement au nez, & le Basme & l'Encent :
Chacun se repaissoit deffous les frais ombrages
Ou de laiët ou de glan ou de fraizes sauvages.

Car le bœuf laboureur, apres auoir sût
Comme il fait sous le ioug, pour lors n'estoit tût,
Ny la douce brebis qui les robbes nous donne,
Sa gorge ne tendoit au conteau de personne.

O saison gracieuse ! hélas, que n'ay-ie esté
En un temps si heureux en ce monde alaité ?

Maintenant on ne voit que Circes, que Medées,
Que Cacus eshontez aux mains outrecuidées,
Que Bufirs, Geryons, que Vertomnes nouveaux
Qui se changent en Tygre, en Serpens, en oiseaux,
Et coulent de la main tout ainsi qu'une Anguille,
Et aux moissons d'autrui ont tousiours la faucille.

Il me souuient un iour qu'aux rochers de Beart
l'allay voir une vieille ingenieuse en l'art
D'appeller les esprits hors des tombes poudreuses,
D'arrester le Soleil & les sources ondeuses,
Et d'enchanter la Lune au milieu de son cours,
Et changer les Pasteurs en Tygres & en Ours :
Elle preuoyant bien par magique figure
Que la bonté faudroit en la saison future,
Me conduit dans un antre, où elle me montra
Vn tableau qu'à main dextre attaché rencontra

Et le lisant m'apprist dès enfance à cognoistre
 Le grand Pan des Bergers de toutes choses maistre :
 Me monstra mille maux en ceste table escripts,
 Dont les hommes seroient en peu de temps surpris :
 La Guerre, le Discord, mainte Secte diuerse,
 Et le monde esbranlé tomber à la renuerse.

Mais pren cœur (ce disoit :) car tant que les grands Rois
 De la Gaule aimeront les Pasteurs Nauarrois,
 Tousiours leurs grastroupeaux paistront sur les montagnes,
 Le froment iauuira par leurs blondes campagnes,
 Et n'auront iamais peur que les proches voisins
 Emportent leurs moissons, ou coupent leurs raisins.

Pource, ieune Berger, il te faut dès enfance,
 Aller trouuer Carlin le grand Pasteur de France,
 Ta force vient de luy. Lors suiuant mon destin
 En France ie vins voir le grand Pasteur Carlin,
 Carlin que j'aime autant qu'une vermeille rose
 Aime la blanche main de celle qui l'arrose,
 Que les prez les ruisseaux, les ruisseaux la verdure :
 Car de son amitié procede ma grandeur.

Guifin.

Houlette qui soulois es plaines Idumées
 Comme troupeaux rangez conduire les armées,
 Qui as regi Sicile & les monts Calabrois,
 Et la ville, tombeau de la serene vois,
 Maintenant ie te tiens de pere en fils laissée,
 Qui dure n'as esté par les guerres cassée,
 Et qui dois gouuerner encores deffous moy
 Les troupeaux de Carlin mon Pasteur & mon Roy.

Icy les grands forests que les ans renouellent,
 Icy, Carlin, icy les fontaines t'appellent,

Les Rochers & les Pins, & le Ciel qui plus beau
 Se tourne pour complaire à ton regne nouveau :
 Toute chose s'esgaye à ta belle venue,
 L'air n'est plus attristé d'une fascheuse nuë,
 La mer rit en ses flots, sans souffles est le vent,
 Et les Astres au Ciel luisent mieux que deuant.

O grand Pasteur Carlin ornement de nostre âge,
 Hasté toy d'aller voir ton fertile heritage,
 Enuironne tes champs & conte tes Toreaux,
 Et entens désormais les vœux des Pastoureaux.

Katerine ta mere à ta main dextre assiste
 D'un voyage si beau conduira l'entreprise,
 Et te fera passer par tes villes, ainsi
 Que passe par le Ciel un bel Astre esclarci.

L'honneur & la vertu iront deuant ta face,
 Les fleuves, les rochers, les bois te seront place,
 Et le peuple ioyeux en chantant semera
 Tous les chemins de fleurs où ton pied passera :
 Car tu es ce grand Roy que tant de destinées
 Nous promettoient venir apres longues années
 Pour gouuerner ta France, & pour estre le Roy,
 Mais plustost le recteur des peuples & de toy,

On dit quand tu nasquis, que les Parques fatales
 Ayans fuseaux egaux & quenouilles egales,
 Et non pas le filet & la trame qui est
 De diuerse façon tout ainsi qu'il leur plaist,
 Lettant sur ton berceau à pleines mains decloses
 Des œillets & des lis, du safran & des roses,
 Commencerent ainsi : Charles qui dois venir
 Au monde, pour le monde en repos maintenir,
 Et qui par le destin en France deuois naistre
 Pour estre des grands Rois le Seigneur & le maistre,
 Entens ce que le Ciel immuable en sa loy,
 Et nos fuseaux d'airain ont deuindé de toy.

Deffous ton nouveau regne (auant que l'âge tendre
 Laisse autour de ta léure un cresse d'or espandre)
 L'ambition, l'erreur, la guerre, & le discord
 Par les peuples courront images de la mort :
 On fera pour tenir les villes assurees
 Des fossez, des rampars, des ceintures murées,
 Et l'horrible canon par le soulfre animé
 Vomira de sa bouche un tonnerre allumé.

On fera de rateaux des poignantes espées,
 Les faucilles seront en lames detrampées,
 L'auantureux Nocher d'auarice conduit
 Ira voir sous nos pieds l'autre Pole qui luit.

D'autres Tiphys naistront, qui pleins de hardiesse
 Estiront par la France encore vne ieunesse
 De Cheualiers errans dans Argon enfermez :
 Encores on voirra des Achilles armez
 Combatre deuant Troye, & les riuières pleines
 De carcasses de morts, rougir parmy les plaines.

Mais si tost que les ans en croissant t'auront fait
 En lieu d'un iouuenceau, homme entier & parfait :
 Lors la guerre mourra, les harnois & les armes,
 Les querelles mourront, les plaintes & les larmes,
 Et tout ce qui depend du vieil Siecle ferré
 S'enfuira, donnant place au bel âge doré.

Les hommes reuiroiront les Dieux venir en terre :
 Le Ciel sans plus s'armer d'un grommelant tonnerre,
 Sans plus faire la gresle & la neige couler,
 Fera desur les champs la manne distiler.

Les Pins, vieux compagnons des plus hautes montagnes,
 En nauires creusez ne voirront les campagnes
 De Neptune venteux : car sans voguer si loin
 La terre produira toute chose sans soin,
 Mere qui ne sera comme deuant ferüe
 De rateaux aiguisez ny de soc de charüe.

*Car les champs de leur gré, sans toreaux mugiffans
 Sous le ioug, se voirront de froment iauiffans.
 Les moissons n'auront peur des faucilles voutées,
 Ny l'arbre de Bacchus des serpettes dentées :
 Car tousiours par les prez l'ondoyant ruiſſelet
 Ira coulant de vin, de neſtar & de lait.*

*Le miel diſtillera de l'eſcorce des cheſnes,
 Et les roſes croiſtront ſur les branches des freſnes :
 Le belier en paiffant au milieu d'un pré vert
 Se voirra tout le dos d'eſcarlate couuert,
 De pourpre l'aigleſet, & la barbe des chéures
 Deuiendra fine ſoye à l'entour de leurs léures :
 Les cornes des toreaux de perles, & encor
 Le rude poil des boucs iauira de fin or.*

*Bref tout ſera changé, & le monde difforme
 Des vices du iourd'huy, prendra nouuelle forme
 Deſſous toy, qui croiſtras pour auoir ce bonheur,
 O Prince bien-heureux, d'eſtre ſon gouuerneur.*

*Ainſi ſur ton berceau ces trois Parques chennés
 Chamoient, qui tout ſoudain s'en-volerent és nues :
 Et alors les Paſteurs en l'eſcorce des bois
 Grauerent leur chanſon, afin que tous les mois
 Aux flutes des bergers elle fuſt accordée,
 Et parmy les foreſts dans les arbres gardée.*

Margot.

*Soleil ſource de feu, haute merueille ronde,
 Soleil, l'ame, l'eſprit, l'œil, la beauté du monde,
 Tu as beau t'eſueiller de bon matin, & choir
 Bien tard dedans la mer, tu ne ſçauras rien voir
 Plus grand que noſtre France : & toy Lune qui erres
 Maintenant deſus nous, maintenant ſous les terres,*

En allant & venant tu ne vois rien si grand
Que nos Rois, dont le nom par le monde s'espand.

Il ne faut point vanter ceste vieille Arcadie,
Ses rochers, ny ses Pins: encore qu'elle die
Que ses Pasteurs sont naiz auant que le Croissant
Fust au Ciel, comme il est, de nuit& apparoiſſant.
La France la surpasse en autres plus sauvages,
En rochers, en foreſts, en sources, en riuages,
En Nymphes & en Dieux, qui benins ſont contents
De ſe monſtrer à nous & nous voir en tout temps.

O bien-heureuſe France abondante & fertile!
Si l'encens & le baſme en tes champs ne diſtile,
Si l'Amome Aſien ſur tes riués ne croiſt,
Si l'Ambre ſur les bords de ta mer n'apparoitſt:
Auſſi le chaud extrême & la poignante glace
Ne corrompt point ton air: & la meſchante race
Des Dragons, des Lions ſi fierement marchans
Comme ils ſont autre part, ne gaſte point tes champs.

Que dirons-nous icy de la haute montagne
D'Auuergne, & des moiſſons de la graſſe Champagne,
L'une riche en troupeaux, & l'autre riche en blé
Au vœu des laboureurs d'uſure redoublé?

Que dirons nous d'Anjou & des champs de Touraine,
De Languedoc, Prouence, où l'abondance pleine
De fillon en fillon fertile ſe conduit
Portant ſa riche Corne enceinte de beau fruit?

Que dirons-nous encor de cent mille riuieres
Qui arroſent les pieds de tant de villes fieres,
Dont le front nous fait peur en allant au marché,
Tant il eſt dans le Ciel ſuperbement caché?

C'eſt elle, dont le ventre en ſemence ſeconde
A prodigue enfanté les miracles du monde,
Ces braues Cheualiers aux armes prompts & chauds,
Ces Triſtans, ces Ogiers, ces Rolands, ces Renands,

*Et ce grand Charlemagne & Martel qui demeure
Les ans par son renom : & toy Charles encore
Qui crois pour devenir la splendeur de nos Rois,
A fin que toute Europe aille deffous tes lois.*

*C'est la mere fertile abondante en la race
D'hommes mastes esprits, qui dedaignant la masse
De la terre brutale, ont poussé iusqu'aux cieux
Non seulement le cœur, mais le soin & les yeux
Aux Astres attachez par la Philosophie,
Et du grand Iupiter ont gousté l'Ambrosie :
Vn Turnebe, vn Budé, vn Vatable, vn Tusan,
Et toy diuin Dorat, des Muses artizan,
Qui premier anobly de l'honneur de ta peine,
As aux peuples François detoupé la fontaine
D'Helicon, & premier par tes vers as tourné
Permesse en l'eau de Seine au bord non couronné
De lauriers comme Eurote, ains d'hommes, dont l'enclume
A forgé tant d'escrits par l'outil de la plume.*

*Adioustez à son los tant de palais dorez,
Tant de marbres polis, à force elabourez,
Entraillies des rochers, qui sont par artifices
Maintenant l'ornement des royaux edifices.
loignez à sa richesse & l'une & l'autre mer
Qui viennent aux deux bords de la France escumer,
Et grosses de batteaux apportent des Sauvages
La nouvelle Amerique à nos premiers riuages.*

*Adioustez d'autre part tant d'arts qui sont meilleurs,
Engraeurs & fondeurs, imagiers & tailleurs.
Adioustez la Musique, adioustez la peinture,
Voire tous les presens que la riche nature
Et le ciel plus benin ont versé de leurs mains
Pour embellir la terre & les pauvres humains.*

*Quelle Muse pourroit egaler tes merites ?
C'est toy qui as nourry deux belles Marguerites,*

Qui passent d'Orient les perles en valeur :
 L'une vit dans le Ciel exempte du malheur
 Que ce siecle a rouillé de sectes & de noises,
 Ayant regi long temps les terres Nauarroises.

L'autre prudente & sage & seconde Pallas
 Fidele à son grand Duc, embellist de ses pas
 Les hauts monts de Sauoye, & comme une Déesse
 Marche par le Piedmont au milieu d'une presse
 Qui court à grande foule, afin de faire honneur
 A ce sang de Vallois qui cause leur bon-heur.

Que dirons-nous encor de la maison de France ?
 Si un pauvre Pasteur se lamente en souffrance,
 S'il a perdu ses Bœufs, s'il est mangé des Ours,
 Ceste noble maison est seule son secours,
 Luy chasse loin de luy sa honte miserable,
 Luy redonne ses bœufs, ses champs & son estable,
 Ou le fait d'estranger domestique Pasteur,
 Luy oste de l'esprit la sombre pesanteur,
 Le rend riche & gaillard, & luy apprend à dire
 Par les hautes forests les chansons de Tityre.

Là fleurist la vertu, l'honneur & la bonté,
 La douceur y est iointe avec la granité,
 Le desir de loüange & la peur d'infamie,
 Et tout ce qui depend de toute preud'homme.

Là les peres vieillards en barbe & cheueux gris
 Conduisent leurs enfans pour y estre nourris,
 Et pour mettre une bride à leur ieunesse folle :
 Car de toute vertu la France est une escolle.

Je te saluë heureuse & seconde maison
 Qui fleuris en tout temps sans perdre ta saison,
 Mere de tant de Rois, mere de tant de villes,
 De haures & de ports & de terres fertilles.

Le bon-heur te conduise, & iamais le discord
 Ne pousse tes Bergers au peril de la mort :

*Mais unis d'amitié puissent desur leur teste
Des ennemis vaincus r'apporter la conquête,
Et puissent en tous lieux se montrer seruiteurs
De leur Prince Carlin le maistre des Pasteurs :
Afin que pour iamais nostre France ressemble
Aux troupeaux bien unis qui se serrent ensemble.*

*Toujours ta terre soit abondante en froment :
La Nielle que l'air en Esté va formant,
Ne ronge tes espics, & iamais la gelée
N'enuoye à tes brebis ny tac ny clauelée :
La famine & la peste aille bien loin de toy,
Et bien-heureuse vy deffous un si bon Roy.*

Le premier Pasteur voyageur.

*L'ardeur qui la ieunesse échaufe de loüange,
M'a fait errer long temps en mainte terre estrange,
Pour voir si le merite egalait le renom
Des Rois, dont j'ay cognu les faces & le nom.
J'ay pratiqué leurs mœurs, leurs grandeurs, leurs atesses,
Leurs troupeaux infinis, leurs superbes richesses,
Leurs peuples, leurs citez, & les diuerses lois
Dont se sont obeir les Princes & les Rois.*

*Je vy premierement le grand Pasteur d'Espagne :
Assise à son costé j'apperceu sa compagne,
Qui prend sa noble race & son estre ancien
Des Vallois descendus du noble sang Troyen,
Fille de Henriot, sœur de Carlin, & fille
De Catin, le sourjon de si noble famille.*

*Je vy ce demy-Dieu en Espagne adoré,
Je le vy d'Orient tellement honoré,
Que pour riche present son Inde luy enuoye
Cent vaisseaux tous les ans chargez de ianne proye.*

le le vy craint, aimé, reueré, redouté,
 Plein d'une ame gaillarde & d'un cœur indonté,
 Roy de tant de troupeaux que ie n'en sçay le conte :
 Car un nombre si grand la memoire surmonte.

Mais le plus grand plaisir dont ie repeu mon cœur,
 Ce fut quand ie cogna que ce Prince veinqueur
 Des hommes & de soy, aimoit tant nostre France,
 Qu'il soustenoit Carlin appuy de son enfance,
 Et qu'en lieu de surprendre ou de raurir ses biens,
 Bon frere luy gardoit ses suietz anciens,
 Luy prestoit ses guerriers, le conuoit sous son aile,
 Tant vaut vne amitié quand elle est fraternelle.

Iamais pour ce bien-fait ne puiffes-tu grand Roy
 Sentir se rebeller tes peuples contre toy,
 Et iamais en ton liect ne puisse arrimer noise,
 Puisque tu es si bon à la terre François!

Passant d'autre costé i'allay voir les Anglois,
 Region opposée au riuage Gantois :
 le vy leur grande mer en vagues fluctueuse,
 le vy leur belle Royne honnesté & vertueuse :
 Autour de son Palais ie vy ces grands Mylords
 Accorts, beaux & courtois, magnanimes & forts :
 le les vy tous aimer la France leur voisine :
 le les vy reuerer Carlin & Catherine,
 Ayant iuré la paix, & ietté bien-auant
 La querelle ancienne aux vagues & au vent.

le vy des Escossois la Royne sage & belle,
 Qui de corps & d'esprit ressemble vne immortelle :
 l'approchay de ses yeux, mais bien de deux Soleils,
 Deux Soleils de beauté qui n'ont point leurs pareils :
 le les vy larmoyer d'une claire rosée,
 le vy d'un beau crystal sa pampiere arrosée
 Se souuenant de France, & du Sceptre laissé,
 Et de son premier feu comme un songe passé.

*Qui voirroit en la mer ces deux Roynes fameuses
En beauté, trauffer les vagues escumeuses,
Certes on les diroit, à bien les regarder,
Deux Venus qui voudroient au riuage aborder.*

*Face bien tost le Ciel que leur ieunesse esclose
Comme une belle fleur, ne ressemble à la rose
Qui fanist sur l'espine, & languissante pend
Sa teste, & son parfum inutile respand,
Perdant odeur & teint & grace printaniere
Pour n'estre point cueillie en sa saison premiere.
Quand une tendre vigne est pendante aux ormeaux,
En force & en vigueur elle estend ses rameaux,
Fait ombrage aux Pasteurs : mais si rien ne la serre,
Sans force & sans vigueur elle languist à terre,
Rampe desur la place, & d'un bras flestrissant
En soy-mesme languist, le mespris du passant.*

*Soient doncques à deux Rois leurs ieuneses liées
D'un amour eternal, afin que mariées,
Roynes sans perdre temps enfantent d'autres Rois,
Puis que leurs Maiestez aiment tant les François.*

Le second Pasteur voyageur.

*La mesme ardeur de gloire, & la bouillante ennie
De voir les estrangers, m'a fait voir l'Italie,
Terre grasse & fertile, où Saturne habitoit
Quand le peuple innocent de glan se contentoit.*

*J'ay veu le grand Pasteur de tant d'ames Chrestiennes,
J'ay veu dedans un lac les barbes anciennes
De ces peres Bergers qui gouuernent sous eux
Par prudence & vertu un peuple si heureux.*

*J'ay veu le grand Berger de la belle Florence,
Florence qui se dit de Catin la naissance :*

*J'ay veu le fleuve d'Arne & le Mince cornu,
Qui est par le berceau de Tityre connu,
Où le Duc Mantouan ennemy de tout vice
Aux peuples ses suiets administre iustice.
De là m'en retournant contre-mont, j'allay voir
Le beau Palais d'Vrbain, escolle de sçavoir.*

*Je vy des Ferrarois le Pasteur & le maistre,
Qui se vante d'auoir de Roger pris son estre :
Je vy sa forte ville & le Pau menaçant,
Qui va comme vn Toreau par les champs mugissant :
Grands Pasteurs, grands Bergers, qui ont la foy iurée
Au grand Prince Carlin d'éternelle durée,
Qui aiment sa grandeur, & qui d'un cœur loyal
Redressent sa Couronne & son Sceptre Royal.*

*De là m'en retournant ie pris ma droite voye
Par les champs de Piedmont, par les monts de Sauoye,
Où ie vy ce grand Duc qui n'a point de pareil
Sous la vouste du Ciel, en armes ny conseil,
Animé d'une force & prompte & vigoureuse,
Ayant pris des Saxons sa race genereuse,
Et du Ciel son esprit, qui magnanime & chaut
A tousiours pour suiет un penser grand & haut.*

*A son dextre costé ie vy sa femme assise,
Fleur & perle d'honneur que nostre siecle prise,
La tante de Carlin que la Grâce a nourry,
La fille de François, & la sœur de Henry,
La mere des vertus qui iustement merite
D'estre ensemble une perle & une Marguerite.*

*Bien loin de sa maison soit malheur & meschef :
Le doux miel sous ses pieds, la manne sur son chef
Puisse tousiours couler, & les lis & les roses
Au plus froid de l'huyet soyent pour elles decloses
Aux buissons de Piedmont : & en lieu d'un Torrent
Le lait par la Sauoye aille tousiours courant*

*Murmurant son renom, puis que tant elle estime
Les chansons des Pasteurs, leurs flutes & leur rime.*

L'autre Berger voyageur.

*Que faites-vous ici, Bergers qui surmontez
Les Rossignols d'Auril quand d'accord vous chantez ?
Que faites-vous ici ? vous perdez ce me semble
La parole & le temps à rioter ensemble :
L'un sur l'autre n'aura le pris victorieux,
Estans également les chers mignons des Dieux.
Apollon & Pallas & Pan vous fauorisent,
Et tous à qui mieux mieux vous honorent & prisent :
Et pource abandonnez vos prix & vos discords,
Et venez esouter les merueilleux accords
De deux peres Bergers, qui deffous une roche
Vont dire une chanson dont Tityre n'approche.*

*Tous les Bergers des champs y courent d'un grand pas :
Tous les chéuriers des monts en descendent à bas,
Et les plus grans rochers abaissent les oreilles
Sur l'Antre pour ouyr de si douces merueilles.*

*Maintenant en cherchant mon Belier adiré,
J'ay veu les deux Bergers dans l'Antre retiré,
Qui ont desia la flute à la lèvre pour dire
Ie ne sçay quoy de grand qu'Apollon leur inspire.*

*Venez donq' les ouir sans disputer en vain,
Ostez de vos flageols & la bouche & la main :
Vous estes tous unis d'amitié mutuelle,
Puis la paix entre vous vaut mieux que la querelle.*

Le Chœur des Bergeres.

*l'ay songé sur la mi-nuit
Ceste nuit
Quand le doux sommeil nous lie,
Que mille Cygnes chantoyent,
Qui sortoyent
Du costé de l'Italie.
l'en ay veu d'autres apres
Plus espaiz
Venir du costé d'Espagne
Et d'autres forts & puissans
Blanchiffans
Du costé de l'Allemagne :
Puis en volant tout en rond
Sur le front
De Carlin luy faire feste,
Et doucement le flatant
En chantant
Luy predire une conqueste.
l'ay veu presque en mesme temps
Le Printemps
Florir deux fois en l'année :
Dieu ces songes nous permet,
Qui promet
Quelque bonne destinée.*

Le second ioueur de Lyre.

*Vn iour au mesme lieu où nous sommes ici,
Deux Bergeres ayans de leur race souci,*

*Bergeres de renom, de famille excellente,
L'une mere du Roy, l'autre du Roy la tante,
L'une venant de France & l'autre de Piemont,
Se trouuant en cest Antre où ces deux Pasteurs sont,
Après auoir long temps discoursu de grans choses,
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Appellerent Carlin leur petit nourriçon,
Et luy firent par ordre une belle leçon.*

*Or d'autant que leurs mots contenoient la doctrine
Qu'il faut qu'un ieune Roy retienne en sa poitrine,
Portant dedans le cœur leur precepte imprimé,
S'il veut estre des siens bien craint & bien aimé :*

*Les Pasteurs d'ici pres, pour ne perdre la gloire
De tels enseignemens si dignes de memoire,
Par un vœu solennel aux Dieux ont ordonné
Qu'en ce mois tous les ans à iour déterminé
Courrant l'Antre de fleurs & les prez de carolles,
Deux Pasteurs rediroient mot à mot les parolles,
Qu'autrefois à Carlin ces Bergeres ont dit,
Et que la viue Echo par ces bois resspandit :
A fin que des Pasteurs la ieunesse nouvelle
Apprenne tous les ans une leçon si belle.*

*Or ils vont commencer, s'il vous plaist les ouir,
D'enseignemens si beaux vous pourrez resiouir,
Et vous couchant au soir pres du feu les redire
A vos ieunes enfans à fin de les instruire :*

*« Car ny large moisson, ny troupeaux engraissez,
« Ny bleds dans les greniers l'un sur l'autre amassez
« Ne vallent le sçauoir, de l'esprit l'heritage :
« Par la seule leçon le Pasteur deuient sage.*

Le premier Pasteur.

*Puis-que tu es, mon fils, de tant de Pasteurs maistre,
Que Dieu dans ton herbage a mis tant de troupeaux,
Il ne faut seulement sçavoir les mener paistre,
Sçavoir les engraisser, sçavoir tondre leurs peaus.*

Le second Pasteur.

*Ce n'est rien de guider mille bœufs en pasture,
Il faut les conserver & en avoir souci,
Il faut de ton bestail cognoistre la nature,
Corriger tes Bergers, te corriger aussi.*

I.

*Quand les petits Bergers font aux champs une faute,
« Petite elle ne tire un repentir apres :
« Mais des maistres Pasteurs elle devient si haute,
« Qu'elle passe en grandeur les plus hautes forests.*

II.

*Et pource, mon Nepveu, il faut dès ta iennesse
Apprendre la vertu, pour guide la suiuant :
« C'est un ferme tresor qui les hommes ne laisse,
« Les autres biens mondains s'en-volent comme vent.*

I.

*Pour viure bien-heureux, crain Dieu sur toute chose :
Seul il faut l'adorer & au cœur l'imprimer,
Et le prier au soir quand le Soleil repose,
Et dès l'Aube du iour quand il sort de la mer.*

II.

« *Le seul commencement & la fin de science,*
 « *Est craindre le Seigneur, & maintenir la foy*
Des peuples esendus sous ton obeissance,
Qui sont enfans de Dieu aussi bien comme toy.

I.

Sois paré de vertu. non de pompe Royale :
 « *La seule vertu peut les grans Rois decorer.*
 « *Sois Prince liberal : toute ame liberale*
 « *Attire à soy le Peuple, & se fait honorer.*

II.

Porte desur le front la honte de mal-faire,
Aux yeux la gravité, & la clemence au cœur,
La iustice en la main, & de ton aduersaire,
Fust il moindre que toy, ne fois iamais moqueur.

I.

Rens le droit à chacun, c'est la vertu premiere
Qu'un Roy doit obseruer : sois courageux & fort :
 « *La force du courage est la viue lumiere*
 « *Qui nous fait mespriser nous-mesmes & la mort.*

II.

Ne fois point arrogant, vanteur ne temeraire,
Turongne, opiniastre & superbe à la main,
 « *Mutin, chagrin, despit : le Prince debonnaire*
 « *Doit estre gracieux amiable & humain.*

I.

Mesprise la richesse, & toutesfois desire
Comme Roy valeureux d'augmenter ton bonheur,
Et par armes un iour agrandis ton Empire
Moins pour auoir du bien que pour auoir honneur.

II.

Sois ferme en ta parole, & de vaine promesse
N'abuse tes suiets, & aux trompeurs ne croy :
Celuy qui par le nez ainsi qu'un Ours se laisse
Mener par les flatteurs, n'est digne d'estre Roy.

I.

Sois tardif à courroux, & point ne te conseille
Par ieunes esuentez qui n'ont appris le bien :
Mais honore les vieux & leur preste l'oreille,
Et seul de ton cerueau n'entreprends iamais rien.

II.

Sois constant & hardi aux fortunes pressées,
Magnanime au peril, prompt d'esprit & de main :
Et iugeant l'auenir par les choses passées
Serre le temps present, n'attens au lendemain.

I.

Chasse l'Oisiveté la mere de tout vice,
Et grand Seigneur appren les mestiers d'un soldart :
Sauter, luter, courir, est honneste exercice,
Bien manier cheuaux & bien lancer le dart.

II.

*Exerce ton esprit aux choses d'importance,
Aux affaires qui sont de ton privé Conseil,
« L'esprit en est plus sain : l'oisiveuse negligence
« Sille les yeux des Rois d'un malheureux sommeil.*

I.

*Tu dois cognoistre ceux qui te font du service,
Les aimer les cherir pour leur fidélité :
Et à fin qu'après toy honorer on les puisse,
Hausse-les aux honneurs comme ils ont merité.*

II.

*Par flatteurs, par menteurs & par femmes ne donne
Ny presens ny estats, malheur s'en est suivi :
Que la seule vertu seulement on guerdonne :
Si tu le fais ainsi, tu seras bien serui.*

I.

*Ne renuerse iamais l'ancienne police
Du pays où les loix ont fleuri si long temps :
Ce n'est que nouveauté qui couue une malice :
Si un s'en resjouist, mille en sont mal-contens.*

II.

*Iamais, si tu m'en crois, ne souffre par la teste
De ton peuple ordonner tes statuts ny tes lois :
« Le peuple variable est une estrange beste,
« Qui de son naturel est ennemi des Rois.*

I.

*N'offense le commun pour aider à toy-mesme,
Des grans & des petits sois tousiours le support :
« La propre conscience est une genne extrême,
« Quand nous auons peché, qui tousiours nous remord.*

II.

*Et bref, mon cher Nepueu, pour régner prens exemple
Aux Rois tes deuanciers, Princes cheualeux :
Si leurs faits pour patron ta ieunesse contemple,
Tu seras non pas Roy, mais un Dieu bien-heureux.*

Le Chœur des Bergeres.

*Tout ainsi qu'une prairie
Est portraite de cent fleurs,
Ceste neuue Bergerie
Est peinte de cent couleurs.
Le Poëte ici ne garde
L'art de l'Eclogue parfait :
Aussi la Muse regarde
A traiter un autre fait.
Pource Enuie si tu pines
Son nom de broquars legers,
Tu faux : car ce sont grans Princes
Qui parlent, & non Bergers.
Il mesprise le vulgaire,
Et ne veut point d'autre loy
Sinon la grace de plaire
A ses Muses & au Roy.*

ECLOGVE II.

LES PASTEVRS.

Aluyot & Frefnet.

*Paiſſez douces brebis, paiſſez ceſte herbe tendre,
Ne pardonnez aux fleurs : vous n'en ſçauriez tant prendre
Par l'eſpace d'un iour, que la nuit enſuiuant
Humide n'en produiſe autant qu'au-parauant.*

*De là vous deuiendrez plus graſſes & plus belles,
L'abondance de laiſt enflera vos mammelles,
Et ſuffirez aſſez pour nourrir vos aigneaux,
Et pour faire en tout temps des fromages nouveaux.
Et toy mon chien Harpaut ſeure & fidele garde
De mon troupeau camus, leue l'œil & pren garde
Que ie ne ſois pillé par les loups d'alentour,
Ce-pendant qu'en ce bois ie me plaindray d'Amour.*

*Or-ſus mon Aluyot, allon ie te ſupplie
Soulager en chantant le ſoin qui nous ennuye,
Allon chercher le frais de cet antre mouſſu,
Creuſé dedans le flanc de ce tertre boſſu :
Et là nous ſouuenans de nos cheres amies,
Qui ſont de nos langueurs doucement ennemies,
Tous deux en deuſant par ordre nous dirons
Nos plaintes aux rochers qui ſont aux enuiron,
A fin que quelque vent rapporte à leurs oreilles
Les ſoucis que nous ſont leurs beautez nompareilles.*

Nous sommes arrinez dedans l'Antre sacré :
 le m'en vuy le premier (s'ainsi te vient à gré)
 Te chanter ma complainte : ayant ouy la mienne,
 Secondant ma douleur, tu me diras la tienne.

Frefnet.

Ma belle Marion, de qui le souuenir
 Me fait comme Niobe en rocher deuenir,
 Pour l'absence de toy ie hay ma propre vie,
 Qui desdaignant mon cœur, maugré moy t'a suiuiie,
 Pour loger en tes yeux, qui ores de si loin
 Me remplissent le cœur de tristesse & de soïn.

Rien ne m'est agreable apres si longue absence,
 l'espere sans espoir : la peur & l'esperance
 Combatent ma raison, mais l'amoureuse peur
 Assaut ma patience, & veinc tousiours mon cœur.

Rien ne me resiouist : soit que la belle Aurore
 De roses & d'œillets l'Orient recolore,
 Ou soit que le Soleil pende en bas ses cheuaux,
 Il voit mes yeux en pleurs & mon cœur en trauaux.
 Quand le soir est venu, ie conte ma fortune
 Maintenant aux forests, maintenant à la Lune :

l'erre de bois en bois, car en lieu de dormir
 Impatient d'amour ie ne fais que gemir :
 Ou si le long trauail de fortune m'assomme,
 Et me fait par contrainte aux yeux couler le somme,
 Cent fantosmes diuers s'apparoissent à moy,
 Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy :
 le refuse, ie discours, ie bâille, ie m'allonge :
 Tantost son beau portrait qui me reuient en songe,
 Me fuit, me fuit, me tient, & en le poursuiuant
 Pour le prendre en mes bras, ie ne pren que du vent.

*C'est grand cas que d'aimer ! une amoureuse playe
Ne se guarist iamais pour chose qu'on essaye :
Plus on la veut guarir, & plus le souuenir
La fait tousiours plus vaine en nos cœurs reuenir.*

*L'ay beau me promener au trauers d'un bocage,
L'ay beau paistre mes bœufs le long d'un beau riuage,
L'ay beau voir le Printemps desur les arbrisseaux,
Ouyr les Rossignols, gazouiller les ruisseaux,
Et voir entre les fleurs par les herbes menues
Sauter les aignelets sous leurs meres cornuës,
Voir les boucs se choquer, & tout le long du iour
Voir les beliers ialoux se battre pour l'amour.*

*Ce plaisir toutefois non-plus ne me contente
Que si du froid Hyuer la siffilante tourmente
Auoit terni les champs, & en mille façons
Rut dessus les fleurs la neige & les glaçons,
Et que les saints troupeaux de cent Nymphes compaignes
Ne vinssent plus de nuit danfer en nos montaignes.*

*Bien que mon parc foisonne en vaches & toreaux,
Et que sous ma faueur vivent cent pastoureaux
Qui sçauent tous iouër des douces Cornemuses,
Des Nymphes les mignons, des Faunes & des Musés :
Bien que mon doux Flageol sur tous le mieux appris,
Quand il me plaist chanter, seul emporte le pris :
Bien qu'en nulle saison le doux lait ne me faille,
L'une part deuient crespme, & l'autre part se caille,
L'autre deuient fromage, un mol, l'autre seiché,
Le mol est pour manger, le sec pour le marché :*

*Et bien que mes brebis ne soyent iamais brehaignes,
Bien que mille troupeaux bestent par les campaignes,
le voudrois n'auoir rien, Marion, sinon toy
Que ie voudrois pour femme en mon antre chez moy,
Et parmi les forests loin d'honneur & d'enuie,
Vser en te baisant le reste de ma vie.*

*L'orage est dangereux aux herbes & aux fleurs,
La froideur de l'Autonne aux raisins qui sont meurs,
Les vents aux bleds d'Auril : mais l'absence amoureuse
A l'amant qui espere est tousiours dangereuse.*

*L'ay pour maison un antre en un rocher ouuert, |
De Lambrunche sauuage & d'Hierre couuert,
Qui deçà qui delà leurs grans branches espendent,
Et droit sur le milieu de la porte les pendent.
Un Meslier noüailleux ombrage le portail,
Où sans crainte du chaud remasche mon bestail :
Du pié naist un ruisseau, dont le bruit delectable
S'enrouë entre-cassé des cailloux & du sable,
Puis au trauers d'un pré serpentant de maint tour,
Arrouse doucement le lieu de mon seiour.
De là tu pourras voir Paris la grande ville,
Où de mes pastoureux la brigade gentille
Porte vendre au marché ce dont ie n'ay besoin,
Et tousiours argent frais leur sonne dans le poing.*

*Là s'il te plaist venir, tu seras la maistresse,
Tu me seras mon tout, ma Nymphé & ma Deesse,
Nous viurons & mourrons ensemble, & tous les iours
Vieillissant nous verrons raieunir nos amours :
Tous deux nous estendrons deffous un mesme ombrage, |
Tous deux nous menerons nos bœufs en pasturage
Dés la pointe du iour, les remenant au soir
Quand le Soleil tombant en l'eau se laisse choir :
Tous deux les menerons quand le Soleil se couche,
Et quand de bon matin il sort hors de sa couche :
A toute heure en tous lieux ensemble nous irons,
Et deffous mesme loge ensemble dormirons.*

*Puis au plus chaud du iour, estans couchez à l'ombre,
Après auoir conté de mes troupeaux le nombre,
Pour chasser le sommeil, ie diray des chansons
Que pour toy ie compose en diuerses façons.*

Alors toy doucement sur mes genoux assise,
 Maintenant tu ferois d'une douce feintise
 Semblant de sommeiller, maintenant tu ferois
 Semblant de t'esueillir, puis tu me baiserois,
 Et presserois mon col de tes bras, en la sorte
 Qu'un orme est enlacé d'une vigne bien forte :
 Maintenant tu romprois de ton baiser mon chant,
 Maintenant tu irois de tes lèures cherchant
 A m'oster le stageol hors de la lèvre mienne,
 Pour y mettre en son lieu le coural de la tiemme :
 Puis tu me baiserois, & me voulant flater
 Tu voudrois quelquefois avecque moy chanter :
 Quelquefois toute seule, & comme languissante
 le te verrois mourir en mes bras pallissante,
 Puis te resusciter, puis me faire mourir,
 Puis d'un petit sou-ris me venir secourir,
 Puis en mille façons de tes lèures vermeilles
 Me rebaiser les yeux, la bouche & les oreilles,
 Et coup sur coup ietter des pommes dans mon sein,
 Que i'aurois & d'ailllets & de roses tout plein,
 Pour reietter au tien qui maintenant pommelle
 Comme fait au Printemps une pomme nouvelle :
 Sein où logeoit Amour, qui le trait me tira
 Au cœur, qui autre nom depuis ne souspira
 Que le tien Marion, tefmoin en est ce Chefne,
 Où ces vers l'autre iour i'engraui d'une alefne :

Les ondes refuiront contremont les ruisseaux,
 Sans fueilles au Printemps seront les arbrisseaux,
 Venus fera sans torche, & Amour sans sagette,
 Quand le Pasteur Fresnet oubli'ra Mariette.

Sus troupeau deslogeon, i'ay d'esclisse & d'osier,
 Acheuant ma chançon, acheué mon panier :

*Voici la nuit qui vient, il me faut mener boire
Mon grand bouc escorné qui a la barbe noire.*

*Or adieu Marion, ma chanson, & le iour :
Le iour me laisse bien, mais non pas ton amour.*

*Ainsi disoit Fresnet : Aluyot au contraire
Pour l'amour de sa Dame une chanson va faire.*

Aluyot.

*Ma lanette, mon cœur, dont ie n'ose approcher,
Tant les yeux sont ardans, plus polie à toucher
Que la plume d'un Cygne, & plus fresche & plus belle
Que n'est au mois d'Auril une rose nouvelle,
Plus douce que le miel, plus blanche que le lait,
Plus vermeille en couleur que le teint d'un aillet :
Voici (il m'en souvient) le mois & la iournée
(O douce souvenance heureuse & fortunée !)
Où premier ie te vey peigner tes beaux cheveux,
Ainçois filets dorez, mes liens & mes nœuds.
Ie vy de sa main propre Amour les mettre en ordre,
Et filet à filet en deux tresses les tordre :
l'en coupay les plus blons & les plus crespellets :
Les tournant en cordons i'en fy des brasselets
Que ie porte à mes bras, signe que tu tiens prise
En tes crespes cheveux mon cœur & ma franchise :
Ie les garde bien cher, car en nulle saison
Ie ne veux eschapper de si belle prison.*

*Mainte fille en voyant ma face ieune & tendre,
Où la barbe commence encores à s'estendre,
M'a choisi pour amy : hier mesme Margot
Qui fait sauter ses bœufs au son du harigot,
Tu la cognois, lanette, enuoya laqueline
Vers moy, pour me donner de sa part un beau Cygne,*

Et me dist, Ceste-là qui te donne ceci,
 Avecque son present à toy se donne aussi :
 Pren son present & elle, assez elle merite,
 Ayant les yeux si beaux, d'estre ta fauorite.

Mais ie la refusay : car plustost que d'aimer
 Autre que toy, mon cœur, douce sera la mer,
 Le doux miel coulera de l'escorce d'un Fresne,
 Et les roses croistront sur les branches d'un Chefne,
 Les buissons porteront les œilleux rougissans,
 Et les haliers ronceux les beaux lis blanchissans.

D'autant que du Printemps la plaisante verdure
 Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure,
 D'autant qu'un arbre enté rend un iardin plus beau
 Que le tige espineux d'un rude sauuageau,
 D'autant qu'un Oliuier surpasse en la campagne
 D'un saule pallissant la perruque brehaigne,
 Et d'autant qu'au matin la belle Aube qui luit,
 Surmonte de clarté les ombres de la nuit :
 D'autant, ma laneton, desur toute pucelle
 Tu sembles à mes yeux plus gentille & plus belle :
 Ces Houx m'en sont tesmoins, & ces Pins que tu vois
 Surmonter en hauteur la cyme de ces bois,
 Où m'esbatant un iour i'engrauy sur l'escorce
 D'un Chefne non ridé, cest Epigrame à force.

Quand Aluyot viura sans aimer laneton,
 Le Bouc se vestira de la peau d'un Mouton,
 Et le Mouton prendra la robbe d'une Chéure
 Et aura comme un Bouc barbe deffous la léure

l'ay l'ame toute esmeüe & le cœur tout rani,
 Quand ie pense en ce iour où premier ie te vy
 Porter un beau panier (ainsi qu'une bergere)
 Allant cueillir des fleurs au iardin de ma mere :

Si tost que ie te vy, si tost ie fu deceu,
 le me perdi moy-mesme, & depuis ie n'ay sceu
 Soulager ma douleur : tant l'amoureuse flame
 Descendant iusqu'au cœur m'auoit embrasé l'ame.
 Tu auois tes cheueux sans ordre desliez,
 Frisez cresppez retors, primes & deliez
 Comme filets de soye : & de houpes garnie
 Te pendoit aux talons ta belle souquenie.

Ta sœur alloit apres, i'allois apres aussi :
 Et comme ie voulois te conter mon souci,
 Las ! ie m'esuanouy, & l'amoureux martyr
 Qui me pressoit le cœur, ne me laissa rien dire.

A la fin reuenu de telle pasmaison,
 Le bouillant appetit surmonta la raison,
 le te contay mon mal : mais toy sans estre atteinte
 De ma triste douleur, te moquas de ma plainte.

Or comme tu cueillois une fleur de ta main
 Par feintise, un bouquet te tomba de ton sein
 (Où mainte fleur estoit l'une à l'autre arrenagée)
 Lié de tes cheueux & de soye orengée :
 le l'amasse & l'attache au bord de mon chapeau,
 Et bien qu'il soit fany, tousiours me semble beau,
 Comme ayant la couleur de ma face blesmie,
 Qui maugré mon Printemps se flestrist pour m'amie.

Ainsi que ie pleurois pour mon mal appaiser,
 Tu sautes à mon col, me donnant un baiser :
 Ha ie meurs quand i'y pense ! & de ta bouche pleine
 De roses, me versas dans l'ame ton haleine :
 Ce doux baiser passa (dont i'ay vescu depuis)
 Soudain de nerfs en nerfs, de conduis en conduis,
 De veine en veine apres, de mouëlle en mouëlle,
 M'allumant tout le sang d'une chaleur nouuelle,
 Si bien qu'en toutes parts, en toute place & lieux
 l'ay tousiours ton baiser au deuant de mes yeux :

*J'en sens tousiours l'haleine, & depuis ma Musette
N'a peu chanter sinon le baiser de lanette.*

*Doux est du Rossignol la rustique chanson,
Et celle du Linot & celle du Pinçon :
Doux est d'un clair ruisseau le sautellant murmure,
Bien doux est le sommeil sur la douce verdure :
Mais plus douce est ma flute, & les vers que de toy
le chante, quand tu es assise aupres de moy.*

*J'oy tousiours dans mon Antre une belle fontaine,
Mon lit d'herbes est fait, ma place est toute pleine
De toisons de brebis, que le vent fist broncher
L'autre iour contre bas du feste d'un rocher.
De l'ardeur du Soleil autant ie me soucie,
Qu'un Amant enchanté des beautez de s'amie
Se soucie d'ouir son pere le tanser :
Car Amour ne le fait qu'en sa Dame penser.
Autant qu'on peut songer en dormant de richesses,
Autant j'ay de troupeaux : sur leurs toisons espesses
Tous les iours ie m'endors sans me donner esmoy
Du froid : car la froideur ne vient pas iusqu'à moy.*

*Mais ce-pendant qu'ici ie chante ma lanette,
Vesper reluit au Ciel d'une clarté brunette :
Le temps coule si tost que ie ne le sens point,
Le Soleil est couché : mais l'ardeur qui me poingt,
Ne se couche iamais, & iamais ne s'alente
(Donnant tréue à mon cœur) tant elle est violente.*

*Remede contre Amour ie ne scaurois trouuer,
Voire eussé-je auallé tous les torrens d'Hyuer,
Et beu tous les glaçons des montaignes Rifées,
Tant j'ay de sa chaleur les veines eschaufées.
Ie ne puis qu'en chantant ma douleur contenter :
Mon confort seulement ne vient que de chanter.*

*La Cigale se plaist du chant de la Cigale,
Et Pasteur i'aime bien la chanson pastorale :*

*L'Aigneau suit l'herbe courte, & le doux Chéurefueil
Est suivi de la Chéure, & le bois du Chéureil :
Chacun suit son desir, & s'aime ma Musette
Pour y chanter dessus les amours de lanette.*

*Or adieu laneton, le iour & ma chanson :
D'un ruisseau murmurant si plaisant n'est le son,
Le sommeil n'est si doux, ny les ieunes fleurettes
Du Printemps ne sont pas si douces aux Auettes,
Que les vers me sont doux, voire autant que tes yeux
Qui sont tousjours Amour de moy victorieux.*

ECLOGVE III.

OV

CHANT PASTORAL

*sur les nopces de Monseigneur Charles
Duc de Lorraine, & Madame Claude,
fille deuxiesme du Roy
Henry II.*

LES PASTEVRS.

BeNot, Perrot, & Michau.

*Vn Pasteur Angeuin & l'autre Vandomois,
Bien cognus des rochers, des fleuves & des bois,
Tous deux d'âge pareils, d'habit & de houlette,
L'un bon ioüeur de flute & l'autre de musette,
L'un gardeur de brebis & l'autre de chéureaux,
S'escarterent un iour bien loin des Pastoureaux.*

Tandis que leur bestail païssoit parmi la plaine
 Vn peu deffous Meudon au riuage de Seine,
 Laisserent leurs mastins pour la crainte des loups,
 Bien armez de colliers tous herissez de clous :
 Et montant sur le dos d'une colline droite
 Au trauers d'une vigne, en une sente estroite,
 Gagnerent pas à pas la Grotte de Meudon,
 La Grotte que Charlot (Charlot de qui le nom
 Est saint par les forests) a fait creuser si belle
 Pour estre des neuf Sœurs la demeure eternelle :
 Sœurs qui en sa faueur ont mesprisè les eaux
 D'Eurote & de Permesse, & les tertres iumeaux
 Du cheuelu Parnasse, où la fameuse source
 Prist du Cheual volant & le nom & la course,
 Pour venir habiter son bel Antre esmaillé,
 Vne loge voutée en un roc entaillé.

Si tost que ces Pasteurs du milieu de la rotte
 Apperceurent le front de la diuine Grotte,
 S'enclinèrent à terre, & craintifs honoroyent
 De bien loin le repaire où les Sœurs demeuroyent.

Après l'oraison faite, arriuent à l'entrée
 (Nuds de teste & de pieds) de la Grotte sacrée :
 Car ils auoyent tous deux & sabots & chapeaux,
 Reuerant le saint lieu, pendus à des rameaux.

Eux deuots arriuez au deuant de la porte
 Saluerent Pallas qui la Gorgonne porte,
 Et le petit Bacchus, qui dans ses doigts marbrins
 Tient un rameau chargé de grappes de raisins :
 Se lauent par trois fois de l'eau de la fontaine,
 Se serrent par trois fois de trois plis de veruene,
 Trois fois entournent l'Antre, & d'une basse vois
 Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,
 Les Faunes, les Syluains, & tous les Dieux faunages
 Des prochaines forests, des monts & des bocages :

Puis prenant hardiesse ils entrèrent dedans
 Le saint horreur de l'Antre, & comme tous ardans
 De trop de Deité, sentirent leur pensée
 De nouvelle fureur brusquement insensée.

Ils furent esbahis de voir le partiment
 En un lieu si desert, d'un si beau bastiment :
 Le plan, le frontispice, & les piliers rustiques,
 Qui effacent l'honneur des colonnes antiques :
 De voir que la Nature avoit portrait les murs
 De grotesque si viue en des rochers si durs :
 De voir les cabinets, les chambres & les salles,
 Les terrasses, festons, guillichis & ouales,
 Et l'esmail bigarré, qui ressemble aux couleurs
 Des prez quand la saison les diapre de fleurs :
 Ou comme l'Arc-en-ciel qui peint à sa venue
 De cent mille couleurs le dessus de la nuë.

Lors Bellot & Perrot (de tels noms s'appelloient
 Les Pasteurs qui par l'Antre en reuerence alloient)
 Ne se peuuent garder de rompre le silence,
 Et le premier des deux Bellot ainsi commence.

Bellot.

Printemps, naissez, croissez, & de mille façons
 Couvrez les prez nouveaux de fleureuses moissons,
 A fin qu'en les cuillant fraîchement ie sagonne
 Pour le front de Charlot une belle couronne.

Pasteurs, puis que Charlot nous daigne regarder,
 Comme nous soulions faire, il ne faut plus garder
 Pour la crainte des loups, nos brebis camusettes,
 Qui sans crainte paistront au bruit de nos musettes.
 Nos chéures sans danger les Saules brouteront,
 Et nos toreaux sous l'ombre affis remascheront

*L'herbage à seureté sous les sons de Tityre :
Et nous autres bergers ne ferons plus que rire,
Que iouer, que fluter, que chanter & dancer,
Comme si l'âge d'or vouloit recommencer
A regner deffous luy, comme il regnoit à l'heure
Que Saturne faisoit en terre sa demeure.*

*Nous luy bastirons d'herbe un autel comme Pan,
Nous chommerons sa feste, & au retour de l'an,
Tout ainsy qu'à Palés, ou à Cerés la grande,
Trois pleins vaisseaux de lait luy versant pour offrande,
Inuoquerons son nom : & boiuant à l'entour
De l'autel, nous ferons un banquet tout le iour,
Où lanot Limosin pendra la chalemie
A tous Bergers venans pour l'amour de s'amie :
Car c'est un demi-Dieu, à qui plaisent nos sons,
Qui fait cas des Pasteurs, qui aime leurs chansons,
Qui garde leurs brebis de chaud & de froidure,
Et en toutes saisons les fournit de pasture.*

*Quelque part que tu sois, Charlot, pour ta vertu
En tes léures tousiours sauourer puisses-tu
Le doux sucre & la manne, & manger tout ensemble
Le miel, qui en douceur à tes propos ressemble,
Et tousiours quelque part que tu voudrois aller
Pussent deffous tes pieds les fontaines couler
De vin & de nectar, & loin de ton herbage
Le Ciel puisse ruer sa foudre & son orage :
Les cornes de tes bœufs se puissent iaunir d'or,
D'or le poil de tes boucs, & la toison encor
De tes brebis soit d'or, & les peaux qui herissent
De tes chéures le dos de fin or se iaunissent.
Pan le Dieu chéure-pied des Pasteurs gouuerneur,
Augmente ta maison, tes biens & ton honneur :
Tousiours puisse d'aigneaux peupler ta bergerie,
De ruisseaux argentins arrouser ta prairie,*

Et toujours d'herbe espaisse emplir tes gras herbis,
 De toreaux ton estable, & ton parc de brebis,
 Puis que tu es si bon & que tu daignes prendre
 Quelque soin des Pasteurs & leurs flutes entendre.
 A-tant se tent Bellot, & à peine auoit dit,
 Qu'en pareille Chançon Perrot luy respondit.

Perrot.

Nymphes filles des eaux, des Muses les compagnes,
 Qui habitez les bois, les monts, & les campagnes,
 Permettez moy chanter vostre Antre de Mendon,
 Que des mains de Charlot vous recueillez en don.
 Comme Amphion tira les gros cartiers de pierre
 Pour emmurer sa ville au son de sa guiterre :
 Ainsi ce beau sejour Charlot vous a construit
 De rochers qui suiuoyent de sa voix le doux bruit.

Ceux qui viendront, Charlot, ou boire en ta fontaine,
 Ou s'endormir aupres, se voirront l'ame pleine
 De sainte Poësie, & leurs vers quelquefois
 Pourront bien resjouir les oreilles des Rois.

Ici comme iadis en ces vieux tabernacles
 De Delphe & de Delos, se rendront les oracles :
 Et à ceux qui voudront à la Grotte venir,
 Phebus leur apprendra les choses à venir.
 Charlot ie te suppli' ne rougis point de honte
 De nous simples Bergers faire un petit de conte :
 Apollon fut Berger, & le Troyen Pâris :
 Et le ieune amoureux de Venus, Adonis,
 Ainsi que toy porta au flanc la panetière,
 Et par les bois sonna l'amour d'une Bergere :
 Mais nul des Pastoureux en l'antique saison
 Comme toy, n'a basti des Muses la maison.

Toujours tout à l'entour la tendre mousse y croisse,
 Le poliot fleuri en tout temps y paroisse :
 Le lierre tortu recourbé de maint tour
 Y puisse sus son front grimper tout à l'entour,
 Et la belle lambrunche ensemble entortillée
 Laisse esprendre ses bras tout du long de l'allée :
 L'aurette en lieu de ruche agence dans les trous
 Des rustiques piliers, sa cire & son miel roux,
 Et le frelon armé qui les raisins moissonne,
 De son bruit enroué par l'Antre ne bourdonne :
 Mais les beaux grefillons, qui de leurs cris trenchans
 Salu'ront les Pasteurs à leur retour des champs.
 Mainte gentille Nymphé, & mainte belle Fée,
 L'une aux cheueux pliez, & l'autre descoiffée,
 Avecque les Sylvains y puisse toute nuit
 Fouler l'herbe des pieds au son de l'eau qui bruit.

Toujours ceste maison puisse avoir arrosée
 Le bas d'une fontaine, & le haut de rosée :
 Toujours soit aux Pasteurs son taillis ombrageux,
 Sans crainte de la foudre ou du fer outrageux :
 Et iamaïs au sommet quand la nuit est obscure,
 Les Choüans annonceurs de mauuaise aduenture
 Ne s'y viennent percher, mais les Rossignolets
 Voulant chanter plus haut que tous nos stageolets,
 Y desgoisent toujours par la verte ramée
 Du bon Pasteur Charlot la belle renommée,
 A fin que tous les vents l'emportent iusqu'aux Cieux,
 Et du Ciel puisse aller aux oreilles des Dieux.

Ainsi finist Perrot, & l'un & l'autre ensemble
 (A qui tout le pied droit par bon augure tremble)
 Sortent hors de la Grotte, & à fin de pouuoir
 Mieux chanter à loisir s'en-allèrent affoir
 L'un desur un gazon, l'autre sur une foughe :
 Et lors de tels propos Bellot ouurit sa bouche.

Bellot.

*Perrot, tous les Pasteurs ne te font que louer,
Te vantent le premier, soit que vueilles iouer
Du Cistre ou du Rebec, & la Musette tienne,
Tant ils sont abusez, comparent à la mienne :
Je voulois dès long temps seul à seul te trouver
Loin de nos compagnons, à fin de t'esprouver,
Pour maistre te monstrier qu'autant ie te surpasse
Qu'une haute montagne une colline basse.*

Perrot.

*Mon Bellot, il est vray que les Pasteurs d'ici
M'estiment bon Poète, & ie le suis aussi :
Mais non tel qu'est Michau, ou Lancelot qui sonne
Si bien de la Musette aux riués de Garonne,
Et mon chant au prix d'eux est pareil au Pinçon,
Qui veut du Rossignol imiter la chanson.
Toutesfois, mon Bellot, ie ne te veux desdire :
Si tu es bon Thyrsis, ie seray bon Tityre.
Commence, ie n'ay point le courage failli :
L'assailleur bien souuent vaut moins que l'assailli.
Il faut pour le veinqueur que nous mettions un gage :
Quant à moy, pour le prix ie depose une cage
Que ie fis l'autre iour voyant paistre mes bœufs,
Deuisant à Thoinet qui s'egale à nous deux :
Les barreaux sont de Til, & la perchette blanche
Qui trauerse la cage, est d'une Coudre franche :
De pelures de lonc i'ay tissu tout le bas :
A l'un des quatre coins la coque d'un Limas
Pend d'un crin de cheual, voire de telle sorte
Qu'on diroit à la voir qu'elle mesme se porte.*

*L'ay creusé d'un Sureau l'auge bien proprement,
Et les quatre pilliers du petit bastiment
Sont d'une grosse ronce en quatre parts fendue :
Et le cordon treffé duquel elle est pendue,
Belin me l'a donné, houpé tout à l'entour
Des couleurs qu'il gaigna de Caton l'autre iour.*

*L'ay dedans prisonniere une ieune Aloüette,
Qui desgoise si bien, qu'hier ma Cassandrette
Que j'aime plus que moy, m'en offrit un veau gras
Au front desia cornu, voire & si ne l'eut pas :
Toutesfois tu l'auras si tu me gagnes ores,
Mais ie t'assure bien que tu ne l'as encores.*

Bellot.

*Pour la cage & l'oiseau ie veux mettre un panier
D'artifice enlacté de vergettes d'ozier,
Large & rond par le haut, qui tousiours diminüe
En tirant vers le bas d'une pointe menüe :
L'anse est faite d'un hous qu'à force j'ay courbé :
En voulant l'atenuir le doigt ie me coupé
Auecque ma serpette : encores de la playe
Ie me deuls, quand du doigt mon flageollet j'essaye.
Tout ce gentil panier est portrait par-dessus
De Mercure & d'Io, & des cent yeux d'Argus :
Io est peinte en vache, & Argus en vacher :
Mercure est tout aupres, qui du haut d'un rocher
Roule le corps d'Argus, apres auoir coupée
Son col du fer courbé de sa trenchante espée :
De son sang naist un Paon, qui ses ailes ourrant
Va deçà & delà tout le panier courant.*

*Il me sert à serrer des fraizes & des roses,
Il me sert à porter au marché toutes choses :*

*Mon Oliue, mon cœur, desire de le voir,
Elle me veut donner son mastin pour l'auoir,
Et si ne l'aura pas : ie te le mets en gage,
l'en refuse trois fois la vente de ta cage.*

*Mais qui nous iugera ? qui en prendra le soin ?
Vois-tu ce bon vieillard qui vient à nous de loin ?
A luy voir au menton la barbe venerable,
Le chef demi couuert d'un poil gris honorable,
La houlette en la main d'un nouüailleux cormier,
Le hauqueton d'un Daim, c'est Michau le premier
Des Pasteurs en sçauoir, auquel font reuerence
Quand il vient en nos parcs, tous les Bergers de France.*

Perrot.

*le le cognois, Bellot, ie l'ay ouy chanter :
Autant comme tu fais, ie l'ose bien vanter :
Car il a bien souuent daigné prendre la peine
De louer mes chansons à Charlot de Lorraine.*

Michau.

*Que dites-vous, garçons, des Muses le souci ?
Ici le bois est verd, l'herbe fleurist ici,
Ici les petits monts les campagnes emmurent,
Ici de toutes parts les ruisselets murmurent :
Ne soyez point oisifs, Enfans, chantez tousiours,
Mais comme auparauant ne chantez plus d'amours,
Eleuez vos esprits aux choses bien plus belles,
Qui puissent apres vous demeurer immortelles.*

*N'avez-vous entendu comme Pan le grand Dieu,
Le grand Dieu qui preside aux Pasteurs de ce lieu,*

Par mariage assemble à sa fille Claudine
 Le beau Pasteur Lorrain, de telle fille digne ?
 C'est le ieune Charlot, tige de sa maison,
 Parent de ces Pasteurs qui portent la Toison,
 Et cousin de Charlot le bon hôte des Muses,
 Duquel tousjours le nom ense vos cornemuses :
 Et de ce grand Francin, qui à coups de leuiers,
 De fondes, & de dars a chassé les bouviers
 Qui venoyent d'outre-mer manger nos pasturages,
 Et menoyent malgré nous leurs bœufs en nos rinages.

Là ne se doit dresser un vulgaire festin :
 Depuis le soir bien tard iusqu'au premier matin
 La feste durera, & les belles Naiades,
 Les Faunes, les Syluains, Dryades, Oreades,
 Les Satyres, les Pans tout le iour balleront,
 Et de leurs pieds fourchus l'herbette fouleront.
 De ce beau mariage entonnez vos Musettes,
 Montrez-vous aujourdhuy tels sonneurs que vous estes,
 Chantez ceste alliance, & ce bon-heur sacré :
 Les deux freres Lorrains vous en sçauront bon gré.

Pan y tiendra sa Court en Maïesté Royale,
 Aupres de luy sera son espouse loyale,
 Et son fils desia Roy, & sa diuine Sœur
 Qui passe de son nom & la perle & la fleur.

Sus donc chante, Bellot, commence quelque chause :
 Tu diras l'espouse, Perrot dira l'espouse :
 Car il vaut mieux, Enfants, celebrer ce beau iour,
 Qu'usfer vos chalumeaux à chanter de l'Amour.

Bellot.

O Dieu qui prens le soin des nopces, Hymenée,
 Laisse pendre à ton dos ta chape ensafranée,

Ton pied soit enlacté d'un beau brodequin bleu,
 Et portes en ta main un clair flambeau de feu :
 Eternue trois fois, & trois fois de la teste
 Fay signe de bon-heur à la nocieire feste
 De Claudine & Charlot, à fin que desormais
 Le mariage soit heureux pour tout iamais.

Ameine avecques toy la Cyprienne sainte
 D'un demi-ceint tissu dessus les hanches ceinte,
 Et son enfant Amour tenant l'arc en ses mains,
 Pour se cacher es yeux du Prince des Lorrains.

Ce n'est pas un Berger, qui vulgaire & champestre
 Meine aux gaiges d'autrui un maigre troupeau paistre :
 Mais qui a cent troupeaux de vaches & de bœufs,
 De boucs & de beliers paissans les prez herbens
 De Meuse & de Moselle, & la fertile plaine
 De Bar, qui se confine aux terres de Lorraine.

Il s'eleue en beauté sur tous les pastoureux
 Comme un braue toreau sur les menus troupeaux,
 Ou comme un Pin gommeux au resonnant fueillage
 Tient son chef pommelé par-dessus un bocage.
 Qui plus est, son menton en sa ieune saison
 Ne se fait que cresper d'une blonde toison.

Bergers, faites ombrage aux fontaines sacrées,
 Semez tous les chemins de fleurettes pourprées,
 Despendez la Musette, & de branles diuers
 Chantez à ce Charlot des chansons & des vers.

Qu'il te tarde beaucoup que Vesper ne t'amene
 La nuit où tu mettras une fin à ta peine !
 Soleil, haste ton cours, accourci ton sejour,
 Charlot a plus besoin de la nuit que du iour.

L'amitié, la beauté, la grace, & la ieunesse
 Appresteront ton lit, & par grande largesse
 Vne pluye d'œillets dessus y semeront,
 Et d'ambre bien-sentant les draps parfumeront :

Mille gentils Amours ayant petites ailes
 Voleront sur le liêt, comme es branches nouvelles
 Des arbres au Printemps renolent les oiseaux,
 Qui se vont esgayant de rameaux en rameaux :
 Iamais vigne aux ormeaux si fort ne soit liée
 Comme autour de ton col ta ieune mariée
 Qui d'un baiser permis ta bouche embasmera,
 Et d'un autre plaisir ton cœur allumera.

C'est une prime fleur encores toute tendre :
 Espoux, garde toy bien brusquement de la prendre,
 Il la faut laisser croistre, & ne faut simplement
 Que tenter ceste nuit le plaisir seulement.
 Comme tes ans croistront, les siens prendront croissance :
 Lors d'elle à plein souhait tu auras iouissance,
 Et trouueras meilleur mille fois le plaisir :
 Car l'attente d'un bien augmente le desir.

Or le soir est venu, entrez en vostre couche,
 Dormez bras contre bras, & bouche contre bouche :
 La concorde à iamais habite en vostre lit :
 Chagrin, dissension, ialousie & despit
 Ne vous troublent iamais, ains d'un tel mariage
 Puisse naistre bien tost un genereux lignage
 Meisté du sang Lorrain & du sang de Valois,
 Qui Partenope un iour remette sous ses lois,
 Et puisse couronner ses royales armées
 Sur le bord du lourdain de palmes Idumées.

A-tant se teut Bellot, & Perrot tout gaillard
 Enfant son chalumeau, luy respond d'autre part.

Perrot.

O Lucine lunon, qui aux nopces presides,
 Et de Paons couplez, où il te plaist, tu guides

Ton coche comme vent sur terre & dans les Cieux,
 Braue de Maiefté, comme Royne des Dieux,
 Amene Pafithée & la Mufe diuine
 Qui prefide aux banquets, aux nopces de Claudine.
 Comme une belle rofe eft l'honneur du iardin,
 Qui aux rais du Soleil eft efclofe au matin,
 Claudine eft tout l'honneur de toutes les Bergeres,
 Et les paffe d'autant qu'un Chefne les fougeres :
 Nulle ne l'a gaignée à fçauoir façonner
 Vn chapelet de fleurs pour fon chef couronner :
 Nulle ne fçait mieux ioindre au lis la fraifche rofe,
 Nulle mieux fur la Gaze vn deffein ne compose
 De fil d'or & de foye, & nulle ne fçait mieux
 L'aiguille demener d'un ponce ingenieux.

Comme parmi ces bois volent deux tourterelles
 Que ie voy tous les iours fe caresser des ailes,
 Se baiser l'une l'autre, & ne s'entre-eflongner,
 Mais constantes de foy tousiours s'accompagner,
 Qui de leur naturel iufqu'à la mort n'oublient
 Les premieres amours qui doucement les lient :
 Ainfi puiffes-tu viure en amoureux repous
 Iufqu'à la mort, Claudine, avecque ton espous.

Ie m'en-vay fur le bord des riuies plus secrettes
 Cueillir en mon panier vn monceau de fleurettes,
 A fin de les semer fur ton liét genial,
 Et chanter à l'entour ce beau Chant nuptial.

D'une fi belle fille eft heureufe la mere,
 Ton pere eft bien-heureux, bien-heureux eft ton frere,
 Mais plus heureux cent fois & cent encor fera,
 Qui d'un mafle heritier enceinte te fera :
 Heureux fera celuy qui aura toute pleine
 Sa bouche de ton ris, & de ta douce haleine,
 Et de tes doux baisers, qui paffent en odeur
 Des prez les mieux fleuris la plus fouaue fleur :

Heureux qui dans ses bras pressera toute nûe
 Toy Claudine aux beaux yeux du sang des Dieux venue,
 Qui hardi tastera tes tetins verdelets
 Qui semblent deux boutons encore nonuolets :
 Et qui licencié d'une liberté franche,
 Rebaisera ton front, & ta belle main blanche,
 Et qui démeßlera fil à fil tes cheveux
 Follastrant toute nuit, & faisant mille jeux :
 Celuy prira la nuit que cent nuits dure encore,
 Ou bien que de cent iours ne s'esueille l'Aurore,
 A fin que paresseux long temps puisse conuer
 Ses amours en ton liët, & point ne se leuer.

Mais le soir est venu, & Vesper la fourriere
 Des ombres, a versé par le ciel sa lumiere :
 Il faut s'aller coucher. Quoy ? tu trembles du cœur
 Ainsi qu'un petit Fan qui tremble tout de peur
 Quand il a veu le loup, ou quand loin de sa mere
 Il s'effroye du bruit d'une fueille lagere.
 Il ne sera cruel : car une cruauté
 Ne sçauroit demeurer avec telle beauté.

Demain apres auoir son amitié cognue,
 Tu voudrois mille fois que la nuit fust venue
 Pour retourner tenter les amoureux combas,
 Et pour te rendormir dans le pli de ses bras.
 Sus des-habille toy, & comme une pucelle
 Qui de bien loin sa mere à son secours appelle,
 N'appelle point la tienne, & vien pour te coucher
 Pres du feu qui te doit tes larmes defecher.

Celuy puisse conter le nombre des arenes,
 Les estoiles des cieux & les herbes des plaines,
 Qui contera les jeux de vos combats si dous,
 Desquels pour une nuit vous ne serez pas saouls.

Or sus esbatez-vous & en toute ließe
 Prenez les passe-temps de la brêue ieunesse

Qui bien tost s'enfuira, & au nombre des ans
 Qui vous suiuent tous deux egalez vos enfans.
 Ton ventre desormais si fertile puisse estre,
 Que d'un sang si diuin puisse en bref faire naistre
 Des filles & des fils : des fils qui porteront
 Les vertus de leur Pere empreintes sur le front,
 Et qui dès le berceau donneront cognoissance
 Que d'un Pere tres-fort auront pris leur naissance :
 Les filles en beautez en grace & en douceur
 Par signes donneront un tesmoignage seur
 De la pudicité de leur mere diuine,
 Qui de nostre grand Pan recoit son origine.

Ainsi disoit Perrot, qui retenant le son
 De son pipeau d'auoine acheua sa chanson.
 Echo luy respondoit : les bois qui rechanterent
 Le beau chant nuptial, iusqu'au ciel le portèrent.

Lors Michau s'escriant s'asseit au milieu d'eux,
 Puis dist en approuuant la chanson de tous deux.

Michau.

Vostre fleute, garçons, à l'oreille est plus douce
 Que le brui d'un ruisseau qui iaze sur la mousse,
 Ou que la voix d'un Cygne, ou d'un Rossignolet
 Qui chante au mois d'Auril par le bois nouuelet.
 De Manne à tout iamais vos deux bouches soient pleines,
 De roses vos chapeaux, vos mains de marjolaines :
 Iamais en vos maisons ne vous defaille rien,
 Puis que les chalumeaux vous entonnez si bien.

Que chacun par accord s'entre-donne son gage :
 Perrot, pren le panier, & toy Bellot la cage :
 Retournez, mes enfans, conduire vos toreaux,
 Et viuez bien-heureux entre les Pastoreaux.

CHANT PASTORAL,

à tres-illustre & vertueuse Princeſſe Madame
Marguerite de France Duchefſe
de Sauoye.

*Je me faiſchois de la pompe des Rois,
Et pour la Court ie vinois par les bois
Seul à par-moy ſauuage & ſolitaire,
Loin des Seigneurs, des Rois & du vulgaire :
Plus me plaiſoit vn Rocher bien pointu,
Vn Antre creux de mouſſe reueſtu,
Vn long deſtour d'une ſeule vallée,
Vn viſ ſourjon d'une onde reculée,
Vn bel eſmail qui bigarre les fleurs,
Voir vn beau pré tapiſſé de couleurs,
Ouir iazer vn ruiſſeau qui murmure,
Et m'endormir ſur la ieune verdure,
Qu'eſtre à la Court, & mendier en vain
Vn faux eſpoir qui coule de la main.*

*Au mois de May que l'Aube retournée
Auoit eſcloſe vne belle iournée,
Et que les voix d'un million d'oifeaux
Comme à l'enuy du murmure des eaux,
Qui haut qui bas contoient leurs amourettes
A la rouſſée aux vents & aux fleurettes,
Lors que le ciel au Printemps ſe ſou-rit,
Quand toute plante en ieuneſſe fleurit,
Quand tout ſent bon, & quand la douce terre
Ses riches biens de ſon ventre deſſerre
Toute ioyeuſe en ſon enſantement :
Errant tout ſeul tout ſolitairement*

*l'entre en un pré, du pré en un bocage,
Et du bocage en un desert sauvage,
Où j'anisay un Pasteur qui portoit
Dessus le dos un habit qui estoit
De la couleur des plumes d'une Gruë :
Sa panetiere à son costé pendue
Estoit d'un loup, & l'effroyable peau
D'un ours pelu luy seruoit de chapeau.*

*Lors appuyant un pied sur sa houlette,
De son bissac aneind une Musette,
La met en bouche, & ses lèures enfla,
Puis coup sur coup en haletant souffla
Et resouffla d'une forte halenée
Par les poumons reprise & redonnée,
Ouvrant les yeux & dressant le sourcy :
Mais quand par tout le ventre fut grossy
De la Chéurette, & qu'elle fut egalle
A la rondeur d'une moyenne balle,
A coups de coude en repousse la vois,
Puis çà puis là faisant saillir ses doigts
Sus les pertuis de la Musette pleine,
Comme saisi d'une angoisseuse peine,
Palle & pensif avec le triste son
De sa Musette ourdit telle chanson.*

*Petits aigineaux qui païssez sous ma garde,
Plus que devant il vous faut prendre garde
De vostre peau pour la crainte des loups,
Et de bonne heure au soir retirez vous :
Plus ne verrez sauter parmy les prés
Ny les Sylvains, ny les Muses sacrées :
Tous nos pastis ne sont plus habitez
Comme ils souloient des saintes Deitez.*

*Plus ne paistrez poliot ny lauande,
Le dur chardon sera vostre viande :*

*Et si verrez en toutes les saisons
La ronce aiguë escarder vos toisons.*

*Et toy Harpaut, qui te soulois defendre
Contre les loups, maintenant faut apprendre
D'estre humble & doux, & ne plus abboyer :
Il faut apprendre à flechir & ployer,
Et te couchant (puis qu'il n'y a plus d'ordre)
Flatter les loups quand ils te voudront mordre.*

*Et toy Musette, à qui presque i'avois
Par sept conduits donné la mesme vois
Qu'à son flageol avoit donné Tityre,
Plus tu n'auras ce plaisir d'ouïr dire,
La belle Nymphé a fait cas de tes chants,
Car sa grandeur abandonne nos champs.
Plus ne voudra ceste Nymphé diuine
A son grand Pan qui la France domine,
Comme autres fois, tes chansons celebrer.
Que tardes-tu ? va-t'en te démembler
De piece à piece, & si tu peux, transforme
Ton corps venteux en sa premiere forme :
(Tu fus iadis sur la rive d'une eau,
S'il m'en souvient, de pucelle un roseau :)
Et là tousiours, quand tu seras atteinte
De quelque vent, ne sonne que ma plainte.*

*Dedans le creux d'un rocher tout couuert
De beaux Lauriers, estoit un Antre vert,
Où au milieu sonnoit une fontaine
Tout à l'entour de violettes pleine.
Là s'esteuoient les willets rougissans,
Et les beaux liz en blancheur fleurissans,
Et l'ancolie en semences enflée,
La belle rose avec la giroflée,
La paquerette & le passe-velours,
Et ceste fleur qui a le nom d'Amours.*

*Cette fontaine en ruisseaux séparée
 Baignoit les fleurs d'une course esgagée
 S'entre-lassant en cent mille tortis,
 Que ny chéureaux, ny vaches, ny brebis
 D'ergots fourchus n'auoient iamais foulée,
 Ny les Pasteurs de leurs léures souillée.*

*Vn iour d'Esté qu'encores le Soleil
 N'a ses cheuaux deualléz au sommeil,
 Et qu'il se monstre encor plus haut qu'une aulne
 Dedans le ciel tout bigarré de iaulne,
 De pers, de bleu: ie vey pres d'un rocher
 Vn grand troupeau de Nymphes approcher,
 Toutes ayans en leurs belles mains blanches
 Vn beau cofin tissu de ieunes branches.*

*En ce-pendant que l'une se baignoit,
 L'autre sautoit, & l'autre se peignoit,
 Je vois venir une belle Charite,
 Que les humains appelloient Marguerite,
 Des immortels Pasithée auoit nom,
 Toute diuine en faicts & en renom.*

*Elle marchant à tresses descoiffées
 Apparoissoit la Princesse des Fées:
 Vn beau surcot de lin bien replié,
 Frangé, houpé, luy pendoit iusqu'au pié:
 Et ses talons qui fouloient la verdure,
 Deux beaux patins auoient pour couuerture:
 Vn Carquan d'or son col environnoit,
 Et son beau sein sans branler se tenoit
 Pressé bien haut d'une boucle azurée,
 Telle qu'on voit la belle Cythérée.
 Elle cent fois d'un seul trait de ses yeux
 Auoit flechy les hommes & les Dieux
 Sans se flechir: car la fleche poussée
 De l'arc d'Amour ne l'auoit point blessée,*

*Et sienne & franche auoit tousiours esté
Parmy les fleurs en toute liberté.*

*A peine auoit dans les ondes voisines
Laut ses bras & ses iambes marbrines,
Que tout soudain (ou soit qu'il vinst des cieux,
Ou soit qu'il fust un Faune de ces lieux)
le veis venir par estrange auenture
Vn Dieu caché sous mortelle figure,
Qui ressembloit le pasteur Delien
Gardant les bœufs au bord Amphrysen,
Ou le Troyen, dont l'ardente ieunesse
Donna la pomme à Venus la Déesse.
Ses beaux cheueux sous un Zephire mol
En petits flots ondoyoient à son col :
Ses yeux, son front, son allure & son geste
Estoit pareil à celui d'un celeste :
Comme un Pasteur portoit dedans sa main
Vne houlette à petits cloux d'airain,
Où sur le bout dessus l'escorce dure
De deux beliers se monstroient la figure
Qui se choquoient, & auprès d'eux estoit
Vn loup portrait qui les chiens aguettoit.*

*Si tost qu'il veit ceste belle Dryade,
Blessé d'amour il en deuint malade :
Et comme un feu qui aux espics se prend,
Et de petit apres se fait plus grand,
Puis tout à coup trouuant matiere preste
Vient aux forests, & enflame leur teste :
Ainsi l'amour tellement l'embrasa,
Que ceste Nympe à la fin il osa
Rauir au dos, l'emportant en Sauoye
Comme un Lyon le doux suc d'une proye.
Tant seulement i'en entendy la vois
Esuanouye au milieu de ces bois,*

*Qui paruenoit à mon oreille à peine,
Comme la voix de quelque Nymphé en peine.*

*Or en voyant dans ces champs l'autre iour
Vn pigeon blanc empieté d'un Autour,
Qui l'emportoit pour luy seruir de proye
Dessus les monts de la haute Sauoye,
le preuy bien l'infortune futur,
Et l'engrauay dedans le tige dur
De ce condrier : encor l'escorce verte
De l'engrauure apparoißt entre-ouuerte :
Y adioustant ces vers pleins de soucy
Qu'encore un coup ie vais redire icy :*

*A ton depart les gentilles Naiades,
Faunes, Syluains, Satyres & Dryades,
Pans, Deitez de ces Antres reclus
Sont disparus, & n'apparoissent plus.*

*Loin de nos champs Flore s'en est allée,
D'un habit noir Pomone s'est voilée,
Et Apollon qui fut iadis berger,
Dedans nos champs ne daigne plus loger,
Et le troupeau des neuf Muses compaignes
Ainsi qu'en friche ont laissé nos montaignes
Pour le regret de leur dixieme Sœur
Qui les passoit de chant & de douceur :
Bref de nos bois toutes Deitez saintes,
Cypris la belle, & ses Graces desceintes
En nous laissant pour si piteux depart
La larme à l'œil, habitent autre part.
Plus les rochers ny les Antres rustiques
Ne seront pleins de fureurs Poëtiques :
Echo se tait, & ne veut plus parler,
Tant a regret de te voir en-aller.*

*Las ! maintenant en ta fascheuse absence
Le champ ingrat trompera la semence*

Se démentant, & en lieu de moissons
 Ne produira que ronces & buissons :
 Si que ie crains que malheur ne vous vienne,
 Qu'en autre fleur un Ajax ne deuienne,
 Et que Narcisse encor' ne soit muté,
 Et d'Apollon Hyacinthe tué,
 Et qu'en Soulsy ne iaunisse Clytie,
 Et que la peau du Satyre Marsye
 Ne saigne tant, que du dos escorché
 Ne se reface un grand fleuve espanché,
 Puis que Manto & la Nymphé Egerie
 N'ont plus le soin de nostre bergerie.

O demy-Dieux, ô gracieux esprits
 Qui de pitié le cœur auez espris,
 O monts, ô bois, ô forests cheveluës,
 O rouges fleurs, iaunes, palles & bluës,
 O terre, ô ciel, ô fontaines & vens,
 Faunes, Syluains, & Satyres, & Pans,
 Et toy Clion, qui fus iadis ma Muse,
 Entre mes mains casse ta Cornemuse,
 Puis qu'aussi bien sans faueur & sans los
 Pendroit en vain vne charge à mon dos.

Pasteurs François, n'ensflez plus les Musettes,
 Pour son depart elles seront muettes :
 Dedans le ciel leur chant esuanouy,
 Comme il souloit, ne sera plus ouy :
 Si m'en croyez, allons en Arcadie,
 Et flechissons de nostre melodie
 Roches & bois, tygres, lions & loups,
 Puis que la France est ingrate vers nous :
 Puis que la Nymphé en qui fut l'esperance
 Des bons sonneurs, s'escarte loin de France,
 Allons nous-en, sans demourer icy
 Pour y languir en peine & en soucy.

Qui fera plus d'un annuel office
 Parmi les bois aux Muses sacrifice ?
 Qui plus de fleurs les ruisseaux semera ?
 Qui plus le nom de Palés nommera
 Parmi les champs ? Et qui plus aura cure
 De nos troupeaux Et de nostre pasture ?
 Qui plus à Pan daignera presenter
 Les Pastoureaux pour les faire chanter ?
 Qui de leur flute appaisera les noises ?
 Qui iugera de leurs chansons Françoises ?
 Qui donnera le prix aux mieux disans,
 Et sauvera leurs vers des mesdisans ?

Adieu troupeau qui pres moy soulois viure,
 Adieu Vandome, adieu, ie la veux suiure
 Par les rochers, les antres Et les bois,
 Sauoisien en lieu de Vandomois.

Dans le pays où la belle Atalante
 Mettra les pieds, tousiours dessous sa plante,
 Fust-ce en hyuer, les roses s'esclouront,
 Et de laiët doux les fontaines courront,
 Les chesnes creux parleront les oracles,
 Plus que iamais on voirra de miracles.
 Car les rochers nostre langue apprendront,
 Et les pinçons rossignols deniendront :
 Tous les Pasteurs au retour de l'année
 Luy dedi'ront une feste ordonnée,
 Feront des vœux, Et donneront le pris
 A qui sera de chanter mieux appris :
 Si qu'à iamais comme une colombelle
 Par les Pasteurs volera toute belle
 De bouche en bouche, Et par mille beaux vers
 Son nom croistra dedans les arbres verts,
 Qui garderont dans l'escorce entamée
 A tout iamais sa vine renommée,

*Pour deuenir plus vieille quelque iour
Que ces rochers plantez tout à l'entour.*

*Tant qu'on voirra sur les Alpes cheuëes
Ou s'appuyer ou degouter les nuës :
Tant qu'en hyuer on voirra les torrans
Auec grand bruit encontre-val courans :
Tant que les cerfs aimeront les bocages,
L'air les oiseaux, les poissons les rinages :
Tant que mon sang mon corps animera,
Tant que ma main ma Musette aimera,
Toussours par tout sans repos & sans cesse
le chanteray ceste belle Déesse
La MARGVERITE, honneur de nostre temps,
Dont la vertu fleurist comme un Printemps.*

*Et toy Chanson si rudement sonnée,
Demeure icy où ie t'ay façonnée
Dedans ce bois, au pied de ce rocher :
Il ne faut plus de la Court approcher,
Où sans appuy tu rougirois de honte,
Et de ta voix on feroit peu de conte.*

*Or sus païssez païssez pauvres brebis,
Allez par l'herbe, emplissez-vous le Pis,
Broutez broutez ceste douce verdure
Pour emporter aux aigneaux nourriture,
Qui en beslant dans le toict ont desir
De vous sucer le laiët tout à loisir.
Et quoy troupeau ! tu es insatiable,
La nuit arriue, il faut gaigner l'estable :
Voicy les loups qui ont accoustumé
De brigander quand le iour est fermé,
Ils font le guet, & plus de rien n'ont crainte,
Car la bonté par les champs est estainte.*

*A tant le iour peu à peu s'embrunit,
Et le Pasteur comme le iour finit*

*Son chant rural : deffendit sa Musette,
Dedans sa main empoigna sa houlette,
Chassant deuant le troupelet menu
Harpaut son chien & son belier cornu.*

ECLOGVE IIII.

OV

DV-THIER.

LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, Bellin.

*De fortune Bellot & Perrot deffous l'ombre
D'un vieil chesne touffu auoient serré par nombre,
L'un à part ses brebis, & l'autre ses chéureaux.
Et tous deux sur la léure auoient les chalumeaux :
L'un & l'autre tenoit son eschine appuyée
Sur l'escorce d'un chesne, & la iambe pliée
En croix sur la houlette, & leur mastin estoit
Conché pres de leurs pieds, qui les loups agnettoit.*

*Ce-pendant que Bellot chantoit sa Dianette,
Et que Perrot faisoit apprendre à sa Musette
Le saint nom de Charlot, & d'Annot, que les bois,
Les fleuves & les monts ont ouy tant de fois
Redire à son flageol, que ces Dieux le cognoissent
Mieux que les gras troupeaux le Thim dont ils se paissent :
Voicy venir Bellin, qui seul auoit erré
Tout un iour à chercher son belier adiré,
Qu'à peine il ramenoit, ayant lié sa corne
A un lassét coulant d'un tortis de viorne.*

Or ce Bellin estoit de chanter bon ouvrier,
 D'habits & de façons ressembloit un chéurier,
 Il avoit en la main vne houlette dure :
 Sa Musette pendoit au long de sa ceinture,
 De moëlle de ionc il portoit un chapeau,
 En lieu d'un paletoc se vestoit d'une peau
 D'un chéureau marqueté de couleur noire & blanche,
 Qu'une boucle d'airain luy serroit sur la hanche :
 D'un chéureul auorté un baudrier il avoit :
 Son mastin à gros poil pas à pas le suivoit,
 Qui abayoit son ombre, & mordoit à la fesse
 Le belier qui trainer par la corne se laisse.

Si tost que ie le vy, si tost ie le cognu,
 Et luy criay de loin : Tu sois le bien-venu,
 Couche toy pres de nous, ou si le mol ombrage
 Du chesne te desplaist, voy cest Antre sauvage,
 Au fond de ce vallon nous irons si tu veux,
 Et là tu chanteras le tiers avec nous d'eux.

Au bout de l'Antre sonne vne viue fontaine,
 Ses bords sont pleins de mousse, & le fond d'une arene
 Que l'onde en sautelant fait iallir ça & là,
 Et dit-on qu'autrefois la fontaine parla.

Vne vigne sauvage est rampant sur la porte,
 Qui en se recourbant sur le ventre se porte
 D'une longue trainée, & du haut iusqu'à bas
 D'infertiles raisins laisse pendre ses bras.

Les sieges sont de tuf, & autour de la pierre
 Comme un passément verd court un sep de lierre.

L'Antre n'est guiere loin, tu le verras d'icy
 Si tu veux t'ergotter, ou te tenir ainsi
 Debout comme ie suis, ou grimper à ce saule,
 Ou bien d'un sault leger monter sur mon espaule.

Mais ne bougeon d'icy, cest ombrage est bien frais,
 Et bien frais est le vent qui vient de ces forés :

*Bien doux est ce ruisseau, bien douces ces Bergeres
Qui desgoisent leur chant auprès de ces soucheres :
Ton belier les oit bien, qui ne fait qu'esconter,
Et depuis leur chançon n'a pas daigné brouter.*

Bellin.

*Ne bougeon, mon Perrot, l'ombre du chefne est bonne :
Icy parmi les prez la belle herbe fleuronne,
Icy les papillons peints de mille couleurs,
Et les mousches à miel volletent sur les fleurs :
Icy sur les ormeaux se plaint la tourterelle,
Icy le colombeau baise la colombelle,
Philomele se deult, & d'un gentil babil
Progné d'une autre part lamente son ltyl.*

*De vous deux une Eclogue à l'envy soit iouée :
Perrot, les Loups m'ont veu, ma voix est enrouée,
Ie ne sçauois chanter, & quand ie le voudrois
(Ie iure par ton bouc) encor ie ne pourrois :
Car on m'a defrobé à ceste matinée
L'anche de mon bourdon que tu m'auois donnée.
I'ay bien veu le larron qui s'ensuyoit de moy,
Et tant plus à Thenot ie le monstroys au doy,
Plus il gaignoit le bois, & se cachoit derriere
(Afin qu'on ne le vist) d'une espesse roncierre.*

Perrot.

*Ce n'est pas d'auourd'huy qu'on voit force larrons
Entre les Pastoureaux : par tous les enuiron
De ces prochains taillis on ne voit autre chose :
C'est pourquoy mon mastin toute nuit ne repose,*

*Et ne fait qu'abayer. Bellot encores hier,
Comme il dormoit feulet sous l'ombre d'un coudrier,
Perdit sa chalemie, & son pipeau d'auaine,
Qui valaient bien d'achat quatre toisons de laine.*

*Depuis ie vy Thoumin, qui dans le carrefour
Où tu vois cest ormeau, enfloit tout à l'entour
Les veines de son col, pour vouloir contrefaire
Bellot: mais le pipeau ne le vouloit pas faire,
Ains d'un son miserable irritoit par les champs
Les Geais & les Piuers à respondre à ses chants.*

*Et moy, i'ay bien perdu ma Loure toute entiere,
Que Pernet desroba dedans ma panetiere.
Ie hastay mon mastin apres le larronneau,
Qui si pres le suiuit, qu'il le prist au manteau:
Il se sauua pourtant, & de la Loure mienne
Toufours sonne depuis, & iure qu'elle est sienne.
Ilanot sçait bien que non: car il me la bailla,
Et de nuit & de iour curieux trauailla
Pour m'en faire iouër, contrefaisant la Muse
Qui chanta les Bergers és bois de Syracuse.*

*Ne laisse pour cela, mon Bellot, de chanter:
Les bois ne sont pas sourds, ils pourront t'escouter.
Echon nous respondra, & nous ferons egales
Nos rustiques chansons à la voix des Cygales.
Chanton l'un apres l'autre, & en ceste façon
Que Phœbus aime tant, disons une chanson.*

Bellot.

*Mes vers au nom de Pan il faut commencer, Muses:
Pan est Dieu des Pasteurs, il a de moy souci,
Il daigne bien danser deffous mes cornemuses,
Il a soin de la France & de mes vers aussi.*

Perrot.

*Au saint nom de Palés il faut que ie commence :
Palés ainsi que Pan aime les Pastoureaux,
Au bruit de mon flageol bien souvent elle danse,
Elle a soin de mes vers, & de tous mes toreaux.*

Bellot.

*Diane, qui les cerfs va suivant à la trace,
A qui tout le beau front en Croissant apparoit,
Ne cognoist pas si bien en courant à la chasse
La meute de ses chiens, comme elle me cognoist.*

Perrot.

*Phœbus le chevelu, Dieu qui preside à Cynthe,
M'aime plus que son Luth: ie fais sa volonté,
Toujours ses dons ie porte, au sein son Hyacinthe,
Son Laurier sur le front, sa trouffe à mon costé.*

Bellot.

*Deux petits ramereaux ie porte à mon Olive,
Denichez d'un grand orme à granir mal-aisé,
Afin de la baiser s'elle veut que ie vine:
Autrement ie mourray si ie n'estois baissé.*

Perrot.

*Je portay l'autre iour deux tourtres à Cassandre,
Et mon present & moy beaucoup elle prisit :
De sa blanchette main l'oreille me vint prendre
Et plus de mille-fois doucement me baisa.*

Bellot.

*Il ne faut comparer ma Bergere à la tienne,
Non plus qu'une fleur viue à des boutons faniz :
La tienne est toute brune, & tu sçais que la mienne
(Tu la vis l'autre iour) est plus blanche que liz.*

Perrot.

*La couleur blanche tombe, & la couleur brunnete
Est tousiours en saison, & ne se flestrit pas :
On cueult du Baciét la fleur toute noirette,
Le liz qui est tout blanc, bien souuent tombe à bas.*

Bellot.

*Je ne veux plus aller où ma Nymphe sejourne,
l'y pers tousiours mon cœur esgaré qui la suit,
Comme un bouc adiré qui le soir ne retourne
A l'estable & d'amour s'esgare toute nuit.*

Perrot.

*Je n'ose voir la mienne, elle m'a fait malade
Plus de trois iours entiers en extreme langueur :
Je ne sçay quels amours fortoient de son œillade,
Qui de cent mille traits me percerent le cœur.*

Bellot.

*Mon mastin, garde bien de mordre ma mignonne
Si elle vient me voir, ains baise luy les pieds :
Mais abaye de loin, si de quelque personne
Au milieu de nos jeux nous estions espiez.*

Perrot.

*l'aime bien mon mastin, par luy ie vy m'amie
L'autre iour que le chant me faisoit sommeiller :
Elle iettoit des fleurs sur ma bouche endormie,
Mon mastin abayoit à fin de m'esueillir.*

Bellot.

*Que tousiours Auanson mangré l'âge fleurisse :
Car il aime les vers, & tous ceux qui les font.
le pais à son honneur une belle Genisse,
Qui de blanche couleur porte une estoile au front.*

Perrot.

*Mon Du-thier dans le Ciel puisse prendre sa place,
Il aime ceux qui vont les Muses poursuivant :
le luy pais un Toreau qui les Pasteurs menace
De la corne, & du pied pousse l'arene au vent.*

Bellot.

*Quiconque aime Auanson, par ses champs toutes choses
Luy puissent à souhait venir de toutes pars :
Quelque part qu'il ira, les œillets & les roses,
Et fust-ce aux iours d'hyuer, luy naissent sous les pas.*

Perrot.

*Quiconque aime Du-thier, qu'il flechisse les marbres ;
Qu'en parlant le doux miel luy coule de la vois,
Le Regelice soit racine de ses arbres,
De sucre ses rochers, de canelle ses bois.*

Bellot.

*S'il est vray que ie chante aussi bien qu'és montaignes
Chantent au mois de May les doux Rossignolets,
Nymphes ie vous suppli', païssez par ces campagnes
D'herbettes & de fleurs mes petits aignolets.*

Perrot.

*S'il est vray que ie chante aussi bien que Tityre,
Et que du premier rang tousiours vous m'auez mis,
Nymphes ie vous suppli', que mon troupeau n'empire,
Païssez-le de bonne herbe, & luy enflez le Pis.*

Bellot.

*De laiçt puissent couler les ondes de mon Loire,
Ses bords soient pour iamais d'hyacinthes semez,
Et de ces belles fleurs qui gardent la memoire
Et le beau nom des Rois en elles transformez.*

Perrot.

*Mon Loir coule de miel, son arene soit pleine
De perles & rubis, & sa riuë d'esmail,
Ses coustaux de raisins, & de froment sa plaine,
De manne ses forests, & ses prez de bestail.*

Bellot.

*Mais d'où vient que mon bouc, qui sautoit si alaigre,
Qui gaillard dans ces prez cossoit contre mes bœufs,
Depuis qu'il vit ta chéure, est deuenu si maigre ?
Ie ne sçay qu'il auroit, s'il n'estoit amoureux.*

Perrot.

*La chèvre que tu dis, sur une pierre dure
Auorta l'autre iour, depuis elle ne paist
Ny saule ne fonteau, c'est un mauuais augure :
Bellot, si tu le sçais, dy le moy s'il te plaist.*

Bellot.

*Je cognois des Pasteurs, qui nos bœufs enforcellent
De regards enchantez : puissent ils arriuer
Auecques leur troupeau quand les fleurs renouellent,
Au Printemps en Afrique, en la Thrace l'Hiuier.*

Perrot.

*De ce taillis prochain deux vieilles sont sorties,
Qui m'ont enforcellé mon pauvre toreau blanc :
Puisent elles dormir au milieu des orties,
Après auoir gratté leurs corps iusques au sang.*

Bellot.

*Si j'auois mon Oline, & les barbes des léures
De mes boucs estoient d'or, & si tant d'or j'auois
Que de poil se herisse en la peau de mes chèvres,
Je ne voudrois pas estre un Faune de ces bois.*

Perrot.

*Si mes brebis portoient une toison dorée,
Si j'auois ma Cassandre, & mes beliers cornus
Auoient les ergots d'or, au cœur de ceste pré
Je bastirois un Temple à la belle Venus.*

Bellot.

*La la chaleur se passe, & le Soleil s'abaisse,
Les vents sont abaissez, les bois dorment sans bruit :
Mais la flamme d'amour qui iamaïs ne me laisse,
Plus s'allume en mon cœur, plus s'approche la nuit.*

Perrot.

*La nuit nourrit le mien que ie ne puis esteindre,
Aualler toute l'eau de la mer me faudroit :
Mais pour boire la mer il ne seroit pas moindre,
Plus ie l'arronserois & plus il reuiendrait.*

Bellot.

*Desur deux chesnetaux hier à toute force
Auanson ie grauy avecques un poinçon :
Les deux chesnes croïstont, & la nouvelle escorce
Portera insqu'au Ciel le nom de d'Auanson.*

Perrot.

*A la Déesse Echon qui par les bois resonne
l'apprens le nom Du-thier si souvent & si bien,
Que parmy les forests ceste Nympe ne sonne
Ny entre les rochers, autre nom que le sien.*

Bellot.

*Hou mastin ! va chasser mon bouc que ie voy pendre
Sur le haut de ce roc, il pourroit trebucher :
Fay-le icy venir paistre, où l'herbe est la plus tendre.
Si ie prens ma houlette ! il se fait bien chercher.*

Perrot.

*Pres des meres païssez, païssez parmy l'herbette
Petit troupeau d'aigneaux, pour la crainte des loups :
Toujours deuers le soir la beste vous aguette,
Ne vous eslongnez pas, elle courra sur vous.*

Bellot.

*Dy moy quelle herbe fait les hommes inuisibles
Mise desur la langue, à fin de l'esprouuer,
De qui l'anne faisoit des choses impossibles :
Tu me seras un Dieu, si tu la peux trouuer.*

Perrot.

*Mais deuine toy-mesme, & tu seras Prophete
Le plus grand des Pasteurs, de quelle herbe est changé
Le cœur d'une pucelle, & de cruelle est faite
Plus douce à son amy, quand elle en a mangé?*

Bellin.

*Il ne faut point entrer en si longue dispute.
Mon Bellot mon amy, prens de moy ceste Flute :
Fredel, ce bon ouurier, de Buis la façonna,
Et par quatre pertuis le vent il luy donna.
Toy, Perrot, prens aussi ceste belle Chéurette :
Son ventre est fait de Cerf, son anche de Coudrette,
Son bourdon de Prunier : iamais ne perd le vent :
Car elle est bien cirée & derriere & deuant.
Perrot prist la Chéurette, & seul par les valées
Et les bords plus secrets des riués reculées*

*Alloit sonnant Du-thier : Du-thier sonnoit sa vois,
 Et Du-thier respondoient les antres & les bois.
 Il le sonnoit au soir quand le Soleil se couche,
 Le sonnoit au matin quand il sort de sa couche,
 Le sonnoit à midy alors que les troupeaux
 Remaschent leur viande à l'ombre des ormeaux.
 Car il aimoit Du-thier, autant que les Auettes
 Aiment au mois d'Auril les odeurs des fleurettes,
 Les brebis la roste : & dès ceste heure-là
 Perrot laissa les bois, & aux Rois s'en-alla.*

ECLOGVE V.

LES PASTEVRS.

Carlin, Xandrin, Lanfac.

*Deux freres Pastoureux, qui auoient pris naissance
 De Pan qui commandoit nagueres à la France,
 Tous deux d'âge pareils, se rencontrant un iour
 Apprirent aux forests à parler de l'amour :
 Tous deux auoient appris d'ensler les cornemuses,
 L'un deffous Amyot le grand amy des Muses,
 Et l'autre deffous Selue, à qui Phebus donna
 Sa Lyre & son Laurier quand il le couronna.*

*Tous deux estoient sçavans, bien appris à semondre,
 Bien appris à chanter, bien appris à répondre :
 Tous deux apparoiſſoient miracle de leur temps,
 Faisans naistre des fleurs plustost que leur printemps.*

*Comme Carlin un iour retournoit de la chasse
 (L'un auoit nom Carlin, l'autre Xandrin) il passe
 Aupres d'une fontaine, où son frere Xandrin*

*Paissoit ses gras aigneaux de verd trefle & de thim :
Aussi tost que Carlin l'apperceut, il s'escrie.*

Carlin.

*Xandrin gentil Pasteur, chanton ie te supplie :
Tous les Bergers d'icy ont estimé de toy
Que tu es plus sçauant à bien chanter que moy :
Ie viens pour t'essayer, & te faire cognoistre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maistre.*

Xandrin.

*Carlin gentil Berger, ie suis prest de chanter :
Mais auant le combat il ne faut se vanter,
Approche, me voicy : ie te feray cognoistre
Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maistre.
Mais que veux-tu gager ?*

Carlin.

*Tout ce que tu voudras :
Ie gage deux aigneaux, gage deux chéureaux gras.*

Xandrin.

*En lieu de tes aigneaux ie veux mettre une tasse
Qui quatre fois le prix de ton gage surpasse,
Nouvellement tournée : encores elle sent
La cire & le burin : une vigne descent
Tout à l'entour des bords, qui de raisins chargée
Est de quatre ou de cinq pucelles vendangée,
L'une tient un panier, l'autre tient un couteau,
Et l'autre de ses pieds presse le vin nouveau
Qui semble s'escouler en sa voute profonde.
A l'ombre de la vigne est une Nymphé blonde
A cheueux deliez, qui se couure le flanc*

*Et le corps seulement d'un petit linge blanc :
 Deux Satyres cornus sont aupres de la belle,
 Qui ont les yeux enflez de trop veiller pour elle,
 Blessez de son amour : mais peu se challant d'eux,
 Quelquefois desur l'un, quelquefois sur les deux
 Mignarde son regard, & se prend à sou-rire
 Leur donnant le martel, & ne s'en fait que rire.*

*Vn Pescheur est assis au bord du Gobelet,
 Qui courbé fait semblant de ietter vn filet
 Dans la mer pour pescher, puis de toute sa force
 Et de mains & de nerfs & de veines s'efforce
 De le tirer sur l'eau : ses muscles grands & gros
 S'enflent depuis son chef iusqu'au bas de son dos :
 Tout le front luy degoutte, & bien qu'il soit vieil homme,
 Le labeur toutefois ses membres ne consomme :
 Son ret est dessous l'eau, & diriez à le voir
 Qu'en tirant il ahanne, & ne le peut r'avoir.
 Ma léure au Gobelet n'a touché pour y boire :
 Tu l'auras toutefois si tu as la victoire.*

Carlin.

*le gage vne Musette au lieu de ton vaisseau,
 Qui me couste en argent la valeur d'un Toreau,
 Que d'un ligneul ciré au genouil i'ay fait coudre :
 Son ventre est peau de Cerf, ses anches sont de Coudre,
 Son bourdon est de Buis, son pipeau de Prunier.
 C'est vn chef-d'œuvre grand ! Seluin ce bon ouurier
 En ces bois l'autre iour me la vendit bien chere :
 le la voulois donner à Margot la Bergere,
 Margot qui par les bois garde icy comme nous
 Les troupeaux de Catin, & fait la guerre aux Loups.*

*Ou bien si tu ne veux, ie mets ma panetiere :
 D'un avorton de Biche est la peau toute entiere :*

*Et te diray comment i'ay receu ce bon-heur
Que de l'auoir pour mienne & d'en estre seigneur.*

*L'autre iour en gardant mes bœufs en ce bocage,
le vy qu'un Loup suinoit une Biche sauvage,
Et la pressoit si fort que destia la tenoit,
Et d'haleins & de pouls moindre elle deuenoit :
Elle battoit des flancs, sa langue estoit tirée,
Comme estant ja du Loup la proye désirée :*

*Quand en prenant mon arc ie le banday soudain,
le le courbe en Croissant de la fenestre main,
le l'eslongne du front, puis comme bien adextre,
De l'autre ie l'approche à la mammelle dextre :
L'arc soudain se desbande, & le trait fait vn son,
Qui passant viftement de buisson en buisson,
Siflant & fendant l'air, entama d'auenture
La biche sous le cœur de mortelle ouuerture
Vn peu deffous l'espaule : elle tombe à genoux,
Et le Loup s'enfuit fremissant de courroux.*

*l'approche & la decoupe, & comme ie m'arreste
A vouloir decercler les tripes de la beste,
le vy trembler vn Fan, lequel me sembla beau,
De taches marqueté : i'en escorchay la peau,
l'en fis ma panetiere, où quatre ou cinq cachettes
Se trouuent là dedans comme belles chambrettes,
L'une à mettre le pain, l'autre à mettre des nois,
L'autre à mettre la fonde & mon vaisseau de bois.
Or tienne elle sera, si Pan te fauorise,
Estant victorieux de si belle entreprise.*

Xaëdrin.

*Qui sera nostre iuge, & voudra sans faueur
Donner au mieux-disant la victoire & l'honneur ?
Appellon ce Pasteur qui est docte en Musique,
Qui de tels differents entend bien la pratique :*

*C'est celuy que mon chien abbaye : vois-tu pas
Comme gaillard il vient deuers nous le grand pas ?
A voir sa panetiere & sa grise iaquette,
Son chapeau fait de ionc, sa fonde & sa houlette,
C'est le Pasteur Lansac, des Muscs le soucy,
Dont le renom s'honore en autre part qu'icy :
Le Tybre l'a cognu, & les eaux argentine
De la Touvre qui court toute blanche de Cygnes.*

Carlin.

*luge-nous sans faueur, donne à celuy le prix
Qui sera de nous deux à chanter mieux appris :
Nostre combat ne vient pour noise ny querelle,
C'est pour voir qui aura Maistresse la plus belle.
« Tous deux ne sommes qu'un ; bien souuent l'amitié
« Par un ioyeux combat renforce de moitié.*

Lansac.

*Or-fus assisez-vous, icy l'herbe est fleurie,
Icy la vigne tendre aux ormeaux se marie,
Icy l'ombrage est frais, icy naissent les fleurs,
Icy le Rossignol rechange ses douleurs,
Icy l'onde murmure, & le gentil Zephire
Au trauers de ce bois par les fueilles souspire.
Carlin, chante premier, & toy Xandrin apres
Fais en luy respondant retentir ces forests.*

Carlin.

*Du puissant Iupiter les Princes ont leur estre,
Les Rois au temps passé estoient des Pastoureaux :
Apollon & Mercure autrefois ont fait paistre
(Fils de Dieux comme nous) icy bas les troupeaux.*

Xandrin.

*Pan preside aux Pasteurs, du ciel il me regarde,
Il entend ma priere, il esconte mes chants :
Sur la France & sur moy de bon ail il prend garde,
Il nourrist mes troupeaux & augmente mes champs.*

Carlin.

*Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me serre
Làs ! quand il m'en souvient, d'angoisses & de pleurs)
Enuoya Pan au ciel, la plus fertile terre
N'a produit que chardons en lieu de belles fleurs.*

Xandrin.

*En lieu de bon Froment est fort la Nielle,
Chardons pour Artichaux, Chenarde pour Safran :
Toute chose est changée, & la Rose nouvelle
Et les Lis sont flestris aux plus beaux iours de l'an.*

Carlin.

*Que vous estes heureux d'anoir pris accroissance,
Chesnes qui faites ombre à ces bois d'icy près !
Les petits buissonnets n'ont force ny puissance :
le voudrois estre grand comme ces grands forests.*

Xandrin.

*L'âge ne sert de rien, pourueu que le courage
Soit grand & genereux : ces buissons que tu vois
Qui ne font auioird'huy sinon un peu d'ombrage,
Deuiendront quelque fois aussi hauts que ces bois.*

Carlin.

*Païssez douces brebis, païssez en ceste plaine
Bonne herbe, & toy mon chien garde bien mon troupeau :
Quand j'auray le loisir, toutes en la fontaine
Je vous iray laver pour vous blanchir la peau.*

Xandrin.

*Bouc qui frappes du pied, & de la corne pousSES
Le front de mes chéureaux, sois désormais plus doux :
Il ne faut irriter mes chéures qui sont douces,
Autrement tu serois la pasture des Loups.*

Carlin.

*Ne reuiendra iamais ceste saison dorée
Où les Pasteurs Charlots par les champs fleurissoient ?
Quand la terre portoit sans estre labourée
Les bleds qui de leur gré par les champs iaunissoient ?*

Xandrin.

*Entre les hommes vifs tousiours vit l'esperance,
Pren courage Carlin, ce bon temps reuiendra :
Les eaux courent de lait, le miel prendra naissance
Des Chefnes, & l'Hyuer le Printemps deuiendra.*

Carlin.

*Fleues, enfans de l'Air, & vous fleurs bien-aimées,
Si chantant vos honneurs quelque honneur ie reçois,
Païssez à mon souhait mes brebis affamées,
Et si Xandrin y vient, faites luy comme à moy.*

Xandrin.

*Herbes qui fleurissez, douces plantes sacrées,
Si au son de mes vers ie vous vais esbatant
Païssez à mon souhait mes aigneaux par ces prés,
Et si Carlin y vient qu'il en reçoive autant.*

Carlin.

*Nymphes, mon cher soucy, permettez que ie face
Des vers tels que Francin ce grand Pasteur diuin :
Ou bien s'il ne vous plaist me faire ceste grace,
En vau ie luy pendray mon flageol à ce Pin.*

Xandrin.

*Bergers, d'un verd Laurier faites une couronne
Pour honorer mon chef : car si le Ciel ialous
De l'honneur des Pasteurs beaucoup d'âge me donne,
l'espere quelque iour estre maistre de vous.*

Carlin.

*De mon flageol un iour puist-ie tant apprendre,
Que ie chante à l'enuy les honneurs de Catin
Qui douce m'a nourry, comme une mere tendre
Son enfant le plus cher nourrist de son tetin.*

Xandrin.

*Ainsi que toy ie veux chanter les honneurs d'elle,
l'espere de sa main des Lauriers triomphans :
Douce elle m'a nourry, comme autrefois Cybelle
Sur les monts Ideans nourrissoit ses enfans.*

Carlin.

*Je veux de gazons verts, pour mieux luy faire hommage,
Luy dresser un Autel couuert de Poliot,
Où de Cormier taillé ie mettray son image,
Celle des deux Francins, celle de Henriot.*

Xandrin.

*Je veux chanter deux vers sur mon tuyau d'auène:
Le vent les portera le long de ces pastis:*

Catin temporisant souffrit beaucoup de peine
Pour garder nos troupeaux quand nous estions petits.

Carlin.

*Que ne tiens-ie en mes bras la douce Pastourelle
Qui le cœur m'a rauy d'un regard gracieux?
Qui de corps & de taille & de face est si belle,
Que ie suis trop heureux de languir pour ses yeux?*

Xandrin.

*Je ne voudrois auoir les troupeaux d'Arcadie,
Ny des plus riches Rois les tresors plantureux:
Si j'auois seulement un baiser de m'amie
Deffous ces verts condriers, ie serois trop heureux.*

Carlin.

*Si tost que dans ces champs arrive Galatée,
Les herbes & les fleurs naissent par tout icy:
Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée
Pour s'en-aller de moy, les fleurs s'en-vont aussi.*

Xandrin.

*Si tost que dans ces champs arrive Pasithée,
Par tout où elle va le beau Printemps la suit :
Mais si tost qu'autre part sa venue est escartée
Pour s'enfuir de moy, le beau Printemps s'enfuit.*

Carlin.

*le garde à Galatée un bel essain d'abeilles,
Qui bruyant doucement la belle endormiront :
le luy garde un Chéureau qui desia fait merveilles
De bondir desur l'herbe, & de coiffer du front.*

Xandrin.

*le garde à Pasithée une Linote en cage,
Que i'ay prise à la glus, & si bien l'autre iour
le luy fis oublier en un soir son ramage,
Que maintenant son chant n'est sinon que d'amour.*

Carlin.

*Bouc, le mary barbu de mon troupeau champestre,
Va dire à Galatée à fin de l'enflamer,
Que le divin Protée a souuent mené paistre
Du grand Prince Neptun les troupeaux sous la mer.*

Xandrin.

*Belier, fidele guide à mes brebis fertiles,
Va dire à Pasithée (elle chante icy pres)
Que Pallas toute seule aille habiter les villes,
le veux avecque Pan habiter les forests.*

Carlin.

*C'est une chose triste au bois que la froidure,
Aux Merles l'Espreuier, aux Riuieres l'Esté,
Au Pasteur amoureux une Maïstresse dure
Qui garde apres la mort à Pluton sa beauté.*

Xandrin.

*Seul ie ne sens d'Amour les fleches trop cruelles :
O pere Iupiter, ô Déeses & Dieux,
Vous avez tous aimé, & les beautez mortelles
Vous ont fait autrefois abandonner les Cieux.
Xandrin auoit finy, quand Carlin qui s'auance
D'enfler une autre Flute, à chanter recommence.*

Carlin.

*Loups amis de ces bois, qui de iour & de nuit
Aguettez le troupeau qui par l'herbe me suit,
Pardonnez à mes bœufs, pardonnés à mes chèvres
Et à mes boucs cornus qui portent barbe aux lèvres.*

*Et quoy mon chien Harpaut, te faut-il sommeiller
Estant pres d'un enfant quand tu deusses veiller ?
Brebis, ne vous feignez brouter tout mon herbage :
Tant plus il est tondu il reuiet d'auantage.
Païssez-vous de bonne herbe & vous enflez le Pis :
Le lait que vous aurez, sera pour vos petits
Qui bestent dans le tait. Quoy ? vous ne faites conte
De les aller penser ? n'avez-vous point de honte
De vouloir tout le iour par les prez seiourner ?
Voicy la nuit qui vient, il s'en faut retourner.*

*Carlin vouloit partir, quand Xandrin qui entonne
Vn autre Chalumeau, telle Chançon luy sonne.*

Xandrin.

Tout ainsi qu'un beau fruit est l'honneur d'un verger,
 Et un troupeau bien gras est l'honneur du Berger :
 Ainsi, frere Carlin, l'honneur de nostre enfance
 C'est nostre Catherine, ainçois de toute France.
 Le miel puisse couler dessus elle en tout temps,
 Naïsse dessous ses pieds à iamais un Printemps,
 Que iamais le malheur sa hauteſſe n'abaiſſe,
 Qu'elle ſoit des François la nouvelle Déeſſe,
 Qu'elle eſcoute du ciel nos plaintes & nos vœux,
 Et ſoit garde à iamais de France & de nous deux.

Lanſac.

C'eſt plaisir que d'ouyr gemir une Geniſſe,
 D'ouyr le Roſſignol, d'ouyr l'onde qui gliffe
 A val d'un haut rocher, d'ouyr contre les bords
 Les flots de la grand mer quand les vents ne ſont forts :
 Mais c'eſt plus grand plaisir d'entendre vos Muſettes,
 Qui paſſent en douceur les douceurs des Auettes.

Vos bouches à iamais ſe rempliſſent de miel,
 Et touſiours ſains & gais vous maintienne le ciel
 En honneurs, en vertus, & en forces egales,
 Puisque vos deux Chanſons ſurmontent les Cigales.

Que l'un donne ſon gage à l'autre de bon cœur,
 Car l'un n'a point eſté deſſus l'autre veinqueur :
 Viuez par les foreſts ſans haine & ſans reproche,
 Adieu Gentils Paſteurs, adieu, la nuit s'approche.

LE CYCLOPE AMOVREUX.

Contre le mal d'amour qui tous les maux excède,
 L'artifice n'inuente un plus certain remede
 Que se plaindre de luy & des Sœurs emprunter
 La voix qui peut du cœur les soucis enchanter.
 Mais il se trouue à peine un homme entre cent mille
 Qui puisse se guarir : car Phebus n'est facile,
 Et ne presse l'oreille à tous les importuns :
 Puis des sçauantes Sœurs les arts ne sont communs,
 Autrement on voirroit leurs chansons triuiales,
 Si de leurs dons à tous se monstroient liberales.

Je sçay bien, d'Espinay, que vous sçaez comment
 On se peut allegier d'un si gaillard tourment :
 Apollon vous honore, & ceste belle trope
 Qui suit par les rochers les pas de Calliope :
 Puis vous estes courtois, & ie sçay bien aussi
 Que rien ne vous plaißt tant qu'un amoureux souci :
 Vous ne fustes conceu dans un desert rustique
 D'un tigre d'Hyrkanie, ou d'un lion d'Afrique.
 C'est pourquoy de Sicile au riuage Breton
 L'enuoy ce Polyfeme, à qui tout le menton
 Rude s'espaississoit d'une noire filace,
 Qui luy couuroit le front, les temples & la face.
 Car Amour qui refuseille en nous les appetits,
 Domte aussi bien les grands comme il fait les petits,
 Par luy vous apprendrez que les Rois & les Princes
 Et les grands Gouverneurs des Royales prouinces,
 Qui ont le cœur hautain & le sang genereux,
 Ne sont pas seulement des beautez amoureux :

Mais ceux qui les troupeaux conduisent en pasture,
 Les pauvres idiots, les monstres de Nature
 Cachent en la poitrine au plus profond du cœur
 L'ulcère qui provient d'amoureuse langueur :
 Comme un Cyclope fist, qui l'ame avoit dontée
 De l'amour qu'il portoit à une Galathée,
 Naiade de la mer, dont il estoit espoir,
 Et pour sa recompense elle ne l'aimoit point.

Or ce grand Polyfème, horreur de la Sicile,
 Enfant Neptunien, cruel & difficile,
 Pour se faire plus beau, d'un râteau se peignoit,
 Et d'une large faux la barbe se rongnoit,
 La mer fut son miroir, sa main estoit pelue,
 Et de poil herissé sa poitrine velue :
 Son corps estoit geant, & au milieu du front
 Il portoit un grand œil comme un grand bouclier rond :
 Il tenoit en son poing au lieu d'une houlette
 Un sapin esbranché, il avoit sa Musette
 Bruyante à cent tuyaux, & du haut du collet
 Jusqu'au bas des genoux pendoit son flageolet,
 Dans lequel il flutoit iour & nuict, menant paistre
 Sur le bord de la mer son gras troupeau champêtre.

Sa Maîtresse il n'aimoit comme pour des bouquets,
 Pour des petits anneaux, pour un tas d'affiquets
 Que donne le berger simplement à s'amie :
 Mais comme forcé & tout plein de manie
 Après elle enrageoit : mais Amour le plus fin
 Par l'aide des beaux vers le guarit à la fin.

Un iour voyant du bord sa cruelle Maîtresse
 Qui se peignoit sur l'onde ainsi qu'une Deesse,
 S'assist sus un rocher, & d'un larmoyant son
 Tourné devers la mer chanta ceste chanson.

O belle Galathée ensemble fière & belle,
 Pourquoy ieune beauté m'estes-vous si cruelle ?

Pourquoy me tuez-vous ? ne vaudroit-il pas mieux
 Me tuer de cent morts qui viennent de vos yeux
 Mourant auprès de vous, que languir en seruage
 Banny de vostre grace, au bord de ce riuage ?
 Vos yeux dedans les miens ont versé tant d'amour
 Que pour eux ie souspire & pleure nuit & iour,
 Et tant suis allumé d'une ardeur incurable,
 Que mon troupeau tout seul s'en retourne à l'estable
 Quand le soir est venu, & sans conduite aussi
 S'en reuient au matin seulet repaistre ici.

Les grans vaisseaux chargez, qu'en mer ie soulois prendre
 En mes bras qu'au deuant de bien loin i'allois tendre,
 Font voile au gré du vent sans plus me craindre rien,
 Qui suis emprisonné dedans vostre lien,
 Puis qu'il vous plaist, Maistresse, & si n'avez enuie
 D'un seul petit baïser me soulager la vie,
 A qui ja la vigueur & la force defaut :
 Et ce qui plus me deult, c'est qu'il ne vous en chaut !

O montaigne d'Etna que d'ici ie regarde
 Brusler incessamment d'une flame qui garde
 Sa nourriture en soy ! comme vous au dedans
 Amour m'a tout bruslé de ses flambeaux ardans,
 Dont on peut la chaleur par mes souspirs comprendre.
 Helas ! vostre brasier se couure d'une cendre
 Qui par fois se rallume, & courir ie ne puis
 D'une cendre le feu dont embrasé ie suis.

O fontaine Arethuse, amoureuse ancienne
 De ce Dieu qui preside à l'onde Alpheïenne,
 Ie suis esmerueillé qu'en boiuant de vostre eau,
 Et me baignant dedans, ie n'esteins le flambeau
 Qu'Amour dedans le cœur si chaudement m'allume,
 Et que vostre froideur ma chaleur ne consume !

O rochers endurcis au bord de ceste mer,
 Ie voudrois me pouuoir en pierre transformer

*Pour ne sentir plus rien, comme chose inutile,
Non plus que fait Niobe au rocher de Sipyle !*

*O forests, que ie porte enuie à vostre bien !
Et d'autant, ô forests, que vous ne sentez rien,
Et d'autant que tousiours vostre chef renouuelle
De Printemps en Printemps sa perruque nouuelle :
Mais ie ne puis changer mon amoureux esmoy
Qui tousiours m'accompagne & se vieillist en moy.*

*O mer, bien que soyez & cruelle & amere,
le ne vous puis hair : car vous estes la mere
De celle qui m'occist : on chante que Venus
Nasquit d'escume blanche entre vos flots chenus,
Toutefois elle est douce : & par nulle priere
le ne scaurois flechir ceste autre mariniere,
Ceste Venus seconde, en qui la cruauté
De la mer apparroist avecques la beauté.*

*L'aimé pour mon confort de voir la pierre ponce
Qui nage dessus l'eau & iamaïs ne s'enfonce
Non plus que mon penser, qui çà qui là nouant
Ainsi que Galatée en l'eau se va iouant.*

*L'aimé bien des Daufins la gentille nature,
Qui mal-gardez des flots, ont senti la pointure
D'aimer ainsi que moy : mais leur sort amoureux
Est trop plus que le mien en amour bien-heureux.*

*L'aimé l'esponge aussi, d'autant qu'elle est utile
A m'essuyer le pleur qui de mes yeux distille.*

*L'aimé aussi le coural, d'autant qu'il est pareil
Aux léures de m'amie & à son teint vermeil :
Seulement ie me hay, desesperé, pour n'estre
Aimé de ce bel œil qui du mien s'est fait maistre.*

*O Nymfe qui m'avez tout le cœur embrasé,
Tendez moy vostre bouche à fin d'estre baisé.
On dit qu'au ciel là haut un grand Iupiter tonne,
Qui de ses feux ardens tous les peuples estonne :*

Vostre œil m'est Iupiter, qui tout m'a foudroyé
 D'un regard que m'avez dans le cœur enuoyé,
 Et si n'avez souci d'esteindre en nulle sorte,
 Non d'un petit sou-ri la flame que ie porte.

Las ! vous venez ici pour iouer sur les bors
 Quand seule vous voyez que tout seul ie m'endors,
 Et pour me refueiller vous me tirez l'oreille,
 Puis en l'eau vous fuyez si tost que ie m'esueille :
 Tant seulement les chiens qui gardent mon troupeau,
 Courent apres vostre ombre & la suivent sur l'eau.

Que maudit soit le iour que ie vous veis premiere
 Cueillir parmi ces prez des fleurs avec ma mere !
 le vous seruois de guide, & ie n'ay sceu depuis
 Moy-mesme me guider, tant esgaré ie suis.

De teste & d'estomac ie deuins tout malade,
 Mon œil deuint terni, ma couleur deuint fade :
 Ma mere sceut mon mal, qui iamais ne voulut
 Tant seulement vous dire un mot pour mon salut.
 S'elle vous eust conté ma passion nouvelle,
 Peut estre qu'eussiez fait quelque chose pour elle.

Hà que ie suis marri qu'en naissant ie ne pris
 La forme d'un poisson, à fin d'auoir appris
 A bien nager pour voir deffous les eaux profondes
 Quel plaisir vous avez à iouer sous les ondes !
 Tousiours à pleines mains ie vous eusse porté
 Des roses au Printemps, des œillets en Esté,
 Du sufran en Autonne, & non pas tout ensemble,
 Mais comme la saison diuerse les assemble :
 Au-moins i'eusse baisé vostre main & vos bras :
 Car baiser vostre bouche il ne m'appartient pas.

Sortez de l'eau, Maistresse, & sortant qu'on oublie
 De plus s'en retourner, comme Amour qui me lie
 Me fait ici pour vous sur ce bord seiourner,
 Oubliant vers le soir de plus m'en retourner :

Et souffrez désormais que sans vous le riuage
 De ceste grande mer soit battu de l'orage.
 Mieux vaudroit en mon Antre avec moy demeurer
 Pour faire du fromage & le lait pressurer,
 Tirer deuers le soir le Pis aux vaches pleines,
 Conduire les aigneaux par les herbeuses plaines,
 Voir sauter les chéreaux, coffer les bouuillons,
 Qu'habiter de la mer les steriles fillons.

Sortez donc de vostre Antre, & venez dès ceste heure
 Habiter le séjour de ma douce demeure :
 Vous serez à mon ail plus blanche que les lis,
 Plus vermeille qu'aillets nouvellement cueillis,
 Plus droite que le ionc, plus verte & plus fleurie
 Que n'est au mois d'Auril une ieune prairie,
 Plus douce que l'ombrage au pasteur reposé,
 Et plus plaisante à voir qu'un iardin arrosé.

Sinon vous me serez plus dure, ô Galatée,
 Que n'est une genice encores non dontée,
 Plus superbe qu'un Paon, plus volage que vent,
 Plus fuyarde qu'un Cerf que les chiens vont suiuant,
 Plus aspre que le feu, & plus fausse & menteuse
 Que n'est de vostre mer l'apparence venteuse :
 Si vous me cognoissiez, vous viendriez de bon gré
 Vous-mesmes habiter en mon Antre sacré.

le suis riche en troupeaux, soit à corne ou à laine,
 Les uns errent aux bords, les autres en la plaine,
 Les autres plus legers grimpent sur le rocher,
 Et les autres s'en-vont sur les fleurs se coucher,
 L'un repose à l'estable, & l'autre dessous l'ombre :
 Bref i'ay tant de troupeaux que ie n'en sçay le nombre,
 Aussi sans les conter ie sçay que tout est mien :
 « Pauvre est celuy qui sçait le nombre de son bien.

le trouuay l'autre iour le cauerneux repaire
 D'une Ourse bien pelue, & dedans une paire

De petits ourselets, qui desia pourront bien
 Se iouer avec vous sans auoir peur de rien :
 Ils sont fort esueillez, peu farouches, & semblent
 Estre freres bessons, tant fort ils se ressemblent :
 le les trouuay pour vous, ie les vous garde aussi
 S'il vous plaist de venir dessus ce bord ici
 M'embrasser en vos bras, & pousser hors de l'onde
 De vostre chef marin la belle tresse blonde.

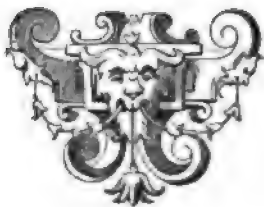
Venez donques à moy sans vouloir destourner
 Vos yeux du beau present que ie vous veux donner :
 Certes ie me cognois, ie ne suis si difforme
 Que plaisir ie ne prenne à contempler ma forme :
 Ma face l'autre iour sur l'onde i'esprouuay
 Quand la mer estoit calme, & beau ie me trouuay.

Si mon chef herissé de ses cheueux ombrage
 Mon espaule & mon dos comme un fueillu bocage,
 Et si velu de crins mon estomac est plein,
 Ne pensez s'il vous plaist, que cela soit vilain :
 Vn arbre n'est point beau sans espaisse fueillée,
 Vn cheual sans longs crins, la laine entortillée
 Fait belle la brebis, les plumes les oiseaux,
 Longue barbe & long crin font les hommes plus beaux.

le n'ay qu'un œil au front : le Soleil qui nous darde
 Le iour de ses rayons, d'un seul œil nous regarde.
 La Lune n'a qu'un œil, ie n'ay qu'un œil aussi :
 Compaignon du Soleil i'allege mon fouci.
 Adioustez d'autre part que Neptune est mon pere
 Qui commande à vos eaux : vous l'aurez pour beau-pere
 S'il vous plaist m'espouser, & si par amitié
 De ce pauvre Cyclope auez quelque pitié,
 Qui ne trouue allegeance au mal qui le tourmente,
 Sinon quand il vous voit, ou bien quand il vous chante.

Pauvre Cyclope hélas ! quelle fureur a pris,
 Fureur de trop aimer, follement tes esprits ?

*Il vaudroit mieux penser à ton petit affaire,
Allaiter tes aigneaux & tes genices traire,
Et lacer tes paniers sur ce bord tout le iour,
Que d'estre sans rien faire à chanter de l'amour :
Ou en aimer une autre, ou feindre dans toy-mesmes
Que tu es bien aimé de celle que tu aimes.
Car feindre d'estre aimé (puis que mieux on ne peut)
Allege bien souvent l'amoureux qui se veut
Soy-mesmes se tromper, se guarissant la playe
Aujsi bien par le faux que par la chose vraye.*





LES MASCARADES,
COMBATS ET CARTELS, FAITS A PARIS
& au Carnaval de Fontaine-bleau.

CARTEL I.

*Après avoir pour l'Amour combatu,
Suiuant le train d'honneur & de vertu,
Et fait sçauoir d'une main valeureuse
Que peut l'ardeur d'une flame amoureuse :
Après auoir les Dames sceu vanger
Et trauersé maint pays estranger :
Plein de ieunesse & d'amitié loyale
Je viens d'Irlande en ceste Court Royale,
Où de tout temps on voit de toutes pars
Des Cheualiers aussi vaillans que Mars.*

*Amour qui peut les plus vaillans contraindre,
Ne m'a conduit ici pour me complaindre,
Pour accuser ses traits ou sa rigueur :
Car son bel arc n'offense point mon cœur,
Ny le souci qui fait naistre les larmes
De larges pleurs ne baigne point mes armes.*

*Vertu qui est nourrice de mon feu,
M'a tellement d'une Dame pourueu,
Qu'en la servant ie ne veux autre attente :
De ses beaux yeux sans plus ie me contente.*

*En desirant ie ne desire rien,
Ne iouissant ie iouis de mon bien,
Tout mon parfait habite en ma parfaite,
Ma volonté de son vouloir est faite.*

*Ie vis en elle, elle vit dedans moy,
Ce n'est qu'un cœur, qu'une ame & qu'une foy
Et qu'un esprit qui tient liez ensemble
Un double corps qui du tout se ressemble :
Elle est heureuse, & ie suis bien-heureux,
Et bien-aimé, ie suis bien amoureux.*

*En son penser vit tousiours ma pensée,
Son ame en moy, la mienne en foy passée
Fait que cherchant ie me trouue en ses yeux,
Et m'y trouuant ie ne cherche pas mieux.*

*Ainsi Amour qui a toute puissance,
Fait de nos cœurs & de nous une essence,
Car ie ne veux pour mon contentement
Simon l'aimer & la voir seulement,
Et l'honorer comme chose tressainte.*

*Et c'est pourquoy ie n'ay point l'ame atteinte
De triste ennuy comme un tas d'amoureux
Qui sans espoir sont tousiours languoureux.*

*Donc si quelqu'un de la troupe veut dire
Que la beauté dont la grace m'attire,
Toutes beautez ne surpasse d'autant
Que desur tous ie m'estime content,
Vienne au combat tenter ma hardiesse :
Auant partir il faudra qu'il confesse
Que rien n'approche au pris de sa beauté,
Ny nulle foy pres de ma loyauté.*

CARTEL II.

*Ayant l'œil triste & pesant le sourci,
 L'ay mille fois tout rempli de souci,
 Entre les bois, les monts & les riuages
 Conté ma plainte aux bestes plus sauvages,
 Eschaufant l'air de souspirs amoureux,
 Pensant au bien qui me fait malheureux.*

*Il n'y a bois ny roche tant soit dure,
 Antre, desert, ny ruisseau ny verdure
 Las ! qui ne soit tesmoin bien-assuré
 Du mal que j'ay si long temps enduré.*

*Mais cognoissant que les roches desertes,
 Antres & monts, & hautes forests vertes
 (Comme n'ayans ny cœur ny sentiment)
 N'auoyent pouuoir d'entendre mon tourment :
 Je viens des bois aux hommes, pour me faire
 Entendre d'eux, qui seuls de mon affaire
 Peuuent iuger, blasmant la cruauté
 D'une si ieune & parfaite beauté.*

*Quelle assurance est seure entre les Dames,
 Si leur donnant le sang, le corps, les ames,
 Si leur prestant & faueur & support,
 Pour recompense on n'a rien que la mort ?*

*O sexe ingrat & rempli de malice,
 Indigne helas qu'on luy face seruice !*

*O fier destin ! ô ciel infortuné !
 Pourquoi m'as-tu dès ieunesse donné
 Pour me tuer, une Dame si belle ?
 Elle sçait bien que ie languis pour elle,*

*Que ie l'adore, & que ie l'aime mieux
Cent mille fois que ie ne fais mes yeux,
Mon cœur, mon sang : car ie n'aime ma vie
Sinon d'autant qu'elle en sera seruis.*

*Douce beauté qui fais honte au Soleil,
Regarde un peu mon trauail nompareil,
Ne sois ensemble & si belle & si fiere :*
« Toute rigueur s'amollit par priere :
« Tout gentil cœur s'eschauffe d'amitié :
Sois donc plus douce & prens de moy pitié.

*C'est aux Serpens & aux bestes felonnes,
Aux Tigres fiers, aux Ours & aux Lionnes
D'estre cruels, & non pas à tes yeux
Qui sont si beaux, si doux & gracieux.
Garde toy bien que Dieu ne te punisse :*
« L'ingratitude est un horrible vice,
« Vice cruel, mechant & malheureux,
« Et non logeable en un cœur genereux.

*Las ! si ma foy, si ma douleur extrême,
Si t'aimer plus mille fois que moy-mesme,
Si mes souspirs, mes plaintes & mes pleurs
Pour recompense ont cent mille douleurs,
Mauuaise chere, esperances trop vaines,
Refus, dédains, paroles incertaines,
Et un propos non iamais asseuré,
Et un espoir qui est desesperé :*
*Si i'ay senti les ruses dont les femmes
Sçauent tromper les plus gentilles ames,
Ie veux mourir, pour ne nourrir au cœur
Si longuement une telle langueur :*
« Car par la mort l'ennuy se peut desfaire.

*Et toutesfois la mort ne sçaueroit faire
Que ie n'honore & prise mon trespas,
Et qu'aux esprits ie ne conte là bas*

*Que la beauté pour qui ie meurs est telle
 Qu'on n'en voit point au monde de plus belle.
 Donq' si quelqu'un veut soutenir ici
 Que la douleur où ie suis endurci,
 Ne vaille mieux que toute iouissance,
 Vienne au combat esprouuer ma puissance :
 le soustiendray que telle cruauté
 Me rend heureux pour si grande beauté.*

CARTEL III.

*Si le renom des Cheualiers François,
 Et la vertu des magnanimes Rois
 Dont vous tirez vostre race si belle,
 N'eussent voulu de tout temps soutenir
 Les affligez, vous ne voirriez venir
 Vers vous ici ceste humble Damoiselle :
 Laquelle vient, Sire, vous requerir
 De nous vouloir au besoin secourir,
 Nous redonnant la liberté rauie :
 Et pour auoir de nous compassion,
 Vous plaise ouir de quelle oppression
 Vn fier Tyran tourmente nostre vie.
 D'illustre sang & d'antique maison
 Fusmes deux sœurs, qui viuons en prison,
 En bonne grace & en vertus parfaites :
 Heureuses las ! si nous n'eussions porté
 Desur le front tant de ieune beauté,
 Et si le Ciel plus laides nous eust faites !
 Nostre beauté nous a fait un grand tort :
 Car pour auoir trop de beautez, trop fort
 D'un grand Tyran helas ! sommes aimées,*

Qui ne pouvant nos chastetez forcer,
 Son trop d'amour en haine a fait passer
 Nous retenant en prison enfermées.
 Ce glorieux d'Arcalaüs yssu,
 Par artifice edifier a sceu
 Vne grand tour inaccessible & forte,
 Où il nous fait cent mille maux sentir,
 Et pour n'auoir liberté de sortir,
 Deux Cheualiers a mis deuant la porte.
 Or nous auons par Vrgande entendu
 Que le malheur dessus nous descendu,
 Et la misere où nostre vie abonde,
 Ne se perdra sinon par les efforts
 De deux guerriers ieunes, courtois & forts,
 Enfans d'un Roy le plus vaillant du monde.
 Et pour-autant, Sire, que la vigueur
 Qui de prouësse allume vostre cœur,
 Et celle aussi de Henry vostre frere
 Vous font ensemble & vaillans & courtois,
 Nous esperons qu'en vestant le harnois
 Tous deux pourrez l'entreprise parfaire :
 Et ne pourront ces deux grans Cheualiers,
 Bien qu'on les vante aux armes les premiers,
 Vous resister que n'ayez la victoire
 Digne du lien dont vous estes venus :
 Ainsi serez par le monde connus
 Deux grans guerriers pleins de force & de gloire.

CARTEL IIII.

Demeure, Cheualier, & en la mesme place
 Arreste ton cheual & retiens ton audace :

*Car soit que la fortune ou soit que le malheur,
Ou soit que le desir d'esprouuer ta valeur
Te meine à ce Chasteau, entens les auentures
Que tu dois acheuer, difficiles & dures.*

*Encores que tu sois vaillant & martial,
Si tu n'es Cheualier à ta Dame loyal,
Tu ne pourras passer une arche qui se treuue,
Où la fidele amour des Cheualiers s'esprouue.*

*Donques de passer outre essayer il ne faut
Si la ferme amitié dans le cœur te defaut,
Et si parfaitement celle tu n'as seruié
Que tu deuois tenir plus chere que ta vie.*

*Ce Chasteau que tu vois, n'a seulement le mur
Sauuage, solitaire, inaccessible & dur,
Mais il est par dedans encores plus terrible,
Plein de peur & d'effroy, & d'une crainte horrible
De fantômes, d'esprits & de brasiers ardans :
Toutesfois agreable à ceux qui sont dedans
Autant que par dehors à tous il est estrange.*

*Six vaillans Cheualiers d'eternelle louange,
Fauorisez de Mars, ieunes, auantureux,
Magnanimes & forts & loyaux amoureux,
Le gardent nuit & iour, & d'une estrange sorte
Contre tous assaillans en defendent la porte.*

*Or toy quiconque sois animé de vertu,
Qui as en mille lieux pour l'amour combatu,
Regarde en quel danger follement tu te iettes,
Et au pris de ta vie un repentir n'achettes.*

*Regarde, Cheualier, auant que t'esprouuer,
Le moyen d'en sortir si tu en peux trouuer.
Voy le camp plein de sang de tant de forts gen-d'armes,
Bordé de tous costez de toutes sortes d'armes,
Piques, haches, poignards : de toutes tu prendras
Pour venir au combat celle que tu voudras,*

*A cheual & à pied esprouuant ta prouësse
Contre un des fix armé d'amour & de ieunesse.*

*Or si tu es veincu, l'Amant victorieux
Portera pour trophé hautain & glorieux
Ta desponille à sa Dame : & si ton bras surmonte,
Tu porteras la sienne à celle qui te donte :
Et ton corps enchainné prisonnier demourra,
Qui sans pouuoir mourir, cent mille fois mourra.*

*l'ay veu maints Cheualiers, dont la fiere assurance,
Les gestes & le port donnoient quelque esperance
D'efforcer le Chasteau, qui en fin s'en reuont
Remportans pour l'honneur la honte sur le front,
Et en lieu de la gloire, hà! recompense rude,
De libres Cheualiers sont mis en seruitude,
Et tousiours abaissant vers la terre les yeux
N'osent plus regarder leur Dame ny les cieux.*

*Ce Chasteau que tu vois, par armes n'est forçable,
Par fraude ou par surprinse : il est inuiolable,
Il l'a tousiours esté, & le sera tousiours,
Comme estant le seul fort des fidelles amours.*

*Pource, mon Cheualier, arreste ta furie,
Et par le sang d'autrui sois sage ie te prie :
Ne combas point, à fin que n'estant le plus fort
T'achetes une honte aux despens de la mort,
Ou pense bien deuant qu'essayer l'entreprise :
« Trop tard on se repent quand la faute est commise.*

LE TROPHEE D'AMOVR

à la Comedie de Fontaine-bleau.

*le suis Amour le grand maistre des Dieux,
le suis celuy qui fait mouuoir les Cieux,*

Ronsard. — III.

30

le suis celui qui gouuerne le monde,
 Qui le premier hors de la masse esclous
 Donnay lumiere & fendi le Chaos
 Dont fut basti ceste machine ronde.
 Rien ne scauroit à mon arc resister,
 Rien ne pourroit mes fleches euter,
 Et enfant nud ie fais tousiours la guerre :
 Tout m'obeyst, les oiseaux esmaillez,
 Et de la mer les poissons escaillez,
 Et les mortels heritiers sur la terre.
 La paix, la trêue, & la guerre me plaist,
 Du sang humain mon appetit se paist,
 Et volontiers ie m'abreuue de larmes :
 Les plus hautains sont pris à mon lien,
 Le corselet au soldart ne sert rien,
 Et le harnois ne defend les gend'armes.
 Je tourne & change & renuerse & desfais
 Ce que ie veux, & puis ie le refais,
 Et de mon feu toute ame est eschaufée :
 Je suis de tous le Seigneur & le Roy :
 Rois & Seigneurs vont captifs deuant moy,
 Et de leurs cœurs i'enrichis mon trofée.
 De Iupiter le Sceptre i'ay donté,
 Iusqu'aux enfers i'ay Pluton surmonté,
 Et de Neptune ay blessé la poitrine :
 De rien ne sert aux ondes la froideur,
 Que les Tritons ne sentent mon ardeur,
 Et que mon feu n'embrase la marine.
 La volupté, la ieunesse me suit,
 L'oisiueté en pompe me conduit,
 Je suis aueugle, & si ay bonne veüe,
 Je suis enfant & suis pere des Dieux,
 Foible, puissant, superbe, gracieux,
 Et sans viser ie frappe à l'impourueüe.

*L'homme est de plomb, de rocher & de bois,
 Qui n'a senti les traits de mon carquois :
 Seul ie le fais & courtois & adestre :
 Les cœurs sans moy languissent refroidis,
 le les rends chauds, animez & hardis,
 Et bref ie suis de toute chose maistre.
 Qui ne me voit, au monde ne voit rien :
 le suis du monde & le mal & le bien,
 le suis le doux & l'amer tout ensemble,
 le n'ay patron ny exemple que moy,
 le suis mon tout, ma puissance & ma loy,
 Et seulement à moy seul ie ressemble.*

LE TROPHEE DE LA CHASTETE'

en la mesme Comedie.

*Pour mon Trophée en ce char triomphant
 Pris & captif ie meine cest Enfant
 Qui des mortels a surmonté la gloire :
 le vous diray comme ie l'ay veincu
 Par la vertu d'un merueilleux escu
 Qui de ce Dieu m'a donné la victoire.
 Amour voyant que seule entre les Dieux
 l'auois un trait du sien victorieux,
 Et que du tout ie n'estois sa suiette,
 Pour me donter prist l'arc en une main,
 Le fen en l'autre, & m'assaillant en vain,
 Perdit d'un coup sa flame & sa sagette.
 Pour resister à ce Prince animé,
 D'un fort bouclier l'estomac ie m'armé,*

*Fait de constance & de perseuerance,
 Où l'Amoureux au trauers se miroit,
 Et tellement iusqu'en l'ame esclairoit,
 Qu'il cognoissoit d'un regard son offense.
 Voulant son arc contre moy descocher,
 Trouua l'escu aussi dur qu'un rocher
 Tout à l'entour enuironné de glace,
 Qui de son arc la puissance amortit,
 Et son ardeur en froideur conuertit,
 Et tous ses traits brisa desur la place.
 Lors le voyant sans armes & tout nu,
 Pour prisonnier ie l'ay depuis tenu,
 En le menant devant mon char en pompe :
 Et par despit i'ay cassé son carquois,
 Esteint son feu, rompu son arc Turquois :
 C'est bien raison que le trompeur on trompe.*

MASCARADES

faites à Bar-le-Duc.

LES QVATRE ELEMENS

parlent au Roy.

La Terre.

*Ie t'ay donné, Charles Roy des François,
 Non pas vn fleue, vne ville, ou vn bois,
 Mais en t'ouurant ma richesse seconde,
 De tous les biens que i'auois esparagné
 Depuis mille ans, ie t'ay accompagné
 Pour estre fait le plus grand Roy du monde.*

La Mer.

*Autant que i'ay d'escumes & de flos
Lors que les vents cheminent sur mon dos,
Et que le Ciel à Neptune fait guerre,
Autant de force & d'honneur i'ay donné
A ce grand Prince heureusement bien-né,
Pour estre Roy le plus grand de la terre.*

L'Air.

*Je nourris tout, toutes choses i'embrasse,
Et ma vertu par toute chose passe:
Je contrains tout, ie tiens tout en mes mains:
Et tout ainsi que de tout ie suis maistre,
Pour commander au monde i'ay fait naistre
Ce ieune Roy le plus grand des humains.*

Le Feu.

*Ce que i'auois de clair & de gentil,
De prompt, de vif, de parfait, de subtil,
Je l'ay donné à Charles Roy de France,
Pour illustrer son Sceptre tout ainsi
Qu'on voit le Ciel de mes feux esclairci,
Et que Dieu mesme a de moy son essence.*

LES QVATRE PLANETES

respondent.

Le Soleil.

*Ce n'est pas toy, Terre, qui ce grand Roy
As tant rempli de puissance, c'est moy*

*De qui l'aspect aux Rois donne la vie,
Et peut leur Sceptre en gloire maintenir :
Donc si tu veux ton dire soutenir,
Vien au combat, ici ie te desfie.*

Mercure.

*Je donne aux Rois l'aduis & la prudence,
Et le conseil qui passe la puissance,
Comme i'ay fait à Charles ce grand Roy
Pour gouverner la terre uniuerfelle :
Et si la Mer veut dire que c'est elle,
Je dy que non, soustenant que c'est moy.*

Saturne.

*Je fais long temps les Royaumes durer,
Et les grands Rois longuement prosperer,
Quand d'un bon œil i'esclaire à leur naissance,
Comme à ce Roy que i'ay fait de ma main,
Et non pas l'Air, mol, variable & vain :
S'il le soustient, qu'il se mette en defense.*

Mars.

*Je fais les Rois valeureux & guerriers,
Et sur leur front ie plante les Lauriers,
Quand en naissant mon flambeau leur esclaire :
Le Feu n'a fait un Prince si gentil :
Car le Feu est de nature infertile,
Et s'il le dit ie soustiens le contraire.*

LE IVGEMENT DE IVPITER.

*Appaisez-vous, ne iouez plus des mains
 Vous Elemens, & vous quatre Planetes
 Qui sous mon Sceptre aussi humbles vous estes
 Que deffous vous sont humbles les humains.
 l'ay, non pas vous, par mes propres deffains
 Mis en ce Roy tant de vertus parfaites
 Pour gouverner les terres que i'ay faites :
 « Car du grand Dieu les œuvres ne sont vains.
 Et bien qu'il soit encore ieune d'âge,
 Dés maintenant ie veux faire un partage
 Auecques luy de ce monde diuers :
 l'auray pour moy les cieux & le tonnerre,
 Et pour sa part ce Prince aura la Terre :
 Ainsi nous deux aurons tout l'Vniuers.*

STANCES

à chanter sur la lyre, pour l'auant-venue
 de la Royne d'Espagne à Bayonne.

1.

*Soleil, la vie & la force du monde,
 Grand œil de Dieu, Soleil pere du iour,
 Monte à cheual, & tire hors de l'onde
 Ton char qui fait pour nous trop de sejour :
 Hastte ton cours, & en France accompagne
 L'autre beau iour qui reluit en Espagne.*

II.

*Lune, ornement & l'honneur du silence,
Qui par le Ciel erres en cent trauaux,
Retien la nuit, & arreste la dance
Des Astres clairs conduits par tes chevaux :
Fay place au iour dont le bon-heur assemble
Fils, mere & fille, & deux Sceptres ensemble.*

III.

*Il ne faut point qu'au iour de la venue
Le Soleil luise, un autre iour viendra
Qui de l'Europe esclairecira la nue,
Et tout le monde en lumiere tiendra :
Tant les vertus du fils & de la mere
Et de la fille espondront de lumiere.*

IIII.

*O siecle heureux, & digne qu'on l'appelle
Le siecle d'or, si oncque en fut aucun,
Où l'Espagnol d'une amitié fidelle
Aime la France, & les deux ne sont qu'un :
C'est un plaisir qu'en l'esprit il faut prendre,
Le corps n'est pas digne de le comprendre.*

V.

*Le Ciel despit de si belle assemblée,
Comme ialoux s'en vouloit irriter :
Ayant de l'air la fureur redoublée,
Faisoit gresler & pleuvoir & venter :
Le mois de luin qui desire la gloire
De telle veuë, a gaigné la victoire.*

VI.

*Parmi les champs croissent les fleurs décloses,
Car telle veuë est digne du Printemps :
Entre les lis, les aillests & les roses
Elle doit estre, & non en autre temps.
Comme les fleurs croissent en nos prouinces,
Ainsi croistra l'amitié de ces Princes.*

VII.

*L'autre Printemps la Royne vit sa fille,
Et ce Printemps son autre elle verra :
Vne est desia la mere de famille,
L'autre bien tost d'un beau fils le sera :
En-ce-pendant sa France elle visite,
Et par exemple à bien faire l'incûte.*

VIII.

*Vn Astre heureux, ô Royne, te fist naistre,
Car seulement tu n'es mere d'un Roy
Qui des François tient le Sceptre en la destre,
Et d'un grand Duc qui promet tant de foy :
Mais tu es seule entre tant de Princeesses
Mere de Rois, de Roynes & Duchesses.*

IX.

*Par les chemins où passeront les Dames,
Naistront les fleurs, & les ruisseaux prendront
Le goust de miel, les odeurs & les bâmes
Et les parfums par les champs s'espandront :
Dessous leurs pieds la campagne arrosée
S'estouïra de manne & de rosée.*

X.

*Le vent tiendra son haleine endormie,
 Vulcan és mains n'aura point de marteaux :
 Tant seulement avec Flore s'amie
 Zephyre ira parmi les prez nouveaux :
 Tout sera plein de ioye & d'allegresse
 A l'arriuer d'une telle Princeffe.*

XI.

*La charité & l'amour maternelle
 Se desfi'ront d'un combat genereux,
 La mere ayant ses enfans autour d'elle,
 Et les enfans leur mere à l'entour d'eux :
 C'est passion qui s'i fort nous enflame,
 Qu'on ne peut dire & qu'on sent dedans l'ame.*

XII.

*Si le Lion & le Tigre effroyable
 Par les rochers desfrent voir leurs fans,
 Hà, combien donc l'homme plus raisonnable
 Doit desirer de renoir ses enfans !
 Qui fuit les siens, est digne qu'on le nomme
 Vn monstre fier sous la forme d'un homme.*

XIII.

*Chasse la nuit, & te monstres, Aurore,
 Et de la mer apportes en ton sein
 Le iour heureux, que par penser i'honore
 Comme propice à tout le genre humain :
 Puis vole au Ciel, & d'une aile legere
 De ce beau iour sois aux Dieux messagere.*

XIIII.

*Hà le voici, ja voici la barriere
Du iour declofe & le ciel s'efpanir.
Sus enuieux reculez-vous arriere,
Ce n'est pour vous que ce iour doit venir,
Qui d'un nœud ferme estreindra l'alliance
Plus que iamais de Castille & de France.*

LES SEREINES

representees au Canal de Fontaine-bleau.

La premiere parle.

*De l'immortel les Rois font les enfans,
Ils ont par luy leurs Lauriers triomphans,
Ils font par luy reuerer en la terre,
Ils ont de Dieu le portrait sur le front :
Dieu les inspire, & tout cela qu'ils font
Vient du grand Dieu qui darde le tonnerre.
Or ce grand Dieu à l'exemple de soy
Fist pour miracle en France naistre un Roy,
Dont la semence à nulle autre seconde
Estoit parfaite, & comme le Soleil
Qui de clarté ne trouue son pareil,
Vesquit sans pair, tant qu'il vesquit au monde.
Ce fut Henry de tous biens accompli,
D'une ame viue ayant le corps rempli,
Semblable aux Dieux de façons & de gestes :
Son esprit fut embelli de vertu :
Car en naissant du Ciel il auoit eu
Tout le bon-heur des lumieres celestes,*

*Il fut en guerre un Prince tref-vaillant,
Soigneux, actif, diligent & veillant,
Voire & sembloit que Mars luy fist service :
En temps de paix son peuple corrigeoit,
Chassoit le mal de sa terre, & logeoit
Par les citez la crainte de lustice.*

*Or tout ainsi comme il estoit parfait,
Tel comme luy son peuple s'estoit fait :
Vertu regnoit par toute sa contrée,
Qui d'un chacun le rendoit honoré :
Et bref c'estoit le bel âge doré
Où fleurissoit Saturne avec Astrée.*

*Pour faire honneur à un siecle si beau
(Qui ressembloit à ce monde nouveau
Quand nos ayeuls n'estoyent tels que nous sommes)
Apparoissoient les Nymphes & les Dieux,
Et sans avoir un voile sur les yeux,
Ne desdaignoient la presence des hommes.*

*Par les forests les Syluains habitoyent,
Faunes & Pans aux bocages chantoient,
Et sur les monts dansoyent les Oreades :
La mer auoit son Glauque & son Neptun,
Desur les bords venoit iouer Portun,
Et les ruisseaux abondoyent des Naiades.*

*Mais quand le Ciel qui ne se peut flechir
Par nos souspirs, se voulut enrichir,
O Ciel cruel ! de la mort d'un tel Prince,
Le monde fut despouillé de bon-heur,
Fut déuestu d'ornement & d'honneur,
Et la Vertu laissa nostre prouince.*

*En lieu de paix, d'amour & de bonté
Vint la malice au visage eshonté,
Haines, discords & factions de villes :
Desir de sang les hommes fist armer,*

L'ambition apres vint allumer
 Le grand brazier des querelles ciuiles.
 Le peuple adonc transporté d'appetit,
 Tout insensé d'armes se reueffit :
 Lors la raison deffous les pieds fut mise :
 Bref le François par sa desloyauté
 De son pays arracha la beauté,
 Comme vn iardin facagé de la Bise.
 Alors les Dieux d'un tel fait desplaisans,
 Voyans la Royne & ses fils en bas ans
 De tous costez tourmentez de la guerre,
 Pour ne souiller leurs yeux en regardant
 Le sang versé deffous le fer ardent,
 Par grand despit se cacherent sous terre.
 L'un s'enferma dans le creux d'un rocher,
 L'autre s'alla dans vn arbre cacher,
 L'autre en vn antre, & l'autre sous les ondes :
 Ainsi que nous, qui depuis ce temps-là
 Que le malheur d'ici nous exila,
 N'auions au Ciel monstté nos tresses blondes :
 Sinon ce iour de long temps attendu,
 Où Charles Roy de Henry descendu,
 Vray heritier des vertus de son pere
 Desur son peuple a maintenant pouuoir :
 Et c'est pourquoy nous venons ici voir
 Ce ieune Prince en qui la France espere.
 Nous venons donc, ô Roy, selon raison
 Te saluer en la belle maison
 Que ta largesse à ton frere a donnée :
 Où s'il te plaist, pour te rendre plus seur
 De l'aduenir, oy les vers de ma Sœur,
 Qui va chanter toute ta destinée.

PROPHETIE

de la seconde Sereine.

O Prince heureusement bien-né,
Qui fus beni dès ta naissance
Par l'Eternel, qui t'a donné
Toutes vertus en abondance :
Crois crois, & d'une maiesié
Monstre toy le fils de ton pere,
Et porte au front la chasteté
Qui reluit aux yeux de ta mere.
Car en estant comme tu es
Aux vertus nourri dès ieunesse,
Tu passeras tous les mortels
De bon esprit & de prouïsse.
La France se peut assurer
De se voir soudain estrenée
Des honneurs qu'on doit esperer.
D'une Royauté si bien-née.
Et bien qu'on puisse appercevoir
Par les rayons de ta lumiere,
L'heureuse fin que doit auoir
Vn fils nourri de telle mere :
Si veux-ie encor pour l'auenir
(Des destins Prophetes nous sommes)
T'ouurir ce qui ne peut venir
En la cognoissance des hommes.
Non seulement pacifiras
Du tout la France discordante,
Mais plus que iamais la feras
De biens & d'honneurs abondante.

Et menant en guerre avec toy
Ton frere appuy de tes louanges,
Veinqueur des Rois, le feras Roy
De maintes nations estranges.
Sous toy la malice mourra,
L'erreur, la fraude & l'impudence,
Et la mensonge ne pourra
Resister devant ta prudence.
Puis ayant vescu comme il faut,
Despouilleras le mortel voile,
Et pres de ton pere là haut
Tu seras une belle estoile.
Et toy mere resjoy toy,
Mere sur toutes vertueuse,
Qui as nourri ce ieune Roy
D'une prudence si soigneuse.
Bien tost auras de tes travaux
La recompense seure & bonne,
Quand tu verras tous ses vassaux
S'humilier sous sa Couronne.
Et toy son frere, en qui respand
Le Ciel son heureuse influence,
Ta force & grandeur ne depend
Qu'à luy porter obeyssance.
Ton avantage vient du sien,
Ta gloire sans la sienne est vaine,
Ton bien procede de son bien
Comme un ruisseau de sa fontaine.
Vivez donc amiablement
Faisans vos noms par tout espandre,
Vivez tous trois heureusement
Charles, Catherine, Alexandre.

CHANSON

recitee par les Chantres.

*A Dieu ressemblent les Rois,
Qui sous l'ordre de ses lois
Le cours des Astres enferme,
Parfait, sans fin, sans milieu :
A l'exemple du grand Dieu
Les Rois gouvernent la terre.
Ils ne sont egaux d'honneurs :
Les uns sont pauvres Seigneurs
Ou d'une isle infructueuse,
Ou d'un lieu chaud & mal-sain :
Mais le nostre est souverain
D'une terre bien-heureuse.
Sous luy sont mille citez,
Peuples en guerre vsizez,
Forests, campagnes, valées,
Et fleuves au large front,
Qui bruyant Charles, s'en-vont
Fendre les plaines salées.
Luy chassant les estrangers,
Sauvant les siens des dangers
A rendu sa France viue,
A tué Mars son meurdrier,
Faisant naistre d'un Laurier
Les beaux rameaux de l'Olieu.
Charles des Rois est le grand,
C'est le grand Roy qui respand
Sur la France sa lumiere,
Qui croist ieune, fort & beau*

Comme un clair Soleil nouveau
 Qui va prendre sa carrière.
 Quand Jupiter maria
 Sa Thetis, il convia
 Les plus grans Dieux à la feste,
 Pallas, Mercure, Apollon,
 Neptune & Mars tout selon
 Que mur ny ville n'arreste.
 Tout ce que les Cieux pouuoient,
 Tout ce que les Dieux auoyent
 D'honneur, richesse, excellence,
 Fut ce iour en appareil :
 Mais rien ne se veit pareil
 Au grand Monarque de France.
 Io la paix nous chantons,
 Et de Charles nous vantons
 Le Sceptre invincible & riche :
 Nous rechantons sa douceur,
 Sa mere, freres & sœur,
 Et son esponse d'Autriche.

COMPARAISON

du Soleil & du Roy, recitee par deux ioueurs de lyre.

1.

Le Soleil & nostre Roy
 Sont semblables de puissance :
 L'un gouuerne deffous soy
 Le Ciel, & l'autre la France.

Ronsard. — III.

31

11.

*L'un du Ciel tient le milieu,
Des Astres clairté première :
Et l'autre comme un grand Dieu
Aux terres donne lumière.*

1.

*L'un n'est iamais offensé
D'orages ny de tempeste :
L'obscur est toujours percé
Des beaux rayons de sa teste.*

11.

*L'autre a toujours combattu
Les guerres & les enuies,
Et fait sentir sa vertu
Aux puissances ennemies.*

1.

*L'un est auteur de la paix
Chassant le discord du monde,
Illustrant de ses beaux rais
La terre, le ciel & l'onde.*

11.

*Et l'autre ayant du discord
La puissance rencontrée,
A mis les guerres à mort,
Et la paix en sa contrée.*

I.

*Tout Astre prend du Soleil
Sa lumiere tant soit haute :
Car c'est l'Astre nonpareil
Liberal sans avoir faute.*

II.

*Du Roy vient force & vigueur,
Honneur & grandeur royale,
Et tout homme de bon cœur
Cognoist sa main liberale.*

I.

*Le Soleil est couronné
De feux qu'en terre il nous darde,
Et tout Astre bien tourné
Nostre bon Prince regarde.*

II.

*De nostre Roy la grandeur
Pareil au Soleil ressemble,
Qui iette plus de splendeur
Que les estoiles ensemble.*

I.

*Bref le Soleil esclairant
Par tout, qui point ne repose,
De Charles n'est differant
Seulement que d'une chose.*

II.

*C'est que le Soleil mourra
Après quelque temps d'espace,
Et Charles au Ciel ira
Du Soleil prendre la place.*

CARTEL

pour le Roy Charles IX, habillé en forme de Soleil.

*Comme le feu surmonte toute chose
Qui devant luy pour résister s'oppose,
Ainsi du fer de mon glaive pointu
Tout Chevalier à terre est abatu :
Les plus vaillans redoutent ma puissance,
Et la mort pend sur le bout de ma lance.
Amour me pousse errant de toutes pars
Pour essayer les fortunes de Mars,
Et de mon nom remplir la terre & l'onde,
Pour avoir place en ceste Table ronde,
Où les vieux Preux autrefois avoient eu
Un lieu d'honneur, loyer de leur vertu.
Or dédaignant les hazards de la guerre
Comme doteur des monstres de la terre,
Par haut desir au Ciel ie suis monté,
Où du Soleil j'ay l'habit emprunté,
Afin de faire aux estoiles celestes
Comme aux mortels mes vertus manifestes.
Donc si quelqu'un, soit d'enhaut ou d'embas,
Veut esprouver ma puissance aux combas,*

*S'adresse à moy, ie luy feray cognoistre
A coups ferrez combien poise ma destre,
En l'univers ne trouuant mon pareil.
Qui passeroit de vertu le Soleil ?*

CARTEL

fait pour vn combat que fist le Roy en l'Isle du Palais.

*Le fort Soleil ne s'offense des nuës,
Ny mes vertus par la terre cognuës
N'ont iamais peur des combats outrageux :
C'est mon desir, mes esbats, & mes jeux
Que de porter sur le dos la cuirace,
Mon ennemy renuerfer sur la place,
Et bien brasser le destrier aux tournois,
En cent façons esclater le long bois,
Et de gaigner le prix à la carriere,
Et d'estre seul veinqueur en la barriere.*

*Et si quelqu'un par un combat nouveau
Vient essayer ma puissance sur l'eau,
Il sentira qu'autant ie sçay de guerre
Dessus les eaux comme dessus la terre.*

*Ie suis errant, vagabond, estranger,
Qui vais cherchant en tous lieux le danger,
Afin qu'au monde en armes on me voye
Suiure vertu par toute honneste voye :
Mon ennemy (auant que le Soleil
Tombe en la mer) de son sang tout vermeil,
A son malheur me pourra bien cognoistre,
Portant au dos les marques de ma destre.*

*Il ne verra mon courage faillir,
Et l'assaudray en lieu de m'affaillir
Pour retrancher par le fer son audace :
« Tel a grand peur qui bien souvent menace.*

CARTEL

contre l'Amour.

*De deux Amours on voit la terre pleine,
L'un est sans mal, sans travail & sans peine,
Prompt & soudain, qui loin de ce bas lieu
Nos cœurs esleue aux mysteres de Dieu :
Si que laissant les terres & les nuës,
Cherche du Ciel les traces incognuës,
Et par un vol à l'esprit costumier
Reloge l'ame en son logis premier,
Et la ioignant à sa premiere essence,
De ce grand Tout luy donne cognoissance,
Si bien que l'homme en contemplant se fait
Non plus terrestre, ains Celeste parfait.*

*Telle amour est aux vertueux tres-belle,
Qui d'autant plus toutes amours excelle,
Que l'esprit est de son bien iouyssant,
Et que le Ciel la terre va passant.*

*De telle ardeur comme chainons dependent
Mille autre' ardeurs, qui çà bas se respendent
Dedans nos cœurs, & nous seruent de loy,
Comme de craindre & reuerer son Roy,
Bon citoyen defendre sa patrie,
Et pour les siens abandonner la vie,*

Son compagnon en armes secourir,
Pour le renom les Lauriers acquerir,
Et mespriser toute fortune extrême,
Et le publiq' aimer mieux que soy-mesme.

Or ie n'appelle Amour, sinon celui
Qui nous maintient & nous tire d'ennuy,
Nous pousse au ciel, nous fait aimer nos Princes,
Et d'un grand cœur secourir nos prouinces,
Pour les amis se monstrier hazardeux,
Afin d'auoir le mesme secours d'eux
Quand quelque mal outrageux nous offence :
Pour tel effet l'amitié se commence.

Or l'autre Amour qui maistrise les cœurs,
Est l'artisan de toutes nos douleurs,
Aueugle enfant, que l'humaine malice
A mis au ciel pour fauteur de son vice.

Mille combats au monde sont venus
Par le moyen de la folle Venus :
Thebes & Troye en furent saccagées.
Car de l'Amour les fureurs enragées
Par un despit s'attizans peu à peu,
D'un petit bois allument un grand feu.

L'homme bien-né se souille de diffame,
Idolatrant les beautez d'une femme
leune aujourdhuy, demain vieille, & qui n'est
Belle sinon d'autant qu'elle nous plaist,
Et par un teint qui pipe nostre vené :
Au reste elle est de bon sens despourueüe,
Prompte, legere, inconstante, & suiuant
Le naturel des vagues & du vent.

Malheureux est & digne de misere,
Qui fait appuy de chose si legere,
Qui momentaine en rien s'esuanouist,
Et de sa fleur un printemps ne iouist.

*Toute beauté n'est que chose fardée,
Haie autant comme elle est demandée.*

*L'homme grossier les femmes aimera,
L'homme gaillard ne les estimera,
Sans valeter une sotte Maistresse,
Sinon d'autant que l'affaire le presse :
Pour la contrainte il aura d'elle soin
Comme cherchant le remede au besoin,
Se souciant de soy-mesme & non d'elle,
Laisser la vieille, & prendre une nouvelle,
Sans passion : car c'est un grand plaisir
En n'aimant rien de changer & choisir.*

*Donq chevaliers pour chose malheureuse
Nous detestons une flame amoureuse,
Et soustiendrons contre tous assailans
(Quand ce seroient de ces fameux Rolands)
Que Cupidon est un Dieu d'iniustice,
Qui la ieunesse apaste de tout vice,
Et qu'on le doit comme pernecieux
Banir bien loin de la terre & des cieux.*

AVTRE CARTEL

pour l'Amour.

*L'homme qui n'aime est un Scythe sauvage,
Vivant sans cœur, sans ame & sans courage :
On ne sçauroit se passer de l'Amour
Non plus qu'on fait du Soleil & du iour.*

*Ainsi que l'ame en nostre corps entrée
Esmeut le corps, ainsi l'amour sacrée*

*Entrée en l'ame esmeut l'ame par soy
Pour luy servir de patron & de loy,
Et la pousser aux plus parfaites choses
Qui soient en terre ou dans le ciel encloses.*

*Or cest Amour qui gouverne les cieux,
Comme esloigné de l'homme & de ses yeux,
Visiblement ne se donne à cognoistre
Au sens humain : car il est trop grand maistre.
De sa grandeur on ne scauroit parler :
Si haut que luy l'homme ne peut voler
Pour concevoir ses diuines puissances :
Mais de l'Amour autheur de nos naissances,
Terrestre & bas, qui nostre humanité
Rend presque egale à la Diuinité,
De pere en fils conceuant nos semblables :
Pour reparer les siecles perdurables :
De ce grand Dieu pere de volupté,
Par qui le peuple est doucement donté,
Qui nous chatouille & se mesle en nos veines,
Maistre & seigneur des affaires humaines,
le veulx parler, & dire que sans luy
L'homme mourroit plein de soin & d'ennuy.*

*Vn plus grand bien ne se trouue en la vie,
De soy fascheuse & bouillante d'enuie.
D'ambition & d'honneur importun,
Que de trouuer entre mille quelqu'un
Auquel on puisse avecques confiance
Dire sans fard cela que l'ame pense.
Amour nous fait tel plaisir esprouuer :
L'amitié fait le bon amy trouuer.*

*Comme pourroit un homme sociable
Avoir party qui luy fust agreable
Pour viure ensemble en toute loyauté,
Sans s'allier à la douce beauté*

*D'une treffage & vertueuse Dame
 Pour n'estre plus que deux corps en une ame,
 Vn seul esprit, qui se laisse enflamer
 Tant seulement du seul honneur d'aimer,
 Ne cherchant point de son ardeur extrême
 Autre loyer sinon que l'amour mesme,
 Qu'en bien aimant de se voir bien aimé ?*

*Qui autrement a le cœur allumé
 Ou d'avarice ou d'autre conuoitise,
 Indigne il est qu'Amour le fauorise :
 Telle amour est pleine de passion,
 Qui ne cognoist que la perfection
 D'amour n'est rien qu'une amour mutuelle,
 Qui se commence & se finist en elle.*

*Pource, Seigneurs, qui les armes suinez,
 Et aux Palais des grands Princes vinez,
 Si m'en croyez, apprenez dès ieunesse
 A bien choisir une belle Maistresse :
 « N'en prenez point de laides : la laideur
 « Cache tousiours une lente froideur
 « Qui hors du cœur la chaleur nous arrache :
 « Vn corps difforme une ame laide cache.*

*Or tout ainsi qu'un visage sans furd,
 Courtois & beau, tout gentil & gaillard,
 Est le miroüer d'une ame bien parfaite :
 Ainsi la face horrible & contrefaite
 Est le miroüer où l'on voit par dehors
 Estre un esprit aussi laid que le corps.*

*Pource autrefois les Muses immortelles
 Ont les Vertus peintes en Damoiselles,
 Pour faire voir clairement à chacun
 Que les Vertus & les Dames n'est qu'un.*

*Les Dames sont des hommes les escolles :
 Les chastians de leurs ieunes folles,*

Les font courtois vertueux & vaillans.

*Tels ont vescu ces superbes Rolands,
Renauds, Tristans, pleins d'une ame amoureuse,
Qui desireux de gloire auantureuse,
Comme les Dieux s'acquirent des autels,
Faisant par tout des gestes immortels.*

*Ce fut Amour auteur de telle affaire :
Car sans ce Dieu ils n'eussent sceu rien faire.
Qui voudra donq soy-mesme se donter,
Et iusqu'au ciel par louange monter,
Et qui voudra son cœur faire paroistre
Grand par-sur tous, de soy-mesme le maistre,
Soit amoureux d'une Dame qui sçait
Rendre l'Amant vertueux & parfait.*

*L'homme mal-né qui les Amours mesprise,
N'acheuera iamaïs belle entreprise,
Ains tout perclus de sens & de raison
Ne bougera poltron de sa maison.*

*Aux temps passez & lason & Thesée
De mainte affaire estrange & mal-aïste
Sont retournez environnez d'honneur,
Ayant Amour pour guide & gouverneur.*

*Les Dames sont pleines de courtoisie,
Ont le cœur haut, haute la fantaisie.*

*On voit tousiours la femme de moitié
Surpasser l'homme en parfaite amitié :
Tefmoin en est la vertueuse Alceste
Qui se tua pour son espoux Admete,
Où nul Amant ne se sçauroit trouuer
Mort de sa main pour sa Dame sauuer.*

*Tout cœur de femme est armé de fiance :
Celuy de l'homme est plein d'impatience,
Menteur, pariure, incertain & leger,
Double, fardé, trompeur & menjonger.*

Or s'il se trouve une amitié bien faite,
 D'âge, de mœurs, en loyauté parfaite,
 C'est un trésor qui bien-heureux se doit
 Garder, d'autant que bien rare on le voit,
 Et que chacun contemple en sa partie
 La sainte amour dont la leur est sortie,
 Qu'on ne voit plus comme on souloit icy
 Depuis le temps que le peuple obscurcy
 D'erreur, de fraude & de vices infames
 Ainsi qu'il doit, n'honore plus les Dames :
 Car tousjours regne au monde le malheur,
 Quand plus n'y sont les Dames en honneur.

Donq si quelqu'un ennemy de sa vie,
 Ou trop superbe ou trop enflé d'envie
 Veut soutenir comme presomptueux,
 Qu'aimer n'est point un acte vertueux,
 Et qu'on ne doit servir les Damoiselles,
 Ou les servant en prendre de nouvelles,
 Vienne au combat : ie luy feray sentir
 Que le mesdire apporte un repentir,
 Et vergongneux confesser par contrainte
 Que bien aimer est une chose sainte.

POVR LE ROY

habillé en Hercule, & Pluton trainé deuant luy.

Ce Cheualier d'invincible puissance
 Est Hercules, qui venant aux Enfers
 A mis ma porte & mon Sceptre à l'envers,
 Et moy Pluton sous son obeyssance.

*Luy tout ardent de triomphe & de gloire,
 Le triple chef de Cerbere enchainé
 Met sous le ioug, par lequel est trainé
 Son chariot en signe de victoire.
 Il a tiré de l'abysme profonde
 Ces Cheualiers que voyez à l'entour,
 Et du Tartare où ne luit point le iour,
 (En me forçant) les rameine en ce monde.
 Lesquels pour rendre espoissonnez d'enuie
 Graces au Dieu qui les a rendus francs,
 Tous Cheualiers qui seront sur les rancs
 Veulent combattre aux despens de leur vie:
 Et si leur force au combat ne surmonte
 Tous assaillans, luy-mesme sa vertu
 Veut employer pour mettre au combatu
 Dessus le front la vergongne & la honte.*

CARTEL POVR LE ROY

HENRY III.

*Cest habit blanc que ie porte, Madame,
 Est pour monstrier la blancheur de mon ame
 Et ceste foy parfaite en loyauté
 Qu'au cœur ie porte aimant vostre beauté.
 Toute vertu, tant soit elle admirable,
 De foy n'est point à la mienne semblable,
 D'autant qu'on voit assez d'autres vertus.
 « L'homme loyal icy ne se voit plus
 Si ce n'est moy, qui dans le cœur rencontre
 Telle vertu que par dehors ie montre*

*A la couleur qui ressemble à la foy
Que pour suiet en l'ame ie refoy.*

*Que l'incarnat tant qu'il voudra se vante,
Le iaune aussi qui l'amoureux contante,
Et le verd-gay que Venus aime tant :
Telles couleurs ne me plaisent, d'autant
Qu'un teint fardé leurs beautés a souillées
L'une dans l'autre estrange ment mêlées.*

*Comme le simple en tout est plus parfait
Que le mêlé qui de plusieurs se fait :
Ainsi le blanc comme simple surpasse
Toute couleur où la meisleure passe.
Simple est le blanc, le reste est composé,
Où l'artifice a le fard apposé :
Car en tombant de sa simple nature
S'est corrompu par diuerse teinture,
Et n'est plus beau par la mutation,
Comme eslongné de sa perfection.*

*Donq qui voudra, pour accoustrement porte
Vn habit peint de mainte estrange sorte,
Soit bigarré du corps comme du cœur,
Toute couleur sans la blanche couleur
N'est à bon droit parfaite ny loüable :
Le blanc naïf seulement est capable
De receuoir toutes couleurs, & peut
Changer sa forme en tout cela qu'il veut,
Où l'accident des autres n'a puissance
De retourner en une blanche essence.*

*Le Ciel est blanc, la lune, & le flambeau
Du grand Soleil pour estre blanc, est beau :
Pour estre blanche est belle la lumière :
La couleur blanche est toujours la première.*

DIALOGUE

pour vne Mascarade.

AMOVR ET MERCVRE.

Amour.

*Heraut des Dieux, qu'une fille d'Atlas
Conceut leger, pren tes ailes cognuës,
Et trauersant le long chemin des nuës
Laisse le ciel, & s'en-vole là bas.*

Mercure.

*Fils de Venus, qui portes en tes mains
L'arc qui aux Dieux & aux hommes commande,
Pourquoy veux-tu que du ciel ie descende
Pour aller voir la troupe des humains?*

Amour.

*Iupiter veut par le conseil des Dieux,
Qu'aïlles trouuer le plus grand de la race
Des trois commis à conquerir la place
Et tous les forts du Chasteau perilleux.*

Mercure.

*Quelle contrée a produit ce bon-heur?
Qui mettra fin à si haute entreprise?
Qui est celuy que le ciel fauorise
Sur tous les trois, de proïesse & d'honneur?*

Amour.

*Je te diray le pays & le nom
De ce guerrier qui a tant de puissance :
Charles est son nom, son pays est la France,
Dont les vertus surpassent le renom.*

Mercure.

*C'est assez dit : tu me donnes la loy,
Je vais partir, il faut que j'obeyffe,
Il faut, Amour, qu'on te face service,
Les plus grands Dieux obeyffent à toy.*

MONOLOGUE

de Mercure aux Dames.

*Dames, ie suis le courrier Atlantide,
Qui trauersant le grand espace humide
Comme un oiseau de son vol soustenu,
Porté du vent suis en France venu
Par le conseil de ce Dieu qui tempere
Hommes & Dieux, de toute chose Pere,
Pour enuoyer un Cheualier François
Aspre à la guerre, & le plus fort des trois,
A qui le Ciel sous bonne destinée
A dés long temps la conqueste ordonnée
Du fort Chasteau perilleux, que l'Amour
Tient remparé de perils à l'entour.*

*Il ne faut point qu'un Cheualier s'appreste
Au long labeur d'une telle conqueste,*

*S'il n'est aimé des Dieux & du Destin :
Quiconque soit qui la doit mettre à fin,
Sera chery des Cieux & de Nature,
Et réservé pour si haute avanture.*

*Premierement d'un courage indonté
Vorra l'Enfer qui flamboye à costé,
Et baignera ses armes homicides
Au tiede sang des fieres Eumenides,
Et des fureurs des Gorgones, qui ont
Vn ail farouche enfoncé sous le front.*

*Rien de Pluton ne vaudra la proïesse,
Soulfre, fumée, & grosse flame espesse
Contre celuy, dont le puissant bouclair
Ne craint ny feu ny flame ny esclair.*

*Victorieux du peril de la destre,
L'autre peril l'attend à la senestre :
Ce sont travaux & labeurs vehemens,
Gennes, horreurs, la maison des tourmens :
Où mainte voix en souspirs estendue
Horriblement de loin est entendue.
Des malheureux qui autrefois n'avoient
Gardé la foy qu'aux Dames ils deuoient.*

*Pource, Amoureux, gardez l'amour fidelle
De peur d'entrer en peine si cruelle.
Ayant forcé ce danger par vertu
Et par l'effort de son glaiue pointu,
Se couronnant de louange & de gloire,
D'un tel Chasteau gaignera la victoire :
Puis il doit voir un beau iardin, ainçois
Vn Paradis, des delices le chois,
Où fleurs & fruiçts en abondance naissent,
Et à l'enuy l'une sur l'autre croissent :
Où les plaisirs & les Amours tumeaux
Vont voletant de rameaux en rameaux.*

*Là le troupeau des Nymphes & des Fées,
 D'aillets, de liz & de roses coiffées,
 Le feront digne au regard de leurs yeux
 Et de la table & de la voix des Dieux,
 En luy donnant entiere iouyffance
 De tous les biens qui sont en leur puissance,
 Voire de ceux que ce grand Vniuers
 Fait naistre au iour, pour ses tourmens souffrens:
 Tant une fin de tout plaisir est pleine,
 Quand la vertu l'achete par la peine.*

POVR VNE MASCARADE.

IUPITER.

*Je suis des Dieux le Seigneur & le pere,
 Tout element à mon Sceptre obtempere,
 Le cours du Ciel ma reigle va suiuant :
 Dedans la nuë armé de mon tonnerre
 Je fais trembler las ondes & la terre,
 Haut-esté sur les ailes du vent.
 Bas à mes pieds les peuples ie regarde,
 Rois, Empereurs sont en ma sauuegarde,
 Et par sur tous Charles que j'aime mieux :
 Entre nous deux pour suprême auantage
 Du monde entier auons fait un partage,
 A luy la terre, & à moy tous les Cieux.
 De ma maison, sans me le faire entendre,
 Mars & Amour ont bien osé descendre,
 Accompagnant trois Cheualiers de nom,
 Qui estrangers sont abordez en France*

Pour le cognoistre, & voir si sa puissance
 Estoit pareille au bruit de son renom.
 Or ie cognois ce Prince magnanime
 ' Qui les combats plus que la vie estime :
 Il leur voudra son bras faire sentir,
 D'un brave cœur assaillant ces gendarmes,
 Et par l'effort de toutes sortes d'armes
 Leur attacher au front le repentir.
 Pource ie vien le soustien de ce Prince,
 Sans endurer qu'en sa mesme Prouince,
 Des estrangers puisse estre combatu.
 Pour son secours Pallas ie luy amene,
 Qui punira de vengeance soudaine
 Mars par la lance, Amour par la vertu.

PALLAS.

Du haut du Ciel ie suis icy venuë
 Deffus le dos d'une legere nuë,
 Traçant en l'air un voyage nouveau,
 Par la priere en courroux animée
 De ce grand Dieu, qui me fist toute armée,
 Malgré lunon, naistre de son cerueau.
 Moy sœur des Rois en armes ie proteste
 Donner secours à ma race celeste,
 Et d'enfermer mon corps de toutes pars
 De deux harnois : l'un est fait de sagesse,
 L'autre trempé d'ardeur & de prouësse,
 L'un contre Amour, & l'autre contre Mars.
 Mars furieux tout allumé de rage
 A mille fois prouoqué mon courage,
 Et mesprisé ma force en se brauant :
 Mais quand ma lance au combat le menace,

Il perd le cœur, & s'enfuit de la place
Loin de mes bras comme une poudre au vent.
Quand Cupidon par blandice ou cautelle
Me veut blesser de sa fleche cruelle,
Ou de mon corps finement approcher,
Deuant ses yeux ie monstre ma Gorgonne,
Qui d'un regard telle crainte luy donne,
Que tout sur l'heure il deuient un rocher.
Ces ieunes Dieux contre Charles mon frere
Ont fait armer une force contraire :
Seule ie puis empescher leur moyen,
En luy donnant & secours & remede,
Comme ie fis au vaillant Diomedé
Qui combattoit deuant le mur Troyen.
Ie veux ruer ainsi que d'une foudre
Ce gentil Mars terrassé sur la poudre,
Et en despit de ses trois Combatans
Le desarmer au milieu de la guerre,
Ou l'enuoyer là bas deffous la terre
Bien loin du Ciel avecques les Titans.
Et si Amour approche de ma lance,
A ses despens cognoistra ma vaillance,
Bien qu'autre part mon bras il ait cognu :
Ie briseray ses cordes & ses fleches,
Rompray son arc, esteindray ses flameches,
Prendray sa trouffe, & l'enuoyray tout nu.

CARTEL

fait promptement, enuoyé à leur Maiefté par le Nain
des huit Cheualiers estranges.

*Huit Cheualiers de nation estrange,
Autant vaillans qu'amineux de louange,
Rais du nom qui par le monde court
De vos vertus, Sire, & de vostre Court,
Etoient partis espoionnez de gloire
De remporter des combats la victoire :
Mais le chemin & le trop long sejour
Les a trompez : car ne venant au iour
De vos Tournois, ont perdu l'esperance
De plus monstrier en armes leur vaillance,
S'il ne vous plaist leur faire ouvrir le Pas,
Es commander autres nouveaux combas.*

*Donques, grand Roy, que tout le peuple estime
Enfant de Mars, si l'honneur vous anime,
Si la vertu vous eschauffe le cœur,
Ne permettez que leur ieune vigueur
Se refroidisse, & leur chaude prouesse
Sans l'employer se rouille de paresse :
Ils sont tous prests aux combats de montrer
Que plus vaillans on ne peut rencontrer.*

*Ils combattront comme hardis gendarmes
Iusqu'à la mort de toutes sortes d'armes
Et à cheual & à pied : car ils ont
La force en main, l'audace sur le front.*

*Ils sont vestus d'une diuerse sorte :
L'un du haut Ciel la riche couleur porte*

Le bleu, qui est signe certain aux yeux
 Que son esprit est fauory des Cieux.
 L'un la couleur d'une Colombe a prise,
 Pour tesmoigner qu'Amour le fauorise :
 L'autre acoüstré d'un habillement blanc,
 Apparoist iuste & magnanime & franc :
 L'autre qui prend la noire couuerture
 Se monstre ferme & constant de nature :
 Le Cheualier paré d'un habit verd,
 Est d'esperance & d'amitié couuert :
 L'autre acoüstré de couleur grise, monstre
 Qu'en bien aimant toute peine on rencontre :
 Celuy qui a l'incarnat dessus soy,
 Monstre du cœur la constance & la foy :
 Et le dernier qui l'habit iaune porte,
 D'un bon espoir son amour reconforte.
 Voyla les huit qui veulent batailler,
 S'il vous plaist, Sire, en armes leur bailler
 Lieu de Tournoy, & ne vouloir defendre
 Que dessus vous la guerre on puisse apprendre.
 Or pour-autant que les ieunes soudars
 Sans Cupidon ne sont cheriz de Mars,
 Je suppliray les Dames fauorables
 A ce besoin leur estre secourables :
 Car bien souuent le plus fort est donté,
 Alors qu'Amour n'est pas de son costé.

MASCARADE.

Las ! pour auoir aimé trop haut
 Et n'auoir seruy comme il faut,

*Amour ce tourment nous accorde
De nous battre le sein de coups,
Et vous crier à deux genoux
Mercy, pardon, miséricorde.*

CARTEL POVR LE ROY

HENRY III.

*J'ay par actes laborieux
Rendu mon nom si glorieux,
Si riche de mainte victoire,
Que ie veux aujourd'huy montrer
Que ie suis bien digne d'entrer
Dedans le beau Temple de Gloire.
Je suis seur qu'on n'en doute pas,
Tant les honneurs de mes combats
M'appellent à telle entreprise:
Sans plus il faut ce mesme iour
loindre mon Mars avec Amour,
Et que son arc me fauorise.
Mars rend un Prince genereux,
Amour le fait auantureux:
Heureux qui tous deux les assemble.
Mes dames, soyez mon support,
Le cœur d'un guerrier est plus fort
Quand Mars & Amour sont ensemble.*

AVTRE CARTEL.

Trois guerriers incognus, de nation estrange,
Ont laissé leur pays desireux de louange,
Pour venir esprouner avecque le harnois
La force & la vertu des Cheualiers François :
Afin qu'en acquerant honneur par leurs prouesses
Soient dignes d'estre aimez de leurs belles Maistresses.

Chacun courra trois coups en masque, & qui mettra
Plus de fois en la bague, Amour luy permettra
De gagner seul le pris, n'estant pour rien contées
Les attaintes qui sont sans effect emportées :
Et quand les assaillans & les tenans seront
Egaux & non veincus, derechef ils pourront
Recommencer la course & retenter la gloire,
Tant que l'un dessus l'autre emporte la victoire.

Premier que de courir, ces guerriers bien appris
Iront autour du camp, & toucheront les pris
Tels qu'ils voudront choisir sans respect de personne,
Qui seront attachez au haut d'une Colonne :
La main victorieuse aura le pris touché,
Que le veincu payra honteux de son peché :
Suppliant humblement que le Roy nous ordonne
Des luges pour garder nostre droict, & qu'il donne
Faveur à la valeur du Cheualier veinqueur :
La faveur d'un grand Prince est l'ame d'un bon cœur.

MASCARADE.

Aux Dames.

le voirrois à regret la lumiere du iour,
l'aurois ingrat soldat combatu sous Amour,
Porté ses estendars, & suyui ses armées,
Si voyant maintenant ses armes diffamées,
Et luy fait prisonnier, lié contre un rocher,
le ne venois icy ses liens détacher,
Et luy rendre aujourdhuy sa liberté passée,
Comme Andromede l'eust par les mains de Persée.

C'est bien fait de domter ces cruels animaux,
Et ces monstres qui font aux hommes tant de maux,
Qui de sang & de meurtre ont sanglanté la face:
Mais d'outrager Amour pere de nostre race,
Le mener en trofée, & luy serrer les mains,
C'est ensemble offenser les Dieux & les humains.

Celuy succe le lait d'une fiere Lionne,
Qui Venus iniurie, & son fils emprisonne,
Sans respecter ce Dieu, qui vengeur doit venir
Bien tost l'arc en la main à fin de le punir.

Dés le premier regard sans autre tesmoignage,
Voyant son poil, son front, ses yeux & son visage,
Il devoit bien penser qu'une diuinité
Estoit en cest enfant: mais trop de vanité
Aueugla sa raison pour ses fautes accroistre,
Comme aux Tyrrheneans qui ne peuvent cognoistre
Bacchus en leur nauire, & depuis en la mer
Se veirent par leur faute en daufins transformer.
Ainsi Niobe apprist par son orgueil funeste
Qu'on ne doit offenser la puissance celeste.

Est-ce pas faire au ciel iniure & des-honneur
 De dire que l'Amour, du monde gouverneur,
 Soit meschant & cruel & auteur de tout vice ?
 Et luy attribuer nostre propre malice ?
 Contre sa deïté Geans nous bataillons :
 Amour ne faut iamais, nous sommes qui faillons.
 C'est luy qui de grossiers nous a rendus honnestes,
 Qui nous appriuoïsant nous separa des bestes,
 Et de ses beaux desseins remplissant nos raisons,
 Nous apprist à bastir bourgades & maisons.

C'est luy qui des vertus nous enseigne la voye,
 C'est luy qui par esprit aux Démonz nous enuoye,
 Qui nous ravist de nous, & qui nous loge aux cieux,
 Et nous repaist de manne à la table des Dieux.

De son aile porté, esclairé de ses flammes,
 Deffous vostre faueur, ie viens icy, mes Dames,
 Pour venger son iniure, & l'oster hors d'esmoy.
 Le deuoir d'un sujet c'est aider à son Roy.

CARTEL

pour le combat à cheual, en forme de Balet.

Ces nouveaux Cheualiers par moy vous sont entendre
 Que leurs premiers ayeuls furent fils de Meandre,
 A qui le fleuve apprit à tourner leurs cheuaux
 Comme il tourne & se vire & se plie en ses eaux.

Pyrre en celle façon sur le tombeau d'Achille
 Fit une danse armée : & aux bords de Sicile
 Enée en decorant son pere de tournois,
 Fit sauter les Troyens au branle du harnois,

Où les ieunes enfans en cent mille manieres
Messerent les replis de leurs courses guerrieres.

Pallas qui les conduit, a de sa propre main
Façonné leurs chevaux, & leur donna le frein,
Mais plustost un esprit, qui sagement les guide
Par art, obeissant à la loy de la bride.

Tantost vous les voirrez à courbettes danser,
Tantost se reculer, s'approcher, s'avancer,
S'escarter, s'esloigner, se serrer, se reioindre
D'une pointe allongée, & tantost d'une moindre,
Contrefaisant la guerre au semblant d'une paix,
Croisissez, entrelassez de droit & de biais,
Tantost en forme ronde, & tantost en carrée,
Ainsi qu'un Labyrinth, dont la trace esgagée
Nous abuse les pas en ses diuers chemins.

Ainsi qu'on voit danser en la mer les Dauphins,
Ainsi qu'on voit voler par le trauers des nuës
En diuerses façons une troupe de Grues.

Or pour voir nostre siecle, où preside Henry,
En toute discipline honnestement nourry,
Où la perfection de tous mestiers abonde,
Autant qu'il est parfaict & le plus grand du monde,
Ces Centaures armez à nostre âge incognus,
Au bruit d'un si haut Prince en France sont venus
Pour les peuples instruire, & les rendre faciles
Autant que sous le frein leurs chevaux sont dociles,
Et faire de son nom tout le monde raurir,
Afin que toute chose apprenne à le seruir.

CARTEL

pour les Cheualiers celestes, ou Dioscourses.

*Nous sommes ces Gemeaux, dont la valeur extrefme
 Nous fait estimer fils du grand Iupiter mesme,
 Qui fendismes premiers, compagnons de Iason,
 Neptune d'aïrons, allant à la Toïson ;
 Qui par terre & par mer veinquisimes les brauades
 Des Colchiens en terre, en mer des Symplegades,
 Et qui fuyans le peuple & son chemin battu,
 Fusmes astres du ciel conduits par la vertu,
 Dont les rayons pour marque encore sur nos testes
 Reluisent, redoutez des vents & des tempestes.*

*Tous deux memoratifs de nos premiers mestiers,
 Le ciel pour ceste nuit nous quittons volontiers,
 Et desirons encore, immortels que nous sommes,
 R'essayer les combats & les trauaux des hommes.*

*Donc si quelcun vouloit en armes maintenir
 Que les ieunes guerriers que le temps fait venir,
 Passassent de valeur ceux à qui l'âge antique
 Imprimoit dedans l'ame une ardeur heroïque,
 Et vueille les mortels sur les Dieux esteuer,
 Qu'il vienne sur les rangs : nous voulons luy prouuer
 A combat de cheual, par lance & par espée,
 Que son opinion faussement est trompée,
 Et que les demy-Dieux par la vertu nourris,
 Sur tous les Cheualiers doiuent gagner le pris,
 Leur faisant confesser par preuue manifeste
 Que l'homme doit ceder à la race celeste.*

CARTEL

pour les Cheualiers de la Renommée.

*Et ce char triomphant, & sa Dame habillée
D'azur, qui de cent yeux est tousiours esueillée,
Et ce courrier esté qui seul marche dauant,
Qui enste la trompette, & la fait bruire au vent,
De langues ceste robbe & d'oreilles semée,
Vous enseignent assez que c'est la Renommée,
Et que ces Cheualiers qui d'elle ont pris le nom,
Ont par toute l'Europe espandu leur renom.*

*Voyez comme du chef elle frappe la nue,
Voyez comme son pied presse la terre nue :
Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux
Se commence en la terre, & se finit aux cieux.*

*La gloire mendée à l'aide de fortune
Ne dure pas long temps comme chose commune :
Mais celle qui s'acquiert par la seule vertu,
Ne vit iamais son bruit par le temps abbatu.
L'une a pour fondement la force du courage,
Et l'autre une esperance incertaine & volage.*

*Ces vaillans Cheualiers, des combats desfireux,
Et de la Renommée immortels amoureux,
Ont suiuant la vertu, la mere des loüanges,
Fait sentir leur prouesse aux nations estranges,
Sectateurs de Thesté, d'Hercule & de Iason,
Et de ces premiers preux de l'antique saison.*

*Aussi ceste Déesse à sa suite les meine,
D'honneurs & de faueurs recompensant leur peine,*

Et de l'amour du peuple, ayant bien merité
 Que leur nom soit escrit avecq' l'éternité.
 Desirans consumer aux faicts d'armes leur vie,
 Pouffez d'une feruente & genereuse enuie,
 Ils viennent sur les rangs pour la bague courir,
 Et le prix & l'honneur tout ensemble acquerir,
 Et faire en ce tournoy preuue de leur ieunesse.
 Mars aime l'action, les armes, la proüesse.

CARTEL

pour les Chevaliers des Flammes.

Si les yeux penetroient au profond de nos ames,
 Nous n'aurions point besoin d'habits chargez de flammes :
 Dés le premier regard ils voiroient qu'au dedans
 Nous ne sommes que feux & que braziers ardens :
 Mais puis que l'œil ne peut nostre accident cognoistre,
 Il faut par le dehors le vous faire apparoirre.

Nos penfers, qui tousiours tournent tout à l'entour
 De la personne aimée, & se meuuent d'Amour
 (Comme tout mouuement est chaud de sa nature)
 Nous enflamment le cœur d'une flumme si pure
 Et si belle, qu'en lieu de nous faire mourir
 Nous sentons son ardeur doucement nous nourrir.

Il ne faut s'esbahir, si nostre char se pare
 D'artifices de feu : si Vesuue & Lipare
 Semblent bruler dedans : chacun suit son desir,
 Et nous suiuous le feu comme nostre plaisir.

On dit qu'en Cypre estoit iadis une fournaise,
 En qui la Pyralide au milieu de la braise

*Entretenoit sa vie, & se mouroit alors
 Que la flamme sa mere abandonnoit son corps.
 Nous en sommes de mesme : ainsi vit & s'engendre
 Aux fourneaux les plus chauds la froide Salemandre.
 Ainsi se paissent d'air maintes sortes d'oiseaux,
 De terre la Couleuvre, & les poissons des eaux.*

*Animaux qui prenez du feu vos origines,
 Venez viure en nos cœurs, venez en nos poitrines,
 Païssez vous des ardeurs que l'Amour verse en nous,
 Et vivez comme nous, d'un aliment si doux,
 D'un si doux aliment, que mesme l'Ambrosie
 Si doucement au ciel les Dieux ne reffassie,
 Viuans de nostre feu, dont nous sommes contens,
 Comme mousches à miel des moissons du Printemps.*

*Celuy qui fist d'Amour la premiere peinture,
 Luy donnant des brandons, ne fist à l'auenture,
 Mais par raison, voyant que ce Dieu de sa main
 Bruloit & mer & terre, & tout le genre humain.
 Esconte, grand Amour, grand Daimon chargé d'ailes,
 Quand la mort raura nos despoilles mortelles,
 Par ta sainte faueur deuenus transformez
 Nous voulons luire au Ciel deux flambeaux allumez.*

*Tu n'auras pas grand'peine à nous changer en flammes,
 Puis que les yeux ardens de nos cruelles Dames,
 Et ton traict embrasé qu'au cœur auons receu,
 Auoit nos corps viuaus desja tournez en feu.*

FIN

DES ECLOGVES ET MASCARADES.





NOTES

I. LA FRANCIADE, p. I.

L'édition originale de *La Franciade* forme un volume in-4° comprenant 14 feuillets non chiffrés et 229 pages. Elle est imprimée en caractères italiques. Le titre, ainsi conçu, porte la marque de Buon, avec la devise : *Omnia mea mecum porto.*

LES
QVATRE PREMIERS
LIVRE (*sic*) DE LA FRANCIADE.

AV ROY

TRES-CHRESTIEN, CHARLES,

NEVFFIEME DE CE NOM.

PAR PIERRE DE RONSARD,

GENTILHOMME VANDOMOIS.

A PARIS,

Chez Gabriel Buon, demeurant au Cloz bruneau,
à l'enseigne sainã Claude.

1572.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Ronsard. — III.

33

Au verso du titre on trouve l'extrait du privilège général donné à Ronsard « le xx. iour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante. » Il est suivi d'une cession que fait le poëte à Gabriel Buon, de ses droits sur « la Franciade, iusques au terme de six ans... à commencer du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. » Après cette déclaration vient la mention : « Acheué d'Imprimer le 13. de Septembre. » Les feuillets 2-5 et le recto du 6^e sont occupés par l'épître suivante qui a disparu des éditions ultérieures :

AV LECTEUR.

Encore que l'histoire en beaucoup de sortes se conforme à la Poësie, comme en vehemence de parler, harangues, descriptions de batailles, villes, fleuves, mers, montaignes, & autres semblables choses, où le Poëte ne doit non plus que l'Orateur falsifier le vray, si est-ce quand à leur sujet ils sont aussi esloignés l'un de l'autre que le vraysemblable est esloigné de la verité. L'Histoire reçoit seulement la chose comme elle est, ou fut, sans desguisure ny fard, & le Poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, & à ce qui est desia receu en la commune opinion: le ne veux conclure qu'on doive effacer du rang des Poëtes vn grand nombre de Grecs & Latins, pour honorer d'un si venerable tiltre Homere, Virgile, & quelques autres pareils d'inuention & de sujet: i'ose seulement dire (si mon opinion a quelque poix) que le Poëte qui escrit les choses comme elles sont, ne merite tant que celui qui les feint, & se recule le plus qu'il luy est possible de l'Historien: non toutefois pour feindre vne Poësie fantastique comme celle de l'Arioste, de laquelle les membres sont aucunement beaux, mais le corps est tellement contrefait & monstrueux qu'il ressemble mieux aux refueries d'un malade de fièvre continue qu'aux inuentions d'un homme bien sain. Il faut que l'Historien, de point en point, du commencement iusqu'à la fin, deduise son œuvre, où le Poëte s'acheminant vers la fin, & redeuidant le fuzeau au rebours de l'Histoire, porté de fureur & d'art (sans toutesfois se soucier beaucoup des reigles de Grammaire) & sur tout fauorisé d'une preuoyance & naturel iugement, face que la fin de son ouurage par vne bonne liaison se reporte au commencement. Le dy cecy pource que la meilleure partie des nostres pense que la Franciade soit vne histoire des Rois de France, comme si i'auois entrepris d'estre Historiographe & non Poëte: Bref ce-liure est vn Roman comme l'Iliade & l'Æneide, où par occasion le plus breuement que ie puis ie traite de nos Princes, d'autant

que mon but est d'écrire les faits de Francion, & non de fil en fil, comme les Historiens, les gestes de nos Rois : & si ie parle de nos Monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet : Tu dois sçavoir, Lecteur, que Virgile (comme en toutes autres choses) en cette-cy, est plus heureux que moy, qui viuoit sous Auguste second Empereur, tellement que n'estant chargé que de peu de Rois & de Césars, ne deuoit beaucoup allonger le papier, où l'ay le fait de soixante & trois Rois sur les bras. Et si tu me dis que d'un si grand nombre ie ne deuois estire que les principaux : Ie te responds que Charles nostre Seigneur & Roy par vne genereuse & magnanime candeur, n'a voulu permettre que ses yeulx fussent preferes les vns aux autres, à fin que la bonté des bons, & la malice des mauuais, luy fussent comme vn exemple domestique, pour le retirer du vice, & le pousser à la vertu. Au reste, i'ay patronné mon œuure (dont ces quatre premiers liures te feront d'eschantillon) plustost sur la naïue facilité d'Homere, que sur la curieuse diligence de Virgile, imitant toutesfois à mon possible de l'un & l'autre l'artifice & l'argument plus basty sur la vraisemblance que sur la verité : Car pour ne dissimuler ce qu'il m'en semble ie ne sçauois croire qu'une armee Grecque aye iamais combatu dix ans deuant Troye : le combat eust esté de trop longue duree, & les cheualiers y eussent perdu le courage, absents si long temps de leurs femmes, enfans & maisons : aussi que la custume de la guerre ne permet qu'on combatte si longuement deuant vne forte ville, en vn pais estranger. Et dauantage ie ne sçauois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre, & mille autres tels ayent iamais esté, qui ont tous les noms Greqs, inuentez par Homere : Car si cela estoit vray, les cheualiers Troyens eussent porté le nom de leur pais Phrygien, & est bien aisé à cognoistre, par les mesmes noms, que la guerre Troyenne a esté feinte par Homere, comme quelques graues auteurs ont fermement assuré : les fables qui en sont sorties depuis sont toutes puisees de la source de cest Homere, lequel comme fils d'un Dæmon, ayant l'esprit surnaturel, voulant s'infinuer en la faueur & bonne grace des Æacides, & aussi (peut estre) que le bruit de telle guerre estoit receu en la comune opinion des hommes de ce temps là, entreprit vne si diuine & parfaite Poësie pour se rendre & ensemble les Æacides par son labeur à iamais tres honorez. Ie sçay bien que la plus grande partie des Historiens & Poëtes sont du costé d'Homere, mais quand à moy, ie pense auoir dit la verité, me soumettant touiours à la correction de la meilleure opinion. Autant en faut estimer de Virgile, lequel lisant en Homere, qu'Ænee ne deuoit mourir à la guerre Troyenne, & que sa posterité

releueroit le nom Phrygien, & voyant que les vieilles Annales de son temps portoyent qu'*Ænee* auoit fondé la ville d'*Alba*, où depuis fut Rome, pour gagner la bonne grace des Césars, qui se vantaient estre sortis d'*Idée* fils d'*Ænee*, conceut ceste diuine *Æneide* qu'auant toute reuerence nous tenons encores auioird'huy entre les mains : Suivant ces deux grands personnages i'ay fait le semblable : car voyant que le peuple François tient pour chose tresassurée selon les Annales, que *Francion* fils d'*Hector*, suiuy d'une compagnie de Troyens, apres le sac de Troye, aborda aux palus *Mæotides*, & de là plus auant en Hongrie : i'ay allongé la toille, & l'ay fait venir en Franconie, à laquelle il donna le nom, puis en Gaule, fonder *Pâris*, en l'honneur de son oncle *Pâris* : Or' il est vray-semblable que *Francion* a fait tel voyage, d'autant qu'il le pouuoit faire, & sur ce fondement de vray semblance, i'ay basti ma *Franciade* de son nom : Les esprits conçoient aussi bien que les corps. Ayant donc une extreme enuie d'honorer la maison de France, & par sur tout le Roy Charles neufiesme mon Prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escruiains du monde pour ses heroïques & diuines vertus, & dont l'esperance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemagne son ayeul, comme sçauent ceux qui ont cet honneur de le cognoistre de pres, & ensemble desirant de perpetuer mon renom à l'immortalité : fondé sur le bruit commun, & sur la vieille creance des Chroniques de France, ie n'ay sceu trouuer vn plus excellent suiet que cestui-cy. Or' comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent vn bon air, vne saine maison, vn riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi i'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers & le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon liure, & soutenir mon labeur : Et si tu me dis, Lecteur, que ie deuois composer mon ourage en vers Alexandrins, pource qu'ils sont pour le iourd'huy plus fauorablement receuz de nos Seigneurs & Dames de la Court, & de toute la ieunesse Françoisse, lesquels vers i'ay remis le premier en honneur, ie te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escire mon œuvre en vers Alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, & par consequent moins suiets, sans la honteuse conscience que i'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or tout ainsi que ie ne les aprouue du tout, si ce n'est en tragedies ou versions, aussi ie ne les veux du tout condamner, i'en laisse à chacun son libre iugement pour en vser comme il vouldra : Je reuien seulement à ce qui touche mon fait : Je ne doute pas qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de *Iupiter* de mon commencement de mon premier liure est trop longue, & que ie ne deuois commencer par là, Tu dois sçauoir

que trente lignes de Latiu en valent plus de soixante de nostre François, & aussi qu'il failloit que ie me seruiffe de l'industrie des Tragiques, où quand le Poëte ne peut desmesler son dire, & que la chose est douteuse, il fait toujours comparoistre quelque Dieu pour esclarcir l'obscur de la matiere : les hommes ne scauoient comme Francion auoit esté sauué du sac de Troye, vn seul Iupiter le scauoit : Pource, l'ay esté contraint de l'introduire pour mieux desnouër la doute, & donner à comprendre le fait, & mesmes à lunon laquelle est prinse icy comme presque en tous autres Poëtes pour vne maligne necessité qui contredit souuent aux vertueux, comme elle fit à Hercule : mais la prudence humaine est maitresse de telle violente fatalité. Si tu vois beaucoup de Feintes en ce premier liure comme la descente de Mercure, l'ombre d'Hector, la vente de Cybele, Mars transformé, l'ay esté forcé d'en vsfer, pour persuader aux exiliez de Troye que Francion estoit fils d'Hector, lesquels autrement ne l'eussent creu, d'autant qu'ils pensoient que le vray fils d'Hector estoit mort, & aussi que Francion auoit toujours esté assez pauurement nourri, sans autorité Royale, ny aucun degré de mediocre dignité. Quelque autre curieux en l'œuvre d'autrui me reprendra dequoy ie n'ay suiuy la parfaite reigle de Poësie, ne commençant mon liure par la fin, comme faisant embarquer Francion encore ieune, & mal experimenté : celuy doit entendre qu'Helenin son oncle l'auoit desia enuoyé en plusieurs beaux voyages, pratiquer les mœurs des peuples, & des Rois : & qu'à son retour en Cahonie où son Oncle & sa mere habitoient, fut pressé de partir par la contrainte du destin, imitant en cecy plustost Apolloine Rhodien que Virgile, d'autant qu'il m'a semblé meilleur de le faire ainsi : & si tu me dis qu'il combat trop tost, & en trop bas aage le Tyran Phouere, ie te responds qu'Achille combatit en pareil aage, & renuersa les fortresses des allies de Troye, ayant à peine laissé la robbe de femme qu'il portoit : son fils Pyrrhe fit de mesme, & beaucoup dauantage si nous voulons croire à Quinte Calabrois. Or, Lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandise, ny aussi pour la vouloir trop mepriser, ie te dy qu'il ne se trouue point de liure parfait, & moins le mien, auquel ie pourray selon la longueur de ma vie, le iugement, & la sincere opinion de mes amis, adiouter ou diminuer, comme celuy qui ne iure en l'amour de soy mesmes, ny en l'opiniaistreté de ses inuentions. Ie te suppliray seulement d'une chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers & accommoder ta voix à leur passion, & non comme quelques vns les lisent, plustost à la façon d'une missiue, ou de quelques lettres Royaux que d'un Poëme bien prononcé : & te supplie encore derechef où tu verras cette merque!

vouloir vn peu esleuer ta voix pour donner grace à ce que tu firas :
 Bref quand tu auras acheté mon liure ie ne te pourray empê-
 cher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira comme estant chose
 tienne, mais deuant que me condamner, tu pourras retenir ce Qua-
 trin par lequel i'ay fermé ce preface pour fermer la bouche à ceux
 qui de nature sont enuieux du bien & de l'honneur d'autrui.

*Vn list ce liure pour apprendre,
 L'autre le list comme enuieux :
 Il est aisé de me reprendre
 Mais malaisé de faire mieux.*

Tu excuseras les fautes de l'Imprimeur : car tous les yeux d'As-
 gas n'y verroient assez clair : même en la premiere impression.

Au verso du 6^e feuillet, immédiatement après cette épître, vient
 un SONNET EN FAVEUR DE MONSIEUR DE RONSARD, & de
 sa *Franciade*, signé : RENE BELLET ANGEVIN.

Feuillets 7, 8 et 9 (recto) : LES ARGVMENTS DES QVATRE
 PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADA, *par Am. Iamyn*. (Voyez
 p. 3-9 du présent volume.)

Feuillet 9 (verso) : IN FRANCIADA P. RONSARDI AD CA-
 ROLVM REGEM G. Valens Gueflius (Germain Vaillant de la
 Guerle).

Feuillet 10 (recto) : AV SEIGNEVR DE RONSARD. Sonnet,
 signé PP. initiales de l'auteur précédent qui était abbé de Pim-
 pont.

Feuillet 10 (verso) : IN P. RONSARDI FRANCIADA. Signé
 PP. suivi d'un distique latin signé I. DE LAVARDIN.

Feuillet 11 (recto) : IN PETRI RONSARDI FRANCIADA IO.
 AVRATVS Poëta Regius.

IN P. RONSARDI FRANCIADA. Signé : I. PASSERATIVS.

Feuillet 11 (verso) : SONNET, signé AMADIS IAMIN.

Feuillet 12 (recto) : autre SONNET, signé AMADIS IAMIN.

Feuillet 12 (verso) : Quatrain sans titre, signé : SI. NICOLAS
segretaire du Roy.

Feuillet 13 (recto) : SONNET. A P. DE RONSARD, signé DE TROVSSILH.

Feuillet 13 (verso) : Portrait de Ronsard, suivi d'un quatrain.

Feuillet 14 (recto) : SONNET. A P. DE RONSARD.

*Tes beaux vers animez de la sainte fureur
Qui roule de Permesse, au ciel ont fait querelle :
Amour se dit seigneur de la source immortelle
Dont premier tu puisois une si douce bumeur.
Mars armé de la main, & de la viue ardeur
Qui fait viure les Rois malgré l'onde cruelle,
Iure l'œuvre estre son, comme la troupe belle
Des vierges d'Helicon, ne t'en iuge l'auteur.
Quant le Dieu Delien, le pere de ta lyre,
Et pere de tes vers, humain, apaise l'ire
De ces Dieux mutinez : C'est bien & vous & moy,
Dist-il, qui luy donnons cette aleine diuine,
Mais autre Dieu là bas n'échauffe sa poitrine,
Que la sainte faueur de CHARLES son grand Roy.*

R. BELLEAU.

Ce sonnet, qui aurait dû prendre place dans les *Œuvres* de Belleau, n'a été recueilli ni par Gouverneur ni par nous. Nous réparons cet oubli en le réimprimant ici en entier, au lieu de nous contenter d'en faire mention.

Feuillet 14 (verso) : Portrait de Charles IX, avec quatrain signé A. I. (Voyez p. 10 du présent volume.)

La pagination du volume est très fautive en certains endroits. Au verso de la page 229 on trouve : *Fautes survenues à l'impression...*

En 1573, édition, de format in-16, publiée chez Buon et comprenant 8 feuillets liminaires et 103 feuillets chiffrés.

En 1574, édition, également in-16, publiée à Turin par Jean-François Pico et comprenant 7 feuillets et 204 pages. On en trouve des exemplaires dont le frontispice n'est point daté.

Dans la plupart des éditions collectives des *Œuvres* de Ronsard faites de son vivant, l'épître placée d'abord par lui en tête de *La Franciade* a été supprimée. Dans celle qui a été publiée en 1623, elle a été remplacée par la *Préface* suivante, qui se trouve aux pages 581-590 du tome I :

PREFACE SVR LA FRANCIADE,

TOVCHANT LE POEME HEROIQUE.

AV LECTEUR APPRENTIF.

*Carmen reprehendite quod non
Multa dies & multa litura cœrcuit, atque
Præfatum decies non castigavit ad vnguem.*

Il ne faut t'esmerueiller, Lecteur, dequoy ie n'ay composé ma Franciade en vers Alexandrins, qu'autrefois en ma ieunesse, par ignorance, ie pensois tenir en nostre langue le rang des carmes Heroïques, encores qu'ils respondent plus aux senaires des Tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homere & de Virgile, les estimant pour lors plus conuenables aux magnifiques argumens & aux plus excellentes conceptions de l'esprit, que les autres vers communs. Depuis i'ay veu, cogneu, & pratiqué par longue experience, que ie m'estois abusé: car ils sentent trop la prose tresfacile, & sont trop enervez & flagues, si ce n'est pour les traductions, ausquelles, à cause de leur longueur ils seruent de beaucoup pour interpreter les sens de l'Autheur qu'on entreprend. Au reste, ils ont trop de caquet, s'ils ne sont bastis de la main d'un bon artisan, qui les face autant qu'il luy sera possible hausser comme les peintures releuees, & quasi separer du langage commun, les ornant & enrichissant de Figures, Schemes, Tropes, Metaphores, Phrases & Periphrases eslongnees presque du tout, ou pour le moins separees de la Prose triuiale & vulgaire (car le style Prosaique est ennemy capital de l'eloquence poëtique) & les illustrant de comparaisons bien adaptees, de descriptions florides, c'est à dire enrichies de passemens, broderies, tapisseries & entrelassemens de fleurs poëtiques, tant pour représenter la chose, que pour l'ornement & splendeur des vers, comme ceste braue & tres-excellente description du Sacerdote de Cybele, Chloreus, en l'onzième liure des *Æneides*: & le catalogue des Capitaines enuoyez à la guerre: puis la fin du septiesme liure des *Æneides*: & ceste inueteree querelle de ces deux bonnes Dames Iunon & Venus au dixiesme. Relisant telles belles conceptions, tu n'auras cheueu en teste qui ne se dresse d'admiration. Et encore d'auantage, si tu lis

attentivement le huitième du même Auteur, quand Venus flatte & enjole son mary Vulcan pour le persuader de forger des armes à son fils *Ænee* :

Dixerat, & niueis hinc atque hinc diua lacertis :

iusques au vers,

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris.

Et d'auantage si tu lis ceste oraison indignée & farouche de Iarbas à Iupiter son pere, où tu verras vn *famina*, vn *littus arandum*,

Et nunc ille Paris cum femiuero comitatu :

& ceste lamentation miserable de la pauvre vieille mere d'Euryale voyant la teste de son fils fichée sur le haut d'une lance, il n'y a cœur si dur qui se peust contenir de pleurer. Et ceste braue vanterie de Numanus, beaufre de Turne qui se commence, *Is primam ante aciem*, iusques à ce vers, *Talia iactantem dixit* : & la colere d'Hercule tuant Cacus : & ceste lamentable plainte de Mezence sur le corps mort de son fils Lausus, & mille autres telles ecstasiques descriptions, que tu liras en vn si diuin Auteur, lesquelles te feront Poëte, encores que tu fusses vn rocher, t'imprimeront des verues, & t'irriteront les naïfues & naturelles scintilles de l'ame que dès la naissance tu as receûs, t'inclinant plustost à ce mestier qu'à cestuy-là : car tout homme dès le naistre reçoit en l'ame ie ne sçay quelles fatales impressions, qui le contraignent suivre plustost son Destin que sa volonté.

Les excellens Poëtes nomment peu souuent les choses par leur nom propre. Virgile voulant descrire le iour ou la nuit, ne dit point simplement & en paroles nues, Il estoit iour, Il estoit nuit : mais par belles circonlocutions,

*Poslera Phœbea lustrabat lampade terras,
Humantemque Aurora polo diuonerat umbram.*

Puis,

*Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, syluaque & saxa quierant
Æquora, cum medio voluntur sidera lapsu,
Cum tacet omnis ager, pecudes, pilaque volucres.*

& mille autres.

Cette Virgilienne description de la nuit est prise presque de mot à mot d'Apolloine Rhodien. Voy comme il décrit le Printemps :

*Vere nouo gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, & Zephyro putris se gleba resoluit.*

Labourer, *vertere terram*. Filer, *tolerare vitam colo*, tenuique *Minerva*. Le pain, *Dona laborate Cereris*. Le vin, *Pocula Bacchi*. Telles semblables choses sont plus belles par circonlocutions, que par leurs propres noms : mais il en faut sagement vser : car autrement tu rendrois ton ourage plus enflé & bouffi que plein de majesté. Tu n'oubliiras les descriptions du leuer & coucher du Soleil, les Signes qui se leuent & couchent avec luy, ny les serenitez, orages & tempestes :

*Ipse pater media nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextra.* Puis,

... *ille flagranti
Aut Albon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo
Dejicit. ingeminant Austri & densissimus imber.*

Tu enrichiras ton Poëme par varietez prises de la Nature, sans extrauaguer comme vn frenetiq. Car pour vouloir trop éuiter, & du tout te bannir du parler vulgaire, si tu veux voler sans considération par le trauers des nues & faire des grotesques, Chimeres & moustres, & non vue naïfue, & naturelle poésie ; tu seras imitateur d'Ixion, qui engendra des Phantômes au lieu de legitimes & naturels enfans. Tu dois d'auantage, Lecteur, illustrer ton œuvre de paroles recherchees & choisies & d'argumens renforcez, tantost par fables, tantost par quelques vieilles Histoires, pourueu qu'elles soient briuevement escrites & de peu de discours, l'enrichissant d'Epithetes significatifs & non oisifs, c'est à dire qui seruent à la substance des vers, & par excellentes, & toutefois rares, sentences : Car si les sentences sont trop frequentes en ton œuvre Heroique, tu le rendras monstrueux, comme si tout ton corps n'estoit composé que d'yeux & non d'autres membres, qui seruent beaucoup au commerce de nostre vie : si ce n'estoit en la Tragedie & Comedie, lesquelles sont du tout didascaliques & enseignantes, & qu'il faut qu'en peu de paroles elles enseignent beaucoup, comme miroïers de la vie humaine, d'autant qu'elles sont bornées & limitées de peu d'espace, c'est à dire d'un iour entier.

Les plus excellens maîtres de ce mestier les commencent d'une

minuît à l'autre, & non du point du iour au Soleil couchant, pour auoir plus d'estenduë & de longueur de temps.

Le Poëme Heroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'une année entiere, & semble que Virgile y ait failly, selon que luy-mesme l'escrit :

*Annus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo reliquias diuinique ossa parentis
Condidimus terra.*

Il y auoit desia vn an passé quand il fit les jeux funebres de son pere en Sicile, & toutefois il n'aborda de long temps apres en Italie.

Tous ceux qui escriuent en Carmes, tant doctes puissent-ils estre, ne sont pas Poëtes. Il y a autant de difference entre vn Poëte & vn Versificateur, qu'entre vn bidet & vn genereux coursier de Naples ; & pour mieux les accompagner, entre vn venerable Prophete & vn Charlatant vendeur de triacles. Il me semble quand ie les voy armez de mesmes bastons que les bons maîtres, c'est à dire des mesmes vers, des mesmes couleurs, des mesmes nombres & pieds, dont se seruent les bons auteurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules desguisez es Tragedies, lesquels acheptent la peau d'un Lion chez vn peletier, vne grosse massue chez vn charpentier, & vne fausse perruque chez vn attiffeur : mais quand ce vient à combattre quelque Monstre, la massue leur tombe de la main, & s'enfuyent du combat comme coïards & poltrons. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grace & sans art, & leur semble auoir beaucoup fait pour la Republique, quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire le Poëte heroïque inuente & forge argumens tous nouueaux, fait entreparler les Dieux aux hommes & les hommes aux Dieux, fait haranguer les Capitaines comme il faut, décrit les batailles & assauts, factions & entreprises de guerre : se mesle de coniecturer les augures, & interpreter les songes : n'oublie les expiations & les sacrifices que l'on doit à la diuinité : tantost il est Philosophe, tantost Medecin, Arboriste, Anatomiste & Iuriconsulte, se seruuant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le demande : Bref, c'est vn homme, lequel comme vne mouche à miel delibe & succe toutes fleurs, puis en fait du miel & son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime tres-necessaire en son art, de ne suiure iamais pas à pas la verité, mais la vray-semblance, & le possible : Et sur le possible, & sur ce qui se peut faire, il bastit son ourage, laissant la veritable narration aux Historiographes, qui pour-

fuient de fil en esguille, comme on dit en proverbe, leur subiect entrepris du premier commencement iusques à la fin. Au contraire, le Poëte bien aduisé, plein de laborieuse industrie, commence son œuvre par le milieu de l'argument, & quelquefois par la fin : puis il deduit, & poursuit si bien son argument par le particulier accident & euenement de la matiere qu'il s'est proposé d'écrire, tantost par personnages parlans les vns aux autres, tantost par songes, propheties & peintures inferées contre le dos d'une muraille & des harmois, & principalement des boucliers, ou par les dernieres paroles des hommes qui meurent, ou par augures & vol d'oiseaux & phantastiques visions de Dieux & de démons, ou monstrueux langages des cheuaux naures à mort : tellement que le dernier acte de l'ouurage se cole, se lie & s'enchaîne si bien & si à propos l'un dedans l'autre, que la fin se rapporte dextrement & artificiellement au premier point de l'argument. Telles façons d'écrire, & tel art plus diuin que humain est particulier aux Poëtes, lequel de prime face est caché au Lecteur, s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice. Plusieurs croyent que le Poëte & l'Historien soient d'un même mestier : mais ils se trompent beaucoup, car ce sont diuers artisans, qui n'ont rien de commun l'un avecques l'autre, sinon les descriptions des choses, comme batailles, assauts, montaignes, forests & riuieres, villes, affietes de camp, stratagemes, nombre des morts, conseils & pratiques de guerre : en cela il ne faut point que le Poëte faille, non plus que l'Historien. Au reste, ils n'ont rien de commun (comme j'ay dit) sinon que l'un ne l'autre ne doit iamais mentir contre la verité de la chose, comme a failli Virgile au temps, c'est à dire en la Chronique, lequel a fait Didon fille de Belus estre du temps d'Enée, encore qu'elle fust cent ans devant pour le moins : mais il inuenta telle ruse pour gratifier Auguste & le peuple Romain vainqueur de Carthage, donnant par les imprecations de Didon, commencement de haine & de discorde mortelle entre ces deux florissantes nations. La plus grande partie de ceux qui escriuent de nostre temps, se trainent eneruez à fleur de terre, comme foibles chenilles qui n'ont encor la force de grimper aux faistes des arbres, lesquelles se contentent seulement de paistre la basse humeur de la terre, sans affecter la nourriture des hautes cymes, ausquelles elles ne peuuent atteindre à cause de leur imbecillité. Les autres sont trop empoulez, & presque creux d'enflures comme hydropiques, lesquels pensent n'auoir rien fait d'excellent, s'il n'est extrauagant, creux & bouffy, plein de songes monstrueux & de paroles piafées, qui ressemblent plustost à un jargon de gueux ou de Boëmiens qu'aux paroles d'un citoyen honneste & bien appris. Si tu veux demembrer leurs

carmes, tu n'en feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de porceau pleine de pois, que les petits enfans creuent pour leur feruir de iouët.

Les autres plus rufes tiennent le milieu des deux, ny rampans trop bas, ny s'esleuans trop haut au trauers des nues, mais qui d'artifice & d'un esprit naturel, élaboré par longues estudes, principalement par la lecture des bons vieux Poëtes Grecs & Latins, descendent leurs conceptions d'un style nombreux, plein d'une venerable Majesté, comme a fait Virgile en sa diuine *Æneïde*. Et n'en cherche plus d'autres, Lecteur, en la langue Romaine, si ce n'estoit de fortune Lucrece : mais parce qu'il a écrit ses frenaisies, lesquelles il pensoit estre vrayes selon sa secte, & qu'il n'a pas basti son œuvre sur la vray-semblance & sur le possible, ie luy oste du tout le nom de Poëte, encore que quelques vers soient non seulement excellens, mais diuins. Au reste, les autres Poëtes Latins ne sont que naquets de ce braue Virgile, premier Capitaine des Muses, non pas Horace meimes, si ce n'est en quelques-vnes de ses Odes; ny Catulle, Tibulle, & Properce, encore qu'ils soient tres-excellens en leur mestier : si ce n'est Catulle en son *Atys*, & aux Noces de *Peleus* : le reste ne vaut la chandelle. Stace a suivi la vray-semblance en sa *Thebaïde*. De nostre temps Fracastor s'est monstté tres-excellent en sa *Syphillis*, bien que ses vers soient vn peu rudes. Les autres vieux Poëtes Romains comme Lucain & Silius Italicus, ont couuert l'histoire du manteau de Poësie : ils eussent mieux fait, à mon aduis, en quelques endroits d'escire en prose. Claudian est Poëte en quelques endroits, comme au Rauissement de Proserpine : le reste de ses œuvres ne sont qu'Histoires de son temps, lequel comme les autres s'est plus estudié à l'enflure qu'à la gravité. Car voyans qu'ils ne pouuoient égaler la Majesté de Virgile, se sont tournez à l'enflure, & à ie ne sçay quelle poincte, & argutie monstrueuse, estimans les vers estre les plus beaux, ceux qui auoient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'esmerueiller, si i'estime Virgile plus excellent & plus rond, plus serré, & plus parfait que tous les autres, soit que dès ma ieunesse mon Regent me le lisoit à l'escole, soit que depuis ie me sois fait vne Idée de ses conceptions en mon esprit (portant tousiours son liure en la main) ou soit que l'ayant appris par cœur dès mon enfance, ie ne le puisse oublier.

Au reste, Lecteur, ie te veux bien aduertir, que le bon Poëte jette tousiours le fondement de son ouurage sur quelques vieilles Annales du temps passé, ou renommée inueterée, laquelle a gagné credit au cerueau des hommes. Comme Virgile sur la commune renommée, qu'un certain Troyen nommé *Ænée*, chanté par Homere, est venu

aux bords Lauiniens, luy, ses nauires & son fils, où depuis Rome fut bastie, encores que ledit *Ænée* ne vint iamais en Italie : mais il n'estoit pas impossible qu'il n'y peust venir. Sur telle opinion desia reçeüe du peuple il bastit son liure de l'*Eneïde*. Homere auparauant luy en auoit fait de mesme, lequel fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle *Heleine* & de l'armée des Grecs à *Troye*, comme nous faisons des contes de *Lancelot*, de *Tristan*, de *Gauvain* & d'*Artus*, fonda là dessus son *Iliade*. Car les propres noms des Capitaines & soldats Troyens qui parloyent Phrygien, & non Grec, & auoient les noms de leur nation, monstrent bien comme euidement ce n'est qu'une fiction de toute l'*Iliade*, & non verité : comme de *Heçtor*, *Priam*, *Polydamas*, *Antenor*, *Delphobus*, *Cassandre*, *Helenus*, & presque tous les autres forgez au plaisir d'*Homere*.

Or imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé & appuyé sur nos vieilles Annales, i'ay basti ma *Franciade*, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes : si *Francus* est venu en France ou non : car il y pouuoit venir, me seruant du possible, & non de la verité. C'est le fait d'un Historiographe d'esplucher toutes ces considerations, & non aux Poëtes qui ne cherchent que le possible : puis d'une petite scintille font naistre un grand brazier, & d'une petite cassine font un magnifique Palais, qu'ils enrichissent, dorent & embellissent par le dehors de *Marbre*, *Iaspe* & *Porphire*, de guillochis, oualles, frontispices & pieds-d'estals, frises & chapiteaux, & par dedans de Tableaux, tapisseries esleuées & bossées d'or & d'argent, & le dedans des tableaux cizelez & burinez, raboteux & difficiles à tenir es mains, à cause de la rude engraueure des personnages qui semblent viure dedans. Apres ils adjoustent vergers & iardins, compartimens & larges allées, selon que les Poëtes ont un bon esprit naturel & bien versé en toutes sciences, & digne de leur mestier : car la plus part ne fait rien qui vaille, semblables à ces apprentifs qui ne sçauent que broyer les couleurs, & non pas peindre. Souuienne-toy, Lecteur, de ne laisser passer sous silence l'Histoire ny la fable appartenant à la matiere, & la nature, force & proprieté des arbres, fleurs, plantes & racines, principalement si elles sont anoblies de quelques vertus non vulgaires, & si elles seruent à la medecine, aux incantations & magies, & en dire un mot en passant par quelque demi vers, ou pour le moins par un Epithete. *Nicandre* autheur Grec t'en monstrera le chemin : & *Columelle* en son Iardin, ouurage autant excellent que tu le sçauois desirer. Tu n'oubliras aussi ny les montaignes, forests, riuieres, villes, republiques, haures & ports, cauernes & rochers, tant pour embellir ton œuvre, par là, & le

faire grossir en vn iuste volume, que pour te donner reputation & seruir de marque à la posterité. Quant aux Capitaines & conducteurs d'armées & soldats, tu en diras les peres & les meres, ayeux, villes, & habillemens, & leurs naissances, & feras vne fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

Hic Ammonē satus rapta Garamantide Nympha.

Puis en vn autre lieu parlant d'Hippolyte,

*Insignem quem mater Aricia misit
Eductum Egeriæ lucis Hymettia circum
Littora.*

Puis autre part, parlant d'Helenor qui estoit tombé de la tour demy-brulé :

*Quorum primæus Helenor,
Maonio regi quem serua Licymnia furtim
Sustulerat, velitisque ad Troiam miserat armis.*

Quant aux habillemens, tu les vestiras tantost de la peau d'un Lion, tantost d'un Ours, tantost

Demissa ab Læua Pantheræ terga retorquens.

Tu n'oubliiras à fortifier & asseurer ton esprit (s'il est en doute) ou par vn augure, ou par vn oracle, comme,

*At rex sollicitus monstribus oracula Fauni
Fatidici genitoris adit. Puis,*

Affice bis senos letantes agmine Cycnos.

Et en vne autre part,

*Ecce leuis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex.*

Il ne faut aussi oublier les admonestemens des Dieux transformez en vulgaires.

*Forma tum vertitur oris
Antiquum in Butem: hic Dardanio Anchisæ
Armiger antè fuit.*

Tu ne transposeras iamais les paroles ny de ta prose ny de tes

vers : car nostre langue ne le peut porter, non plus que le Latin vn folécisme. Il faut dire, Le Roy alla coucher de Paris à Orleans, & non pas, A Orleans de Paris le Roy coucher alla.

J'ay esté d'opinion en ma jeunesse, que les vers qui eniambent l'un sur l'autre, n'estoient pas bons en nostre poésie; toutefois j'ay cognu depuis le contraire par la lecture des Auteurs Grecs & Romains, comme,

Launius venit

Littora.

J'aurois aussi pensé, que les mots finissans par voyelles & diphthongues, & rencontrans apres vn autre vocable commençant par vne voyelle ou diphthongue, rendoient le vers rude: j'ay appris d'Homere & de Virgile, que cela n'estoit point mal-seant, comme, *sub Illo alto. Ionio in magno.* Homere en est tout plein. Je m'assure que les enuieux caqueteront, dequoy j'allegue Virgile plus souvent qu'Homere qui estoit son maistre, & son patron : mais ie l'ay fait tout exprès, sçachant bien que nos François ont plus de connoissance de Virgile, que d'Homere & d'autres Auteurs Grecs. Je suis d'aduis de permettre quelque licence à nos Poëtes François, pourueu qu'elle soit rarement prise. De là sont venues tant de belles figures que les Poëtes en leur fureur ont trouuées, franchissant la Loy de Grammaire, que depuis les Orateurs de sens rassis ont illustrées, & leur ont quasi baillé cours & credit, faisans leur profit de la folie d'autrui.

Quant aux comparaisons dont j'ay parlé au commencement assez brièvement, tu les chercheras des artisans de fer & des veneurs, comme Homere, pêcheurs, architectes, massons, & brief de tous mestiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre & les bien arranger aux lieux propres de ta Poésie : car ce sont les nerfs & tendons des Muses, quand elles sont placées bien à propos, & seruantes à la matiere : sinon, elles sont du tout ridicules & dignes du fofet. Ne fois iamais long en tes discours, si ce n'est que tu vueilles faire vn liure tout entier de ce mesme sujet. Car la Poésie Heroïque qui est dramatique, & qui ne consiste qu'en action, ne peut longuement traicter vu mesme sujet, mais passer de l'un à l'autre en cent sortes de varietez. Il ne faut oublier de faire, à la mode des anciens, des courtoises aux estrangers, des magnifiques presens de Capitaine à Capitaine, de soldat à soldat, tant pour commencer amitié, que pour renouveler l'ancienne, & pour auoir de pere en fils logé les vns chez les autres. Tu embelliras de braues circonstances tes dons, & ne les presenteras tous nuds ny sans ornement, comme le present du Roy Latin à Ænee :

*Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis.
 Omnibus extemplo Teucris iubet ordine duci
 Instratos ostro alipedes, piâisque tapetis.
 Aurea pectoribus demissa monilia pendent,
 Tecti auro fuluum mandunt sub dentibus aurum.
 Absenti Æneæ currum, geminâsque iugales
 Semine ab æthereo spirantes naribus ignem,
 Illorum de gente, patri quos dædala Circe
 Supposita de matre notbos furata creavit.*

Et au cinquième :

*Ipſi præcipuos duâtoribus addit honores,
 Victori chlamydem auratam.*

Vn mediocre Poëte ſe fuſt contenté de cela, & n'eut pas adiouté,

Purpura Mæandro duplici Melibæa cucurrit.

Encore moins,

*Intextiſque puer frondosa regius Ida
 Veloces iaculo ceruus curſûque fatigat,
 Acer anbelanti ſimilis.*

Encore iamais vn manual Poëte ne ſe fuſt ſouvenu de ce diuin hemiftiche,

...Sœuitque canum latratuſ ad auras.

Tu n'oubliras à faire armer les Capitaines comme il faut, de toutes les pieces de leurs harnois, ſoit que tu les appelleſ par leur nom propre, ou par periphraſes: car cela apporte grand ornement à la Poëſie Heroïque.

Tu n'oubliras auſſi la piſte & battement de pied des cheuaux, & reprefenter en tes vers la lueur & la ſplendeur des armes frappées de la clarté du Soleil, & à faire voler les tourbillons de poudre ſous le pied des Soldats & des cheuaux, courants à la guerre, le cry des Soldats, froiſſis de picques, briſement de lances, accrochement de haches, & le ſon diabolique des canons & harquebuſes, qui font trembler la terre, & froiſſer l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir ſur le champ, quelque Capitaine ou Soldat, il le faut naurer au plus mortel lieu du corps, comme le cerueau, le

cœur, la gorge, les aines, le diaphragme : & les autres que tu veux seulement bleffer, és parties qui sont les moins mortelles : & en cela tu dois estre bon Anatomiste. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oubliras son Epitaphe en vne demie ligne, ou vne au plus, engravant dans tes vers les principaux outils de son mestier, comme de Misene qui auoit esté trompette d'Hector, puis auoit tiré la rame de bonne volonté sous Ænee : car c'estoit anciennement l'exercice de grands Heros & Capitaines, & mesme de ces quarante Cheualliers qui allerent avec Iason en Colchos. Tu seras industrieux à esmouvoir les passions & affections de l'ame, car c'est la meilleure partie de ton mestier, par des carmes qui t'esmourront le premier, soit à rire ou à pleurer, afin que les Lecteurs en fassent autant apres toy.

Tu n'oubliras iamais de rendre le deuoir qu'on doit à la Diuinité, oraisons, prieres, & sacrifices, commençant & finissant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puissances & de vertus, imitateur d'Homere & de Virgile qui n'y ont iamais fallli.

Tu noteras encores, Lecteur, ce poinct qui te menera tout droit au vray chemin des Muses : c'est que le Poëte ne doit iamais prendre l'argument de son ceuvre, que trois ou quatre cens ans ne soient passés pour le moins, afin que personne ne viue plus de son temps, qui le puisse de ses fictions & vray-semblances conuaincre, inuouquant les Muses qui se souuiennent du passé, & prophetisent l'aduenir, pour l'inspirer & conduire plus par fureur diuine que par inuention humaine. Tu imiteras les effects de la nature en toutes tes descriptions, suiuant Homere. Car s'il fait boillir de l'eau en vn chauderon, tu le verras premier fendre son bois, puis l'allumer & le souffler, puis la flame enuironner la panse du chauderon tout à l'entour, & l'escume de l'eau se blanchir & s'enfler à gros boillilons avec vn grand bruit : & ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plustost imitation de la Nature, consiste toute l'ame de la Poësie Heroïque, laquelle n'est qu'un enthousiasme & fureur d'un ieune cerueau. Celuy qui deuiet vieil, matté d'un sang refroidy, peut bien dire adieu aux Graces & aux Muses.

Donc, Lecteur, celuy qui pourra faire vn tel ouurage, & qui aura vne bouche sonnant plus hautement que les autres, & toutefois sans se perdre dans les nuës, qui aura l'esprit plus plein de prudence & d'aduis, & les conceptions plus diuines, & les paroles plus rehaussées & recherchées, bien assises en leur lieu par art & non à la volée, donne-luy nom de Poëte, & non au versificateur, composeur d'Epigrammes, Sonnets, Satyres, Elegies, & autres tels menus satras,

où l'artifice ne se peut estendre: la simple narration enrichie d'un beau langage, est la seule perfection de telles compositions.

Veux-tu sçavoir, Lecteur, quand les vers sont bons & dignes de la reputation d'un excellent ouvrier? Suy le conseil d'Horace: il faut que tu les desmembres & defassembles de leur nombre, mesure & pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, & ceux du milieu les derniers. Si tu trouves apres tel defassemblage de la ruine du bastiment, de belles & excellentes paroles, & phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enleuer ton esprit outre le parler commun, pense que tels vers sont bons & dignes d'un excellent Poëte. Exemple des mauvais vers :

*Madame, en bonne foy, ie vous donne mon cœur :
N'uséz point enuers moy s'il vous plaist de rigueur.*

Efface cœur, & rigueur, tu n'y trouveras un seul mot qui ne soit vulgaire ou trivial : Où si tu lis ceux-cy,

*Son barinois il endosse, & furieux aux armes
Profendit par le fer un scadron de gens d'armes :*

tu trouveras au desmembrement & desliaison de ces deux carmes, qui te seruent d'exemple pour les autres, toutes belles & magnifiques paroles, *Barinois, endosse, furieux, armes, profendit, fer, scadron, gens d'armes*. Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra: car bien souvent la matiere ny le sens ne desirent pas telle hautesse de voix, & principalement les narrations & pourparlers des Capitaines, conseils & deliberations es grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue & simple, & l'exposition du fait: car tantost il doit estre orné, & tantost non: car c'est un extreme vice à un Orfèvre de plomber de l'or. Il faut imiter les bons mesnagers, qui tapissent bien leurs sales, chambres & cabinets, & non les galetas, où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes & hautes, comme ie t'ay plusieurs fois aduertit, & non monstrueuses ny quintessencieuses comme sont celles des Espagnols. Il faudroit un Apollon pour les interpreter, encor y seroit bien empesché avec tous ses oracles & Trepieds.

Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous mestiers, & prendras plaisir à t'en enquerre plus que tu pourras, & principalement de la Chasse. Homere a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Je veux bien t'advertiser, Lecteur, de prendre garde aux lettres, & seras iugement de celles qui ont plus de son, & de celles qui en ont

le moins. Car A, O, V, & les consones M, B, & les SS, finissant les mots, & sur toutes les RR, qui sont les vraies lettres Heroïques, sont vne grande sonnerie & batterie aux vers. Suy Virgile qui est maistre passé en la composition & structure des carmes : regarde vn peu quel bruit font ces deux icy sur la fin du huitiesme de l'Æneide :

*Vnâ omnes ruere, ac totum spumare reducis
Conuulsam remis, rostris Aridentibus æquor.*

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'inserer en tes vers ces lumieres, ou plustost petites ames de la Poësie, comme,

Italiam metire iacens,

qui est proprement vn Sarcasme : c'est à dire, vne mocquerie, que le vainqueur fait sur le corps nauré à mort de son ennemy :

*Et fratrem ne desere frater.
Et dulcas moriens reminiscitur Argos,
Seminisq; micant digiti, ferrumque retrahant.*

Au reste, Lecteur, si ie te voulois instruire & t'informer de tous les preceptes qui appartiennent à la Poësie Heroique il me faudroit vne rame de papier : Mais les principaux que tu as leu auparauant, te conduiront facilement à la cognoissance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à onze syllabes, lesquels pour estre plus courts & pressez, contraignent les Poëtes de remascher & ruminer plus longuement : & telle contrainte en meditant & repensant, fait le plus souuent inuenter d'excellentes conceptions, riches paroles & phrases elabourées : tant vaut la meditation, qui par longueur de temps les engendre en vn esprit melancholique, quand la bride de la contrainte arreste & refrain la premiere course impetueuse des fureurs & monstrueuses imaginations de l'esprit, à l'exemple des grandes riuieres qui bouillonnent, escument & fremissent à l'entour de leurs remparts : où quand elles courent la plaine sans contrainte, elles marchent lentement & paresseusement, sans frapper les riuages ny d'escumes ny de bruit. Tu n'ignores pas, Lecteur, qu'un Poëte ne doit iamais estre mediocre en son mestier, ny sçauoir sa leçon à demy, mais tout bon, tout excellent & tout parfait : la mediocrité

est vn extrême vice en la Poësie, il vaudroit mieux ne s'en mesler iamais, & apprendre vn autre mestier.

D'auantage ie te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse, d'inuenter des vocables nouveaux, pourueu qu'ils soient moulez & façonnez sus vn patron desia reçeu du peuple. Il est fort difficile d'écrire bien en nostre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le present, de mots & de diuerses manieres de parler. Ceux qui escriuent iournellement en elle, sçauent bien à quoy leur en tenir: car c'est vne extreme geine de se seruir tousiours d'un mot.

Outre le t'aduerti de ne faire conscience de remettre en vŕage les antiques vocables, & principalement ceux du langage Vvallon & Picard, lequel nous reste par tant de siecles l'exemple naif de la langue François, l'enten de celle qui eut cours apres que la Latine n'eut plus d'vŕage en nostre Gaule, & choisir les mots les plus pregnans & significatifs, non seulement dudit langage, mais de toutes les Provinces de France, pour seruir à la Poësie lors que tu en auras besoin.

Malheureux est le debteur, lequel n'a qu'une seule espee de monnoye pour payer son creancier. Outre-plus si les vieux mots abolis par l'vŕage ont laissé quelque reietton; comme les branches des arbres coupez se raleunissent de nouveaux drageons, tu le pourras prouigner, amender & cultiuier, afin qu'il se repeuple de nouveau: exemple de *Lobbe*, qui est vn vieil mot François qui signifie moquerie & raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *Lobber*, qui signifiera moquer & gaudir, & mille autres de telle façon. Tu te donneras de garde, si ce n'est par grande contrainte, de te seruir des mots terminez en ion, qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme abomination, iustificacion: car tels mots sont languissans, & ont vne trainante voix, & qui plus est, occupent languidement la moitié d'un vers. C'est autre chose d'écrire en vne langue florissante qui est pour le present reçeuë du peuple, villes, bourgades & citez, comme viue & naturelle, approuuée des Rois, des Princes, des Senateurs, marchands & trafiqueurs, & de composer en vne langue morte, muette & enseuelie sous le silence de tant d'espaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'escole par le foŕet & par la lecture des liures, auxquelles langues mortes il n'est licite de rien innouer, disgraciées du temps, sans appuy d'Empereurs, ny de Rois, de Magistrats ny de villes, comme chose morte, laquelle s'est perduë par le fil des ans, ainsi que sont toutes choses humaines, qui perissent vieilles, pour faire place aux autres suiuanes & nouuelles: car ce n'est la raison que la nature soit tousiours si prodigue de ses biens

à deux ou trois nations, qu'elle ne vueille conseruer ses richesses aussi bien pour les dernieres comme les premieres. En telles langues passées & defunctes (comme i'ay dit) il ne faut rien innouer, comme enseuelies, ayant resigné leur droit aux viuantes qui florissent en Empereurs, Princes & Magistrats, qui parlent naturellement, sans maistre d'escole, l'usage le permettant ainsi: lequel usage le permet en la mesme façon que le commerce & trafic des monnoyes pour quelque espace de temps; ledit usage les descrie quand il veut. Pource il ne se faut estonner d'oïr vn mot nouveau, non plus que de voir quelque nouvelle locondalle, nouveaux Tallars, Royales, Ducats de saint Estienne, & Pistolets. Telle monnoye, soit d'or ou d'argent, semble estrange au commencement: puis l'usage l'adoucit & domestique, la faisant recevoir, luy donnant autorité, cours, & credit, & deuiet aussi commune que nos testons & nos escus au Soleil.

Tu feras tres-adaisé en la composition des vocables, & ne les feras prodigieux, mais par bon iugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair & net, & non embabosiné ny corrompu de monstrueuses imaginations de ces robins de Cour qui veulent tout corriger.

Ie te conseille d'vser indifferemment de tous dialectes, comme i'ay desia dit: entre lesquels le Courtisan est tousiours le plus beau, à cause de la Majesté du Prince: mais il ne peut estre parfait sans l'aide des autres: car chacun iardin a sa particuliere fleur, & toutes nations ont affaire les vnes des autres: comme en nos haures & ports, la marchandise bien loin cherchée en l'Amerique, se debite par tout. Toutes Prouinces, tant soient-elles maigres, seruent aux plus fertiles de quelque chose, comme les plus foibles membres, & les plus petits de l'homme, seruent aux plus nobles du corps. Ie te conseille d'apprendre diligemment la langue Grecque & Latine, voire Italienne & Espagnole, puis quand tu les sçauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme vn bon soldat & composer en ta langue maternelle, comme a fait Homere, Hesiode, Platon, Aristote, & Theophraste, Virgile, Tite-Live, Salluste, Lucrece, & mille autres, qui parloient mesme langage que les laboureurs, valets & chambrieres. Car c'est vn crime de leze Majesté d'abandonner le langage de son pays, viuant & florissant, pour vouloir deterrer ie ne sçay quelle cendre des anciens, & abbayer les verues des trespassés, & encore opiniafremment se brauer là dessus, & dire, l'atteste les Muses que ie ne suis point ignorant, & ne crie point en langage vulgaire comme ces nouveaux venus, qui veulent corriger le Magnificat: encores que leurs escrits estrangers, tant soient-ils parfaits, ne sçau-

roient trouver lieu aux boutiques des Apothicaires pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, Latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius & Claudian, qui ne seruent que d'ombre muette en vne estude; ausquels on ne parle iamais que deux ou trois fois en la vie, encore qu'ils fussent grands maistres en leur langue maternelle? & tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole à coups de verges le langage estranger, que sans peine & naturellement ces grands personnages parloient à leurs valets, nourrices & chambrieres. O quantesfois ay-le souhaité que les diuines testes & sacrées aux Muses de Iosephe Scaliger, Daurat, Pimpont, D'Emery, Florent Chrestien, Passerat, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

Gallica se quantis attollet gloria verbis!

Je supplie tres-humblement ceux, ausquels les Muses ont inspiré leur faueur, de n'estre plus Latineurs ni Grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par deuoir: & prendre pitié, comme bons enfans, de leur pauvre mere naturelle: ils en rapporteront plus d'honneur & de reputation à l'aduenir, que s'ils auoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recoufu ou rabobiné ie ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile & de Ciceron, sans tant se tourmenter: car quelque chose qu'ils puissent escrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cry d'une Oye, au prix du chant de ces vieils Cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Apres la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de conte que de sentir vn bouquet fani. Encore vaudroit-il mieux, comme vn bon bourgeois ou citoyen, rechercher & faire vn Lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot & Gauvain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à ie ne sçay quelle Grammaire Latine qui a passé son temps. D'auantage qu'ils considerent comme le Turc en gaignant la Grece, en a perdu la langue du tout. Le mesme Seigneur occupant par armes la meilleure partie de toute l'Europe, où on souloit parler la langue Latine, l'a totalement abolie, reduisant la Chrestienté, de si vaste & grande qu'elle estoit, au petit pied, ne luy laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations, où la langue Romaine se debite: & n'eust esté le chant de nos Eglises, & Psalmes, chantez au lutrin, longtems y a que la langue Romaine se fust esuanouye, comme toutes choses humaines ont leurs cours; & pour le iourd'huy vaut autant parler vn bon gros Latin, pourueu que l'on soit entendu, qu'un affecté langage de Ciceron.

Car on ne harangue plus deuant Empereurs, ne Senateurs Romains ; & la langue Latine ne sert plus de rien que pour nous truchement en Allemagne, Pologne, Angleterre, & autres lieux de ce pays-là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaît à l'arrêt du Destin & à Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme luy, lequel ie supplie tres-humblement, Lecteur, te vouloir donner sa grace, & le desir d'augmenter le langage de ta nation.

Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse & corrompue, & me semble qu'elle a grand besoin de reformation : & de remettre en son premier honneur, le K, & le Z, & faire des caracteres nouveaux pour la double N, à la mode des Espagnols ñ, pour escrire Monseigneur, & une L, double, pour escrire, orgueilleux. Je t'en diray d'auantage, quand i'en auray le loisir. A Dieu, candide Lecteur.

Descriptas seruare vices operumque colores
Cur ego, si nequeo, ignoroque, Poeta salutor?
Cur nescire pudens prauè quàm discere malo?

Res gestæ regumque, ducumque & tristia bella
Quo possint scribi numero, monstrauit Homerus.

HOR.

*Homere, de science & de nom illustré,
Et le Romain Virgile assez nous ont montré
Comment & par quel art, & par quelle pratique
Il falloit composer un ouurage Heroïque :
De quelle forte baleine, & de quel ton de vers
Varié d'argumens & d'accidens diuers.
J'ay suyui leur patron : à genoux, Franciade,
Adore l'Eneide, adore l'Iliade :
Reuere leurs portraits, & les suy d'aussi loing
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice & de soing :
Miracle non estrange à celui qui contemple
Ces deux grands Demy-dieux, dignes chacun d'un Temple,
L'un Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis
Et les Muses auoient tout dit & tout permis,
Et non à moy François, dont la langue peu ricbe,*

Couuerte de balliers tous les iours se desfriche,
 Sans mols, sans ornemens, sans bonneur & sans pris,
 Comme un champ qui fail peur aux plus gentils esprits
 Des laboureurs atifs à nourrir leurs mefnages,
 Qui tournent les guerets pleins de ronces sauuages
 Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
 A faule d'artisans qui n'ont point deuant eux
 Desfriché ny viré la campagne feruë,
 Qui maintenant reuesche arreste leur charruë,
 Luittant contre le soc d'herbes enuironné.
 Mais quoy? prenons en gré ce qui nous est donné,
 Acbeuons nostre tasche, & croyons d'assurance
 Que ces deux estrangers pourront loger en France,
 Si la Parque me rit, rescbaufant la froideur
 Des hommes bien adroits à suiure mon ardeur,
 Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,
 Pourueu que nous rendions nos Prouinces fameuses,
 Non d'armes, mais d'escripts: car nous ne sommes pas
 De nature inclinez à suiure les combas,
 Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verue nous baille
 Plus d'ardeur, qu'aux soldarts de vaincre à la bataille.
 Ils ne sont vicereux finon par le dehors,
 Aux iambes & aux bras, & sur la peau du corps:
 Nous au fond de l'esprit & au profond de l'ame,
 Tant l'aiguillon d'honneur viuement nous entame.
 La Muse en telle part de son traict va poignant:
 Et encor que le coup n'apparoisse saignant,
 Si est-ce qu'il nous blesse, & nous rend fantastiques,
 Chagrins, capricieux, bagards, melancholiques,
 Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour prophetizer,
 Ou soit pour enseigner, soit pour autoriser,
 Vestus d'habits grossiers, par paroles rurales
 Les arrests de Nature & les choses fatales.
 Tels du vieil Apollon les Ministres estoient,
 Ou fust sur le trepied, ou fust lors qu'ils chantoient:
 Et tels ceux d'aujour'd'buy: car l'antique Cybelle
 (La Nature i'enten) n'a tary sa mammelle
 Pour maigre n'allaiter les Siecles auenir,
 Ny ne fera iamais: ce seroit deuenir
 Vne mere brebaigne en lieu d'estre feconde.
 Tout tel qu' auparauant sera tousiours le Monde.
 Or comme il plaist à Dieu les siecles & les ans

*Apportent à nos vers richesses & presans,
Credir entre les rois, ou souvent par fortune
Vn prend le bien acquis à toute vne commune.
Cela s'est toujours fait, & toujours se fera,
Tant que le monde entier en ses membres sera.
Maint court àux ieux d'Olympe, vn seul le prix emporte :
La chance des mortels roule de telle sorte.*

On connaît encore deux autres éditions séparées de *La Franciade*: 1573, Paris, Buon, in-16, 8 et 103 feuillets; — 1574, Turin, I.-F. Pico, in-16, 7 feuillets et 204 p. Il y a des exemplaires sans date de cette même édition.

Ce poème devait avoir vingt-quatre livres, comme *L'Iliade*. Colletet dit à ce sujet: « Il est si vray que Ronsard en nous donnant cet eschantillon d'un poème épique, auoit l'intention de nous donner la piece entiere que Claude Binet rapporte, en quelque endroit de sa vie, qu'il luy en auoit monsté les argumens des douze premiers liures, ce que Claude Garnier m'a confirmé depuis, lorsqu'il me dict que feu Jean Gallandius les gardoit encore parmy ses papiers. » Ronsard a expliqué lui-même la cause de l'interruption de son poème. (Voyez p. 294 du présent volume.)

Divers poètes ont entrepris de donner à *La Franciade* des suites qu'ils n'ont pas poussées jusqu'au bout: Jacques Guillaud a publié un cinquième livre à Paris en 1606 et un sixième à Bourges, chez M. Levet, en 1615, in-8°; Cl. Garnier, l'un des commentateurs de Ronsard, a donné aussi, en 1604, un livre de *La Franciade*, in-8°.

La Franciade a été mise par les critiques du xvi^e siècle au même rang que les plus grands poèmes de l'antiquité. Estienne Pasquier s'exprime ainsi dans le chapitre de ses *Recherches de la France* intitulé: *Que nos Poëtes Francois, imitant les Latins, les ont souvent esgalez, & quelques-fois surmontez* (liv. VII, c. x de l'édit. de 1643): « La Dieu ne plaie que ie mette facilement nostre Ronsard au parangon du grand Virgile: Car ce seroit blasphemer (si ainſi voulez que ie die) contre l'ancienneté, toutes-fois ie vous prie ne trouuer mauuais si ie vous apporte icy des pieces de l'un & de l'autre sur mesmes suiets, par lesquelles vous verrez que s'il emprunta quelques belles inuentions de Virgile, il les luy paya sur le champ à si haut interet, qu'il semble que Virgile luy doie du retour. »

Nous nous contenterons de signaler ces curieux rapprochements que leur étendue ne nous permet pas de rapporter ici.

Dans la *Précellence du langage françois*, Henri Estienne en a fait d'autres du même genre. Il dit (édit. de 1579, p. 22): « Entre les tra-

ductions des passages de Virgile, Ovide, ou autre, faites par les plus excellens poëtes François de ce temps (dont ie seray comparaison avec les Italiennes) ne sera oubliée celle de Pierre Ronsard, d'un lieu que Virgile a pris d'Apollonius Rhodius. » Un peu plus loin (p. 24) il rapproche du morceau du II^e livre de *L'Énéide* (v. 469) qui commence par :

*Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus
Exultat...*

et de l'imitation que l'Arioste en a faite (ch. XVII, st. 11) :

Sta su la porta il re d'Algier...

ces vers de Ronsard :

*Deuant la porte estoit ceste race Hectoree,
Luisante en un barnois, dont la clarté ferree
Du soleil rebatue, esblouissoit les yeux
D'un tremblant emeri, volant iusques aux cieux.
Elle crespoit un dard en sa dextre superbe,
Semblable à ce serpent, qui pu de mauuaise herbe
Sort du creux de la terre, & au printemps nouveau,
Son vieil babit changé, reprend nouuelle peau.
Droit deuers le soleil il dresse sa poitrine,
Eschaufant les replis de sa glissante eschine :
Bragard de sa ieunesse, & en cent naus retors
Accourcit & alonge & enlace son cors,
Relicbe & repolit ses escailles bien iointes,
Siffiant à col enflé de sa langue à trois pointes.*

« La comparaison dont use Virgile parlant de Pyrrhus, & Arioste, parlant de son Rodomont, est ici par Ronsard accommodée à son Francus : & mise en paroles si propres & si graues, qu'il semble, en surmontant Arioste, quant & quant combattre Virgile. »

Léon Feugère, parlant des vers que nous venons de rapporter, dit : « Je les ai cherchés en vain... On remarquera d'ailleurs que ce sont des alexandrins, tandis que les vers de *La Franciade* sont de dix syllabes. » (*La Précellence du Langage François*, p. 53. Éd. de 1850). Faut-il croire qu'Estienne a rapporté ici quelques vers appartenant à un essai du Poème en vers alexandrins ? Cela paraît d'autant plus

vraisemblable qu'il déclare, dans son *Abbrégé de l'Art poétique*, n'avoir employé d'autres vers pour *La Franciade*, que contre son gré « espérant vn iour la faire marcher à la cadence Alexandrine. »

2. ...*is defrobay*..., p. 14.

Dans l'édition de 1623, qui contient les commentaires de Marcassus et de Richelet, on trouve, mêlées au texte de *La Franciade*, un certain nombre de notes évidemment de Ronsard lui-même ; nous reproduirons les plus curieuses :

« L'ay esté contrainct de representer Iupiter à la mode des Poëtes tragiques, lesquels font parler vn Dieu, quand la chose est du tout desespérée & hors de la cognoissance des hommes. Pource homme viuant n'eust sçeu sçauoir comment Francus auoit esté fauüé, si Iupiter mesmes, qui l'auoit garanti, ne l'eust raconté. »

3. *Cachant l'enfant dans les plis de mon sein*, p. 15.

« C'est ce que disent les Latins *faus* : c'estoit vne piece de drap, ou d'autre semblable matiere, large & longue, pliée, cousue, & entée à la robe, en la partie qui est deuant l'estomac, qu'ils retrouuoient par dessus l'espaule dextre, & du bout s'en couuroient la teste : car ils ne portoient point de bonnet. L'ay veu des vieilles medailles de telle sorte. »

4. ...*foudrier*..., p. 17.

La note de Ronsard sur ce mot, que nous avons reproduite en manchette, se termine ainsi dans l'édition de 1623 : « Sur tels mots desia vñtez & reçeus, l'ay forgé Foudrier, suyuant Horace.

Licuit, semperque licebit

Signatum præfente nota producere nomen.

Cela est permis aux langages vifs, dont les peuples vñent aujour-d'huy, non aux langues mortes, comme la Grecque & Romaine, lesquelles ne peuuent plus rien innouer : comme celles qui ont fait leur temps, ensevelies & du tout esteintes. »

5. ...*commande*..., p. 38.

Dans l'édition de 1623, la note se termine ainsi : « Les Grecs l'appellent *πρυμνήσιον*, les Latins *rudens*. »

6. LE SECOND LIVRE DE LA FRANCIADE, p. 41.

La Bibliothèque nationale possède, sous le n° 19,141 du fonds français, un manuscrit in-folio de ce second livre provenant du fonds Saint-Germain.

7. *Alloit à force...*, p. 90.

Dans l'édition de 1623 :

Alloit mebaigne...

On y lit à l'occasion de ce mot : « Mehaigne, perclus, ce que les Grecs appelloient *παρός*. Nos critiques se moqueront de ce vieil mot François : mais il les faut laisser caqueter. Au contraire, ie suis d'opinion que nous deuons retenir les vieux vocables significatifs, iusques à tant que l'usage en aura forgé d'autres nouveaux en leur place. »

8. *Puis en soufflant sur les fucilles un peu*, p. 139.

Tout ce qui précède et ce qui suit est assez différent dans l'édition de 1623.

Ici on lit :

*Que l'alumette au bec de soulfre adonq
Prompte reçeut : la flame vole en-long ;
Puis eslargie auia sa pasture
Des pins gommeux qui font secs de nature.*

Cela donne lieu pour le mot *aviva* à cette note : « rendit viue, » qui semble indiquer qu'il était nouveau dans cette acception.

9. ELEGIE SUR LE LIVRE DE LA CHASSE DV FEV ROY CHARLES IX..., p. 177.

Ce livre a été imprimé pour la première fois en 1625. Les vers de Ronsard n'y ont pas été joints. M. Chevreul les a recueillis le premier dans son édition publiée en 1857.

10. RESPONSE AUX VERS PRECEDENS du feu Roy Charles neuueme, p. 179.

Cette réponse et celle qu'on lit aux pages 182-184, ont paru pour la première fois dans un petit recueil intitulé :

LES
ESTOILLES A MON-
SIEVR DE PIBRAC,
ET DEVX RESPONSES A DEVX

*Elegies enuoyées par le feu Roy Charles à Ronfard,
Outre, vne Ode à Phœbus, pour la santé dudit
seigneur Roy.*

Puis Vn discours au Roy Henry troisiésme à son
arriuée en France.

Par P. de Ronfard Gentilhomme Vandomois.

A PARIS,

*Chez Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enseigne
de saint Claude.*

1575.

Auec priuilege du Roy.

in-4° de 14 feuillets non chiffrés.

Dans cette édition les deux élégies de Charles IX sont seulement indiquées par leurs premiers vers. Il existe une troisième élégie beaucoup plus connue, mais d'une authenticité fort douteuse :

*L'art de faire des vers, deut on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de regner.
Tous deux également nous portons des Couronnes;
Mais, roy, ie les reçois, & Poète, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'une celeste ardeur,
- Esclatte par soy-mesme, & moy par ma grandeur.
Si du costé des Dieux ie cherche l'auantage,
Ronfard est leur Mignon & ie suis leur Image.
Ta lire, qui rauit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont ie n'ay que les corps;
- Elle t'en rend le maistre, & te fait introduire
Où le plus fier Tyran ne peut auoir d'Empire.*

Cette pièce se trouve à la page 548 de l'*Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Louys XIII*... Paris, Antoine de Sommaville, M DC LII, in-4°. Il y a lieu de supposer que Jean Royer, auteur de ce livre et de plusieurs tragédies, s'est amusé à composer ces vers. Ils sont meilleurs que ceux qu'il écrivait d'ordinaire; mais qui sait si son ami Rotrou, qui lui a consacré une pièce de vers assez étendue, en tête de son *Trophée d'armes Héraldiques* (1655, 4°), n'y a pas mis la main? Dans les recueils où la pièce attribuée à Charles IX a été insérée, on a ajouté en tête les quatre derniers vers de l'épigramme de la page 181 :

Ton esprit est Ronsard... etc.

et à la fin :

*Elle amollit les cœurs & foumet la beauté :
Je puis donner la mort, toi l'immortalité.*

II. LE BOCAGE ROYAL, p. 185.

L'édition originale des Odes de Ronsard publiée en 1550 a pour titre : *Les quatre premiers livres des Odes de Pierre de Ronsard, ensemble son Bocage* (voyez Tome II, p. 471, note 45). Quatre ans plus tard a paru :



LE BOCAGE DE P. DE RONSARD

VANDOMOYS, DEDIE' A

P. de Paschal, du bas païs
de Languedoc.

A PARIS,

Chez la Veuve Maurice de la Porte, au cloz
Bruneau, a l'enseigne saint Claude.

Avec priuilege du Roy.

1554.

Ce volume, de format in-8°, se compose de quatre feuillets non chiffrés et de cinquante-six feuillets chiffrés. Au verso du titre se trouve le portrait de Ronsard; les feuillets 1, 2, 3 et le recto du

quatrième feuillet sont remplis par le privilège général accordé au poète « le quatrième iour de Ianuier, L'an de grace 1553, » et par le transport de ce privilège fait par Ronsard à la veuve Maurice de la Porte, pour les quatre premiers livres des *Odes* et *Le Bocage*, au terme de six ans. On lit au verso du quatrième feuillet :

ACHEVE D'IMPRI-
mer le vingtseptième
iour de Novembre,
mil cinq cens cin-
quante qua-
tre.

Il importe d'ailleurs de remarquer que malgré l'identité du titre le contenu de ces divers recueils est fort différent.

Dans l'édition de 1623 au verso du titre du *Bocage* (t. I, p. 678) on lit les vers suivants :

*Comme vn Seigneur praticq & soigneux du mesnage
Regarde en sa forest ou dadans son bocage
Mille arbres differents de fueilles & de fruit :*
*L'un pour l'ouurage est bon, l'autre indocile fuit
La main de l'artizan ; l'autre dur de racine,
Tantost va voir la guerre, & tantost la marine :*
*L'autre est gresle & chancelle, & l'autre spacieux,
Ses bras durs & fueillus enuoye iusqu'aux Cieux :*
*Ainsi dans ce Bocage on voit de toutes sortes
D'arguments differents, comme tu les apportes,
O Muse ! au laboureur qui sçait bien defricber
Ton domaines, & suant le cercler & becher,
Prodiguant tes presens à celuy qui s'employe.*

*Stace entre les Romains nous en monstra la voye,
Combien qu'il fust sans art, de fureur transporté,
Beaucoup plus ampoullé que plein de Majesté :*
*Car tous ceux qu'on oyt braire, & beurler à la porte .
Des Musas, n'entrent pas en leur Temple, de sorte
Qu'il faut par long travail se purger & lustrer
De nuit en leur fontaine auant que d'y entrer,
S'iniliter nouice en leur dance priuée :*
« Le labour assidu force toute couruée.

12. ... vous louastes l'Hymne & l'appristes par cuer, p. 199.

Il s'agit de l'Hymne 1x du livre I, qui a pour titre : *Du Roy Henry III. Roy de France, pour la victoire de Montcontour*, et qui commence par :

Tel qu'un petit aigle fort.

13. *Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,*
Belleau... p. 241.

L'édition de 1623 porte *Amyot* au lieu de *d'Aurat* et *Saule* au lieu de *Belleau*.

14. DISCOVERS, à... Elizabeth, Royne d'Angleterre, p. 242.

Cette pièce a paru d'abord, en 1565, sous ce titre : *Elegie à la magesté de la Royne d'Angleterre*, au premier feuillet du recueil décrit dans la note 16.

15. DISCOVERS A CECILLE, p. 306.

Cette pièce a paru en 1565 au feuillet 48 du recueil décrit dans la note suivante.

16. LES ECLOGUES ET MASCARADES, p. 350.

La Bergerie (éclogue 1) et les *Mascarades* ont paru d'abord dans le recueil suivant :

ELEGIES,

MASCARADES

ET BERGERIE,

Par P. de Ronfard Gentilhomme Vandomois.

à la Maiefté de la Royne d'Angleterre.

A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,
à l'enseigne S. Claude.

1565.

Avec privilege du Roy.

Ronfard. — III.

35

Ce recueil in-4° se compose de quatre feuillets non chiffrés et de quatre-vingt-sept feuillets chiffrés. Il commence par une curieuse dédicace en prose à la reine Elisabeth, qui, bien que signalée par Gandar, n'a pas été reproduite par Blanchemain. On la trouvera dans notre *Appendice*. Les pièces qui composent ce volume ont passé depuis dans les divisions diverses des œuvres de Ronsard. Plusieurs sont entrées dans *Le Bocage Royal*. Voyez ci-dessus les notes 14-16. Dans ce recueil la *Bergerie* est « Dediée à la maiefté de la Royne d'Escoffe. » La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, sur le titre duquel on lit l'envoi manuscrit suivant :

Pour Monsieur de Fides

Ronsard.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

LES QVATRE PREMIERS LIVRES

DE LA FRANCIADE.

	Pages.
Argumens des liures de la Franciade.	3
Le premier liure de la Franciade	11
Le second liure de la Franciade.	41
Le troisieme liure de la Franciade.	83
Le quatriesme liure de la Franciade	123

ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE

DV FEV ROY CHARLES IX.	177
Vers du Roy Charles IX à Ronfard	179
Responſe aux vers precedens du feu Roy Charles neufieme.	179

	Pages.
Vers du Roy Charles IX à Ronfard	181
Responſe aux vers precedens dudit feu Roy Charles IX.	182

LE BOCAGE ROYAL DE P. DE RONSARD.

Panegyrique de la Renommee, à Henry III Roy de France & de Pologne.	187
A luy-mefme	197
A luy-mefme	204
Songe. A luy-mefme	209
Discours de l'Equité des vieux Gaulois. A luy- mefme.	215
Discours ou Dialogue entre les Mufes deslogees & Ronfard	225
Au Roy Charles IX	230
A luy-mefme	237
Discours, à tres-illuſtre & tres-vertueuſe Princeſſe, Elizabeth, Royne d'Angleterre	242
Discours, à elle-mefme.	253
Discours à tresilluſtre & vertueux Prince, Phile- bert Duc de Sauoye & de Piemont	259
A tresilluſtre Prince Charles, Cardinal de Lor- raine.	268
Discours à tresuertueux Seigneur François de Montmorenci, Mareſchal de France.	276
Discours à Monsieur de Foix.	280

SECONDE PARTIE DV BOCAGE ROYAL.

	Pages.
A trefillustre & trefuertueuse Princeffe, la Royne	
Catherine de Medicis, mere du Roy.	287
A elle-mefme	297
Elegie	302
Discours	304
Discours à Cecille, Sicilien	306
A E. de Trouffilly Conseiller du Roy en son	
grand Conseil.	312
Discours du verre	315
Amour logé. A N. de Pougny	319
Discours	322
Discours	335
Discours à Monsieur de Cheuerny, Garde des	
Seaux de France.	343

LES ECLOGVES ET MASCARADES

DE PIERRE DE RONSARD.

A treshaut & trefuertueux Prince François de	
France, Duc d'Anjou, fils & frere de Roy	353
Eclogue I (Bergerie).	355
Eclogue II.. . . .	394
Eclogue III ou Chant pastoral	403

	Pages.
Chant pastoral	418
Eclogue IIII ou Du-thier	427
Eclogue V.	438
Le Cyclope amoureux	450

LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS,

FAITS A PARIS & AV CARNAVAL DE FONTAINE-BLEAU.

Cartel I.	458
Cartel II.	460
Cartel III.	462
Cartel IIII.	463
Le Trophee d'Amour à la Comedie de Fontaine- bleau	465
Le Trophee de la Chasteté en la mesme Co- medie	467
Mascarades faites à Bar-le-Duc.	468
Le Jugement de Iupiter	471
Stances à chanter sur la lyre, pour l'avant-venue de la Royne d'Espagne.	471
Les Sereines representees au Canal de Fontaine- bleau	475
Prophetie de la seconde Sereine	478
Chançon recitée par les Chantres.	480
Comparaifon du Soleil & du Roy.	481
Cartel pour le Roy Charles IX, habillé en forme de Soleil.	484

	Pages.
Cartel fait pour vn combat que fist le Roy en l'Isle du Palais.	485
Cartel contre l'Amour	486
Autre Cartel pour l'Amour	488
Pour le Roy habillé en Hercule	492
Cartel pour le Roy Henry III	493
Dialogue pour vne Mascarade	495
Monologue de Mercure aux Dames.	496
Pour vne Mascarade	498
Cartel fait promptement, enuoyé à leur Maiesté.	501
Mascarade	502
Cartel pour le Roy Henry III.	503
Autre Cartel	504
Mascarade aux Dames.	505
Cartel pour le combat à cheual, en forme de Balet	506
Cartel pour les Cheualiers Celestes, ou Diof- cours.	508
Cartel pour les Cheualiers de la Renommée	509
Cartel pour les Cheualiers des Flammes.	510
NOTES.	512

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE QUINZE MAI MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX

PAR ALPHONSE LEMERRE

25, rue des Grands-Augustins

A PARIS

